



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

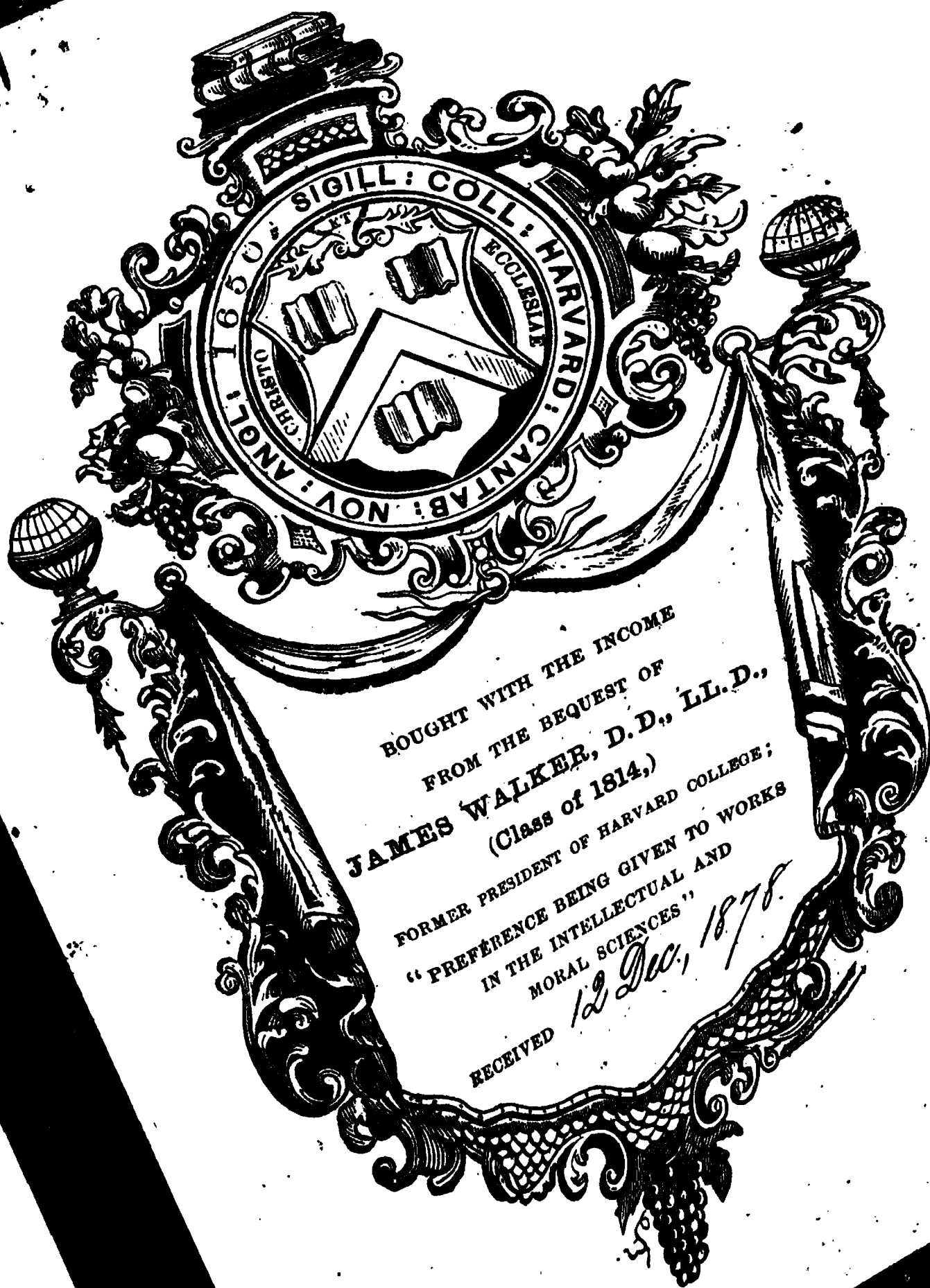
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

P 12321

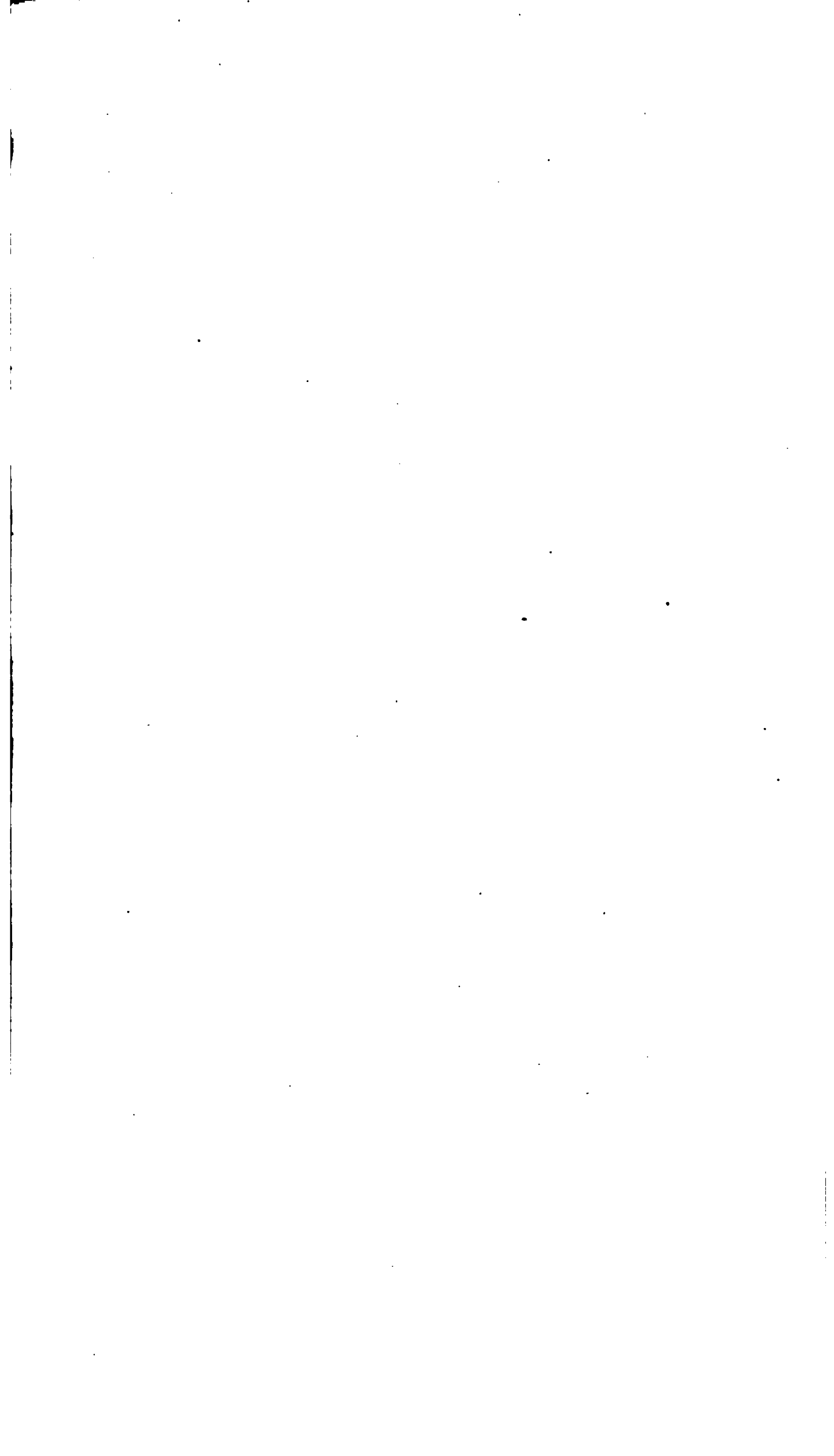
43d. March.

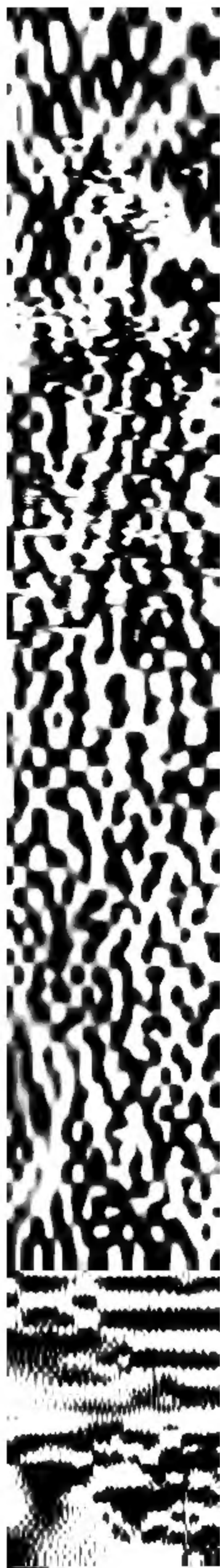


BOUGHT WITH THE INCOME  
FROM THE BEQUEST OF  
**JAMES WALKER, D.D., LL.D.,**  
(Class of 1814.)  
FORMER PRESIDENT OF HARVARD COLLEGE;  
"PREFERENCE BEING GIVEN TO WORKS  
IN THE INTELLECTUAL AND  
MORAL SCIENCES"  
RECEIVED 12 Dec, 1878.









4 1/2  
6

**BULLETIN**  
**DU**  
**BIBLIOPHILE**  
**ET DU BIBLIOTHÉCAIRE.**

---

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE

Rue de Fleurus, 9

---

# BULLETIN DU BIBLIOPHILE

ET DU BIBLIOTHÉCAIRE,

REVUE MENSUELLE

PUBLIÉE PAR LÉON TECHENER

AVEC LE CONCOURS

De MM. CHARLES ASSELINEAU, de la bibliothèque Mazarine; L. BARBIER, administrateur à la bibliothèque du Louvre; ÉD. DE BARTHÉLEMY; BAUDRIILLON, de l'Institut; PH. BEAUNE; HONORÉ BONHOMME; JULES BONNASSIERS; J. BONNIER; AP. BRIQUET; GUST. BRUNET, de Bordeaux; J. CARNANDET, bibliothèque de Chaumont; E. CASTAIGNE, bibliothécaire à Angoulême; PHILARÈTE CHAUMONT, conservateur à la bibliothèque Mazarine; F. COLINGAMP, professeur à la Faculté des lettres de Douai; PIERRE CLÉMENT, de l'Institut; COMTE CLÉMENT DE RIS, de la Société des Bibliophiles; CUVILLIER-FLEURY, de l'Académie française; DOCTEUR DESBARREAU-BERNARD, de Toulon; ÉMILE DESCHAMPS; A. TOUCHES; FIRMIN DIDOT, de la Société des Bibliophiles; BARON A. ERN. FERDINAND DENIS, administrateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève; AL. LA FIZELIÈRE; ALFRED FRANKLIN, de la Bibliothèque Mazarine; MARQUI GAILLON; PRINCE AUGUSTIN GALITZIN, de la Société des Bibliophiles; J. GARDET; J. DE GAULLE; CH. GIRAUD, de l'Institut; ALF. GIRAUD, de l'Institut; JULES JANIN, de l'Académie française; PAUL LACROIX (BIBLIOPHILE JACQUINOT), conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal; LE ROUX DE LINCY, de la Société des Bibliophiles; FR. MORAND, de Boulogne-sur-Mer; PAULIN PARIS, de l'Institut; LOUIS PARIS; GASTON PARIS; BARON J. PICHON, président de la Société des Bibliophiles français; RATHERY, conservateur à la Bibliothèque nationale; RODARD, bibliothécaire d'Aix; SILVESTRE DE SACY, de l'Académie française; SAINT-BEUVE, de l'Académie française; ÉD. TRICOTEL; VALLET DE VIRIVILLE; FRANCIS WYLLIE, etc.

CONTENANT DES NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES, PHILOGIQUES,  
HISTORIQUES, LITTÉRAIRES.

---

QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE.

---

ON SOUSCRIT A PARIS,

CHEZ LÉON TECHENER, LIBRAIRE,

RUE DE L'ARBRE-SEC, 52, PRÈS DE LA COLONNADE DU LOUVRE  
1874.

1878, Dec. 12,  
Walker fund.

BULLETIN  
DU  
BIBLIOPHILE.

---

SOUVENIRS D'UN HOMME DE LETTRES.

III

*LE TOURVILLE*

ET QUELQUES TYPES DE LA MARINE FRANÇAISE

DE 1811 A 1814.

L'École de la marine est encore un de mes meilleurs souvenirs. Je me la rappelle souvent avec délices ; j'en parle toujours comme d'un des plus agréables passages de ma vie, qui a été agitée ensuite plus que je n'ai voulu. Quel repos d'esprit alors ! Quels doux rêves d'avenir ! Quel sommeil après de salutaires fatigues ! Quelle foi en l'Empire et en l'Empereur ! Comme nous étions sûrs de notre carrière ! Tués ou décorés de la Légion d'honneur, c'était notre première chance, et puis monter en grade, être capitaines de vaisseau, jeunes, comme quelques capitaines de ce temps-là, qui s'étonnent aujourd'hui de l'ambition des lieutenants quand, à près de quarante ans, ceux-ci gémissent de n'avoir pas même l'espérance de *doubler le cap* de la grosse épaulette. Tout cela est bien loin de moi ! Je sais ce qu'il y a de décevant dans les folles espérances que la jeunesse se fait couleur de rose. J'ai mesuré le vide de toutes les pensées ambitieuses ; j'ai connu ce bonheur vaniteux qui était comme le terme de mes désirs d'homme

de vingt ans, ce grade d'aspirant de première classe qui me coûta bien des mois de travail ! Eh bien, je recommencerais, quoique je sois heureux maintenant. Il faut dire que peu de mes camarades auraient le même courage.

Nous devions rester trois ans à l'École. Le décret du 27 1810 l'avait voulu ainsi. Les élèves de l'École aujourd'hui (1) professeur de la langue anglaise, professeur de physique, professeur de géométrie descriptive de littérature, professeur de mathématiques de dessin ; ce qui ne fait pas moins de six sujets distincts qu'il faut apprendre et sur lesquels on doit répondre à un examen définitif, cela est effrayant. Oh ! que nous étions aussi savants nous autres, enfants de l'École avant de parler de la langue anglaise ; sous l'Empire, on dédaignait la langue anglaise, et il y avait une sorte de patriotisme à parler la langue française. Cependant, c'eût été pour nous une perte, car nous avions en perspective les pontons que l'avancement ! Point de physique, point de descriptive, nous avions assez à faire d'études ; nous étions nécessaire de mathématiques pour comprendre les problèmes de la navigation, et des sinus et des cotangentes pendant trois ans. La physique et la géométrie descriptive sont très-inutiles au sortir de l'École les élèves en savent-ils beaucoup ? — De littérature, — je l'avoue, c'est tout ce que nous aurions eu besoin au sortir des lycées, car nous étions bien loin d'être ce qu'elles sont maintenant les collèges. Qu'un maître de langue française soit nécessaire ! Et vous voyez que j'en rabats fuir de la hauteur, où les choses sont montées au point que ne regrette pas un professeur qui nous aurait enseigné la littérature. — Qu'est-ce qu'enseigner la littérature ? Enseigne-t-on l'éloquence, la poésie,

la marine de Brest était alors établie sur l'Orion

l'art comique ou tragique? Je crois qu'on analyse des orateurs, des auteurs de tragédies et de comédies, les poètes didactiques ou autres; mais on ne saurait enseigner à les imiter. On enseigne le mécanisme des vers comme on enseigne la formation d'une formule algébrique, mais voilà tout. Ce n'est donc pas un professeur de littérature que j'aurais regretté, mais un maître de langue française, homme de goût, sachant assez l'orthographe pour la montrer à ceux qui ne la savaient pas du tout (ils étaient assez nombreux), s'il est vrai qu'on peut donner des règles générales pour une chose qui souffre tant d'exceptions; un maître de langue qui nous aurait lu de bons auteurs, pour nous inspirer le goût de ces lectures précieuses et nous faire comprendre un peu le mécanisme si difficile de notre langue, si belle et si rebelle, comme disait Diderot....

Quant au dessin, nous l'apprenions aussi, c'est-à-dire nous avions un maître ayant mission de l'enseigner, bon-homme qui, semblable à l'apôtre, donnait le baptême sans l'avoir reçu. Hélas! s'il avait fallu que ce brave M. Houbler, professeur à l'école impériale de Brest, eût dessiné une tête ou un torse en concurrence avec le plus mince des élèves actuels de Ingres pour défendre son titre, que serait-il devenu, lui qui n'était pas même de force à lutter avec un des plus faibles rejetons de l'école de David? Mais il était si excellent, si comique, *si bon enfant*. Il nous faisait rire de si bon cœur avec ses allocutions un peu folles et ses drôles de reproches que nous l'aurions préféré à Girodet ou à David lui-même. D'ailleurs, qu'avions-nous besoin de l'espèce de dessin auquel nous étions appliqués? Je me suis demandé bien souvent pourquoi M. Houbler m'avait tenu quinze jours à faire une copie coloriée d'une caricature de Carle Vernet? J'aurais bien mieux aimé apprendre à dessiner des navires, à rendre les effets du ciel et de la mer, à reproduire la forme exacte d'une côte et les accidents variés d'un paysage, à copier artistiquement et anatomiquement des animaux de toutes sortes, à faire enfin

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

de petites figures humaines propres à compléter d'une de ces représentations qu'il est bon que la marine puisse entreprendre, soit pour les choses qu'on analyse mal dans son journal, soit pour recueillir les matériaux pittoresques d'utiles puces de longs voyages aux pays peu connus. Ainsi, le dessin est une des études les plus nécessaires auxquelles puisse se donner la marine....

Je pense que tout ce que les élèves sont obligés d'apprendre en langues, de mathématiques et de dessin, n'est qu'une partie de ce qu'il faut savoir pour sortir du collège et entrer dans la marine, je suis émerveillé de la sagesse des directeurs de l'établissement et du développement de l'intelligence des élèves. Quel bon emploi du temps, quelle volonté ferme de la part de ceux qui étudient, si les résultats répondent aux espérances du ministre signataire du programme, la formation de belles générations d'officiers. Il ne reste qu'un vœu à former dans l'intérêt de l'armée navale, c'est que l'École actuelle produise aussi capables du métier de la mer que la majorité des élèves des écoles spéciales. Ils ne sont pas bien forts sur les sections les plus difficiles intéressantes de la physique, mais ils sont habiles à manœuvrer un bateau, à le bien régir, à le gouverner, plusieurs ont obtenu des succès dans les concours, et plusieurs sont également propres à la manœuvre du calcul et des instruments d'observation astronomiques. Ils sont marins d'abord, et c'est ce qui ne les empêche pas d'avoir des notions de toutes les sciences qui ont le concours importé à leur profession. Mais ils les ont acquises depuis leur sortie du collège, *Duquesne*.

Notre éducation qui nous passionnait le plus pour la pratique du métier; nous pensions que pour

commander à des matelots adroits, intelligents, capables de bien exécuter tous les travaux manuels, il fallait que nous les connussions ; aussi faisions-nous du matelotage en conscience et avec plaisir. Le goudron ne nous répugnait pas plus que ne nous rebutait la fatigue des appareillages, des manœuvres de voiles, des exercices du fusil et du canon.

*Le Tourville* était un vieux vaisseau espagnol qu'on avait rebaptisé pour le placer sous l'invocation d'un saint du calendrier naval dont le souvenir glorieux paraîtra toujours un objet d'émulation et de respect. Cet invalide de la dernière guerre était amarré solidement, ne faisant d'autres évolutions que celle qui lui mettait le nez dans le lit du vent et du courant. Il avait une mâture basse et un gréement de frégate dont les proportions étaient plus en rapport que ceux d'un vaisseau avec les forces des jeunes gens qui devaient garnir et dégarnir les vergues, enverguer, serrer et changer les voiles, passer les manœuvres courantes et capeler les haubans, faire enfin sur place les opérations qu'on fait à la mer. Il flottait paisiblement, modeste, bien qu'il portât parfois la cornette du commandement, parce que notre gouverneur était chef de division. Et Dieu sait quels trésors de goémon et de coquillages il amassa autour de sa carène cuivrée, pendant sa longue station en face du Goulet de Brest. Pour le suppléer, nous avions un navire naviguant, une corvette d'instruction, un ancien je ne sais quel bateau à cul de poule, aux formes inélégantes, aux grosses joues, mâté à trois mâts debout, armé de quelques canons et ayant nom *Festin*. Je ne sais pas d'où lui venait ce nom, mais assurément il ne descendait pas du latin *festinare*, se hâter, à moins qu'on ne le lui eût donné par moquerie. Car c'était bien le moins pressé de tous les navires ; suivant le précepte du sage : il se hâtait lentement. Et quand la brise était jolie, quand il était en train, il filait honorablement une lieue et demie à l'heure.... comme un vrai fiacre ! Un jour, pour nous être agréable, l'amiral Allemant s'imagina de lui imposer le

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

mouche de sa division, mais il ne recommença elle mouche en effet que notre pesant *Festin!* à laquelle on a arraché les ailes.

corvette ne pouvait courir autant que les autres de la rade, — et elle avait à côté d'elle *la Dilulus* belle marcheuse de la flotte française, — son 'avait pas trop à souffrir; pour les manœuvres et es sans voiles, *il n'y avait pas d'affront*, comme e vieux maître Carel, qui nous aimait tant, qui r de nous! Souvent, dans nos joutes pour voir qui e aurait changé un hunier ou dépassé un mât de is avions fini les premiers. C'est qu'il y avait un us, une bonne volonté, un amour de la chose, é intelligente dont on ne sut pas toujours assez t puis ce n'était pas seulement avec les matelots re que nous luttons. Bâbord avait son honneur contre Tribord. Nous étions partagés en quatre es ou brigades; la première et la troisième lo- r *le Tourville*, dans la batterie basse, à tribord; et la quatrième dans la même batterie, de l'au- Chaque bord faisait à son tour les exercices et uit la corvette, et c'était à qui mieux mieux....

s pensez bien qu'un vaisseau-école ne peut être à l'intérieur comme un vaisseau de guerre. Les ns sont trop différentes pour que les emménage- ressemblent....

reporte par la pensée dans *le Tourville*.... Les t la batterie de 18 du *Tourville* étaient seuls ar- pas tout à fait cependant, car entre le mât de mi- grand mât était une large salle d'étude, fermée loisons à l'avant, à bâbord et à l'arrière. Autour s armes, de côté on avait pratiqué des chambres. dans une d'elles, qu'un matin nous trouvâmes, ort du poison, un de nos professeurs. D'horribles oururent à ce sujet, inventées sans doute par la pour déshonorer un vieillard, sans intérêt dans le

trépas de son collègue. — La salle d'étude nous recevait pour les classes de mathématiques, quelquefois pour le dessin, pour le maniement du fusil quand le temps ne permettait pas qu'on montât sur le pont. Nous y jouions aussi la comédie, et Cardin, le maître d'hôtel du commandant, y donnait aux canonnières de marine des leçons de danse. Car il était *prévôt de danse*. Un prévôt de danse sur un vaisseau, c'est quelque chose de dix fois plus plaisant qu'un prévôt de danse de régiment !

Avec les canons de la batterie de 18 et les bouches à feu des gaillards, nous faisions l'école d'artillerie, puis nous allions à terre tirer à blanc. La batterie de 36 servait de logement. L'aumônier et le chirurgien-major logeaient derrière, l'un à gauche, l'autre à droite. En arrière du grand mât était la chambre du sous-officier chargé de la police, le capitaine d'armes, M. Davelaure, aujourd'hui capitaine dans l'artillerie de marine. Sa charge était fort pénible, et il la remplissait avec mesure, convenance et fermeté. On l'aimait peu, parce que les jeunes gens n'aiment guère les représentants de l'ordre et de la discipline. Mais il était très-bien.

.... A droite et à gauche, le long du bord, entre chaque sabord, étaient des bureaux attribués à un certain nombre d'élèves. Nous étions près de trois cents.

.... Des tables suspendues au plafond de la batterie, où elles s'appliquaient avec des crochets quand on les relevait après le repas, servaient au dîner et au souper, que l'on prenait par conséquent assis. Le siège de chacun était un pliant de toile. Deux fontaines coulaient près du grand cabestan. Des crocs vissés dans les barreaux étaient destinés à supporter les cadres ou hamacs à l'anglaise, qu'on empilait, après le branle-bas du matin, dans le faux-pont, contre le bord et au-dessus d'une rangée de coffres-vestiaires régnant tout autour de cet étage du vaisseau. Des chambres, des magasins, des soutes et la prison occupaient l'avant, l'arrière et le milieu du faux-pont. Les cui-

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

ient à la hauteur de la batterie de 18 et sur e à droite, celle du commandant et des officiers à côté. La cuisine du commandant reconstruite par le chef maître Hurel, un ancien rôtisseur du régiment. C'était un conteur très-amusant des anecdotes de l'ancienne cour, et bien souvent je me suis vu brûler les yeux à la fumée de la pipe. Il savait l'histoire fameuse du collier de la reine, et comment on ne l'avait racontée jusqu'alors ; très-bien, car il la tenait, disait-il, de je ne sais quelle soubrette d'une dame d'atours avec laquelle il avait du dernier bien, quoiqu'il fût assez laid et très-jeune.

Les *Tourville* allaient quelquefois dans l'arsenal et les ateliers du port. Nous allions aussi très-souvent pendant l'été faire l'école du bataillon. Le fort était le but de nos promenades militaires et les exercices. Nos embarcations nous menaient à la côte la plus rapprochée du fort, et le bataillon descendait à terre. Une habitation de campagne recevait quelquefois les jours de congé. Nous y allions du caillebotis (lait caillé) avec des fraises, et la jolie fermière, trop jolie pour le repos de nos têtes de dix-sept à dix-huit ans!...

La discipline déclinait de jour en jour dans les régiments qui avaient mission de la perfectionner. Le général de la Creuze, ancien membre de la Convention, était le meilleur homme du monde, mais peu capable de commander d'une école militaire. Il manquait aussi notre discipline était-elle très-relâchée ; la discipline lui pesait. Au moindre vent il était emporté par quelque ancre ; mais là s'arrêtait à peu près tout pour nous, qu'il aimait d'ailleurs comme les études l'occupaient peu ; ce qui l'occupait était sa pipe de porcelaine qu'il avait achetée à Paris. Il avait donné l'exemple, et bon nombre

d'élèves s'étaient mis à fumer, quelquefois même sans prendre trop la peine de se cacher. Plusieurs portèrent plus loin la pensée de devenir *loups de mer*, au moins par les mauvaises habitudes. Ils chiquaient et buvaient comme les matelots traditionnels de *la Flibuste*. Nos maîtres étaient quelques officiers distingués, mais en général des vétérans ou des invalides, peu propres à prendre de l'empire sur la jeunesse qu'ils avaient à former et trop au-dessous de la tâche qu'on leur avait confiée. Aussi comme nous sentions nous-mêmes le besoin de la réforme !

Si je me laissais aller au charme des souvenirs, que de choses plaisantes ou sérieuses je pourrais dire du *Tourville* (1).

M. Jal ne le dit pas ici, mais ses souvenirs sont consignés ailleurs. Tantôt il rappelle le naufrage du *Golymin* dans le Goulet de Brest aperçu du Vaisseau-École ; tantôt se bornant à la vie du bord ; il fait allusion à un duel à la baïonnette entre deux aspirants ses camarades, dont l'un tombe dans ses bras ; tantôt il trace le portrait de maître Pipi (2), quartier-maître à bord du *Tourville*, un de ces matelots de la vieille roche, plein de superstitions, de préjugés et de croyances d'un autre siècle. Combien de fois le jeune aspirant ne se promena-t-il pas le soir sur les passavants avec ce chevalier de l'artimon pour l'écouter. Tantôt encore c'est maître Hurel le rôtiisseur, auquel il fait jouer un rôle dans une des *Scènes de la vie maritime — le bal à bord*.

Mais la peinture des personnages subalternes, tout amusante qu'elle soit, est moins propre à nous intéresser que les traditions recueillies par M. Jal de la bouche même de M. de Vaulx ou du commandant de la marine, Bernard de Marigny, sur les officiers de Louis XVI, tels que La Motte Picquet, ou les bruits des vaisseaux qui courent sur certains officiers sans instruction, dont la République et l'Empire furent obligés de se contenter, lorsque la

(1) France maritime.

(2) Ce nom n'est pas un nom imaginé par M. Jal, c'était aussi celui d'un ancien maître de dessin de l'École d'hydrographie à Rochefort. — Pipi cadet avait succédé 24 novembre 1783 dans cet emploi au sieur Lebrun.

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

n eut forcé ceux qui avaient commandé pendant la : l'Indépendance des États-Unis à fuir la prison et l'é-  
A ce point de vue les traditions rapportées par M. Jal à caractériser une classe d'hommes, particulière à cette dont il est bon d'avoir une idée tout en apportant une réserve dans ce qu'il faut en croire.

: époque qui n'est pas bien éloignée, dit M. Jal, t des hommes occupant quelques-uns des grades rs de la marine; ils étaient là pour le plaisir de res, enfants de la Révolution, qui sortions des ly- nous avait élevés l'Empire, et qui aimions assez à quer de tout et de tous.

res de ces braves officiers nous amusaient autant s faits et gestes nous pénétraient d'admiration. La avaient vaillamment combattu avant 1789; et de- s-peu avaient appris à parler le français.

l un de leurs compagnons d'armes racontait leurs c'était un grand bonheur pour nous. Nous étions tre les contemporains de ces héros que nous nous ns pour modèles dans un avenir que la présence de n au trône faisait nécessairement guerrier. Quand citait un de leurs mots, une de leurs lettres, un discours d'apparat, c'étaient une joie, une gaieté à rendre. C'est que ces discours et ces mots étaient étranges du monde! Voulez-vous que je vous en e, et vous verrez si la manie de dénigrer nous ren- e si joyeux.

ous dirai-je d'abord? Sera-ce le capitaine de vais- eux pilote de la Manche, qui connaissait mieux les es plus petits ports, les trous les moins aborda- les défilés de la grammaire française? il avait fait des emplettes de linge et de pommes de terre; il t cela à sa femme. Le sac qui renfermait la toile tates avait été confié à un petit caboteur, dont le dant n'était pas bien sûr. Aussi l'envoi était-il ac- né d'une lettre. Lisez :

i-inclus du Laval pour chemise et de la  
mes de terre pour le jardin. Sème l'une et  
temps est bon pour cela. Je me porte bien,  
», que je t'embrasse, t'en, etc. »

endu que je vous fais grâce de l'orthogra-  
t-scriptum : « De peur qu'elle ne s'égare,  
ttre au fond du sac. »

était ainsi conçue : « A Madame, Ma-  
ère de la Légion d'Honneur, capitaine de  
ndante en second l'île de.... »

ouru, vers 1812, toute la division de Brest.

qui eut un grand succès dans le même  
de l'Escaut. Elle est d'un capitaine de  
anquait pas de prétentions pourtant. C'est  
u vice-amiral Missiessy.

veau à mon bord. J'ai envoyé la chaloupe  
it revenue *avec quatre hommes de moins.* »

sez les détails orthographiques pour vous  
ne faut faire tort à personne. Ce que je  
*atre hommes* étaient écrits *ktrom*, et le reste

. Au surplus, l'auteur de ce rapport avait  
encontrait presque toujours bien. C'est lui  
à bord du vaisseau où il était embarqué,  
frottant les mains et disant à l'officier de  
t aujourd'hui une fameuse acquisition. —

donc acheté, capitaine? — Une littérature  
cours de littérature de la Harpe? — La

donc! Je ne connais pas de tapissier, à  
nom-là. — Mais, capitaine, je vous parle

littérature et de poésie faites au lycée par  
. — Il s'agit bien de poésie, mon cher;

le *littérature* complète, je veux dire deux  
mier de crin, un traversin et une couver-

le capitaine de frégate qu'un officier, par-  
rentis marins, leur disait en plaisantant :

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

ons, courage, pères conscrits! » — « Et pourquoi les  
ez-vous pères conscrits? s'ils sont conscrits, ils n'ont  
ssez d'âge pour être pères, c'est clair. — Je leur don-  
e nom qu'on donnait aux sénateurs de Rome. — Ah!  
eu, voilà qui était plaisant! appeler conscrits des  
es qui avaient commandé des armées. C'est bien  
ant de la part de ces *vieux Romains*, les plus sages  
Grèce! »

commandant dont je parle n'était pas, à beaucoup  
aussi étrange que ce bon Provençal, qui a laissé la  
e réputation d'un des plus braves capitaines de vais-  
de la marine française et du plus naïf des hommes.  
vous raconterai-je de lui, entre toutes les histoires  
elles est attachée son nom? J'ai l'embarras du choix.  
traits seulement. Il faut savoir se borner.

capitaine Infernet) était allé faire une partie de  
agne avec quelques amis. On avait pris des ânes,  
rétives montures donnaient à leurs cavaliers tous les  
s qui suivent les caprices ordinaires aux animaux de  
espèce. — L'âne du commandant se distinguait parmi  
utres par son entêtement. Il était battu, éperonné,  
é, poursuivi de jurons, rien n'avait action sur sa vo-  
si c'était à droite qu'on prétendait le faire tourner,  
ait feindre de vouloir prendre le chemin de gauche,  
it de contradiction le mettant dans la bonne voie. —  
riva près d'un petit ruisseau, — l'âne refusa tout net  
sser, et le monologue le plus plaisant commença. —  
mmandant n'ayant pas arraché la concession qu'il  
espéré d'obtenir en s'y prenant avec douceur, mit  
terre et tira le quadrupède par la bride. — Immo-  
— La colère se mit alors de la partie. « Comment co-  
d'ase, moi que ze fais virer le vaisseau de sa mazesté  
ereur, *le Donawert*, de quatre-vingts canons. Et que  
i pour ça qu'un mot à dire : A-Dieu-va, ze ne pourrai  
faire virer de bord! » — Si bon que fut l'argument,  
ne bougea pas. — « Ze te parie, vilain, » ajouta le

en mettant son poing fermé sous le nez du  
*« ze te parie six francs que ze vas te faire*  
 ine gagna le pari. Il fallut rebrousser chemin.

que d'ordinaire devant la poulaine (à la  
 ique bâtiment il y a une statue de bois que  
 a figure. Cette image fournit à notre capitaine  
 : sujet du mot que voici. Il s'agissait d'un  
 M. le vice-amiral Emériau : *« Ze porte une*  
*e. A la santé de notre brave amiral ! Puissent*

le bon Dieu lui conserver la vie et l'Empereur le comman-  
 dement de l'escadre, zusqu'à ce que la figure du *Donawert*  
 il zoue du violon. »

le burlesque était un peu dans les habitu-  
 officiers supérieurs de cette époque. —  
 rs prononcé par un capitaine de vaisseau  
 équipage de haut bord, le jour où il reçut  
 istre envoyait à son équipage. — Il avait  
 at son monde sur les gaillards du vaisseau  
 après un roulement solennel, levant son  
 er l'aigle que portait un jeune officier, il  
 matelots, nous sommes tous rassemblés  
 l'oiseau que vous voyez. — L'Empereur  
 est en bonnes mains, n'est-ce pas ? Oui !  
 jure et jurons tous par cette veine droite  
 ononçant ces mots, il allongeait le bras  
 ait la manche), que tant qu'il y restera  
 ig il ne sera pas plumé. — Vive l'Empe-  
 à la soupe. — Double ration pour le diner  
 lâitre. — Plaît-il, commandant ? — Sonne  
 e le monde ! »

a de l'énergie, le tour en est singulier ;  
 comprirent très-bien. — Je doute que  
 u où fut faite la protestation orale que  
 ut le monde sait par cœur, et dont je ne  
 e tort, parce qu'elle est admirable, aient  
 leur. — Jean Bon-Saint-André, commis-

Convention nationale aux côtes de l'Océan, vint le Bréard son collègue. Il démontra un commandant pour quelle cause. — Cet officier, au moment de quitter la rade et le vaisseau dont on le déposait sur la dunette et dit à l'équipage : « un préalable sans lequel les choses resteraient en état de morosité excessive. — On me débarque, enfants ! on en peut subjuguier un autre à ma place, mais on doit m'en prodiguer les raisons australes. — Ça va pas. — C'est pourquoi je m'évacue, fort malade dessus mon gaillard d'arrière, laissant la parole au Saint-André, qui vous dira le reste. — Vive cette République ! »

« Je ne sais pas assez ? dois-je vous parler de ce capitaine qui, ministre, terminait sa lettre par la formule ordinaire : « Je vous salue avec respect » et l'écrivait je vous salue ? Quelqu'un lui fit remarquer qu'il se trompait et qu'il avait écrit un *e* au lieu d'un *t*. — « Vous me la f..... belle, avec votre *e* ! Prenez-vous le ministre pour une femme du avec un *e* est du féminin. »

« Vous ne connaissez pas mieux celui à qui le janotisme était si familier, qui demandait son *habit* pour aller faire visite à l'ami-ami et son *chapeau* pour le mettre sur sa *tête* à lui, ou bien celui qui criant à un gabier de la grande Anse : « Quel est l'imbécile qui t'a fait gabier ? » et recevant en réponse : « C'est vous, commandant ! » terminait son dialogue par le mot d'habitude « à la bonne heure » et employait toujours alors pour faire savoir qu'une réponse était parvenue à l'interrogant ?

Les officiers de la génération actuelle ne légueront pas à leurs successeurs d'aussi divertissantes traditions.

(Scènes de la Vie maritime.)

## UN POÈTE OUBLIÉ

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

qui nous consacrons cet article, n'a de liens à notre connaissance, dans aucune des autorisées. Ni le P. Lelong, ni Brunet, ni Leber, ni M. de Veyrières (1), de qui il nous a prêté une partie de son œuvre, n'ont daigné en parler. Claude Lair est pourtant l'auteur d'un livret in-12 de 44 pages, sur la naissance du Louis XIV, livret qui contient onze sonnets de 360 vers. En voici le titre exact : « Le sonnet sur l'esclat, sur l'heureuse naissance de Louis Dauphin, dédié et présenté au Roy, à Paris, par le sieur Lair, avocat en Parlement, demeurant à sainte Genevieve. Première parution, de l'imprimerie d'Estienne Pépingué, par approbation et privilège du Roy. » Ce livret ouvre par les paroles du psalmiste : *Eructavit os meum bonum, dico ego opera mea Regi*, et au verso du titre se trouve cette indication : *Se distribuent par l'auteur.*

Avait-il l'oubli dont nous allons essayer de le faire au lecteur de prononcer, et pour que nous ne soyons pas accusés de l'avoir oublié, nous transcrivons ici quelques-unes de ses œuvres de Lair.

Avant le poète, nous aurions voulu pouvoir donner quelques renseignements sur l'homme. À cet égard, malheureusement, nous ne devons pas négliger l'Adieu à la France, vers et qui débute ainsi :

du sonnet. — *Sonnettistes anciens et modernes, etc.* Paris, 1869, 2 vol. gr. in-18. V. le *Bulletin du Bibliophile* août 1872.

Donnez-nous, jusqu'à preuve du contraire.

#### TIN DU BIBLIOPHILE.

« m'ayant honoré d'un peu de voix, mise mémoire, souhaitant de m'ouir, née mil-six-cent-trente-sept, le quare rendis à Sainct-Germain en Laye, la Reyne mère, chantant le soir de les *se* (1) tesmoignèrent tant de bien dresses, j'eslevay ma prière au Ciel ils; et là-mesme, le temps qu'il falloir, le rendit justement à mes vœux. parfait, si doux et si dévot qui regne Depuis, la mesme confiance en Dieu, sous les auspices de sainte Genevieve successeur. Si bien qu'à la faveur e mystère de la Purification dernière me jour (2), tout aussi justement son s vœux nous vint au bout du temps te. »

« compte fait, avocat, poète et chansonnier, caractérise principalement son œuvre, c'est à sainte Geneviève, à qui il consacre des vers, et qu'il appelle, par anagramme, *me* a pour but de convier le roi à se consacrer à la sainte patronne de Paris, et à la consécration, de donner au Dauphin deux doigts de la mort, dit-il, voyant les et mes pieux avis comme enfouis : « beau génie qui me les inspira m'en à Votre Majesté et luy en faire les secours est une Sainte Genevieve à n bonheur. C'est une estoille domoient le jour de leur salut, au moyen dudit chrestien, puisque sa foy sert de royale postérité. Et comme, Sire, vous

e me.

n sonnet qu'on trouvera plus loin.

en avez les plus vives lumières, l'empire et les vertus, vous n'en avez pas moins le nom, puisque le vostre s'y rencontre, etc. » De même dans l'*Advertissement au lecteur* : « Amy lecteur, ravy que je te voy de cet auguste fruit de nos plus chères espérances, ce Dauphin tout royal que le Ciel a fait naistre au plus beau de nos jours, je t'en veux dire icy la cause : c'est une Sainte Genevieve à qui j'ay fait des vœux et d'un effect si favorable, qu'il charme tout le monde. C'est la patronne de Paris, et de toute la France; c'est le génie du plus beau feu et des plus éclairez; c'est la bergère la plus sage et la tutrice de nos Roys, etc. »

Venons maintenant au poëme : il est divisé en dizains, dont nous donnerons quelques-uns, et débute ainsi :

« Enfin, le Ciel touché de ma voix languissante,  
De mes vœux jour et nuict arrosez de mes pleurs,  
En faveur d'un beau lys, la première des fleurs,  
Nous a donné le fruit d'une paix florissante.  
Qu'en dites-vous, mutins, ennemis de la paix,  
Qui la vouliez détruire en niant ses effets?  
La voilà malgré vous divinement féconde.  
Il n'en faut plus douter, vous-mesmes le voyez,  
C'est le fruit d'une paix à plaire à tout le monde.

. . . . .

Pour moy j'ay grande part aux transports de la Reyne,  
Voyant un fruit si beau qu'elle a porté neuf mois;  
Vray qu'au dernier effort, elle en fut aux abois :  
Mais si tost qu'il parut, elle oublia sa peine.  
Digne épouse d'un Roy brillant comme un soleil,  
Digne mère d'un fils et d'un fils sans pareil,  
Quel bien n'avez-vous pas de le voir plein de vie?  
Mais bien que vous ayez tant de félicitez;  
Et de nouveaux honneurs dont vous estes ravie,  
Vous n'en aurez jamais comme vous méritez.

. . . . .  
. . . . .

Et vous qui l'allaitiez, belle et sage nourrice,  
Ne vous émeuvez pas de ce petit dauphin,  
Du bien que vous avez qu'il succe votre sein,  
Afin que plus longtemps vous lui rendiez service.  
Je sçay qu'au prix de vous il est un grand seigneur,

## BULLETS DE BIBLIOPHILE.

Et qu'en le nourrissant il vous fait grand honneur.  
Mais le sang ne doit pas s'en troubler davantage,  
Il lui faut un bon lait qui lui touche le cœur,  
Et quoy qu'à tous momens vous lui deviez l'hommage,  
Pour lui faire du bien, il faut la belle humeur.

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

Comme il paroît issu d'un auguste hyménée,  
Qui joint deux beaux amans, il en a les beautés,  
Et si le naturel tient de leur qualité,  
Sans doute, il ne se peut qu'il n'ait l'âme bien née.  
De plus étant sorti de parens fort pieux,  
Assujettis aux loix du souverain des cieux,  
Ils donneront bon ordre afin qu'on l'en instruisse,  
Et si par un bonheur on croyoit mon avis,  
Comme un roy fait chrestien autorisa l'Eglise,  
Pour en oster l'abus, il auroit nom Clovis.

Vray qu'on le peut nommer Louis comme son père,  
Comme un saint, comme un roy qui règne au firmament,  
Mais puisqu'un si beau nom s'y trouve heureusement,  
La proposition en est particulière.  
Ces noms à bien parler ne sont pas différens,  
Ils sont d'égale force, et si beaux et si grands,  
Que rien n'y contredit si ce n'est une lettre ;  
En effet à Louis on ne voit point de C.  
Mais quant avec justice on voudra l'y remettre,  
On voudra justement qu'il y soit prononcé.

Ainsi l'un de ces noms est l'auguste racine  
De qui l'autre est sorti comme un puissant rameau,  
Aussi, comme à la mer on voit retourner l'eau,  
De ces noms réunis nous verrons l'origine.  
Le beau nom de Clovis en ce jeune dauphin  
Présage qu'un bon œuvre ira jusqu'à sa fin.  
Par son zèle et son bras en rigueur de justice,  
J'entends qu'il remettra l'Eglise en sa splendeur,  
Et n'y pouvant souffrir l'erreur ny l'artifice,  
Il nous en fera voir la première candeur.

Mais, comme un roy Clovis apprit d'une bergère  
Les saintes veritez qui le firent chrestien,

alter, chérir son entretien,  
 et son nom d'une amour singulière;  
 payen un fidèle zélé,  
 ira son royaume aveuglé,  
 des faux dieux la croyance et le culte,  
 et délay ses dévots mécontents,  
 en peine y vient et la consulte,  
 et ses vœux la pluye et le beau temps.

si possédez une si grande ville,  
 qu'elle est la demeure des roys,  
 que oracle a les plus saintes loix,  
 souvent, il sera votre azile :  
 un père aux siens découvre le chemin,  
 que se a pris, il faut tenir la main  
 et fils tiennent la même route,  
 il aura la force et la raison,  
 et avis, que souvent il le gonste,  
 n'alle voir l'oracle en sa maison.,

. . . . .  
 . . . . .  
 approuvez que vostre fils achève  
 Clovis, il lui faut proposer,  
 eux finir, il le faut disposer  
 rendre avis à sainte Genevieve ;  
 estoit et la voyoit souvent,  
 donna jamais de son vivant,  
 bonheur l'origine et la cause ;  
 assuré de ses soins à jamais,  
 à ses yeux et dans son chœur repose,  
 ira suivre y trouvera la paix.

. . . . .  
 si j'ay fait des vœux et des offrandes  
 instant que la Reyne a conceu  
 du Ciel que vos mains ont receu  
 ceux sucez s'accorde à mes demandes :  
 me presse à vous donner avis,  
 si vos estats il soit nommé Clovis,  
 si vos pas il honore son temple ;  
 apprend de belles notions  
 tant servir de modèle et d'exemple  
 que les jours ses tendres actions.

. . . . .

## STIN DU BIBLIOPHILE.

rir d'une fièvre ardente  
onne, il seroit à propos  
chasse à nous donner repos,  
mmage à cette bienfaisante;  
„ et peut-être que Dieu  
iez l'honorer en ce lieu,  
r cette grande sainte;  
uer pas, rendez-vous-y tous deux,  
rez, nous n'aurons plus de crainte,  
os pas amortira ces feux.

. . . . .  
ndit la vierge de son trosne  
ière afin de le guérir,  
is quand il alla quérir  
re au delà de Bayonne (1).  
cchez n'en peut estre inconnu  
vœux vous en soyez venu,  
vous quelque reconnoissance,  
is vous fistes ce Dauphin  
a sa royale naissance,  
mmage, un trésor à la main.

. . . . .  
uit on ne l'a descendue,  
e a modéré son cours,  
n eut tant de secours  
stant se rompit à sa vue;  
nt que l'eau faisoit trembler,  
urche il n'osa point branler,

, 1615, le roy se disposant à partir pour al-  
ure son mariage avec l'infante d'Espagne et  
r avec l'infant, il souhaita que l'on descendit  
viève pour attirer sur l'un et l'autre les béné-  
ment rendit un arrêt qui en ordonna la pro-  
jour de juin et elle eut tous les bons effets  
etc. » (*Histoire de tout ce qui est arrivé au tom-*  
*lepuis sa mort, et de toutes les processions de sa*  
*original latin, écrit dix-huit ans après sa mort,*  
*sur plusieurs anciens manuscrits* (par les PP.  
), Paris, Urb. Constelier, 1697, in-8° (\*).)

e de sainte Geneviève avait déjà paru, seule, avec le  
3. Paris, Ant. Desallier, in-42.

à soudain qu'elle fut achevée (1).

On a vu des errans convertis,  
Perilleux votre ville sauvée,  
Arrêtés et des feux admortis.

.....  
qu'à Paris une maligne flamme  
Se dévorant y consumoit les corps?  
Genevieve arrêta ses efforts  
Et porta sa chasse à Nostre-Dame :  
Amas de pauvres languoureux  
Ruechement délivrés de ces feux,  
Et que trois sans aucune assistance ;  
L'esté me demande pourquoi,  
Malheureux manquèrent de croyance :  
Et guérir ne le peut sans la foy (2).

1206, sous le règne de Philippe-Auguste, fils et successeur de Jean sans Terre, les pluies furent si grandes et si continues que les rivières de France se débordèrent et firent ravages. La Seine sortit de son lit avec tant de rapidité qu'elle emporta les arbres et entraîna les maisons ; on descendit la procession des reliques ordinaires, et la procession passa sans crainte, quoique personne n'osât y passer auparavant, parce que les eaux l'avoient ébranlé jusques aux fondemens ; à la fin la rivière rentra dans son lit, et après qu'on eut fait des mystères à Notre-Dame, à peine le peuple qui assista fut-il repassé dans l'Université, que le pont s'écroula, et par une si prompte chute marqua qu'il avoit été soutenu pendant que les saintes reliques y avoient été.

En 1129 que Dieu ne pouvant plus supporter les crimes de Paris dont, pour parler le langage de l'Écriture, il étoit élevée jusqu'à son trône, fit descendre sur eux le feu sacré qui les consumoit et qui pénétoit jusqu'à la terre, toutes les familles en furent désolées, les maisons ruinées, des magistrats et des artisans étoient également malades, de morts ou de mourans ; toutes les rues étoient remplies de cris de ces malheureux coupables et de si terribles effets de la justice de Dieu, dans le temps qu'ils avoient tant de fois fait servir à l'injustice cet état si déplorable, ils s'adressent à Étienne leur évêque et disent sur ce qu'ils doivent faire pour arrêter le mal. Le prélat, persuadé qu'il est l'effet de leurs péchés, ordonne des processions et des prières pour appaiser la colère de Dieu, mais ces remèdes sont inutiles et le mal continue toujours. Il passe les jours et les nuits aux pieds des

## DU BIBLIOPHILE.

. . . . .  
mé du tonnerre (1),  
apaisa soudain;  
e apaisa la faim,  
finy la guerre.  
a portant en esté  
e stérilité,  
voya de la pluye,  
qu'on eut un mauvais temps  
t la cérémonie,  
our humecter les champs.

. . . . .  
aucher mes prières,  
réussissent au mieux,

nes, et c'est là que Dieu lui donne la  
seviève. Il se souvient que cette incom-  
ange tutélaire de cette grande ville, il  
nduit sur la montagne où reposent ses  
en grâce aux chanoines de cette église  
lieu où elles sont élevées et qu'on les  
oines lui accordent avec joye ce qu'il  
t nuit précédente on descend la châsse  
s assistants sont prosternez la face con-  
et le chapitre de Notre-Dame viennent  
prendre celle de sainte Geneviève. Les  
ple y vient en foule; ceux qui ne peu-  
y font porter et, par un miracle inouï,  
eux de cette multitude presque innom-  
lades, tous, à l'exception de trois incré-  
ux ardents dont ils étoient brûlez s'étei-  
parfaite guérison est la récompense de  
ils ont aux intercessions de la sainte. »

tonnerres fréquents, les grêles et les  
gé la France pendant plusieurs mois, le  
de messire Denis de Riants, alors avocat  
23 juillet que la châsse de sainte Gene-  
e en procession, ce qui fut fait le feudy  
émonies ordinaires. » (*Histoire, etc.*)

bel enfant en mérite les cieux,  
 ra suivy ces divines lumières ;  
 ou tout-puissant qui sçavez l'advenir,  
 le dauphin enfin puisse finir  
 d'un Clovis qui commença l'Église ;  
 puisse régler et restablir les mœurs,  
 à beau nom le ciel le favorise,  
 puisse à jamais posséder les honneurs. *Amen.*

*de S. Michel, protecteur de la France. Parfait le jour  
 jour de sainte Thérèse pour la dernière main. 1661.  
 NÉ À JAMAIS. Amen. »*

ot *fin* inscrit au bas de la page 37, Lair ne  
 te pas tenu pour content, car on trouve en-  
 te page, trois feuillets supplémentaires, con-  
 net et les litanies latines de sainte Gene-

donné les endroits du poëme qui nous ont  
 saillants. Voici maintenant, à titre de spéci-  
 onnets qui le précèdent. C'est celui auquel  
 sion dans le passage rapporté plus haut de

*n augure sur le mystère de la purification :*

je dans ce temple offrir à Dieu le Père ?  
 les souverains offrent des pigeonceaux ?  
 e en se donnant, ils offrent deux agneaux ?  
 it assez voir comme ils sçavent mieux faire.

les présens du Fils et de la Mère,  
 en vit jamais de plus grands ny plus beaux,  
 rien de mieux, pourquoy ces deux oyseaux ?  
 à mon advis, en voici le mystère.

nt l'amour de deux chastes espoux,  
 en est bon, ces oyseaux sont pour vous,  
 à souhait il faut que le sort tombe.

sur ces pigeons reglez vos appétits,  
 la femelle a souvent des petits,  
 us des fruicts d'une chaste colombe. »

## DU BIBLIOPHILE.

ndraient trop de place : nous les  
s non sans faire remarquer que  
*t de protection*, débute ainsi :

u moyen d'un génie, etc. »

e vers :

ard vous rende le service, etc. »

e Lair, à l'époque où son livret a  
et était déjà avancé en âge. Ma-

ms signaler la figure qui orne ce  
as le style de Moncornet et porte  
e G entrelacé, monogramme que  
é dans Brulliot (1) ; sainte Gene-  
en pied tenant d'une main un  
l'autre un cierge allumé. En haut  
inge qui dépose une couronne sur  
de l'autre côté un démon qui,  
che à éteindre le cierge. Cet em-  
ntention et l'on en trouvera l'ex-  
dont nous avons déjà donné des  
dit au chapitre v (2) : « Comme elle

ommes, etc. Munich, 1832-34, gr. in-4<sup>o</sup>.  
ut omnem noctem sabbati quæ lucescit in  
em Domini, quemadmodum servus præ-  
do redeat de nuptiis, totam pervigilem  
intempestam noctem, jam proximum  
lausu vel cantu indicante, egreditur de  
n Sancti Dionysii pergeret, et contigit ut  
r, exstingueretur, turbataeque sunt virgines  
tetræ noctis et a nimio cœno vel imbre  
. Illico Genovefa cereum exstinctum sibi  
xpisset, statim reaccensus est, eumque in  
ad basilicam et ibi ante eam lucens ce-  
st. — XXI. Similiter eodem tempore  
utissime solo recumbens, oratione com-  
cereus necdum ab igne contactus divino  
illuminatus est. — XXII. Item in cella

(la sainte) avoit la dévotion et la coutume de veiller la nuit d'entre le samedi et le dimanche pour se conformer en cela à la pratique des premiers chrétiens, il arriva une fois qu'au premier chant du coq, elle sortit de sa maison, pendant un fort mauvais temps, pour aller en cette église de Saint-Denys, mais que, sur le chemin, le cierge qu'on s'éteignit et que les vierges qui l'accompagnaient beaucoup troublées, tant à cause de l'obscurité de la nuit qu'à cause de la difficulté de marcher étoient pleins de boues, et de l'abondance de pluie qui tomboit du ciel. Mais Geneviève voyant qu'on lui donnoit ce cierge éteint, elle ne le prit point entre les mains qu'il se ralluma et qu'elle le trouva jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à l'église, il fut *consummé*. C'est ainsi qu'environ le lendemain elle entra en l'église et y ayant fait sa prière sur le pavé et sur la terre, selon sa coutume, elle se fut pas plutôt relevée, que prenant le cierge éteint, qui n'avoit jamais été allumé, il le ralluma par un miracle sans qu'on l'approchast du feu, et qu'il donna une vive lumière. On dit aussi qu'étant dans sa prison, elle a fait souvent la même faveur et qu'elle qui s'allumoit de cette façon prodigieuse, les malades, touchés de dévotion et de foi, ont été guéris et en avoient par ce moyen recouvré leur première santé. »

W. O.

manu ejus sine succensione ignis illuminatum, de quo res infirmi, fide instigante, aliquid cum reverentiâ receperunt sanitatem. »

## GRANGE-CHANCEL REPENTANT.

---

avons trouvé dans les trop inaccessibles archives ardemment des Affaires Étrangères quelques pièces nous croyons d'un très-sérieux intérêt, puisqu'elles connaissent sur une individualité saillante du dix-huitième siècle des détails absolument nouveaux. Il s'agit de La Grange-Chancel, l'auteur des célèbres *Philippiques* dirigées contre le Régent.

La Grange-Chancel après cette cynique satire fut, comme on l'a vu, enfermé dans la citadelle des îles Sainte-Marguey et demeura deux années, exclusivement occupé à critiquer les bassesses et les platitudes dans le but d'atteindre le Régent : il y réussit en partie, car son ode lui donna une certaine liberté de promenade dont il profita pleinement. Il parvint en effet à gagner ses gardiens, et à une nuit de tempête, il put s'embarquer sur un bateau de pêcheur et gagner Villefranche.

Le roi de Sardaigne laissa débarquer La Grange et lui donna des subsides dont il avait un pressant besoin, mais dissimuler le désir qu'il avait de ne pas le voir rester longtemps dans ses États. La Grange tourna alors ses regards vers l'Espagne, comptant sur une bonne réception à Madrid à cause de la mésintelligence existant entre l'Escurial et le roi de France. Un de ses récents biographes assure que le roi lui offrit le commandement d'un régiment qu'il aurait refusé. La Grange aurait, paraît-il, préféré une fonction mieux rétribuée, et en fin de compte, il n'obtint rien et eut seulement à dégainer plus d'une fois contre les courtisans stipendiés, dit-on, par le Régent. On a toujours présenté La Grange-Chancel comme ne se préoccupant nullement de la France à ce moment et cherchant seulement à se créer une situation indépendante à l'étran-

vivante adressée au cardinal Dubois au  
 mination comme premier ministre, fait  
 croyons-nous, le caractère de l'auteur

j'ai appris avec une joie inexprimable  
 ce a la place du fameux cardinal de Ri-  
 que comme vous n'avez pas moins de  
 terez dans la protection qu'il accordoit  
 et que Votre Éminence commencera à  
 en leur rendant en moi ce qu'elles ont  
 n genre d'écrire qui n'est pas commun.  
 n dont S. M. C. m'a honoré me fait es-  
 ce de S. A. R., et qu'Elle voudra bien  
 i faveur de mon repentir. M. de Chavi-  
 er Votre Éminence de la manière res-  
 i toujours parlé de ce grand prince, soit  
 idrid, et j'aurois été rendre mes devoirs  
 r s'il ne les avoit point rejettés avec as-  
 r ne m'exposer plus sans votre aveu à  
 ives. Le s<sup>r</sup> Melon pourra dire à Votre  
 rite les malheurs où mes ennemis m'ont  
 point, Monseigneur, qu'il soit glorieux  
 de les faire cesser : ils ont fait de l'éclat  
 vos bontés ne tomberont pas sur un su-  
 isse tomber dans l'obscurité. J'aurai un  
 ns à Votre Éminence si elle vouloit bien  
 s que je lui demande celle de dire un  
 ), afin qu'il me fasse rendre les hardes  
 ux îles Sainte-Marguerite de la valeur  
 toles. J'attens l'honneur de vos ordres,  
 ui de me dire, etc.

LA GRANGE. »

5 septembre 1792 (1).

*l'Esprit des Français*, tome CCCXX d'Espagne.

## IN DU BIBLIOPHILE.

sa d'exprimer à notre ambassadeur  
nnement qu'il éprouvait en appre-  
ait osé se présenter au Roi Catho-  
crime le plus énorme, le plus noir  
ait jamais fait. Ce malheureux qui  
marques de protection de S. A. R.  
de gaieté de cœur, par pure noir-  
ion, ni aucun prétexte, un libelle  
luc d'Orléans, où il a mis en œuvre  
dit contre les tyrans les plus cruels  
té les monstres les plus abomina-  
Le cardinal concluait en chargeant  
enir sans retard l'expulsion du mal-  
septembre, Maulevrier écrivait à  
arquis de Grimaldo me demanda  
oit à Madrid le sieur de la Grange,  
'ayant aucun commerce avec nom-  
pèce qui étoient venus de France,  
qui me fait croire qu'on lui a en-  
le ce royaume (2). » Une nouvelle  
illes, datée du 14 octobre, pour sti-  
ssadeur : « L'on peut dire que ce  
out ce que l'enfer peut produire de  
seul désir de faire du mal (3). »  
adeur avait pu écrire, le 15 octo-  
Grange a eu ordre ces jours passés

»  
embarqua à Bilbao, sur un navire  
d'Amsterdam. Il se consola en  
grandir son importance, que son  
des conditions verbales, mais for-  
gent à la conclusion du double ma-

bre 1722. (*Ibid.*)

raisons de France et d'Es-  
en rimant :

quivoque,  
ne à jouer  
la révoque,  
t fait onir.

vert le fugitif et lui accorda  
e la Grange rentra à Paris,  
Régent, par la protection du

pièces inédites méritaient la  
age surtout fournit des ren-  
lument défaut en éclairant  
le de son séjour en Espagne.

ard DE BARTHÉLEMY.

—

.

.

## NOTICE

UN RARE LIVRE ALLEMAND DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

donné il y a deux ans, dans le *Bulletin*, une notice sur Fischart, écrivain mayençais (1550?-1589), les œuvres ont été réunies pour la première fois et imprimées à Leipzig, par M. H. Kurz (*J. Fischarts Satirische Dichtungen*; Leipzig, Weber, 3 vol.) Les originaux des satires et autres œuvres de ce genre et encore plus cynique sont d'une rareté in-recherchées aujourd'hui des bibliophiles al-

lemands, imprimés la plupart à Strasbourg par Johann Fischart, beau-frère de Fischart, l'un des plus curieux traités sur le traité d'alliance conclu en 1588, entre la France, de Berne, Zurich et Strasbourg. Il n'existe qu'une seule édition séparée, publiée la même année, in-4° de 45 feuillets avec figures. On ne connaît que quatre exemplaires de cette édition qui se trouvent à Hanovre, à Londres, à Munich

et il est utile de reproduire les explications historiques données sur ce traité, incident curieux et peu connu de l'histoire protestante au seizième siècle, l'œuvre poétique complète de Fischart, M. Kurz, n'est nullement favorable aux catholiques.

Strasbourg était une des villes qui avaient le plus promptement et plus chaleureusement embrassé la cause de la Réforme, lorsque l'ancien culte y avait été formellement aboli en 1529. Cette révolution religieuse était en l'œuvre d'un des premiers disciples de Luther, un moine défroqué. Ce nouvel apôtre prêchait avec une énergie singulière, l'abolition du clergé ecclésiastique, ayant épousé publiquement une

se qui lui donna *treize* enfants! « C'eût été grand dit à ce sujet Bayle avec sa gravité narquoise, si propre à multiplier fût restée dans le cou- e y mourut à la peine, mais l'infatigable Bucer encore deux fois. Ce robuste apôtre eut aussi grande part, comme on sait, à la séparation de l'Église an- Tenri VIII. C'était un réformateur prudent, ans une certaine mesure. En professant que la hiérarchie et des bénéfices ecclésiastiques incompatible avec la Réforme, il lui gagna bien que rebutaient les doctrines franchement ré- de Luther et de Calvin. Ce dernier surtout ces ménagements politiques. « La doctrine it-il, serait bien meilleure que la mienne, si te n'existait pas (1). » C'était, toutefois, au concessions que Bucer était parvenu à sou- évêque de Strasbourg Guillaume de Hohen- grande partie de la population urbaine et s membres du clergé. Cependant les catho- t en majorité dans les petites villes et les la basse Alsace. L'exercice du culte catho- rétabli dans quelques églises de Strasbourg, le Passau. Mais cette paix religieuse ne fut et le clergé catholique, effrayé de l'attitude ou plutôt de la plus mauvaise partie de la donna de nouveau Strasbourg en 1568. de la Réforme restèrent donc encore une solus du terrain, mais d'une façon violente, s précaire, que la plupart des États voisins ues. Cette considération portait les magis- urg à renouveler d'anciens traités avec les ne et de Zurich, qui suivaient la doctrine de able à celle de Bucer. On sait qu'en 1576, ne fête populaire qui avait lieu à Strasbourg,

naire de Bayle, article *Bucer*.

habitants de Zurich firent le tour de  
usqu'à Strasbourg par la Limmath,  
neuf heures, et qu'ils apportèrent, en  
rapidité exceptionnelle, une marmite  
lie de millet faite à Zurich, et qui se  
quand ils débarquèrent. Il est très-  
ge, que Fischart a célébré dans un  
es, le *Glackuhfft Schiff*, avait un but  
Zurich avaient voulu montrer à ceux  
étaient en mesure de leur faire par-  
ours. Ce qui confirme cette con-  
la nomenclature des argonautes de  
ion originale du poème de Fischart,  
membres du grand Conseil. Toutefois,  
que on ne put s'entendre : poésie à  
fraternelle n'était qu'un traité de  
misses comprenaient à merveille que  
de ce pacte d'alliance serait pour les  
r tenaient la dragée haute. Aussi la  
que douze ans après, quand, par  
constances qu'il serait trop long de  
on des gens de Strasbourg était de-  
que.

le ce traité, conclu en mai 1588, que  
ien payé pour cela, déploya des tré-  
le pseudonyme de J. Noha Trau-  
Johan Fischart. Cette élucubration  
format in-4° par Bernard Jobin, sous  
Description exacte du pacte définitif  
ois glorieuses villes de Zurich, Berne  
de mai de la présente année 1588.  
s souhaits poétiques de bonheur, et  
ssaires, et les figures emblématiques  
les explications. » Sur le frontispice  
izon une chaîne de montagnes figu-  
me desquelles on lit : *Mont Saint-*

*Gothard* (en souvenir de la source du Rhin). A droite, figure la bannière de Berne avec l'ours (*Bær*) obligé ; à gauche, celle de Zurich : au fond, on aperçoit la ville de Strasbourg. Dans l'encadrement, on voit la Limmath et l'Aar serpenter, se réunir et finalement se confondre avec le Rhin. On y remarque aussi l'ours de Berne, le lion de Zurich et *trois* lis fleuris sur une tige unique, allusion à une comparaison qui se retrouve dans le poème. Les représentations (*contrafaturen*) ou plans des trois villes ont été tirées à part in-folio avec le panégyrique de chacune imprimé en marge, et sont employées dans le volume comme des cartes. Il y a encore une quatrième feuille du même format, représentant un sujet allégorique. Au-dessus d'un groupe de trois hommes armés tenant la main droite levée comme pour prêter serment, planent trois figures ailées, dont chacune tient d'une main l'écusson d'une des villes confédérées. De l'autre, celle qui représente Berne porte une épée, Zurich, une croix, Strasbourg, un cœur enflammé. Le poème est précédé d'une épître dédicatoire de l'éditeur aux négociateurs de l'alliance. L'ouvrage se compose en tout de 45 feuillets chiffrés, plus les 4 feuilles *in-folio*.

M. Kurz, auquel nous empruntons cette description, signale dans l'une des planches le monogramme R. M. B. ; ce monogramme ne se rapporte à aucun des graveurs connus qui travaillaient à cette époque en Suisse ou dans les provinces rhénanes. D'autre part, on sait que les gravures de plusieurs ouvrages éditées par Jobin sont l'œuvre de l'un des plus habiles artistes de ce temps, Tobias Stimmer de Schafhouse, dont Rubens était grand admirateur (1). Jobin lui-même s'est occupé de gravure sur bois, car il a signé en qualité de *Formsschneider* un placard représentant une

(1) Notamment la collection de portraits de papes (*accuratæ effigies pontificum*), pour lesquels Fischart composa des légendes élogieuses qui contrastent singulièrement avec les invectives qu'il prodigue dans ses satires à ces mêmes pontifes. Cet ouvrage fut publié par Jobin en 1573.

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

te à Strasbourg par l'empereur Maximilien  
l'exécution en est très-médiocre (1).

ithyrambe officiel sur le pacte d'alliance des  
chart donnait un libre cours à ses aspirations  
publicaines. « La plus belle des fleurs, dit-il,  
.... Puisse Dieu la faire éclore dans toute  
.. Il fait des vœux pour que le traité des trois  
tant que l'union naturelle des cours d'eau qui  
communications. » — « Un fleuve, dit-il, est  
and chemin! » C'est déjà presque la belle  
al : les rivières sont des chemins qui mar-

chart, cette confédération allait inaugurer  
villes une ère de gloire et de félicité ! L'ours  
lion de Strasbourg et l'autre lion, se prêtant  
pui, devenaient invincibles. L'événement ne  
ite prédiction. La vérité était que le lion de  
ait alors les ongles rognés d'assez près. D'a-  
ations du traité, les gens de Berne et de Zu-  
seuls de leurs personnes en cas de guerre;  
bourg ne fournissaient que des vivres et de  
me le fait observer avec raison M. Kurz,  
si se reposait exclusivement du soin de sa dé-  
alliés lointains, et ne savait faire que des sa-  
nt pour sa liberté, devait tomber tôt ou tard  
s ennemis qui la guettaient de très-près. »

Baron ERNOUF.

*L'Histoire de la gravure sur bois, par M. A. F. Didot,*

---

# REVUE CRITIQUE

DES

## PUBLICATIONS NOUVELLES.

SÉRÉES DE BOUCHET, édition Roybet.

Nous annonçons (1), il y a quelque temps, la prochaine apparition d'une nouvelle édition des *Séréés* de G. Bouchet. Cette publication, due aux soins de M. C. E. Roybet, a enfin vu le jour, et deux tomes, contenant le premier livre, sont en distribution à la librairie Lemerre. Lecture faite, au moins en partie, du second tome, nous nous trouvons n'avoir rien à retrancher, soit de nos appréciations sur la valeur incontestable du livre, soit de nos réserves sur sa forme quelquefois et quelque peu grivoise. A cet égard, nous nous couvririons au besoin de l'autorité de M. Shandy, dans la bibliothèque de qui figuraient les *Séréés*, comme nous l'apprend son fils Tristram.

On sait que cette nouvelle édition ne comprendra pas moins de six volumes, et que les *notes*, *glossaire*, etc., se trouveront dans le dernier seulement. Ne conviendrait-il pas (ceci est une question que nous soumettons à M. Roybet) de donner un tour de faveur à ce volume et de le publier hors de son rang, avant les autres ? Il contribuerait à rendre plus facile et plus fructueuse la lecture du livre, et l'éditeur y gagnerait de ne pas risquer de se voir attribuer, le cas échéant, des erreurs qui ne sont sans doute pas siennes et qu'il n'a reproduites que par un grand parti pris de fidélité absolue. Nous citerons, pour exemple, ce vers latin si connu (*Sérée septiesme : des Chiens*) :

« Latratu fures excepi, mutus amantes, »

qui est devenu dans la nouvelle édition.... *nutu amantes*, du fait de Bouchet, évidemment. Cela n'est rien quand on trouve dans le volume une note rétablissant le vrai texte ; mais, hors de là, la

(1) Numéro de Juillet 1873, p. 321.

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

L'éditeur n'est pas sans se trouver engagée. Ceci  
tons, une question que nous prenons la liberté de  
Roybet. Bouchet n'eût pas manqué d'ajouter :  
« rien un sage. »

W. O.

ournehan et de Montoyre et de plusieurs  
seaulx..., etc. *Imprimé à Paris par Jehan  
ession de Durand frères, à Chartres*), 1873.

sortie des presses d'un de nos meilleurs typo-  
ince, est destinée, ce me semble, à concilier deux  
ges qui ne s'accordent pas facilement : ceux des  
des bibliophiles.

, elle rappellera un des premiers épisodes de la  
si brillamment inaugurée par le duc de Ven-  
e Bourbon, père de Henri IV; et si tristement  
la prise de Saint-Dizier et de Soissons par les  
: traité de Crépy en Valois, signé le 18 septembre  
de la guerre, l'armée française, opérant sur la  
d, emporte les châteaux de Tournehem et de la  
fait les ruines pittoresques que l'on voit encore  
ai font si bien dans le paysage. Les suites mal-  
répondirent pas à ces brillants débuts, et prou-  
le plus cette vérité si souvent vérifiée à nos dé-  
r et l'enthousiasme ne sauraient prévaloir contre  
prévoyance.

as, elle fournira une charmante plaquette, réim-  
imile, faite avec un soin scrupuleux et un goût  
emplaire unique imprimé à Paris vers 1543, par  
ssédé aujourd'hui par la Bibliothèque nationale.  
ue l'édition originale fût ce que l'on appelle un  
être acheté par les badauds. Mais je me soubaite  
me cinq cents *canards* originaux de 1543 dans  
, Cette réimpression, en caractères gothiques  
, est due à un savant antiquaire du Pas-de-Calais,  
e, qui l'a fait suivre de quelques excellentes no-  
mettre le lecteur au fait des noms d'hommes et  
is le récit.

'a été tirée qu'à cent exemplaires. Ou je me les bibliophiles (les bibliomanes si l'on veut, le) feront bien de se hâter de l'acquérir. Je doute pas d'ici il en reste beaucoup d'exemplaires chez le cas, comme j'en possède un, je l'espère.

C. R.

FAINEBLEAU (1661-1664). Simple notice historique de la biographie du comédien de Brie, Constant. *Meaux, Carro*, 1873; une broch. pp.

THÉÂTRE, machines et décorations, par J. Moy-Hachette, 1873; un vol. in-18 de 290 pp.ures.

Le avocat du barreau de Paris, natif et habitant de Seine-et-Marne, que nous devons la première des publications. Les patientes et consciencieuses. Ch. Constant, si modeste qu'en soit le cadre d'importance pour l'histoire intime du grand comédien, de 1661 à 1664, jouer plusieurs fois au Fainebleau. En rappelant ces différentes représentations le résultat des investigations auxquelles il a constitué, à l'aide des documents écrits et gravés, elles se donnaient, salle dite de la grande cheminée, chef-d'œuvre du sculpteur Jacquet, de Grez-orait et dont il ne reste par malheur que des Fainebleau.

Aussi tiré des registres paroissiaux de Ferrières pièces relatives à la famille du camarade de More autres son acte de baptême, qui révèle à la orthographe de son nom, *Villequin*, dont plusieurs civil ont fait *Wilquin*, *Vilquin*, *Villequain*, etc, de plus, que son surnom, écrit presque tout d'abord qu'un nom de guerre, et, venant de lui né celui qui le prit, doit s'écrire de Brie (origine de Brie).

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

ent quelques détails sur ce comédien et sur sa femme, la trice du grand homme. Ces petits points d'histoire théâtrale laissent pas, on le sait, d'acquérir un grand intérêt aux lecteurs de la bande chaque jour plus nombreuse des moliéristes.

signalons également le volume plein d'intérêt de M. Moyne-décorateur, qui a beaucoup travaillé pour nos grandes scènes. *L'envers du Théâtre* n'est, à la vérité, qu'un ouvrage à vulgariser les secrets de la mise en scène; mais, outre qu'il est complet, rempli de curieux détails et clair, résultat à atteindre en pareille matière, même avec de nombreuses vignettes, il renferme une partie historique très-développée, c'est ce qui lui assure le droit de se présenter aux lecteurs du *Bulletin*. Des renseignements sur les décorations de l'Opéra de musique et de la Comédie au dix-septième siècle, dont le nombre sont tirés d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, bien connu et dont néanmoins on a peu parlé jusqu'ici, sont recueillis dans *Le Répertoire des décorations et accessoires qui ont servi pour les représentations jusqu'en 1673*, fait par Laurent Mahelot. C'est ce répertoire, croyons-nous, qui était l'œuvre à tout faire dans la personne de Poquelin : garçon de théâtre, machiniste, décorateur, et, comme les théâtres d'alors en employaient beaucoup; même son nom au valet de *Tartuffe*, et sa descendance au valet de la Comédie-Française que depuis peu d'années. Sa collection nous a conservé les ébauches des modèles de presque tous les décors construits pour les ouvrages représentés jusqu'en 1673 à l'Opéra, et non-seulement au Palais-National, mais évidemment aussi à l'Hôtel de Bourgogne. Chaque plan est accompagné de la liste des *accessoires* qu'exige la mise en scène; le style de ces légendes est d'une ravissante naïveté.

Jules BONNASSIERS.

---

DE REMI, SIRE DE BEAUMANOIR, jurisconsulte et seigneur national du Beauvaisis (1246-1296), par Henri Borde. Paris, librairie Léon Techener; in-8° de 422 pages et 8 pl., dont une chromolithographie.

des membres les plus autorisés de l'Académie des inscrip-

tions et belles-lettres pour l'étude du moyen âge, M. Natalis de Wailly, a consacré quelques pages dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (XXX, 691) à faire l'analyse et en même temps l'éloge de la première partie de ce volume. Un autre membre de la même académie, M. Jourdain, a fait de même dans la *Revue des Sociétés savantes* (1871, p. 233, etc.). On ne nous taxera donc pas d'exagération si, empruntant les expressions de ces deux savants, nous répétons après eux qu'il faut féliciter la Société académique du département de l'Oise d'avoir eu dans ses Mémoires les prémices de « cet excellent travail. »

Tout le monde connaît Beaumanoir pour ses fameuses coutumes de Beauvaisis qu'il a datées lui-même de l'an 1283. Mais peu de personnes ont entendu parler de deux longs romans en vers intitulés, l'un *la Manekine*, l'autre *Jehan de Dammartin et Blonde d'Oxford*, publiés tous deux en Angleterre, et que le poète a signés de son nom : Philippe de Remi. Tous ceux qui avaient parlé jusqu'à présent de ces deux grandes compositions avaient regardé leur auteur comme un trouvère anglo-normand. Dans le même manuscrit qui nous les a conservées et qui est unique, se trouvent aussi trois petits morceaux poétiques de Philippe de Beaumanoir. Cependant personne n'avait eu l'éveil et n'avait songé à rapprocher ces deux Philippe. C'est en cherchant où était situé le fief de Beaumanoir, qui relevait du château de Remi, près Compiègne, et en consultant les cartulaires de l'abbaye de Saint-Denys qui possédait de nombreuses terres dans ces parages, que M. H. Bordier a découvert et facilement prouvé que le sire de Beaumanoir, en l'année 1283, s'appelait de son nom de famille Philippe de Remi, et que les deux auteurs sont un seul et même personnage.

L'identité une fois établie, M. Bordier, muni dès lors d'un grand nombre de renseignements nouveaux, a pu écrire une vie de Beaumanoir, faire l'histoire de son fief, dès le moment où il avait été créé en faveur de son grand-père (un des héros de *Boivines*) par l'abbé de Saint-Denys, produire quarante-deux actes rendus par lui en qualité de bailli, faire connaître sa famille, ses deux femmes, ses proches, ses descendants, ses parents éloignés, et retrouver jusqu'à son habitation qui subsiste encore et qu'il recommande à la sollicitude publique.

Suivent les deux grands poèmes, non pas en entier, car ils con-

inze mille vers, mais par extraits qui en donnent envi-  
tié, et qui suffisent pour démontrer que ces deux ou-  
; intéressants qu'on ne l'imaginait, ne sont pas seulement  
de mœurs, mais que le second, *Jehan de Dammartin*,  
me national beauvaisin. Pour les petites poésies de  
, comme elles étaient inédites jusqu'ici, M. Bordier les  
en totalité sans en omettre un vers; elles en compren-  
nille huit cent trente. Et le vieux légiste s'y montre  
rtout dans les trois pièces galantes intitulées *Salut*  
n très-agréable versificateur.

Difficile d'énumérer dans un court article comme celui-  
faits et toutes les personnes dont M. Bordier parle dans  
en apportant à leur sujet des documents ou des éclair-  
nouveaux. Laissons de côté ce qui ne jette de lumière  
personne de Beaumanoir, sur son entourage et sur le  
sa patrie. On trouvera sur ce point une moisson abon-  
un simple coup d'œil jeté sur les pièces justificatives  
olyme compacte est semé. Bornons-nous à signaler au  
points traités par lui qui sont d'un intérêt plus gé-

aye des religieuses du Moncel, près Pont-Sainte-  
fondée en 1309 par le roi Philippe le Bel, et dont les  
magnifiques sont encore un objet d'admiration aujour-  
onstruite en exécution des dispositions testamentaires  
noir et de sa femme (p. 48 et suiv.). — 2. Tableau  
des guerres privées à la fin du treizième siècle, récit  
pièces justificatives et montrant (p. 81 et suiv.) que,  
efforts de saint Louis, cet ancien héritage des mœurs  
s importées sur le territoire de la Gaule était encore à  
e un véritable brigandage. — 3. Tableau tout opposé  
n des baillis du roi, dans lequel on voit par diverses  
naires (p. 384 et suiv.) que pendant plus de la moitié  
e siècle, les baillis, et par conséquent l'administration  
: entière, étaient astreints à l'observation exacte de la  
te probité. — 4. Beaumanoir passe, aux yeux de tous  
nt étudié ses *Coutumes de Beauvaisis*, pour avoir rédigé  
e-dix chapitres de ce long traité de jurisprudence, sans  
èce d'ordre et suivant que les matières s'offraient con-  
sa fantaisie. Démonstration (p. 375-384) qu'il s'est ef-

forcé de suivre, et qu'il a sagement fait, autant qu'il l'a pu, l'ordre des matières contenues dans le Digeste. — 5. L'art du blason qu'on voit naître, se régulariser et aboutir à une sorte de science pendant la seconde moitié du douzième siècle, n'est pas sorti de causes inconnues et insaisissables; il est le résultat direct d'un perfectionnement de guerre, savoir, de la substitution du petit bouclier triangulaire ferré et plombé au long bouclier ovale en bois; l'innovation de l'arme défensive impénétrable à des projectiles déjà puissants est allemande, et l'invention du système ingénieux et brillant appelé l'Héraldique est française (voy. p. 369-375). — 6. Statistique comparée, établie au moyen de divers documents financiers (p. 143-151), de la densité de la population en l'année 1869 dans l'une des belles contrées agricoles de la France, le pays de Clermont en Beauvaisis, avec ce qu'elle était en 1303. Le résultat est que cette densité se trouve être la même aux deux époques; que si elle s'est accrue d'une façon moyenne dans le plus grand nombre des villages, il est des bourgades, comme Remi, Nointel, Breuille-Sec qui, en 1303, comptaient 1660, 1250 et 2500 habitants qui aujourd'hui n'en ont plus que 920, 586 et 500; et la ville principale, Clermont, qui en avait environ 4500, n'en a aujourd'hui que 5143. — 7. Exemple donné par la carte du comté de Clermont (p. 152-154) de la difficulté de construire d'une manière satisfaisante la carte géographique d'une contrée féodale. — 8. D'où vient l'expansion européenne des poèmes français du moyen âge (p. 171)? — 9. La légende de la beauté innocente et persécutée (p. 193-170), légende qui se trouve dans toutes les langues et qui atteste un souvenir, en quelque sorte un remords, de l'état de souffrance de la femme dans toutes les sociétés primitives. — 10. Injustice de l'accusation portée par les éditeurs et critiques modernes contre le moyen âge d'avoir produit le misérable genre des *Fatrasies poétiques*, c'est-à-dire des pièces de vers composées de séries de mots fournissant la mesure et la rime, sans aucune espèce de sens. Démonstration (p. 300-313) que les Fatrasies n'ont pas été comprises et que c'étaient des jeux de société analogues à nos jeux du Corbillon et des Propos interrompus, mais exigeant beaucoup plus d'efforts et d'esprit versificateur que nous n'en dépensons pour ces sortes de jeux aujourd'hui. — 11. Remarque de la supériorité que les gens du moyen âge, même les femmes, avaient sur nous en fait de connaissance

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

iciaires (p. 271) et pourquoi? — 12. Le groupe des questions traitées par M. Henri Bordier, nous résolues, est celui auquel il a consacré près de livre, et qui concerne les origines de la langue et article mérite une mention à part.

Raynouard et de Fauriel ont ressuscité, il y a d'années, l'étude du vieux français qui n'avait eue par notre école historique du dix-huitième siècle ayant coïncidé avec les grands travaux philologiques des Grimm et d'autres savants d'outre-Rhin, a une grande part à ce goût des langues romanes qui a été presque égale à la nôtre par le nombre et la qualité des articles de critique qu'ils ont publiés et par l'importance des ouvrages d'un professeur de Bonn, M. Friedrich Diez, lequel embrassant d'œil avec le vieux français toutes les autres langues romanes, a cherché à déterminer les secrets procédés par lesquels chaque idiome a passé de l'état antique à l'état moderne et a établi son système dans deux ouvrages connus : une Grammaire des langues romanes (1836) et une Étymologie (1833). La vaste érudition déposée dans beaucoup d'autres qu'ils ont fait éclore, a inspiré des esprits qui s'occupent de ces matières, en France et en Allemagne, à suivre de confiance les opinions philologiques dont M. Diez est le vénérable chef. Cependant, même avant tout examen, que les seuls cerveaux germaniques, si savants qu'ils soient, puissent être influencés par un effet du sol qui les a produites, et que l'élément germanique dans les événements.

Enfin, ceux qui aiment la langue française ont dans l'admirable monument national que nous possédons, son *Dictionnaire*. Mais lequel d'entre eux n'a pu être choqué d'y trouver en foule des mots desquels nos mots les plus usuels nous viennent? Il semblerait que nos pères, c'étaient pour les Gallo-Romains, manquant à chaque instant de mots pour exprimer les idées et les choses, empruntaient avec les locutions apportées des plus lointaines frontières

par des barbares qu'ils méprisaient. C'est le primologie pour être admise et mériter le nom de doit pas indiquer vaguement l'affinité qui peut exister, mais qu'elle doit retracer, lettre pour lettre la formation d'un mot en rétablissant tous les par lesquels il a passé. Ainsi, il ne suffit pas de et *berger* viennent de *vervecem* et *vervecarium* en logie des sons et la facilité générale de permutation, faut montrer dans le latin que certains copistes ont déjà entre *silva* et *silba*, *alveus* et *albeus*, *vesicare* et *conserbare*; il faut montrer de plus que épugnait pas à cette transformation puisqu'il a fait *ire* et *corbeau* de *corv(ell)um*. Et ce n'est pas tout; encore les intermédiaires qui ont amené d'une des chaîne à l'autre : le bas latin *berbecem* qui se s Petrone, puis *berbicem*, enfin les vieux français *r*. Voilà une marche sûre et scientifique en effet;

mais ce n'est pas ainsi qu'on procède lorsque guidé par une simple analogie de sens et de consonnance on part d'un mot français

d'un mot appartenant à des temps et à des idiomes on a conservé quelques mots épars, quelques sans aucun véritable texte, et pour nous dire par le mot *gâteau* vient de l'ancien haut allemand *orgueil* de l'ancien haut allemand *urguolt* ou *ber* de l'ancien haut allemand *harmscara*, dou- compte 450 mots de notre usage actuel provenant est un compte fallacieux, en ce que les mots dont racines, la plupart comportant non pas un mot, n sorte qu'il faut élever ce chiffre au sixième ou -être du total des vocables de notre langue, sans is en avons perdu aujourd'hui une quantité qui . langue du moyen âge. M. H. Bordier, qui avait quelques remarques sur ce sujet dans l'*Athenæum* 3), y a été ramené en voulant expliquer les poésies qu'il publiait. Il s'étonne, chemin faisant, que listes acceptent sans discussion de la main des ymologies germaniques, scandinaves ou autres *reda*, *gab*, *tumór*, *schinka*, *wenkjan*, *musze*, etc., is mots *marri*, *désarroï*, *gaber*, *tomber*, *éclanche*,

## LETTRE DU BIBLIOPHILE.

il semble descendre tout paisiblement des  
*'s, rectum, gaudere, tumba, exlanguens, va-*  
t là seulement quelques mots que le texte de  
nis; mais il se propose, dit-il, de généraliser  
prendre à part. Nous souhaitons vivement  
ternational aussi intéressant et purement pa-

annonçons se termine par un glossaire des  
s employés par Beaumanoir, par un appen-  
divers développements spéciaux, soit à des  
enfin par une table analytique des matières  
a condensé les indications avec assez de soin  
*Costume et Toilette*, par exemple, on trouve  
le Beaumanoir a décrits.

T

---

## NOUVELLES ET VARIÉTÉS.

---

**SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇAIS.** M. le comte d'Appony a été nommé membre de la Société des Bibliophiles français, en remplacement de M. Du Bois de Beauchesne.

**BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE NIORT.** L'administration de Niort fait imprimer le catalogue de cet établissement ; c'est un travail d'une grande utilité. Le tome II de la partie historique paraître en un volume in-8 de 459 pages (45, plus un supplément de 143 articles). Ce tome contient l'histoire des pays étrangers, l'histoire naturelle, l'histoire littéraire, la bibliographie. Une liste de 41 articles est consacrée aux imprimés à Niort. Le plus ancien est daté de 1463, c'est un livre de controverse. On trouve ensuite un grand nombre de quelques manuscrits, au nombre de 100, la plupart liturgiques. Nous ne pouvons citer que *l'histoire des histoires de Flave Josèphe*, par Guiliard, copie terminée en 1463. Nous signalons un fort rare : *Lotharii diaconi cardinalis qui postea papa appellatus est, compendium brevis* 1-4. Ce livre passe pour être le premier qui a été imprimé à Lyon avec date, et il paraît qu'on n'en a plus d'exemplaires complets : celui de la *Bibliothèque de Niort*. Une table fort détaillée des matières facilite les recherches.

Désirer que toutes les villes qui possèdent des bibliothèques suivissent l'exemple de la ville de Niort en publiant des catalogues. Un très-grand nombre de

## ALLETIN DU BIBLIOPHILE.

n'ont que des inventaires manuscrits, rarement admis à consulter, et, hors du déposé, ils restent absolument in-

DE NAPLES. La ville de Naples possède ques. La Bibliothèque nationale, fondée inand IV, et augmentée par des an- enferme aujourd'hui 160 000 volumes, et 25 000 livres rares ou précieux. On collection de Bibles, et des autographes Aquin, du Tasse, de Vico. Cette biblio- logues : un de position, un par ordre de dre alphabétique. Aussi les recherches La Bibliothèque *Brancacciana*, fondée au : par le cardinal Brancacciano, contient chroniques, des recueils de lettres, des es fort intéressantes pour l'histoire de othèques de l'Université, des Gerolo- l'intérêt au point de vue de notre his-

ENETO. L'*Archivio veneto*, un des plus s de l'Italie, par la nature des travaux être mis au nombre des périodiques ent souvent un intérêt spécial pour la e a commencé la publication d'un docu- nalerons à nos lecteurs : c'est *la Spe- VIII in Italia raccontata da Marin Sa-* t de cette chronique, cité par Daru dans *République de Venise*, et par Cherrier *de Charles VII*, fait partie de notre iale, et l'Italie n'en possède aucune co- de cet ouvrage, presque inconnu jus- ble service rendu aux deux nations, par

M. Bertoli a écrit dans l'*Archivio veneto* un article curieux pour notre littérature sur les manuscrits français de la Bibliothèque *marciana* de Venise. On y trouve deux manuscrits du *Roman de Troyes*, de Benoît de Sainte-More, poëme dans lequel furent mis à contribution les prétendus Darès et Dycis, Virgile, Ovide, Orose, et qui devint ensuite la source où puisèrent tant d'écrivains et de poètes. L'un des manuscrits de Venise est orné de miniatures intercalées dans le texte. Une de ces miniatures, par un anachronisme assez fréquent au moyen âge, représente la mort du *Roi de Perse*, à laquelle assistent plusieurs prêtres portant des croix. Les nombreux fragments du *Roman de Troyes*, insérés dans l'*Archivio veneto*, sont suivis d'un poëme entier sur Hector, qu'il faut ajouter aux compositions, qui peuvent être qualifiées de franco-italiennes, et offrent un mélange des deux langues.

Un article intéressant, que nous devons encore indiquer, est relatif à la traduction de Villehardouin en italien, dont le Conseil des Dix avait chargé Paul Ramusio. Outre cette version, les Dix voulurent publier une édition française; ils se plaisaient à faire connaître à la France un illustre chroniqueur qu'elle avait trop longtemps négligé. C'est à ce sujet que Brunet dit (*Manuel du libraire*, t. V, p. 1238) : « On a parlé d'une édition du texte français de Villehardouin, qui avait été commencée à Venise en 1573, et non terminée, mais personne ne dit avoir vu ce fragment d'édition. » Or, ajoute le rédacteur de l'*Archivio veneto*, voici quelqu'un qui prétend avoir vu ce fragment d'édition. Dans la dédicace à la république de Venise de l'édition française de 1584 (et non 1585, comme le rapporte Brunet), l'Angelier dit : « Il y a environ douze ans que de votre ordonnance s'imprima le premier cahier de l'histoire de Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne et de Romanie. Le préambule duquel cahier exhorte ceux qui en auraient quelque exemplaire, de vous en vouloir faire part, afin de le mettre plus correctement en lu-

## ÉTIN DU BIBLIOPHILE.

io avait préparé cette publication du  
sait par quel motif l'édition fut inter-

ginaux, aux documents illustrés, à des  
et littéraires, l'*Archivio veneto* ajoute  
liographique. On s'y occupe fréquem-  
s relatives à la poésie populaire, qui  
ne si vive attention.

enève, un de ces imprimeurs-artistes  
revivre les grandes traditions de la  
me siècle, vient de publier la traduc-  
souvenirs, de Brunschweiler. Ce nom,  
est celui d'un peintre suisse qui était  
certaine réputation comme miniatu-  
ms. Cet opusculé contient des détails  
ébuts très-laborieux de cet artiste. Il  
lusieurs années l'Allemagne, vivant  
la plus stricte acception du mot, col-  
lu vernis, coloriant des images, broyant  
par être employé comme copiste, vers  
Lavater; ce fut le commencement de  
toutes les publications de M. Fick,  
ide aux bibliophiles par la correction  
écution typographique.

---

## SOUVENIRS D'UN HOMME DE LETTRES.

### IV

## UN ASPIRANT DE MARINE

### PENDANT LES CENT-JOURS.

.... Quand vint la première Restauration, nous étions à Brest, sur le vaisseau où l'Empereur avait voulu que nous apprissions notre métier. Les derniers événements ayant retardé le jour de notre promotion, nous espérions que bientôt le Ministère songerait à nous. Nous attendîmes longtemps; et, à la fin, le 10 février 1815, nous fûmes nommés aspirants de première classe. Il y avait trois ans et demi que nous étions à l'École où nous devions rester trois ans au plus. Nous quittâmes tous Brest pour aller dans nos familles.

J'étais à Paris quand la nouvelle s'y répandit du débarquement de Napoléon à Fréjus. Le télégraphe avait apporté le 5 mars, vers l'après-midi, le bulletin de cet événement qui devait changer encore une fois la face du Royaume; le Gouvernement le tint secret toute la soirée. Cependant de vagues rumeurs couraient dans les théâtres et dans cette vieille Galerie de bois du Palais-Royal, où se promenaient chaque soir un grand nombre d'anciens militaires assez peu amis de la cour. On ne savait ce dont il s'agissait, mais on était certain qu'il y avait quelque chose. L'événement était fort inattendu, au moins de la majorité de la population, tellement que, lorsque le 6, à huit heures du matin, tout Paris sut que l'Empereur avait touché la côte de France malgré la croisière de l'île d'Elbe, personne n'y crut d'abord. L'aspect de la ville était étrange. Ce qu'il y avait d'inquiétude, d'assurance, de tristesse morne, de joie mal dissimulée, de crainte et d'espérance

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

nie de cette grande cité qui avait tant retenté et si bien fêté Louis XVIII (1), ne saurait se fier les vieux courtisans des Bourbons accourus aux Tuileries pour savoir si la rumeur avait pas abusés ! Il fallait voir, allant de là, les anciens dignitaires de l'Empire, pour le succès d'une entreprise dont ils avaient la certitude que rien désormais ne pouvait empêcher de se faire un mouvement, une activité dont on n'a

pu voir-là que nous vîmes reparaître les singuliers que les Émigrés rentrés en 1814 avaient voulu se montrer aux Tuileries à l'heure de la soirée. Je lierai jamais un ancien major de Chambray, et un ci-devant mousquetaire gris de fer, tous deux donnèrent la comédie dans le salon. L'un étalait son long et vaste habit blanc à la française, et l'autre sa veste courte de drap écarlate, d'un spencer de drap gris à croix noire. Les défenseurs de la monarchie menacée étaient de tous genres. La traînante rapière du fantassin

et, les Bourbons furent accueillis avec une effusion honorable, partagée par les Républicains eux-mêmes. La société avaient tellement souffert, qu'il ne se pouvait plus ne fût réellement dans l'ivresse.

et, dans ses *Mémoires*, II<sup>e</sup> volume, p. 134, raconte : « Il y a eu, quoi qu'on en ait dit, écrit-il, au moins un assentiment général, fondé sur de puissantes et nobles souvenirs. On s'en convaincra, si on lit les discours qui leur étaient destinés. Ils ne se composaient que de convenues dont on berce le pouvoir.... Le langage de la Restauration a quelque chose de sincère et de pur, et celui d'enfants longtemps égarés dans des tempêtes trouvent en famille. Les réponses des princes conciliantes. — Cette époque respire l'ancien caractère qu'il a de meilleur et de plus élevé. — L'armée seule et ses regrets. Il fallait bien lui pardonner. — Pour un outrage. » — Chateaubriand, dans ses *Mémoires*, a un tableau saisissant des physionomies des soldats quand il descendit à Notre-Dame le 3 mai 1814. (P. M.)

en Angleterre à suspendre son épée à deux  
le petit chapeau à la Saxe galonné d'or,  
brigadière, les jambes de vanneau dans  
s, larges et pointues, qui montaient jus-  
saillantes du cavalier de Fontenoy, excitè-  
spectateurs. Ils étaient pourtant bien affli-  
illards.

ire, qui avait bercé à Versailles toute cette  
il allait revoir peut-être pour la seconde  
fois, pleurait de grosses larmes de regret véritable; car il  
n'avait rien gagné à la Restauration que le droit de porter  
son antique uniforme et une cocarde de ruban blanc qu'il  
avait faite d'autant plus énorme ce jour-là, que le péril  
lui paraissait plus grand! Il n'avait eu ni pension, ni dignité,  
ni croix de Saint-Louis; tout ce qu'il avait obtenu, le vieux

elieu, qui avait pris part à cette charge de la  
i contre les escadrons anglais, c'était un

Il nous dit cela en essuyant ses yeux avec  
main sèche, qu'il n'avait même pu ganter;  
ans amertume, sans adresser un seul repro-  
en différent en cela de tant de gens qui se  
ux Tuileries mêmes de la catastrophe pro-  
qu'elle allait renverser un pouvoir qu'on  
ils, vu avare à l'égard des Émigrés et des  
Révolution, ralliés aux Bourbons depuis

bons, disait le mousquetaire, n'ont rien fait  
ais c'est égal; je les ai vus naître, je les  
ixante ans, et ce n'est pas aujourd'hui que  
nerai! Il ont besoin de moi, me voilà. Mon  
rtient, je viens mourir à côté d'eux sur les  
ne. » Et le bonhomme levait en l'air son  
tait avec enthousiasme, et criait de toutes  
Vive le Roi! A bas le tyran Corse! » Ces  
its trouvaient à peine deux ou trois échos  
où nous étions plus de deux cents personnes.

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

à au 19 mars, le major du régiment de Champagne mousquetaire de Louis XV ne quittèrent pas le Châls se retirèrent quand ils virent qu'on les avait, et que ni Roi ni Princes n'étaient disposés à arrêter leur sang les marches du trône. Ils assistèrent au de Louis XVIII, et Gros les a oubliés dans le tableau il a représenté cette scène d'adieux qui fut si arracha des pleurs à ceux mêmes des témoins qui le moins les Bourbons, et les blamaient le plus nouvelle fuite.

Sur où le débarquement de Napoléon ébranla le scepticisme de Louis XVIII, les consignes des Tuileries furent modifiées. Tout homme ayant un uniforme d'officier ou d'ancien de garde national fut admis à la salle des Maréchaux. On ouvrit bien large la porte au dévouement, et il ne fut que ce fut la curiosité qui profita de ces avances, faites à ce qu'il y avait d'énergique dans la vie de Paris. On allait tous les jours là, comme à la messe au café, pour savoir des nouvelles, les nouvelles se répandaient dans le cabinet du Roi, pour soutenir le plus possible l'opinion. Elles étaient les plus étranges, les plus incroyables; aussi personne n'y ajoutait foi. Les dames les plus importants de la cour se chargeaient de propager et de les discuter pour en démontrer la

Je souviens qu'au moment où le Roi revenait de rendre son serment à la Charte, cérémonie qui ressemble beaucoup à celle de l'extrême-onction administrée à un mourant, le vieux comte de Vioménil vint dans l'embrasement d'une croisée, où je causais avec un colonel, mon ami, et dit à son glorieux camarade : « Réjouissez-vous, colonel, Bonaparte est perdu; il a quitté Lyon où les habitants l'ont d'ailleurs assez froidement reçu, et toute la France a déserté. — Vous êtes bien sûr de cela, général ? — » Vioménil le baron \*\*\* à M. de Vioménil. — Fort sûr, dit le baron; c'est le Roi qui nous l'a annoncé tout à

demande bien pardon à monsieur le comte, indiment, mais on a voulu flatter le Roi, ou voulu vous décourager. — Monsieur, répliqua l'air sévère, on ne s'aviserait pas de tromper le Roi est trop gentilhomme (1) pour vouloir le tromper. — Encore une fois pardon, monsieur le comte, le fait est impossible; au contraire, Bonaparte ne doit pas marcher seul vers Paris. Il est le plus dévoué de la France qui lui est le plus dévoué Napoléoniste, demandez plutôt à monsieur le comte cette ville aussi bien que moi, et qui y a des sympathies. Tout ce qui environne Lyon pense de même; loin donc que Bonaparte y ait perdu, il y a dû l'y grossir. » Le général était fort en

colère : « Croyez-vous ce qu'avance ce jeune homme ? » dit-il au colonel qui ne se hâta pas de répondre. « En deux mots, monsieur le comte, ajoutai-je, voici ce que je prévois comme certain : nous sommes le 16, eh bien ! le

17 sera à Paris. — Mais, monsieur, repartit le colonel, savez-vous bien que ce que vous dites là est tout au moins fort imprudent ? — Imprudent ? ce n'est ni vous ni le colonel qui me donnez le doute, si j'avais dit quelque chose qui pût tromper ! Bonaparte aime les anniversaires ; son anniversaire est le 20 mars, et je suis convaincu que, fût-il à Paris maintenant, il n'entrerait aux Tuileries que le 20 mars. — Le colonel sourit, l'autre me regarda avec bon plaisir et dit : « Vous êtes fou, mon ami ; vos désirs sont vains. Bonaparte n'entrera pas dans la capitale, nous avons donné ordre qu'on l'arrêtât entre Paris et

Paris. » — Il n'acceptait pas l'esprit de parti, car on trouvait à Paris sur le bénitier de Saint-Roch, ces deux vers :

« Toi, qui dans tes mains tiens le destin de l'Homme,  
Toi, qui es le Roi chrétien et le Roi gentilhomme.

Il démentit noblement le distique en donnant asile à Bonaparte, l'ame qui l'avait persécuté. (P. M.)

Il n'y avait rien à répondre à cela; aussi ne pas une parole. La confiance du bon M. de es courtisans, dont l'événement dérangeait les la partageaient, ou cherchaient à se la donner. os étaient à cet égard les plus plaisants qu'on iner. N'avons-nous pas entendu, au pavillon

Mme de Serrent, femme tout à fait d'autre- paremment était restée dans le sommeil de la *ois dormant* pendant vingt-deux années, nous ement : « On n'a pas idée de cela, messieurs! rends pas comment M. le lieutenant de police pas tout de suite avec ce Bonaparte; avant la si un polisson de cette espèce s'était présenté es de la France, avec des intentions malveillan- aurait envoyé un exempt et quatre soldats du ut aurait été dit. »

on en était à la cour en 1815! Louis XVIII seul t pas. Quand il eut appris que Napoléon avait sans que les douaniers du golfe de Juan et les . Midi eussent tiré sur lui un coup de fusil, il 'un hasard seul pouvait empêcher une restau- ériale; il fit alors préparer ses voitures et ses 'ela se fit assez secrètement; mais tout se sait i, et la nouvelle du départ futur du Roi se ré- même temps que celle de la défection des sol- le d'Elbe, jetée par la police aux crédules du aint-Germain et du Marais.

s chefs d'administration, pour faire preuve de it, cherchèrent à enrôler des volontaires qui de- pposer à l'invasion des conquérants de l'île

Ministre de la marine convoqua dans la cour de ce qu'il y avait à Paris de marins des trois fa- litaire, administrative et médicale. Nous nous

ut de la défaite de Bonaparte à Lyon courut un moment, ément.

(P. M.)

soixantaine qu'on mit sous les ordres de  
 ry(1); puis, vieux et jeunes, officiers et phar-  
 giens et commissaires, enfants de la Révo-  
 vieille France, nous nous rangeâmes sur  
 nous fit mettre l'épée à la main et l'on  
 les rues voisines du Château, faire une  
 enade. Cette démonstration, qui, du reste,  
 usa les habitants. Quelques anciens ser-  
 rbons, qu'on avait fait rentrer dans le

corps des omciers de vaisseau, où ils étaient tout étonnés  
 de se retrouver, essayèrent de réchauffer le royalisme  
 éteint de la Capitale; on accueillit par de bruyants éclats  
 de rire les cris d'amour et de fidélité. « Mon cher cama-  
 n capitaine de frégate qui marchait à côté de  
 est un ingrat. Louis XVIII a refait ou tra-  
 e ce que la Révolution avait défait (2), et les

le Burgues Missiessy-Quiès (Édouard-Thomas), vice-  
 avril 1756, mort le 24 mars 1837, s'était honoré en  
 et à la retraite la flotte anglaise venue pour prendre  
 est gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile. (P. M.)  
 Blacas d'Aulps, que Chateaubriand accuse d'avoir été  
 Monarchie, et à qui d'autres ont attribué toutes les  
 cédé la catastrophe du mois de Mars, publia un mé-  
 urnal de Liège du 10 novembre 1815 donnait la sub-  
 7 exprimait ainsi :

nstitutionnelle dès sa naissance a divisé les royalistes  
 dans lequel m'a-t-on trouvé? La réponse est aisée :  
 ennemis sont les royalistes inconstitutionnels; à leur  
 es princesses et la duchesse d'Angoulême. On sait que  
 euse un seul instant d'être l'objet des plus vives dis-  
 toi et les membres de sa famille. Je ne doute pas que  
 ait quelquefois de l'avoir faite trop libérale. — Ce-  
 fait le sacrifice de ses prétentions, et il en serait de-  
 e soutien, s'il n'eût été constamment ébranlé par les  
 peu respectueuses de ses parents. — Et je me trouve  
 ir dire ici que je suis presque le seul qui me sois op-  
 toi cédât aux pressantes objections du duc et de la  
 lême, du comte d'Artois, du prince de Condé et du  
 Je sentais toutes les conséquences qui résulteraient  
 des démarches. Je pus me féliciter, comme je me fé-  
 ir en quelque sorte affermi le Roi contre eux. Que

## [ DU BIBLIOPHILE.

pas cela. Ils iront au-devant du  
bien leurs voix pour crier : vive !  
aille ! »

ré les ordres de M. de Vioménil,  
donné à la Charte, malgré l'ar-  
r le comte d'Artois aux soldats  
ur, des cocardes tricolores dans  
es volontaires royaux, et même  
nts de la dernière campagne de  
plus forts contre Napoléon que  
a nation ne se souvint de rien,  
les libertés confisquées, ni de la  
lécimée, ni des longues guerres  
; elle ne se rappela que l'occupa-  
roupes étrangères, les prétentions  
du clergé (1) ; elle laissa partir le

s violations dont la Charte était l'objet,  
de Sa Majesté, je répondrai que j'en ai  
fait. — MM. D'Ambray et de Montes-  
ces violations sur leur compte, heureux  
ates celles qu'ils ont en vain sollicitées.  
x pas accuser. » (P. M.)

re la première Restauration étaient ex-  
is en musique sur l'air du *Bouffe et du*

ent d'Angleterre ?

! Roi.

doutait guère,

! Roi.

onna la Charte ?

! Roi.

s s'en écarte ?

! Roi.

.....  
nos lycées ?

! Roi.

« pensées ?

! Roi.

pas combattre ?

! Roi.

! d'Henri IV ?

! Roi.

roi goutteux qui gouvernait sur un fauteuil, et courut sous les pas du monarque à cheval.

On a beaucoup exagéré de part et d'autre l'effet que produisit l'entrée de Napoléon à Paris; les passions y voient mal. J'ai cela présent à la mémoire comme aux yeux; et je me souviens de la fausseté des diverses relations. Depuis le matin le drapeau blanc avait été amené du pavillon de l'Horloge; les Tuileries attendaient les trois couleurs. A une heure après midi, un officier général, célèbre dans les fastes de la guerre comme commandant de la cavalerie (1), prit possession du château au nom de l'Empereur son maître et le nôtre, comme il nous le dit dans son langage monarchique impérial. Quelque temps après, un lieutenant-colonel des ci-devant Lanciers Rouges vint dire que l'Empe-

Qui de contes nous berce ?

Le Roi.

Qui détruit le commerce ?

Le Roi.

Qui souffle nos lumières ?

Le Roi.

Qui livre nos frontières ?

Le Roi.

Nous étions en effet déjà bien loin du temps où Napoléon n'avait pas encore franchi le Niemen : « 85 000 000 d'âmes, dit Chateaubriand, reconnaissaient sa domination ou celle de sa famille. La moitié de la population de la chrétienté lui obéissait. Ses ordres étaient exécutés dans un espace qui comprenait dix-neuf degrés de latitude et trente degrés de longitude. »

M. le général d'Hugues, entré en 1822 comme garde du corps du Roi dans la compagnie de Luxembourg, me dit qu'il y avait à ces couplets une contre-partie dont il me rappelle ces quatre vers :

Qui seul est légitime ?

Le Roi.

Qui referme l'abîme ?

Le Roi.

Qui met fin au désordre ?

Le Roi.

Quel est notre mot d'ordre ?

Le Roi.

Ces couplets échangés amenèrent plus d'un duel entre les Royalistes et les Bonapartistes, porteurs de bouquets de violettes.

(1) Raimbaut, nom indiqué par M. Jal dans une note manuscrite.

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

rait à Paris dans quatre heures ; il était à Villejuif, essayait à Louis XVIII le temps de s'éloigner, afin de pas obligé de le prendre, capture dont il ne se souciait apparemment. A la nuit tombante, Napoléon se rendit à la porte des Tuileries ; il y avait beaucoup de monde sur la place du Carrousel, mais là étaient les indifférents, les curieux ; les Napoléonistes étaient dans les courtils et dans les appartements dont ils avaient repris possession dès le commencement de la journée, et si l'Empereur revenait seulement d'un voyage à l'étranger. Napoléon et son cheval furent portés, c'est-à-dire, de la grille au pavillon, comme ils l'avaient fait tous les jours auparavant dans la rue de la Barre à Lyon, pendant du pont de la Guillotière. On pressait tellement l'Empereur qu'il fut plusieurs fois obligé de prier qu'on s'éloignât un peu de lui, et d'avertir qu'on lui faisait tort.

Dans cette cour, l'enthousiasme était au comble, mais on passait assez froidement sur la place. On criait peu, on applaudissait ; on était plus surpris que joyeux, parce que la place avait l'attrait d'un drame encore à sa péripétie. Ce peuple qui était sur le Carrousel se rappelait qu'un peu de mois auparavant il avait fait au comte d'Artois, à Louis XVIII une réception où la joie était allée jusqu'au délire (1). Il lui fallait voir l'Empereur au grand jour, lui fallait un de ces regards fascinateurs dont Napoléon avait si bien l'effet sur les masses mobiles du peuple, pour prendre son parti d'une nouvelle inconséquence, d'un retour à ses anciennes affections. Le temps s'écoulait, et la nuit close ; il y avait des patrouilles dans les rues ; beaucoup de boutiques s'étaient fermées, parce que l'opinion de la plupart des bourgeois était qu'un complot avait lieu dans la ville, entre ce qui restait en ville et la maison du Roi et ce qui arrivait de la vieille

voir les *Histoires de la Restauration*, par MM. de Vaulabelle et de

armée avec Napoléon : ce doute refroidit beaucoup l'entrée de l'Empereur ; il n'y eut que peu de cris hors l'enceinte des Tuileries. La nuit ne fut pas sans inquiétude ; Paris attendait le lendemain pour savoir s'il devait croire à l'Empereur, ou si ce n'était qu'une apparition fantastique dont il avait été frappé.

Le jour vint enfin. Le peuple était allé en foule, dès six heures, voir le soleil se lever sur le pavillon tricolore. Quelques groupes de curieux étaient au Carrousel, amusés par le bivouac du bataillon d'Exelmans. L'Empereur se montra au balcon de bonne heure ; un cri général : « Le voilà ! le voilà ! Vive l'Empereur ! » salua son arrivée. Il était sans chapeau et remercia de la main. Il avait sa capote grise, usée, trouée : reste de cette capote historique qu'il n'avait pas manqué de mettre aussi en entrant à Lyon, pour frapper la population lyonnaise du spectacle de la misère qu'on avait faite à sa royauté de l'île d'Elbe. Je me rappelle que plusieurs d'entre nous qui étions dans la cour des Tuileries, nous rendîmes naïvement complices de ce petit charlatanisme. « Voyez, disions-nous aux personnes qui se tenaient pressées contre les grilles et passaient leurs visages entre les barreaux, voyez, voilà pourtant à quel état de dénûment on l'a réduit ! une capote rapiécée ! Et si vous aviez vu ses bottes sans talons, c'était à faire pitié ! Quant à son chapeau, dont un fil de fer est la ganse, personne n'en voudrait pour deux sous, à moins que ce ne fût pour faire une relique ! » Chacune de ces paroles produisait un effet extraordinaire. Compères de bonne foi, nous étions si émus, que nous propagions cette émotion profonde et que les *vivat* allaient croissant de minute en minute, au point que Napoléon, assourdi par le bruit, se retira après avoir dit quelques paroles qui ne descendirent pas jusqu'aux spectateurs militaires placés sous l'horloge. J'étais contre la grille de l'Arc de triomphe quand l'Empereur parut ; derrière moi était une vieille femme du peuple à qui je racontais quelques-uns des épisodes de la soirée de la veille ;

## ÉTIN DU BIBLIOPHILE.

es larmes à ces récits que l'enthousiasme jeune et fortement frappée colo-

Paris; j'allai passer à Lyon le temps du congé, et ne revins à Paris que pour le Champ de Mai, le 1<sup>er</sup> juin (1).

Le triste spectacle que celui de cette époque offrait un coup d'œil magnifique; la politique avait un aspect différent! Là, le militarisme, patriotisme exalté; ici, la démocra- tie. La Garde Nationale de Paris rivalisait avec la Garde Impériale qu'on avait réunie. Elle n'était pas le même élan d'amour, elle défila en beaux pelotons, bien formés, mais trop souvent muets. Cependant la froideur calculée; elle ne voyait pas le Roi de Rome qu'on lui promettait que retenait l'empereur d'Autriche (2).

1, *Mémoires d'Outre-Tombe*; et Thiers, *Histoire*, XIX<sup>e</sup> volume, p. 578 et suivantes.

Le roman sur l'éloignement de Marie-Louise. Voici deux couplets que j'ai entendu répéter à quelques scènes de sa jeunesse :

trône fameux  
illustre sa vaillance,  
glorieux et malheureux,  
il subit l'inconstance.  
Pour comble de ses maux,  
en s'éloignant d'Ithaque,  
il laisse de ses bourreaux  
l'œuvre et Télémaque.

se termine ainsi :

il déplore son destin,  
habitants d'Ithaque,  
ils n'aurez pas mis en vain  
leur espoir dans Télémaque,  
touché de tant d'amour,  
à votre prière,  
eux reverront un jour  
et le fils et le père.

(P. M.)

Les cris qui partirent des rangs de cette garde civique étaient fort significatifs ; pour un : Vive l'Empereur ! dix : Vive la Garde Impériale ! Napoléon ne s'y trompa point ; il comprit bien que ces souhaits adressés à sa garde par les citoyens se résumaient tous dans une pensée de crainte pour l'avenir, et qu'il n'était plus considéré par la population parisienne comme le sauveur unique du pays. Aussi parut-il ennuyé et grondeur pendant la distribution qu'il fit des drapeaux sur l'Autel de la Patrie. Pour aller jusqu'à cette estrade, il passa au milieu d'une haie dont les deux rangs étaient si rapprochés par la curiosité que souvent il écartait de sa main, à droite et à gauche, les personnes qui le touchaient de trop près : tout le monde voulait lire dans ses yeux les destins de la France, et cette investigation paraissait le contrarier un peu. Une chose qui le gênait aussi et lui causait une impatience assez mal dissimulée, c'était le grotesque costume dont il était revêtu. Figurez-vous l'homme à la capote grise ou au simple habit vert, si beau comme cela, si noble, si bien coiffé de ce petit chapeau auprès duquel celui de Nansouty était un géant ; figurez-vous cet homme caché sous l'attirail d'un courtisan de François I<sup>er</sup>, qui aurait mis son manteau comme le Crispin de la parade. Quel déguisement ! Les soldats de la Vieille Garde, qui brillaient là avec leurs habits rougis par le soleil, avec leurs bonnets à poils rongés par une longue campagne avant l'exil dans la Mer Italique, ne purent s'empêcher de sourire en voyant leur général ainsi vêtu. La toque à plume blanche, à ganse et à bouton de diamant, allait mal à la figure grasse de Napoléon. Les artistes le remarquèrent ; ce qu'ils remarquèrent aussi, c'était le mauvais goût qui avait présidé à la composition de ce costume de cérémonie, amalgame étrange du manteau court à la Henri III, de la tunique théâtrale qu'Elleviou avait mise en réputation dans *Françoise de Foix*, de la coiffure de Charles IX, du tricot de soie collant qu'on portait sous Henri IV, et des souliers de satin

aient tous les seigneurs du temps de

e moquèrent, les artistes critiquèrent, et passé par là; les compagnons d'armes dirent tout bas du ridicule qu'il se donnait du peuple dirent assez haut combien leur paraissait peu convenable. Des Députés étaient placés selon l'ordre des départements, s'éleva un murmure quand Napoléon parut sur l'amphithéâtre à la messe; je fus effrayé de cette rumeur. Le Finistère avait eu la bonté de me faire une place réservée, afin que je pusse bien voir ce qui m'avait fort tenté. J'étais placé près de l'Empereur, et je ne perdais pas un de ses mouvements, ses fréquents froncements de sourcils, son impatience; j'assiste encore aujourd'hui à la messe où il était condamné; je le vois encore avec une anxiété la lenteur du prélat officiant; je vois d'un œil fixe, M. Dubois qui lui débitait le discours où la majorité des Électeurs, discours où sous le dévouement une scission trop grande se faisait entre l'Assemblée et l'Empereur; je le vois presser du tabac à poignée dans les mains du évêque de Bourges et de l'Archichancelier qui se tenaient debout à ses côtés. C'est tout cela qui le faisait souffrir! C'est tout cela qu'il avait assumé sur sa tête! Son courage? La victoire sera-t-elle fidèle? Les nuages sur ce vaste front! Cette gloire qui avait jadis en lui le vainqueur de l'Europe est-elle devenue? Il est incertain, il hésite, il se défend! Oui, écoutez-le. Il va répondre à la question de liberté sans éloquence, en homme qui la caresse et la prend comme une femme. Tant qu'il se défendra quand il n'en aura plus

urle de gloire avec amour, mais de ses victoires  
onviction. Ce n'est plus là Bonaparte si sûr  
lant en grands effets de poésie dont il réali-  
illeuses promesses. Ce n'est plus le Bona-  
et d'Italie, le Napoléon d'Austerlitz et  
cou ! Sa foi en lui-même n'est plus ardente  
is ; il est descendu dieu du trône, il vient d'y  
ne ; il sent cela, et s'en inquiète.

lire qu'en ce moment, lorsque tant de pen-  
s l'assiégeaient, l'obsédaient, pâlessaient son  
aient ses lèvres, et donnaient à ses yeux une  
obilité, Napoléon n'ait pas jeté un souvenir  
n île d'Elbe ! Oh ! sans doute il la regretta,

persuadé, M. Thiers en convient : « Son ancien des-  
torien de l'Empire, produisait naturellement l'incréd-  
entrait. » J'en trouve un souvenir dans « un vote in-  
1<sup>er</sup> mai 1815, à la Préfecture de police. » Il est  
ar n'être pas entièrement oublié : « Je soussigné, en  
de souveraineté qui m'a été promise en 1792, qui  
e en 1800, qui m'a été solennellement votée par un  
organique en 1814, qui m'a été rendue par une procla-  
urs 1815, qui m'a été reprise par un acte additionnel  
ue je reprendrai quand je serai le plus fort, si je  
vaille la peine.

additionnel à l'acte constitutionnel, tout ce qui s'est  
onstitutionnel jusqu'audit acte additionnel et tout ce

at, parce que.... *Item*, parce que.... *Item*.... *Item*....  
la pairie de Bonaparte est une saturnale qui soulève

que cette hérédité est une grossièreté gratuite aux gé-

que le vote du peuple sera illusoire.

....  
it toutefois que les inclinations martiales de la nation  
rement héroïque et bouffon qu'elle joue depuis vingt-  
réâtre de l'Europe, exige qu'elle ait un roi qui sache  
... Je propose.... *Franconi !* »

connu jusqu'ici ce compétiteur au trône de France,  
e allait concourir avec d'autres. L'Acte additionnel  
harte, à quelques différences près, et surtout moins  
confiscation.

(P. M.)

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

ce coup d'œil en arrière fut rapide ; c'est  
avait besoin de regarder. En avant !... Il ne  
ue trop bien l'événement futur ! Aussi, con  
oucher à la fin de cette cérémonie qu'il ju  
lu cœur, misérable parodie des vieilles ass  
e ! Hâtez-vous donc, hérauts d'armes à la  
d'abeilles d'or, à la voix retentissante,  
le proclamer au nom de l'Empereur que l'  
d est accepté par le peuple français ! Gr  
, prince archichancelier, prince Joseph-  
vous ; hâtez-vous, messeigneurs, d'apport  
présenter la plume à l'Empereur qui doit s  
mulgation de la Constitution ! Et le serme  
monsieur de Bourges, monsieur le premier  
aux devant Sa Majesté ; présentez-lui le livre  
— Il jure. — Répétez, monsieur l'archi  
nous jurions tous ! Au *Te Deum* mainten  
remerciez Dieu ; mais ayez pitié de l'Emp  
it à coup celui-ci se leva, et nous nou  
Près de moi était un nègre, un officier de  
dron de chasseurs à cheval, député de je r  
tement. Comme moi, il avait étudié avec  
la figure de Napoléon. Pendant cette long  
n'avions pas échangé une parole, mais c  
eux avaient rencontré les siens où se lisai  
écontentement. Quand l'Empereur descen  
le l'amphithéâtre pour aller distribuer les  
re franchit l'enceinte où nous étions, pour  
sur son passage ; je le suivis machinalem  
de lui au moment où Napoléon passa ; il  
e long de sa cuisse, la pressa bien fort, re  
l'Empereur, puis il me dit d'un ton qui  
ssion douloureuse : « Il n'en a pas pour tre  
ier noir remit son chapeau avec humeur, m  
lua, et disparut. Je ne l'ai jamais rencont  
ournée du 1<sup>er</sup> juin où nous eûmes tant de

la chaleur et tant d'ennui, finit par des

es, c'était fait de l'Empire et de l'Em-

ty de la Tour, premier président de la Lyon, était président de la Députation ap-de-Mai. Je lui avais été adressé et a oncle de mon père, magistrat de notre t un excellent accueil, et m'avait engagé juin. Je trouvai à son hôtel nombreuse nie, il traitait plusieurs députés des dè-ques officiers généraux de ses amis. On lon quand j'y fus introduit. La conver-; on parlait politique avec une liberté p notre Amphitryon, homme de beau-un peu méticuleux, et qui n'aurait pas edire à l'Empereur que chez lui on se de l'opposition à l'Acte additionnel. Il d'accord les opinions les plus divergen-par bienséance, presque tout le monde avait là qu'un homme intraitable, un eur fort simple, espèce de campagnard ières énergiques, à la voix rude et forte; à personne. « Votre Bonaparte, disait-ous ne me ferez pas croire qu'il aime l'égalité. Quelle parade il nous a fait e cette cour, tous ces valets dans leurs banques. Et puis des princes, des ducs - Le salon de M. Vouty de la Tour était e ducs et de princes, et le malin répu-lurement cette épigramme au visage. — a liberté, leur empereur, ou la liberté l'é-ie pour la liberté! » M. le baron de la abarrassé; il fit hâter le dîner pour se n où le mettait son malencontreux op-

1. Chacun cherchait sa place à table; je lui portait mon nom entre celles de deux autres. Leur voisinage m'effraya. L'un d'eux de l'Empereur que je venais d'entendre parler, et dont j'avais cherché à deviner le nom, il parlait : c'était un membre de la Convention (1). L'autre était aussi un Conventionnel ennemi du roi, mais d'une trempe bien différente, loyal, convaincu, sincère, incapable de trahison, a laissé une mémoire honorable de la Révolution. Le second, Jacobin sans-culotte à talons rouges, cruel par sa conduite, la guillotine, n'a jamais eu l'estime de ses collègues, à la suite desquels il marchait en serviteur. Il fut peu content d'avoir ce dernier à sa gauche et à sa droite; j'avoue que j'eus peu de lui l'hui quand j'y songe.

Je me efforçais de faire bonne contenance, de tout ce qui pouvait arriver. Je dînai mais j'eusse bon appétit. Je mangeais du bon et je ne disais une parole, et en écoutant la conversation politique. Je ne fus pas longtemps à reconnaître ces messieurs avaient peu d'affection l'un pour l'autre, comme aux bas de soie et à la coiffure polonoise son ci-devant collègue; mais il affectait une politesse, il le caressait de paroles, c'était un causeur spirituel, assez agréable à l'Empereur : Sa Majesté Bonaparte. A l'époque de la qualité et le titre, on disait : Bonaparte, ou quelquefois M. Bonaparte. La politesse, disait M. de Bonaparte. La poli-

ph), né à Montpellier. C'est à lui qu'on doit le livre de la Dette Publique. Il avait voté la mort de Louis XVI et sans sursis. (P. M.)

usac. Je donne ces noms d'après une note manuscrite. (P. M.)

il fit le fonds de la conversation, dont je ne mot, parce qu'elle se croisait devant moi, mets que je touchais. L'Empire y était con- . Napoléon était traité avec un mépris in- prenait par force et comme pis-aller pour on se promettait de lui faire violence à la t jusqu'à la paix. J'étais indigné. Du moment nps passés, la transition n'était pas difficile ts; la guillotine fut toute la précaution ora- ors, je fus bien à plaindre. Je sortis malade Je n'ai jamais revu depuis celui que j'ai coiffure à frimas, mais j'ai retrouvé son in- e; je l'ai vu bon, aimable, indulgent, tou- ns ses principes républicains. J'ai su qu'il ent père de famille, excellent ami. Cela ne as aujourd'hui; j'en fus alors très-étonné. Je a régicide l'idée qu'on a d'un de ces crimi- que la société rejette avec horreur de son n m'avait fait ces premières impressions qui p de peine à s'effacer.

Empereur devait recevoir dans la galerie du es députés du Champ-de-Mai; je voulus as- ception, et avant de me rendre au Louvre uileries. Il y avait beaucoup de monde dans réchaux; toutes les personnes qui avaient à demander à Napoléon étaient là, le placet sollicitais rien, mais je tenais à voir de près pris mon rang dans une des deux files qui es obliquement, de la porte par où il devait la galerie vitrée qu'il allait traverser pour chapelle. J'étais à côté d'un soldat décoré l'Empereur de faire entrer son fils dans un obtint cette faveur. Napoléon le reconnut avait dix ans pourtant qu'il ne l'avait vu. r annonça l'Empereur, le plus grand silence ulte des conversations particulières; il ne

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

pu que par deux ou trois salves de *Vivat* poussent où parut l'homme au frac vert. J'étais à la haie que parcourait Napoléon, le douzième expectant. Je le vis très-bien venir : il était mit à la main son chapeau, parlait vite, s'arrêtait à peine devant chacun des pétitionnaires, de temps à autre vers les généraux Bernot, pour leur recommander les affaires dont l'entretenir, et continuait rapidement sa visite. Quelques pas de l'endroit où j'étais, et se mit à venir quelqu'un à lui : c'était un homme vieux marchant vite comme un courtisan attardé, affubé de soie à la française, et d'une culotte de pigeon. L'accoutrement était parfaitement défendeur du Tiers-État dans ce costume gothique, il y avait de quoi se moquer. Tout le monde sourit en le voyant, et aussi en voyant sourire l'Empereur. Napoléon prit son visiteur essoufflé, et le montrant aux généraux de sa suite : « Tiens, dit-il, c'est lui ! » Il appuyait malignement sur le mot abbé pour faire une antithèse de l'habit avec la qualité. Toutes les fois que l'Empereur voyait l'abbé prononcer son nom, il ne pouvait s'empêcher de rappeler sans doute le bon tour qu'il avait joué au recteur si fin, si habile, qui avait eu la prétention de gouverner la France, et s'était laissé si facilement prendre par le petit général Bonaparte, à qui l'on accordait de grands succès militaires, mais dont le Directoire, tout en admirant son ambition, niait la capacité politique. Après ces échanges entre l'Empereur et l'abbé faiseur de lois, Siéyès salua profondément l'Empereur, et prit sa promenade un moment interrompue : il était un soldat qui m'avait fait lire sa pétition, morceau de soldatesque vraiment fort remarquable, je vous assure. Le vétérinaire d'Aboukir et de Marengo tremblait de

res. « Que veux-tu ? lui demanda l'Empereur. — Eh bien ! parle. — Dame, les campagnes as-tu faites ? — Oh ! pour ça, le papier vous le dira... » Napoléon prit le papier et le parcourut, et se retournant avec bonté me dit : « Accordé, mon camarade, ton tour aux frais de l'Empire. »

Je ajouta l'Empereur en venant à moi, que je n'étais pas préparé à cette question ; je me disais que Napoléon ne parlait qu'à ceux qui cherchaient à dire une parole ; je restai interdit ; je tremblais comme le soldat ; ma langue, soudainement collée à mon palais ; mes yeux, attachés à terre, baissaient insensiblement, comme ils auraient fait devant le soleil ; j'étais magnétisé. Je n'avais pas pu présenter vingt campagnes à énumérer, et à présenter ; il fallait pourtant se décider ; je dis que l'Empereur n'aimait pas qu'on lui dise la fin, et cette pensée ajoutait encore à mon embarras. — à la fin, — il me semble qu'un siècle s'était écoulé. — l'Empereur m'avait demandé : « Que veux-tu ? » — à la fin je répondis : « Je sors de la marine, et j'espère être embarqué bientôt. » Il Parlez de cela à Drouot. » Il me salua de la main à mon voisin de droite. Je restai immobile, comme par une bonne fortune. Peu à peu, je me rassurai et ne demandai pourquoi l'Empereur m'avait tiré de dans les Marins de la Garde, quand je lui disais de partir pour l'embarquement. J'étais jeune, grand et vaillant ; Napoléon avait pu être trompé par un sabre qui me portais, un grand sabre qui était devenu célèbre chez mes camarades. J'allai rappeler au général Drouot l'ordre de l'Empereur ; mais cela ne put pas s'arrêter ; je ne pus de rejoindre le corps des Marins de la Garde ; je me incorporai dans la compagnie des aspirants, à la défense de la butte Montmartre. Nous

es transactions diplomatiques jusqu'au jour de la capitulation de Montmartre avant que nous ne fussions évacués de la Capitale. Pendant ce temps, nous étions insultés. Il nous fallut une fois encore ne pas tirer vengeance de ces insultes. Le lendemain un officier de cuisine nous, punir avec énergie et nous dit un monsieur et sa com-  
 'un détachement que cet officier vint de dire : « En voilà en-  
 lats de Bonaparte ! » Notre  
 mpertinent duo, appliqua un  
 r, puis se plaçant côte à côte  
 nd qu'il était, son talon à la  
 te femme, et son éperon, dé-  
 be de mousseline blanche et  
 e, fort embarrassée de sa con-  
 r un refuge dans un fiacre.

la seconde entrée des Bour-  
 Paris que huit jours après celui  
 entouré de toutes les troupes  
 comme un roi captif. Il était  
 ion de ce cortège, que c'était  
 qu'il était appelé à régner (1).

hommes peuvent voir différemment  
 que Louis XVIII traitait les monar-  
 ux, qui n'avaient fait que leur de-  
 es à leur seigneur suzerain. « Quand  
 onneur de dîner à sa table, il pas-  
 ces princes, dont les soldats cam-  
 re de la grandeur, de l'antiquité, de  
 e, donnait au Roi un véritable em-  
 »

ier d'enregistrer ici des plaintes qui  
 les émeuvent encore par l'analogie  
 événements de 1815.

oi de France?

oi vers lui,

La joie des femmes et d'une certaine partie de la population fut d'une telle indécence à cette occasion, que Wellington se crut obligé de leur en faire affront en disant aux folles qui allèrent lui faire visite, l'embrasser et le remer-

Que je lui conte la souffrance  
Que son peuple endure aujourd'hui.  
D'étrangers, une troupe impie,  
Même à l'aspect du drapeau blanc.

Rli, rlan,  
Ravage ma belle patrie,  
Et rlan tamplan, tambour battant.

Où donc est-il le roi de France?  
Tout le monde, excepté Louis,  
Exerce à Paris sa puissance,  
Et fait le roi dans son pays.  
Un Anglais y fait l'exercice,  
Un Russe y fait dresser son camp.

Rli, rlan,  
Un Prussien fait la police,  
Et rlan tamplan, tambour battant.

Où donc est-il le roi de France?  
Disent en pleurant les Beaux-Arts,  
Dont la rapide décadence,  
Afflige déjà nos regards.  
Sur nos chefs-d'œuvre on fait main basse,  
Et par un arrêt insultant,

Rli, rlan,  
Du sol de la Loire on les chasse,  
Et rlan tamplan, tambour battant.

Où donc est-il le roi de France?  
Dit partout son peuple éperdu,  
Les rois, trompant notre espérance,  
Ne nous l'ont pas encore rendu.  
Pour adoucir notre détresse,  
Pour alléger notre tourment,

Rli, rlan,  
Il est bien temps qu'il reparaisse,  
Et rlan tamplan, tambour battant.

Où donc est-il le roi de France?  
Disent nos soldats invaincus,  
En voyant la froide insolence  
Des vainqueurs qu'ils avaient battus.  
Qu'il se montre et la France entière  
A sa voix soudain se levant,

Rli, rlan,  
Ils repasseront la frontière,  
Et rlan tamplan, tambour battant.

# BULLETIN DU BIBLIOPHILE

le de Waterloo, qu'en Angleterre aussi grand, les femmes vêtues de fête, traîneraient et me souviens que l'empereur de la Paix, où il allait, était entouré d'imbéciles, sous le prétexte (1) qui depuis a donné une occasion de renverser par les grenadiers autrichiens, l'empereur pressé de tous côtés par ses yeux, lui disaient qu'il était si beau comme homme, bien que le bout de sa longue ceinture sortait avec modestie, et jusqu'à cheval, sourit d'abord de se voir ainsi, c'est trop; j'ai honte pour moi de feriez rougir de la victoire que je retournai. En arrivant mon père était à quelques jours il prenait les eaux. Je m'y étais tenu par un de nos parents, tandis de cheval, mon père me regardait d'un air contraint auquel je me inquiétais; je leur demandais si cela paraissait si peu naturel et ils me firent bien des précautions oratoires discrètes, mon père me dit qu'il avait intérêt à n'être pas connu à Saint-Alban sous le nom de Napoléon - être la reconnaitras-tu, ne me attends bien! cela importe peu à promettre de respect, au surplus, sans aucun

la Rochefoucauld. Note manuscrite

## DE MARINE PENDANT LES CENT-JOURS.

onna le dîner, et je vis tous les pensionnaires du jardin à la maison. Parmi eux, je remarquai à la main, seul et dans une allée tournant à gauche, enveloppé dans une longue redingote de velours sur la tête. Je le reconnus. C'était le maréchal Ney que j'avais vu sous le nom de comte de Neubourg. Il me regardait avec inquiétude; il s'aperçut que je le reconnais. Il se précipita vers moi, et me dit : « Ne vous inquiétez de rien, je ne suis que le comte de Neubourg, et je suis venu dîner, il veillera sur ma langue dont je ne ferais rien écart. Quand le repas fut fini, le maréchal se promena et sa lecture. Il lisait le *Mémoires* de Legouvé; je le vois encore le volume entrepris à part mon père et M. Jailly, pour le surveiller sur ce que je devais faire; car le hasard m'avait conduit à saint-Alban pour rendre un service au maréchal. Votre comte de Neubourg, je le connais.

Il faut que je lui parle. — Que tu lui parles? — Voici pourquoi : la veille de mon départ, j'étais dans un salon un homme qui a des relations avec le maréchal. Cet homme n'a pas voulu me tromper, j'en suis sûr. Il est royaliste, et d'autant plus dévoué à la cause que l'homme est sans naissance et qu'il veut faire honneur à son nom.

Mais son dévouement n'exclut pas la gêne. Il a pris aux courtisans une liste de proscriptions publiée bientôt à Paris. « Vous partez, m'a-t-il dit, voici une liste des noms d'hommes qui seront dans le danger huit jours; si vous en rencontrez quelques-uns, prévenez-les du danger qu'ils courent. » — Est-ce que vous le faites? — Le maréchal Ney y est en tête. Il faut que vous le fassiez. » — Je tournai rapidement l'allée où Napoléon était, et me trouvai face à face avec lui. Il était en uniforme, et je ne sais quel soupçon lui vint à l'esprit; mais il s'arrêta, et me dit : « L'anxiété la plus grande. — Rassurez-vous, maréchal, votre secret sera gardé tout au long de la campagne. Ce n'était connu de personne. Ne soupçonnez rien.

## STIN DU BIBLIOPHIL

a part ; je suis le fil  
ous sont toutes dévo  
n cousin. — Où vo  
e j'avais déjà confié à  
? — Très-sûr, mons  
ce ne soit pas cert  
agir en conséquenc  
de silence, que pour  
exemple.... » Il réfléchit.  
être. — Lyon et Gren  
es autorités n'y ont  
assureront votre arr  
, persuadé qu'il ser  
Lurillac, et vous savi  
r les factions, à ce  
vite insupportable.  
ser à la campagne  
nçait cette horrible  
opinée, qui le ravit  
famille, à l'estime d  
ue temps après de  
fense de passer par  
en la rendant difficile  
, la saison était très  
reux que l'été de 1  
t rares et chères ; je  
ention diabolique qu  
ves de l'hémoptysie  
tée de la Loire, je

re, — si je dois croire  
vécu dans la familiarit  
mate, quand ils paraitr  
sur cet illustre et ma  
ar lui sera le regret expr  
du général de Ségur sur l  
parce qu'il aurait sauvé  
*de Viel Castel à l'Acadé*

transporter qu'une charette à veaux; et la tête pendante entre les deux barreaux de l'arrière, je marquai cette longue route d'une trace de sang qui rougissait la neige. A Bourges, je fus logé, par billet de logement, chez M. le comte de Grandmaison, ancien garde du corps de Louis XVI, où je reçus la plus touchante hospitalité, bien que nos opinions différassent beaucoup. J'aime à donner ici un souvenir de reconnaissance à ce couple de vieillards indulgents et empressés. Je regrette de ne pas me rappeler le nom d'un chaudronnier de Tours, qui me reçut avec

ui prouvait ses sympathies, non pas pour nnaissait point, mais pour l'armée dont il puis quelque temps les débris. Je fus soinaison d'artisan aussi bien que j'aurais pu el d'un riche. J'eus pour gardes-malades les audronnier, aimables et jolies personnes, tranger en frère.

Bourges, j'avais voyagé dans une grande , officiers de différentes armes de la garde partie de ma longue route me fut très-contrai là un des hommes les plus gais et s que j'aie entendus de ma vie, M. Dur..., chasseurs à cheval de la garde. C'est lui lupart des jolies histoires de M. de la Jo-de Lourdoueix recueillit ensuite, et orna péché de sa jeunesse royaliste que la cens tard.

st, j'étais mourant. On me reçut à l'hôpital nné par tous les médecins. Je puis dire que je pourrai écrire l'histoire de cette lente it, plus cruelle que celle du corps. J'enten-M. Billard dire au forçat infirmier qui me nd il sera mort, vous viendrez me préve-s pas la force d'ouvrir les yeux, de soule-our protester contre cet arrêt! Cependant a raison!... François le forçat couvrit ma

J BI  
-  
isen  
ainz  
our  
rec  
nt-J  
pren  
mée  
pei  
as  
um  
le

---

# REVUE CRITIQUE

DE

## CATIONS NOUVELLES.

**SAINT-SIMON, SON CABINET ET L'HISTORIQUE DE  
PARIS, Eug. Plon et C<sup>e</sup>; 1 vol. in-8° (1).**

Ermand Baschet, que vient de publier la librairie Plon.

Il faut connaître une partie ignorée de l'œuvre de la fin du dix-septième siècle et du dix-huitième en France. Le second, c'est, en exposant les difficultés que cette œuvre a rencontrées pour se faire jour de la part du Ministère des Affaires Étrangères dans les communications réclamées par l'histoire du pays.

On ne peut de ce livre mettre à même de juger de ce qui a été rendu et de ce qu'il aspire à rendre.

En fait de Saint-Simon, c'est M. Baschet qui a écrit aux Affaires Étrangères depuis 1760, par lequel le Duc, ne sachant pas plus compter que les autres, avait des créanciers en nombre pour qu'à sa mort ils envahissent son domaine syndical afin de débattre leurs intérêts dans ses yeux, les papiers de Saint-Simon représentant la valeur que dut défendre contre eux l'évêque gardien de ces papiers. Mais l'évêque étant mort, les créanciers furent payés, cette partie de son œuvre qui ne pouvait guère reconstruire de documents. Dans ces circonstances testamentaires du Duc, d'Aguesseau de sa part une attaque plus vive des créanciers intervint avec un ordre du Roi, qui mit fin à leurs poursuites en le plaçant dans le département.

Papier de Hollande, prix : 16 fr.

## DU BIBLI

Affaires étrangères ont-elles donné : communication de ces documents ? en question. Pour nous cela n'est

. enfermer les Mémoires du n  
euilles dans les Archives de l'  
s atteintes de ses créanciers, i  
acoup de papiers d'Émigrés, séq  
ion, sort auquel les manuscrit  
rs que pour être depuis réduit

Simon, au moment où M. Le D  
étrangères, les prit sous sa ga  
famille de l'historien ? M. Basc

Roi avait donné son portrait  
ousine, et à la comtesse de Vale  
on, nous donne lieu de penser  
sés jusqu'à un certain point, et q  
oits. Dès lors le Gouvernement  
papiers, selon qu'il jugerait à  
-Simon, en ce qui concernait  
is, lui traçait sa ligne de condu  
vait attaquer et ne révéler que  
op longtemps, pour qu'on « prit  
re dans son introduction (1),  
qui ne s'attache qu'au vrai, qu  
en de la montrer. Que n'auro  
ens puissants, offensés en pers  
par les vérités les plus certaine  
les ! Il faudrait donc qu'un écri  
r soupçonner seulement qu'il é  
*la clef et les plus sûres serru*  
*feront sagement de laisser co*  
r et de ne le laisser paraître  
l'abri des ressentimens. »  
emps à une grande dame qui é

*ire et de lire l'Histoire, singulière*  
Tel est le titre de cette Introduc

en donnait quelquefois des lectures pleines de charme, a montré la justesse de son jugement. A ce point de vue, le *Mitragères* n'a pas eu, on pourrait le dire, le succès qu'il méritait. Le grand chroniqueur, car, furent-ils aux Archives, que Choiseul admettait de consulter. Il s'en prenait des copies dans la plus ou moins grande, et lorsque ceux qui les tenaient en seconde main songèrent à en tirer parti, la Censure, qui existait alors, réduisit leurs Archives des Affaires Étrangères étaient donc moins que la Censure. La libéralité de l'Administration des écrivains à s'éclairer, parce qu'en histoire on ne voit pas les choses à leur vrai point de vue, en savoir ce qu'il en dira pas. Mais la Censure ne permettait pas de publier de Saint-Simon, la publicité d'anecdotes tendait à discréditer dans ses ascendances la haute valeur si fort compromise par le dernier règne. — Ce point de vue le plus convenable à un historien, surtout lorsque les Bourbons rentraient en France, alors assez d'attention dans les régions su-

soixante-dix ans que Saint-Simon était mort ; ce terme fixé par lui pour ouvrir cette boîte tendait à la considération que je viens d'indiquer, n'était guère favorables. Si le temps, suivant Saint-Simon, avait dû mettre ses parents ou ses sentiments, la restauration d'un ordre de choses demandait des mérites de l'ancienne monarchie qu'on ne dissipât point le prestige de bien des ans les Mémoires de Saint-Simon, d'autant plus que la République et de l'Empire devaient être anciens.

XVIII ne crut pas devoir laisser plus longtemps cette œuvre d'un grand peintre qui allait en donner de rendre au Marquis de Saint-Simon et du Duc, quand il eût pu se borner à en faire le gouvernement de Charles X tint la parole au sujet, sans égard pour les résistances du Di-

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

chives des Affaires Étrangères  
près. Aujourd'hui le tableau de S.  
bas prix d'une dernière édition  
vre, entre les mains de tout ho  
e aucune illusion sur les monarc  
but et de la vérité, car il faut  
Alfieri, républicain tant qu'il n'av  
ces des grands.

. Baschet trouve qu'on ne conn  
de Saint-Simon qui ont servi v  
ux Mémoires.

on du savant chercheur est f  
entre souvent dans les jugements  
ire désirer de connaître, autant  
ncouru à former son opinion sur  
ltaire songeait à réfuter tout ce  
la prévention comme à la haine,  
érue n'ait pu par ses notes ache  
. commencées relativement à beau  
les Mémoires. Mais la justice se  
de tous ceux qui demanderont l  
Duc? Sa malignité n'est-elle pas  
ce cas, a-t-on bien raison de s'  
des communications sur la valeur  
ai entendu dire que l'on pourrait  
Baschet n'accepte pas cette appr  
je le sais, à voir autrement. D  
ésence, ici comme ailleurs : la lib  
es dangers qu'elle ne voit pas, e  
riverait à interdire tout mouveme  
ns personnelles pour croire que  
res ne poussent pas les choses à  
Il peut y avoir un véritable intérêt  
honneur national dans des comm

. oublier que c'est à ce Départem  
le ministère de M. de Tocqueville  
deux hommes éminents de notre  
ence française aux Antilles et le pr

## DE PUBLICATIONS NOUVELLES

des montagnes Rocheuses. Mais la libéralité a aussi ses perversités. Les Affaires Étrangères ont donné accès à des personnes qui ont abusé. MM. Eugène Sue et Gaillardet ont fait dans de leurs ouvrages un mauvais usage de certains papiers, et j'ai entendu dire à des diplomates que la publication des documents de la succession au trône d'Espagne avait rendu en général les négociations plus difficiles, celles notamment qui eurent lieu entre le roi Louis-Philippe pour le mariage d'un de ses fils avec une infante. De telle sorte qu'aujourd'hui, pour éviter l'inconvénient de la publicité, l'on est réduit quelquefois, comme au château de Vervins, à des engagements sur parole que l'on tient ou que l'on ne tient pas. D'autres que M. le général de la Marmotte comprendront.

Ces faits témoignent suffisamment que ceux qui sont admis aux Archives d'un ministère qu'on ne confie point dans celles des Affaires Étrangères, que dans les bibliothèques publiques, ne doivent pas être assimilés aux autres, il faut qu'ils se souviennent qu'il y a dans les bibliothèques des livres réservés : les livres rares pour lesquels on prend trop de précautions, et les livres de bibliothèque.

Comme par M. le duc Decazes, à la suite de M. Baschet, reconnaîtra elle-même l'importance de ces vues, et nous serons le premier à reconnaître à la politique du pays, elle délivre sans gêner la marche de celle-ci vers le but exprimé par Baschet. Mais il est à cet égard une chose sûre. *Est modus in rebus*. Qui la saura que l'on risque fort de différer d'avis sur ce point pris part aux affaires publiques.

Un point sur lequel il sera aussi facile d'être d'accord avec M. Baschet, c'est sur la valeur de la tâche aux difficultés mêmes dont il se compose. Les questions les plus intéressantes que le détour auquel il faut aller pour la connaissance d'abord de l'intérieur des Mémoires, soit dans la rue de Grenelle, au château de la Ferté-Vidame, où il est, pour ainsi dire, le plus chez lui.

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

au milieu de tous les souvenirs ont fait la grandeur de sa maison, les satisfactions que son caractère lui ont données.

Combien d'aspects différents se présentent devant nous dans les halles de la Ferté-Vidame cette maison qui commença la fortune de Louis le Régent, qui éleva l'ambition des grands emplois.

« Nous avons ailleurs les ministres qui ont servi : Pontchartrain, le cardinal de Simon ne manquera pas de donner l'essor à sa maison. Devinez le fils, selon lui, d'un apothicaire ? Eh, mon Dieu ! à la pitié : à genoux », faisait profession de foi le cardinal. Il y a de là comme un grand air. Simon dut rire avec ses familiers de raison peut-être (1).

Voici les chères images de bonhomme de l'ami, de l'époux, du père, de la duchesse sa femme, du duc de Lauzun sa belle-sœur. Le manuscrit du chancelier, et l'abbé de la Haye attend encore un écrivain. L'abbé de la Haye attend encore un écrivain. L'abbé de la Haye attend encore un écrivain. L'abbé de la Haye attend encore un écrivain.

Ensuite la belle bibliothèque de

le fils d'un médecin, selon M. le comte de Sahuguet d'Espagnac, prend les documents originaux en manuscrit, bas Limousin, ayant épousé une fille de la noblesse de celui-ci, une partie (1862).

Les discussions, on peut, pour le comte de Sahuguet d'Espagnac, lire la négociation de Dubouché, par M. Charles de

, auxquels s'ajoutent de nombreux portraits de pièces diverses. Il y travaille, comme les regards, pour ainsi dire, des cardinaux Ilerio, et sous les yeux du Régent; leurs portraits sont encadrés dans la boiserie. Il a aussi devant lui la douce physionomie de la duchesse de Saint-Simon et une grande estampe de Louis XIII. On peut dire que c'est là tout ce qu'il a le mieux aimé et dont il a demandé à l'art de lui conserver les traits.

Cet écrivain, qui est si essentiellement peintre, avait besoin de peinture pour ranimer ses sentiments, comme un autre aurait besoin de musique pour exciter et caresser son imagination. L'in-

ter par M. Baschet, outre tous les portraits des j'ai signalés, nous montre sa maison garnie des res de l'École italienne et des plus riches tapismande par son testament avec une véritable tentepetite-fille de les tendre et de ne pas les oublieruble. Elle aurait bien tort assurément de laisser

Léonard de Vinci, des Guide, des Titien, des Michel-Ange, des Bassan, des Caliari, le Véronèse etres enfin d'une école pour laquelle Saint-Simute son admiration en donnant un Raphaël à son entaire, d'Aguesseau de Fresne.

testament et d'autres encore sont de ces passages esprit aime à s'arrêter, parce qu'ils révèlent les us intimes et si élevés de cet homme que La-l'auteur des *Philippiques*, appelait un avorton que d'Argenson qualifiait de petit Boudrillon.

regards au-dessus de ces haines, mesquines et nes que leur talent et leur position auraient dû confondre avec le vulgaire.

et parler le cœur de Saint-Simon dans cet article it à sa cousine.

la maréchale de Montmorency de vouloir bien e une marque de ma vraie amitié, la croix e métal avec la quelle le saint abbé réformateur té béni, que depuis sa mort j'ay toujours portée, y ont servy, qui me restent de luy, quelques re-oujours portées ainsi qu'un portrait de ma très

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE

est jamais sorti de la main  
un coup moins bien qu'elle  
toujours portées depuis  
ce. »

Article d'un autre legs  
de la fille la princesse de  
le portrait de Louis XI  
de cinquante ans, une a  
me portrait, les pièces  
j'ay de ce grand et ju  
ier, et une bourse de  
et ce que j'ay de mign  
de sa chambre. »

ces choses où l'on se  
oble, de plus vif et de  
C'est pour cela que  
ême.

d'entre nous, qui, heu  
le monde ou le travail,  
r de lui et refait autoi  
plus habituellement, un  
nistre nous a retracé si a  
de notre âme un peu  
nos tableaux ne rappel  
tions de notre esprit; l  
ortance redisent de ter  
r peu que la rêverie co  
doucement entraînés  
tion devient une pens  
azarin, qu'il faudra un  
douloureuse encore se pr

et d'écrire son testame  
tout en conséquence.  
L. Baschet quelques d  
qu'au savant bibliothéc  
dont il reproduit une l  
t advenu des disposit  
ament.

des papiers, des tableaux. Il y a en outre oriaux, il y a plusieurs héritiers à satisfaire.

Il s'agit enfin du corps même du testateur, qui doit retourner à la Ferté-Vidame auprès de celui de sa femme. Saint-Simon a exprimé ce souhait parmi ses dernières volontés : « Je veux que, de quelque lieu que je meure, mon corps soit apporté et inhumé dans le caveau de l'église paroissiale dudit lieu de la Ferté, auprès de celui de ma très-chère épouse, et qu'il soit fait et mis anneaux, crochets et liens de fer qui attachent nos cercueils si étroitement ensemble et si bien rivés qu'il soit impossible de les séparer l'un de l'autre sans les briser tous deux. »

La mort a de singuliers coups pour dérouter nos calculs et nos arrangements.

L'évêque de Metz, héritier désigné des papiers, meurt sans avoir pu les faire rentrer dans ses mains. Après son décès, ils reviennent à la maréchale de Montmorency sa sœur, mais celle-ci meurt à son tour, un mois après que le duc de Choiseul les a acquis, sans avoir eu le portrait du Roi qu'on lui avait promis; sa nièce, il est vrai, l'aura, mais ce ne sera que neuf ans après.

La famille du duc n'a pas été plus heureuse avec ses domaines

umay, sa fille, ayant renoncé à la succession, tesse de Valentinois, vendit les terres qu'elle

iller au parlement de Metz achetait la terre

nté de Broglie acquérait le marquisat de

s terres de Buc et de Verrières passaient au

ie du garde des sceaux Berryer achetait les . Enfin le château de la Ferté-Vidame deven- inancier Laborde, qui, ne le trouvant pas e détruisit.

es-vous, nous savons où sont les corps du e, et ces restes nous suffiront pour honorer 1.... *vivificabo et vivetis*, pourrait dire l'his- cercueils.

les révolutions! — Mais le Duc et la Du-

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

entendre l'humble étalagiste dissenter avec une  
de sur le mérite des diverses éditions du classique  
it. Son interlocuteur, c'était Achaintre devenu

nine, dont la bibliothèque de Cambrai possède  
voyage inédite.

ici je copie textuellement), « homme de lettres  
xactitude pour les dates, les formats et les petits  
phiques qui lui ont (*sic*) valu le titre de *minutieux*  
*inutilités*, perdit la mémoire vers 1821 pour s'être  
ec ses dates; on lui ordonna de laisser ses livres,  
quelque temps à la campagne et de ne s'occuper  
oire revint. Depuis ce temps, il se croit obligé de  
he à la campagne n'importe où; en conséquence  
tin, se camper dans le premier coucou venu, sans  
le mène, et c'est lui qui demande au cocher où

'ancien notaire, furieux amateur de livres. Son  
bat d'une charretée de vieux bouquins destinés  
rte du libraire Fournier, et son mot aux libraires  
à lui acheter, pour loger les livres qu'on lui  
on payée par eux, la sienne était déjà pleine, les  
y gagneraient encore. »

ossesseur d'une belle bibliothèque, et les gens  
jamais de livres trouvant plus commode de lui

r faisant présent d'un de ses ouvrages à un ami  
parlez-en beaucoup, ne le prêtez jamais ! »  
amier.

Ladvocat, qui fut bafoué dans un vaudeville :  
s *caractère*, représenté aux Variétés en 1824.  
ebeuf à qui ses immenses travaux ne valurent

Beuchot n'avait pas encore commencé le magnifique  
élevé à une de nos gloires nationales. Les premiers  
vres complètes de Voltaire ne parurent que plusieurs  
comme on sait. Vraisemblablement, si on eût obligé  
publier ce qu'il écrivait de Beuchot seize ans aupa-  
eut-être maintenu l'épithète *minutieux*, mais il aurait  
*inutilités*.

00 livres qu'il jugeait trop forte et sur laquelle  
conomiser de quoi faire des legs.

ix et l'abbé Raynal.

e Mallet.

président Hémar.

Fulchiron, qui épousa sa tante.

cival.

Ordre.

Courset.

Atocha et \*\*\*.

Saint-Jean-d'Angély.

l.

oujours gêné malgré sa grande fortune et di-  
s « arrangeraient cela »; devant 50,000 francs  
bre, autant à son tailleur, et, quand ce der-  
r sa fille vient, non sans quelque embarras,  
t à Monseigneur, celui-ci, après l'avoir inter-  
s qu'il était venu dans son cabriolet, l'écon-

Don Juan de Mr Dimanche, par un « Voilà !  
que vous ayez besoin d'argent, je savais bien  
riez en roulant cabriolet. »

la Chaise.

lphonse Leroy et Ginguéné.

ince de Talleyrand, sa singulière maladie :  
ment des poux. » Un courtisan disait de lui :  
n bas de soie. »

oy.

ois disant à l'académicien Arnault, qui s'était  
r : *tardè venientibus ossa*, que lui avait souf-  
, puis, s'excusant par « je ne sais pas trop ce  
i Arnault réplique : « c'est ce qui arrive habi-

icomte d'Harville.

tyvé.

omon,

Narbonne.

nt le cheval, emporté sur la place du Carrou-  
an commandant ; l'Empereur, qui ne voit pas  
lui disant : « merci, colonel », et répondant

à l'officier qui fait respectueusement observer ne pas avoir le grade dont on le salue : « Monsieur, je ne me trompe jamais. » En effet le brevet était expédié le jour même (1).

35° Le marquis de Pontgibaut.

36° Charles X et son surnom de « vieux oint. »

37° Berquin et la famille Panckoucke.

38° Le maréchal Soult et « sa première communion en 1825. »

39° Augereau.

40° M. de Case.

41° L'empereur Alexandre I<sup>er</sup> devenant, à ce que disait le duc de Richelieu, comme fou à la nouvelle du résultat de Waterloo : « prenant les princesses de Bade à brasse corps (*sic*), il se mit à valser avec elles, à sauter, à chanter, etc., etc., tant il craignait encore Bonaparte en 1815. »

N° 2461. — *Manuscrits inédits de Daunou*, 1 fort vol. in-fol., dem. mar. noir.

Ainsi décrit au catalogue :

« Recueil important qui contient un grand nombre de petits traités sur divers sujets d'histoire, de morale et de politique et d'aperçus biographiques sur quelques personnages contemporains de l'illustre écrivain; le tout accompagné de lettres autographes. »

M. Bachelin n'a pas trop dit en qualifiant d'*importante* cette collection de pièces manuscrites. Toutefois, l'inévitable précipitation qui le dominait quand il rédigea son catalogue (et dont il s'excuse en si excellents termes dans sa préface) l'a exposé ici à de légères inexactitudes. Je n'en rectifierai qu'une : celle que comporte le mot *inédit*. En effet une bonne partie du volume est occupée par le *Mémoire sur l'étendue et les limites de la puissance paternelle* que Daunou fit paraître dès 1788, et encore n'est-ce pas le manuscrit original, mais peut-être la copie de ce Mémoire, présentée au concours ouvert par l'Académie de Berlin.

Je n'ai malheureusement pas été à même de relever aussi méthodiquement que pour le recueil Dinaux tout ce que contient celui-ci. Je suis donc obligé de citer de mémoire et sans ordre.

(1) Cette anecdote est fort connue, mais elle est ordinairement rapportée d'une autre façon.

ssez étendues (non autographes, ce me semble),  
issance temporelle des papes et ayant servi sans  
*historique* de Daunou sur ce sujet.

is de la main de Daunou, écrites sur les côtés  
e sorte de questionnaire sur la pédagogie du  
issance comparée à celle de nos jours.

écrites à A. Taillandier fils (1) et relatives aux  
rnier.

che d'Andrieux à Daunou pour le féliciter de sa  
ambre et cela en termes des plus vifs dirigés  
s adversaires de leurs principes communs.

ort curieuse de lettres de Sainte-Beuve, en simple  
des Lundis écrit souvent à Daunou. Tantôt il  
vres qu'il lui a empruntés; tantôt il lui recom-  
ami, une fois Charles Labitte, une autre fois  
qui se présentait alors à l'Académie des inscrip-  
tires, et Sainte-Beuve constate que les préfé-  
u sont pour Depping (2). Leurs relations sem-  
s, et il est quelquefois question d'invitations à  
ou, aux Archives du royaume, acceptées ou re-  
-Beuve.

en quelque sorte historique : c'est un permis de  
dité en minute et écrit de la main de Daunou  
e membre de la commission d'instruction de la  
irs dans le procès des ex-ministres. Ce permis  
rryer sous le couvert de Bertin de Vaux.

série de pièces qui me paraît dépasser tout le  
je regrette bien vivement que le temps m'ait man-  
pier toutes.

est d'une haute valeur. C'est un article original  
r Marie-Joseph Chénier, écrit pour être publié  
*édie des gens du monde* (3). Il occupe quatre ver-

iographe de Daunou.

mpêcha pas que Depping, trop modeste, dit-on, ne  
on sait que Charles Magnin est mort membre de l'A-  
riptions.

ité de 1833 à 1845 (22 tomes en 44 vol. in-8°) par  
z, avec J. H. Schnitzler comme directeur, et qui n'est  
ié. On préfère le *Dictionnaire de la Conversation*. J'ad-

sos de feuillets à l'en-tête « Archives du Royaume. » J'ai rarement vu une écriture plus serrée, plus microscopique, chose au moins fort remarquable chez un homme qui avait alors soixante-quatorze ans. En parcourant rapidement ces quatre feuilles, j'ai remarqué les expressions « usurpation » et « audacieux despote » appliquées à Napoléon.

A la suite de l'article vient une lettre autographe de Schnitzler, que je transcris textuellement.

mets que l'édition récente (1861, 16 vol. gr. in-8°) de ce dernier ouvrage est plus au courant des progrès de certaines branches de la science moderne. Mais aussi, combien l'autre renferme d'articles traités de main de maître et qu'on ne trouve que là; articles signés de noms qui la plupart étaient déjà ou sont devenus célèbres, quelques-uns illustres! Je n'en cite aucun; il faudrait citer beaucoup trop, car le Recueil a compté environ 350 collaborateurs. Mais, ouvrez la « Nouvelle Biographie générale, » la « France littéraire » de Quérard et les suites par Louandre et Bourquelot et Otto Lorenz; à chaque pas vous rencontrerez un renvoi à l'*Encyclopédie des gens du monde*; ces renvois sont, à très-juste raison, beaucoup plus rares pour le *Dictionnaire de la Conversation*. Veut-on deux exemples? Je les prends dans deux spécialités tout opposées. Que l'on compare les articles *Sanscrit* (langue et littérature) et *Gravure* dans les deux livres. Les gens spéciaux n'hésiteront pas une minute à donner la palme à l'« Encyclopédie » où l'article *Sanscrit* est d'ailleurs signé *Eichhoff*. L'article *Gravure* n'est pas moins supérieur à celui du « Dictionnaire » où cependant il a été écrit par *Duchesne aîné*. Dans l'« Encyclopédie », l'auteur de l'article (tiré à part depuis et qui figure dans l'*Essai de Bibliographie* des ouvrages relatifs à la gravure de M. Georges Duplessis) a su l'emporter sur son redoutable rival par l'abondance des informations, la méthode d'exposition et la chaleur du style. Cet auteur est *L. C. Soyer*, l'éditeur des *Religions de l'antiquité* et le même à qui M. Guigniaut \* rendait en 1851 un si touchant hommage dans l'avertissement en tête de la troisième partie du tome III de sa célèbre *traduction* de Creuzer; traduction fort au-dessus de l'original, disent les Allemands si peu suspects de partialité pour nous.

\* Notre vénérable secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions a, lui aussi, collaboré à l'*Encyclopédie des gens du monde*. Je recommande surtout ses articles *Aristote*, *P. Mela*, *Ptolémée*, *Strabon* et *Théogonie*, à la lecture de ceux qu'intéressent ces matières.

de Treuttel et Würtz.

---

DES GENS DU MONDE.

(En tête imprimé.)

Paris, le 3 septembre 1826.

J'ai l'honneur de vous envoyer les épreuves de votre excellence-Joseph), en regrettant que vous n'ayez  
er vous-même d'André. Permettez-moi  
under le sacrifice des quatre ou cinq lignes  
qu'il me serait impossible de recevoir dans  
npre entièrement l'unité de doctrine qui  
ns tous les détails, du moins en général.  
aussi fortes et acerbes que celles dont  
sieur, à l'égard de Napoléon, l'article de  
plus être fait que par vous et je doute  
vous en charger. Nul autre, je crois, ne  
avec la même sévérité. Directeur d'un  
qui est déjà très-recherché à l'étranger,  
is non plus de recevoir un jugement aussi  
lui que vous prononcez, peut-être seule-  
des mauvaises traductions que nous pos-  
e poète devant lequel toute l'Allemagne  
dont l'influence morale a été et est encore  
rs du moins n'ont rien à reprocher à  
original, s'il m'est permis de m'exprimer  
monsieur, qui ne me paraît pas indispen-  
trouve, serait encore contradictoire avec  
dans notre article Schiller.  
avoir égard aux difficultés de ma posi-  
ent celle du juste-milieu en toutes choses,  
à mon égard en n'insistant pas sur l'in-  
dont je vous propose le retranchement.

Je n'ai du reste pas touché ni à la lettre ni à l'esprit de votre article.

« Agréez, monsieur, la nouvelle assurance de mon respect,

« Signé : J. H. SCHNITZLER. »

Cette lettre fut mal accueillie. Daunou y répondit et le recueil contient le brouillon de sa réponse, puis une nouvelle lettre autographe de Schnitzler. En somme, on ne put pas s'accorder, puisque l'article Chenier (M. J.) de l'*Encyclopédie des gens du monde* est de Villenave, qui cependant déclare avoir fait de nombreux emprunts à une notice sur Chénier mise au jour par Daunou dès 1811.

Puissent ces quelques pages arriver sous les yeux des deux amateurs bien avisés, acquéreurs des deux manuscrits dont j'essaie de donner une idée. Puissent-ils satisfaire au vœu que j'exprime de voir la description exacte de ces deux recueils si intéressants pour l'histoire des Belles-Lettres se substituer à l'esquisse très-imparfaite que je viens d'en faire.

28 février 1874.

J. DUKAS.

---

## ELLES ET VARIÉTÉS.

---

ATIONALE. On lit dans le *Journal officiel* des renseignements intéressants sur les dons faits à la bibliothèque pendant l'année 1873.

La Bibliothèque des Imprimés a reçu plus de sept cents volumes par libéralité tant des particuliers que des administrations de l'État, des Sociétés savantes et des étrangers. On y remarque les *Œuvres de Jean de Meung*, par Jean Blessebois, Leyde, 1675, petit in-12, non cherché, que ne possédait pas la Bibliothèque. Cet exemplaire, donné par M. le baron

Rothschild, est revêtu d'une reliure en maroquin de Capé. Un magnifique exemplaire de *l'Iphigénie en Aulide*, de Glück, reliée par les donateurs, Mlle F. Pelletan, avec le texte français, italien et allemand. —

Les manuscrits s'est également enrichis de plusieurs ouvrages, dont les plus importants sont des manuscrits orientaux; plusieurs manuscrits donnés par M. Leclerc, ancien médecin, et par M. Chodzko, professeur au lycée, un livre liturgique en éthiopien, donné par M. Guizot; un traité de musique en sanscrit, donné par M. de Caumont; plusieurs manuscrits rapportés de l'Inde, gravés en caractères sur cuivre, gravés par Mme veuve Goschler, d'après les manuscrits de M. Goschler, chef de section aux Archives. — Parmi les manuscrits orientaux, on remarque un *Manège des Observations de Mehrem Herion du Shah Nameh*, compris dans la collection de l'Imprimerie nationale. — Parmi les manuscrits occidentaux, on remarque un *Manège* de la Bibliothèque nationale par le mi-



## HOMME DE LETT

### V

## LIS XVIII

### CTEUR DU *MIROIR*

carrière furent des plus pénibles. Je ne voyais mon père, nécessaire à mon frère cadet qui commençait pas mendier auprès de Jacques, comme le faisaient beaucoup d'autres, s'en allaient ensuite dîner à la maison. Je n'aurais fait qu'un pas de plus, je ne tardais pas à se faire appeler par là l'intérêt qui pouvait m'appeler la mort comme la délivrance, mais j'aurais cru là que la Providence eût compassion de moi. Elle m'offrit d'abord pût

dix sous à une auberge. Un nommé Dupuy, qui me regardait où je me plaçais, se décidant à son assiette, son pain et son vin, un jeune homme qu'il ne connaissait pas. Il avait deviné ma crue et me présentait à son patron qui portait caution pour moi. Volonté, ce dernier n'eut rien de la roue pour 15 sous par semaine. — J'acceptai, je la tou

quelques jours, au bout desquels j'allai trouver le tireur d'or. « Je n'ai pas osé vous demander de m'employer mieux, lui dis-je, mais je suis de Lyon où j'ai vu faire la passementerie, donnez-moi des instruments et vous verrez. » Il consentit à essayer. Sa fille, Mlle Céleste, une jolie blonde, eut pitié de l'audacieux novice. — Son père eut la bonté d'être un peu content, et je passai ouvrier à trente sous, heureux comme dans d'autres temps si j'avais été nommé enseigne de vaisseau. Pour le coup j'étais riche, et je buvais du vin tous les deux jours ! J'avais l'amour du spectacle ; je n'y avais pas été depuis longtemps. Tous mes plaisirs se bornaient à de longues visites au Musée du Louvre et à la Galerie du Luxembourg, sur laquelle j'avais écrit une brochure pseudonyme. Je parvins à mettre de côté quatre francs, et j'allai à l'Opéra, les bottes bien cirées, mes mains d'ouvrier cachées dans des gants honnêtement propres, les épaulettes attachées à mon uniforme et le sabre traînant au côté. Quel régal qu'*Orphée*, quand on aime la musique, la danse, et que l'on soupire après l'Opéra depuis un an ! Je passai une soirée délicieuse ! Laïs, Nourrit père, Mme Albert Him, Mlle Bigottini, tout ce qu'il y avait de mieux, et le foyer entre les deux pièces !

Cette soirée changea mon sort. Je rencontrai au foyer un colonel de mes amis qui me demanda ce que je faisais à Paris ; je le lui avouai, peut-être avec plus d'orgueil que de naïveté. « Vous perdrez le reste de votre santé, me dit-il. Utilisez vos premières études et laissez la cannetille. — Je ne demanderais pas mieux, si je pouvais écrire quelque part, ... ou donner quelques leçons de dessin à des enfants et de grammaire à des cuisinières. Ou à des étrangers ? reprit-il. — C'est une bonne idée, je vous trouverai demain un écolier au moins. » En effet le lendemain il me fit connaître à un Espagnol qui prit quatre leçons de français par semaine à cinq francs le cachet.

Assuré de cette bonne fortune, j'allai dire adieu à mon

arg Saint-Denis. J'embrassai sa femme  
embrassai aussi Mlle Céleste, je dis seu-  
dupuy mon protecteur que j'ai vu sou-  
, époque à laquelle il est allé s'établir  
en Allemagne, et j'engageai à dîner tout l'atelier pour la fin  
du mois. J'avais été sensible à la manière dont ces braves  
cœurs s'étaient conduits avec moi; pas une plaisanterie,  
pas un mot grossier, pas une demande indiscrete, tant que  
j'étais dans l'atelier du tireur d'or. — J'achetai ensuite  
habit bourgeois, un habit vert, un habit à la mode !  
est une époque dans ma vie. L'Espagnol m'amena un  
portugais et celui-ci un Brésilien. J'étais au comble de mes  
heures, je ne devais rien à personne; je dînais à vingt-  
cinq sous tous les jours, et je voyais Talma une fois par  
semaine.

Je n'en avais pas fini toutefois avec les épreuves. Enfin  
après avoir essayé plusieurs professions, j'entrai dans le  
journalisme. — Comment je devins journaliste?... Eh !  
mon Dieu ! comme tout le monde, par amour du théâtre  
je voulais avoir des entrées franches, par désir de me  
faire imprimer, par vanité, et puis aussi par besoin d'avoir  
une existence stable. Le hasard me favorisa, et bientôt je  
me associé à cinq ou six littérateurs de l'Empire fort re-  
nommés (1). Ma nouvelle carrière fut heureuse; mais que  
de nuits j'ai passées ! combien j'ai travaillé ! que de tour-  
ments d'amour-propre m'ont torturé ! Si je disais les cho-  
ses que j'ai vues, les hommes que j'ai connus, les intri-  
gues politiques et les intrigues de coulisses qui se sont  
présentées devant moi, quel appendice je joindrais à certains  
Mémoires ! Je m'en garderai bien. De tout ce qui m'est  
advenu dans cette vie du journaliste quotidien, si active, si  
agissante, si fatigante, si agréable, si désolante et si gaie,  
je ne veux vous raconter qu'une aventure.

C'était en 1823, si je ne me trompe. Louis XVIII avait

(1) Voir l'autobiographie.

donné à Mme du Cayla (1) la petite maison de Saint-Ouen, que tout le monde connaît. Le don était connu du public; on jasait beaucoup dans les salons de cette libéralité; les femmes qui n'avaient pu obtenir l'honneur de l'amitié déclarée que le Roi avait pour la jolie comtesse, en médisaient très-fort et se moquaient du vieux monarque qui affichait des prétentions de jeune homme, seulement parce que les courtisans lui avaient persuadé qu'un roi de France, té-

(1) C'était, dit Charles Briffaut, un pavillon, villa modèle de goût, de simplicité et d'élégance.

La comtesse Zoé du Cayla, née en 1784, était la fille d'Antoine Omer Talon, ancien lieutenant civil au Châtelet, un des plus fidèles serviteurs de Louis XVI, qui après avoir émigré en octobre 1792 était rentré en France en 1802, et y avait été incarcéré en 1804 sous l'inculpation de menées en faveur des Bourbons. Dans cette circonstance, Zoé Talon s'était signalée par ses efforts pour sauver son père. — Elle finit par y réussir.

Le dévouement de cette famille à la cause royale fit contracter à Zoé Talon un mariage avec le comte du Cayla dont la mère avait fait partie de la maison de la comtesse de Provence.

Tous ces précédents rendent moins singulière l'exaltation qu'elle montra en 1814, au retour des Bourbons, quoiqu'elle eût vécu dans une certaine intimité avec la reine Hortense. Cette princesse ayant été sa camarade chez Mme Campan, avait eu lieu d'apprécier son esprit agréable, ses manières distinguées, et Mme du Cayla ne cessa de lui montrer son attachement, malgré son enthousiasme royaliste. Mlle Cochelet rappelle les reproches que le prince Eugène de Beauharnais fit à la comtesse du Cayla d'être allée au-devant des alliés avec les dames du faubourg Saint-Germain, et de s'être oubliée ainsi et comme Française et comme femme bien élevée.

« Vous les compromettrez, disait-il, ces princes que vous affectionnez, en vous cherchant un soutien dans les vainqueurs, tandis que les vaincus sont vos frères. Mais, disait Mme du Cayla en souriant, nous n'aurions peut-être pas réussi à ravoir nos rois sans cela; la réussite excuse les moyens. » La comtesse du Cayla se signalait aussi, vers cette même époque, parmi les dames quêteuses de ces cérémonies funéraires qui étaient devenues de mode, dans lesquelles on voulait honorer ou expier le passé. — On faisait des funérailles pour le roi Louis XVI, pour la reine Marie-Antoinette, pour tous les membres de la famille royale. Enfin, par émulation ou par imitation, chacun avait son petit service solennel; un jour c'était en l'honneur des gens tués à Quiberon, un autre jour en l'honneur des veuves des chevaliers de Saint-Louis. « Ces services, dit Mlle Cochelet, étaient d'une telle durée qu'en priant pour les morts on asphyxiait les vivants. »

, ne pouvait se passer décemment d'un  
se de courtisans qui voulaient battre e  
M. Decazes (1). Louis XVIII savait bie  
mais il était fier de ces attaques. Pou  
Saint-Ouen dît mieux à tout le mond  
le Roi commanda à M. le baron Gérard  
, qui devait être placé dans un des sa  
ayla, et rester là comme une signatur  
t. M. Gérard fit le portrait, qu'on port  
là à Saint-Ouen.

on, et pour pendre convenablement !  
e nous disons nous autres bourgeois  
eau royal, Louis XVIII, qui savait so  
a les fêtes de Bayes ; mais il se rappel  
eut peur. La presse l'effrayait, il hésita  
e ses amis le raffermirent. Il fit arrar  
ieu de laquelle il devait paraître en pe  
ure ; la musique de la Chapelle et d  
t ordre d'embellir cette solennité ; de  
ites ; des tables furent dressées dans le  
de rafraîchissements ; à un signal cor  
ert, cachant le chef-d'œuvre de M. Gé  
e expression consacrée alors pour tou  
e peintre, — devait s'ouvrir aux cris de

Cochelet, une des causes du crédit de M. le du  
aire des commandements de Madame mère c  
d'abord sa conduite au parquet de la Co  
l'expédition de l'affaire de Maubreuil, mis e  
15, puis l'habileté avec laquelle il parvint  
pondance de Louis XVIII avec Robespierre  
l'existence lui avait été révélée par un jeu  
ui l'ancien conventionnel Courtois, possesse  
ut parlé dans un moment d'épanchement. I  
tenait beaucoup à ressaisir les documents reli  
ant l'émigration, car si l'on en croit encore  
Mme du Cayla une obligation de brûler les p  
de l'affaire du marquis de Favras, qu'Om  
outes ces assertions doivent être mentionnées.  
il ne faut les accepter que sous réserve.

Vive le Roi ! Tout était bien convenu et le jour pris. — Ce jour, c'était le 3 mai. La politique se trouvait aussi de la partie. Cependant, la veille, Louis XVIII fut ébranlé ; on se moquait si ouvertement de cette parodie des galanteries de François I<sup>er</sup> et de Louis XIV, qu'il résolut de ne pas aller à Saint-Ouen. Il avait prié le comte d'Artois de s'y rendre. Autrefois, cet aimable seigneur — c'est le nom flatteur que les dames du Vaux-Hall de Torrè lui avaient donné unanimement en 1779 — n'aurait pas manqué d'obéir à un ordre de cette nature, mais il avait vieilli, il avait pris le rôle d'un homme revenu des folies de l'amour : il était sage, pieux, et puis il faisait de l'opposition ; il avait élevé le pavillon Marsan contre le pavillon de Flore, et M. de Latil(1) contre M. Decazes. Il refusa net. Grand scandale à la cour, bonne matière à railleries pour les salons et

(1) Ce temps est déjà si éloigné, que nous avons besoin de consulter de tous côtés les autorités les plus diverses afin que les noms aient pour le lecteur une signification. Voici, sur M. Latil, ce que nous dit l'historien du sacre de Charles X, M. F. M. Miel : « A un zèle pieux, à une charité douce, qualités essentielles à tout ministre de la religion, M. de Latil réunit un talent distingué pour la chaire, utile complément des vertus ecclésiastiques. Pendant l'émigration, son éloquence amenait à ses instructions évangéliques un auditoire nombreux et illustre. A Dusseldorf, M. le comte d'Artois l'entendit, le goûta et le fit son aumônier. Depuis cette époque, il n'a jamais quitté la personne du prince. Le temps, l'habitude, d'heureux rapports de caractère et de sentiments fortifièrent ces nobles relations, et le prince a rencontré un ami. Honoré d'une confiance auguste, en position par là de rendre beaucoup de services, il ne s'est jamais préparé le regret d'en avoir volontairement perdu l'occasion, et, chose aussi rare, tous ceux qu'il a obligés l'aiment. A la Restauration, M. de Latil eut une grande part dans les délibérations relatives aux affaires ecclésiastiques, au concordat et à l'organisation de l'Église de France. Il montra, dans cette occasion délicate, un savoir profond, des connaissances variées, un esprit fin et concluant, beaucoup de modération, jointe à beaucoup de fermeté. Trente-sept ans plus tôt, et bien jeune encore, il avait développé les mêmes qualités aux assemblées bailliagères qui précédèrent la convocation des États généraux. Grand vicaire du diocèse de Vienne, il y représenta son évêque avec une maturité précoce et un aplomb au-dessus de son âge. »

Comme archevêque de Reims, ce fut M. de Latil qui sacra Charles X.

## ET LE RÉDACTEUR DU *MIROIR*.

passera donc du comte d'Artois, et le  
eulement une femme amie des arts  
omphe à M. le baron Gérard, et doi  
régat d'une bonne musique et d'i

il faisait un temps magnifique : le  
propice à la fête. J'étais fort occupé  
que nous publiions alors, journal qu  
lans son temps (1). Je jetais bien vite  
nprovisée que les imprimeurs arrach  
l'heure de la composition est ven  
à faire, car j'étais seul, et je vou  
Duen. Sur ces entrefaites on vint m'  
mme, personnage connu pour être  
uis XVIII. Cela me dérangeait be  
le fis entrer. — Vous êtes, me dit  
f du *Miroir* ? — Oui, monsieur, j  
s, je suis même le seul rédacteur p  
collaborateurs sont à la campagne :  
nnage déclinant ensuite son nom,  
la part du Roi. « De la part du R  
je. Ne vous trompez-vous pas ? Le  
ons avec le *Miroir*, mais elles ont j  
» Louis XVIII en effet (2), avait adre

, dans sa *Bibliographie de la Presse* (1866),  
les, des lettres, des mœurs et des arts, qui a d  
4 juin 1823, était une des feuilles les plus  
ulaires de la Restauration. Alexandre Du  
le la Presse, charmant escarmoucheur plein  
igé, écrit-il, par tous les hommes qui passai  
t qui en avaient réellement. Ces hommes, «  
nault, Jal, Coste, Castel, Moreau, etc. »  
noms semblent donner au *Miroir* quelques a  
*Nain jaune*, dont les sympathies bonapartis  
fection de libéralisme, se démasquèrent a

avait écrit avant la Révolution dans la *Gaz*  
*le Paris* avait, sous la première Restaurati

à notre journal des articles, peut-être un peu pour le compromettre, mais dans tous les cas pour satisfaire à son besoin de moquerie contre ses courtisans. » Il était vrai que le premier article que le *Miroir* avait publié contre M. Dudon était du Roi. Tout se sait, surtout ces choses-là, où il y a une petite vanité d'auteur en jeu. Néanmoins mes paroles, quelque peu déplacées et agressives, sentaient le jeune homme et le journaliste d'opposition. Le gentilhomme m'arrêta dans cette voie, et puisque le Roi s'était fait notre collaborateur, je devais d'abord écouter son envoyé. Il venait demander un service au nom du souverain, qui ne l'était pas tant, toutefois, qu'il ne redoutât l'opinion. Ce service concernait la Dame de Saint-Ouen. Louis XVIII désirait qu'on ne parlât pas de la fête qu'elle allait donner. « Il faudra bien que cela soit, dis-je au vieux gentilhomme. Je suis désolé de refuser le Roi, mais je ne puis faire autrement. — Refuser le Roi, c'est bien dur, dit-il. — C'est seulement raisonnable, monsieur, répliquai-je. Que voulez-vous qu'on pense du *Miroir*, s'il ne parle pas de cette fête qui entre nous est un scandale public ? Ne dirait-t-on pas qu'il est vendu au Gouvernement ? — Mais il s'agit, monsieur, d'une affaire toute privée. Auriez-vous le droit de divulguer ce qui se passe chez moi ? Ce qui se passe à Saint-Ouen n'est pas davantage de votre domaine. — C'est une question que les tribunaux pourront juger. — Mais si votre voisin le boucher ou le boulanger venait vous dire : Monsieur, je donne une fête chez moi ; il y aura à ma porte des lampions et des gendarmes ; cela fera de l'effet dans le quartier ; cependant, je vous en prie, n'en dites rien dans votre feuille, que feriez-vous ? — Dès que le Roi

collaboré au *Nain jaune* dans la bouche de fer duquel il faisait jeter ses malices. Merle, qui dirigeait ce journal avec Cauchois Lemaire, en a fait l'aveu. Enfin, M. Jal, dans son manuscrit de 1905 par Gabriel Fictor, page 141, cite les noms de Dupuis des Islets et du marquis de Fulvy, comme des pseudonymes littéraires de Louis XVIII. Il fut réimprimé sous ce dernier nom, en 1823, un recueil de poésies diverses publié d'abord de 1787 à 1789.

## VIII ET LE RÉDACTEUR DU *MIROIR*

es de cette manière, dès qu'il n'e  
séduction, je vous promets que j'a  
e à satisfaire Sa Majesté, sans de  
urs du *Miroir*. M. Ternaux donn  
ndustrielle à Saint-Ouen, par op  
du Cayla (1), je rendrai compte de  
e du Cayla et au portrait de M

ils n'y seront que par allusion ou comme les s  
Cassius et de Brutus. — Le moins possible, n'es  
rassurai l'envoyé du Roi. Mai  
us avions un procès, ridicule cor  
avait faits jusque-là, pour des  
des allusions; peut-être parmi le  
ait-il quelques plaisanteries du  
dai que M. Marchangy ne pours  
ne en alla parler au Roi et revint  
chargé des remerciements de Lo  
dé de bon voisinage, et de sa  
on des poursuites du parquet.  
t en me serrant la main : « Je  
rien secret, monsieur; le Roi vou  
secret, je ne l'ai point divulgué

ait-il aussi en dehors de la couleur pol  
comtesse du Cayla et le nouveau dépu  
it avec Benjamin Constant. M. Ternaux(  
tant de châles, était fort connu pour  
n France les chèvres du Thibet, dont  
à tisser les châles. Mais Mme du Cay  
1818 du pacha d'Égypte, deux béliers  
e, qui se faisaient remarquer par la lon  
i, ainsi que par une vigueur prodigieuse  
ue le croisement de la race nubienne av  
ises pourrait donner une race de mout  
s manufactures. Elle y réussit. Cette ra  
du nom de la femme à qui on la doit.  
mé baron par Louis XVIII, qu'il av  
un des chefs de l'opposition. — La viol  
par la cour son surnom de Prince des

de mes collaborateurs l'a connu dans le temps. Le *Miroir* ne parla point de la fête de Mme du Cayla; notre procès fut appelé, jugé, et nous fûmes condamnés (1). Peu de temps après, le *Miroir* fut supprimé. Il avait commis un grand crime : M. Jouy et moi avions osé critiquer Louis XVIII, poète et auteur de la *Relation du voyage à Coblenz*, an 1791 (2). L'écrivain eut plus de vanité que le roi

(1) Le *Miroir*, dit Alexandre Dumas, était l'objet des poursuites acharnées du gouvernement aux yeux duquel il renvoyait à tout moment quelque rayon brisé du soleil de l'Empire.

Un de ses procès dans lequel le *Miroir* avait été plus heureux que dans celui dont parle M. Jal avait, suivant M. Hatin, une physionomie particulière au milieu du grand nombre des procès de presse qui marquèrent cette époque. « Il était poursuivi non pour un délit, mais pour contravention aux lois de la censure. Les rédacteurs avaient pensé qu'en raison de leur titre même ils étaient exempts de la censure à laquelle les lois d'exception n'assujettissaient que les écrits périodiques consacrés en tout ou en partie à la politique, mais le ministère soutenait qu'ils n'en tombaient pas moins sous le coup de ces lois, parce que si leur journal n'était pas entièrement ni ouvertement consacré à la politique, ils se servaient habituellement d'allusions, d'apologues et de tournures sous lesquels ils parvenaient à communiquer à leurs lecteurs des nouvelles ou des idées politiques, et pour mieux caractériser leur genre de malice, il leur reprochait le fréquent emploi qu'ils faisaient de sarcasme politique : « Toute la cause consistait en « interprétations à l'aide desquelles l'accusation s'efforçait de trans-  
« former en articles politiques des rédactions que les prévenus soutenaient n'avoir pas ce caractère. Elle s'appuyait sur seize articles « dont il fut donné lecture à l'audience, à la grande joie de l'auditoire. C'étaient notamment une romance piémontaise, une anecdote « sur les parapluies uniformes; un article sur les divers sens de ces « mots faire des brioches; un vocabulaire à la page des gens du « monde; un bon mot sur un orateur qui aurait pu avoir des succès « s'il avait été curé, etc. » M. Dupin l'ainé, dont le parti libéral avait fait son défenseur, prit alors en main la cause du *Miroir* qui fut des plus gaies. Les prévenus furent acquittés en première instance et en appel. M. Dupin avait défendu MM. Bavoux, de Pradt, Jay et Jouy-Béranger, comme il devait défendre le *Constitutionnel* et les *Débats*.

(2) Cette relation publiée en 1823 est « dédiée à Antoine-Louis-François d'Avaray, son libérateur, par Louis-Stanislas-Xavier de France, plein de reconnaissance. » Ces termes de la dédicace sont fort honorables pour un prince qui tenait autant à garder les distances, comme d'Avaray l'avait lui-même éprouvé, un jour qu'il s'était permis de prendre du tabac dans la tabatière du comte de Provence. Mais le Roi

échangé sa parole d'honneur contre  
adeur; il la retira parce que M. de  
relever une faute de français dans  
que moi je louais trop mal ses vers.

e la reconnaissance, car le jour qu'on ap-  
voyant un maréchal qui s'était retiré dans  
erra la main affectueusement, comme pour  
ême année que parut le *Voyage à Bruxelles*  
le *Récit des événements arrivés au Temple*,  
ne.

---

## VI

### LE CHANTEUR GARAT.

Mes habitudes de journaliste s'occupant quelquefois de politique, mais le plus souvent de théâtre, de peinture et de lettres, me formèrent bientôt des relations intéressantes avec des hommes dont le nom a eu un retentissement plus ou moins grand.

Pierre-Jean Garat, l'illustre chanteur, mort en 1823, à cinquante-neuf ans, neveu du Garat qui fut ministre de la justice après Danton, Comte et membre du sénat sous l'Empire, a été l'un des premiers avec qui je me sois lié vers cette époque. Il avait de l'amitié pour moi. Il me prenait quelquefois pour le confident de ses chagrins d'amour-propre. Il me parlait de préférence à tous des affaires publiques, et m'appelait le directeur de sa conscience politique.

J'ai cru que cet homme, qui avait la fatuité puérile d'une petite maîtresse sexagénaire avec la dignité d'un artiste et l'esprit d'un Gascon de bonne compagnie, me savait gré de l'avoir compris. Ses gros yeux clignés, son nez au vent, sa bouche ouverte en cœur, sa prononciation affectée, son chapeau en arrière, son habit court à l'anglaise, son pantalon de panne, ses guêtres dont il était amoureux comme de la belle voix de Mlle Duchamp et du souvenir de ses succès aux concerts de Marie-Antoinette, faisaient de Garat un homme à part.

Quand, le dos voûté dans son vêtement de jeune élégant, les deux mains dans ses goussets, le pas mal assuré, il entrait au théâtre de Feydeau sans saluer personne, on ne pouvait s'empêcher de rire ; mais il chantait, il parlait, il grondait ou encourageait ses élèves, et il fallait admirer cette verve, cette chaleur, cette passion, cette âme énergique, ce talent d'analyse, cette finesse que démentait son

Pour qui le voyait un moment, Garat, un niais prétentieux; pour qui l'avait étudié, c'était un être de génie qui avait la force de l'homme, la coquetterie de la femme, les caprices de l'enfant gâté (1).

Bien qu'une courte maladie ait hâté sa fin, on peut dire qu'il mourut jeune. Dès longtemps déjà il avait l'air d'un octogénaire; il marchait lentement, à moins que quelque chose ne lui rendît pour le moment un peu de jeunesse. Il était conteur spirituel, vif et caustique, et, à la musique, un discoureur plein de verve, d'insonnables ou paradoxal, selon l'heure, très-éloquent quand il parlait des maîtres de son art, fin, mais impitoyable, quand il jugeait les amateurs qui n'avaient pas le don de lui.

La caducité manifesta ses effets chez lui, et qu'il eût manqué de soins pour sa personne ou femme ne porta plus loin à

Dans ses *Mémoires*, ajoute quelques traits à cette notice, qu'il avait connu en 1818 : « Toujours élégant, petit maître, bien qu'il eût alors déjà franchi la cinquantaine, il était toujours riant d'un rire qui n'était pas fatigant, loin de là, — le rire de Garat ressemblait à celui dont on a négligé d'huiler les gonds, — c'était un bruit agaçant, que la voix qui le produisait rendait plus assourdissant quand elle chantait. Mme Boulanger, qui était élève de Garat. Il assista à deux représentations et la veille de la première représentation, à la soirée de Mme Boulanger phrasait mal à son gré, au milieu des autres artistes, Garat se mit à chanter ce couplet : « Je pardonnai son rire en crécelle. » Planard, de Nîmes, disait que la voix de Garat était un instrument qui avait de la flexibilité et savait se prêter à tout, mais qu'il ne permettait pas qu'un complimenteur le louât, parce que, disait-il, cet oiseau chantait faux, et qu'il était simple et sévère de Gluck avec la même perfection que les roulades.



ter pour en faire intervenir un autre. Garat nous raconta l'histoire de la vie de l'auteur d'*Armide*, par Chéron, acteur de l'Opéra. Chéron, musicien, orceau qu'il devait chanter et où Gluck, avec son énergie, allait remercier le compositeur pour la fortune qu'il lui procurait d'exécuter un rôle qu'il ne concevoit pas cette force, » dit l'acteur au public, la lui faisait comprendre par une pantomime en rapport avec les excentricités du compositeur (1). Cette fois Garat nous raconta cette aventure que je lui avais racontée avec une extrême gaieté, en y ajoutant un caractère comédien. La conversation languit bientôt, tout à fait d'y prendre part et sembla une profonde rêverie, regardant la terre à ses pieds, mes de le tirer de cette espèce de somnolence sortait par moments que pour donner

dans les *Mémoires* de Méhul ses premiers rapports caché derrière un paravent par la femme de chambre-ci travailler. Le paravent, percé par-ci par-là, lui permit de voir la faculté d'apercevoir le grand compositeur sur un clavecin, sans que rien pût lui échapper de ses mouvements et même de ses grimaces. « Sa tête était couverte d'un velours noir à la mode allemande; il était en chemise négligemment tirés par un caleçon, et pour sa ceinture avait une sorte de camisole d'indienne à grands plis qui lui tombait à peine à la ceinture et qui assurément était un peu longue.

Enfin, dit Méhul, je le trouvai superbe. Toute la cour de Louis XIV ne m'aurait pas émerveillé comme lui. Tout à coup je le vois bondir de son siège, saisir ses papiers, les ranger autour de la chambre en guise de son instrument pour prendre le ton; et voilà mon compositeur qui, avec sa main un coin de sa camisole, fredonnant une air de révérence comme une jeune danseuse, des glissades, des tricotets et des entrechats, et figurant toutes les poses et toutes les allures mignardes d'une nymphe. Lui prit sans doute envie de faire manœuvrer le théâtre, l'espace lui manquant, il voulut agrandir son théâtre. Il donna un grand coup de poing à la première qui se replia brusquement, et je fus à découvert. »



AT.

ix a  
s é  
salu  
m l  
: a  
rec  
un  
e n  
niq  
onn  
il  
e c  
av  
lest  
e n  
issu  
nt  
cha  
roye  
int  
de  
e p  
ccès  
e, le  
'éta  
Far  
en  
mis  
. n'  
teu

iz, le  
umbe  
uite  
hist  
a ter  
a ve



qu'il savait le lendemain aussi mieux que ceux dont il les avait t'il se lia avec Martin (Blaise), bon . remarquable, qui avait sauté de de Monsieur, aux Tuileries.

à nos deux jeunes gens; Garat tin, qui enseigna la musique à son le grandes affinités entre leurs deux leur existence, la carrière où ils se té nullement celle que leur pré- — D'une famille de peintres vernisté célébré par Voltaire (1), Jean- lestiné par son père à l'orfèvrerie, ientôt dépla. Il dessinait en cachette à ses moments perdus. — Son père ise avait quitté la maison pour jouer et il y avait si bien travaillé qu'il tre de violon au collège d'Harcourt. n archet, peu d'argent et beaucoup trouvait vacante à un des pupitres de Monsieur (comte de Provence); soir. Il était là un des « violons de

ouvrages de ces deux musiciens ramenè- étry, sur la fin de ses jours, a donc joui de sa renommée. A cette époque nous l'a- ec sa grande redingote bleue, ornée de la on, son grand chapeau à trois cornes et sa drement encore les mains d'une jolie ac- it de rendre la vogue à l'*Ami de la maison* sence, son entretien et son bonheur nous

is courant de belle en belle,  
rés et vernis par Martin,  
emps composant son destin....

, *Poésies*. Premier discours *De l'égalité des*  
*tions*, 49, vol. XII, édit. Lefèvre.)

ous le nom des *Vous* et des *Tu* :

où Martin  
t de la Chine.

Monsieur, » quand un jour Viotti — le grand violoniste — directeur du théâtre des Tuileries, entendit, par hasard, Martin chantant un des airs qu'il accompagnait souvent. « Tu chantes donc? — Quelquefois. — Viens dans mon cabinet. » Martin suit Viotti : « Voyons, répète-moi l'air que tu chantaient tout à l'heure. » Martin chante, et Viotti : « Tu as une jolie voix, tu ne chantes pas mal; veux-tu monter de l'orchestre sur la scène? — Oh! monsieur Viotti! — Dix huit cent livres par an pour un emploi secondaire, et plus tard nous verrons. » Martin accepta, « heureux, » m'a-t-il dit en me racontant cette piquante anecdote, « de ne plus me lever à six heures du matin, pour aller au collège d'Harcourt, et de pouvoir quelquefois dormir la grasse matinée. » Martin débuta, en 1788, par le rôle de Tulipano, dans l'opéra de *Paësiello*.

Garat allait souvent à Versailles chanter devant la Reine, et avec la Reine (1), Salieri étant toujours au clavecin

(1) Avertie par l'expérience des dangers pour une souveraine de sacrifier trop aux plaisirs de la vie privée, la Reine exprimait elle-même plus tard ses regrets à ce sujet : « Je devais, disait-elle à Mme Campan, entendre chanter Garat et ne jamais chanter de duo avec lui. » La Correspondance de Grimm (année 1784) fait mention de cet artiste dans ces termes :

« Nous avons ici, depuis quelque temps, un jeune homme dont le talent est un de ces phénomènes extraordinaires, qui tiennent à la réunion la plus heureuse de différens dons de la nature. — Son nom est M Garat, fils d'un célèbre avocat au Parlement de Bordeaux. Il est à peine âgé de vingt ans. Il ignore jusqu'aux premiers élémens de la musique, et personne en France, peut-être même dans toute l'Italie, ne chante avec un goût aussi sûr, aussi exquis. Sa voix, espèce de ténor, participant de la haute-contre, est d'une flexibilité, d'une égalité, d'une pureté dont on ne connaît point d'exemples. Ses accens ont cette sensibilité que l'art ne donne point et qu'il imite à peine. Son oreille est d'une exactitude, d'une précision rares, même parmi ceux qui connaissent le mieux les principes de l'art du chant, et sa mémoire, don sans lequel tous les autres seraient perdus pour lui, est telle qu'il retient par cœur non-seulement tout ce qu'il entend chanter, mais même les parties les plus compliquées des accompagnemens, et les traits d'orchestre les plus difficiles. L'harmonie commande si fort cette tête naturellement musicale, que quand il chante sans accompagnement des airs qui en ont d'obligés, il remplit les suspensions ou les inter-

R GARAT.

dame, dans le  
chanteurs. C  
abord repro  
se, qui n'étai  
r quelques jal  
e femme qu'i  
moments, G  
s d'une fois, j  
avait reçu c  
dans son es  
ne de fois Gar  
urnées, ses b  
elle et grasse

d'Espagne, derrière laquelle l'heureux artis  
tourna vers lui quand il e  
sieur, que je voudrais do  
rat répondit : « Madame,  
res choses ! »

jamais le nom de Marie-A  
quelque respectueux ho  
, point de sous-entendu  
comme tout le monde, il s

s mauvais étaient venus,

traits que devrait rendre l'ord  
inné chez ce jeune homme, q  
. l'ont tous entendu avec enth  
appliquer à une étude des règle  
enser. Il joint à ce don précie  
pays et une figure aimable. L  
e, et M. le comte d'Artois vie  
st. Nous l'avons entendu exécu  
depuis l'ouverture jusqu'aux  
termine. Un opéra est dans le  
ceau de musique qu'il exécute  
anteraient une ariette. Quel dor  
'empêche d'employer un talen  
a public. » — La Révolution  
vœu de Grimm.

cruels, Garat se trouva fort empêché, ne sachant quel parti prendre pour subsister.

Martin, qui était établi au théâtre, l'aida ; mais Garat voulut se faire une existence indépendante. Il n'avait pas de goût pour la *Marseillaise*, que des voix féroces hurlaient dans Paris, ou pour la *Carmagnole*, qui courait la France ; il n'entrevoyait pas le jour où tout le tapage révolutionnaire finirait ; il avait horreur du sang qui coulait ; il se décida donc à voyager, en attendant le retour de la paix intérieure.

Il alla porter à l'étranger, avec ses sentiments intimes de royaliste, son talent très-apprécié, sa jolie voix de haute-contre et son répertoire fort entendu. Partout il fut bien accueilli, et le positif du succès ne lui manqua pas. Il revint d'Angleterre, sous le Directoire (1) et conquist tout de suite une position très-honorable comme artiste exécutant et comme compositeur.

A cette époque il paya la dette de sa reconnaissance à Martin, en l'associant au succès de ses concerts de Feydeau. Martin, qui avait appris de Candeille la composition,

(1) Planard, ainsi que la *Galerie historique des contemporains* (1819), fixe la date du retour de Garat vers 1795. Il obtint, dit-il, une vogue extraordinaire aux concerts de Feydeau et de la rue de Cléry, ces concerts qu'a rappelés Stendahl dans sa *Vie de Rossini*, ch. xxiv. La *Galerie historique* ajoute que Garat se surpassa lui-même, en exécutant dans une même soirée un chant de Gluck et un air de Cimarosa. « M. Garat, dit encore cet ouvrage, est le véritable Protée musical. Nul ne saisit mieux toutes les intentions d'un compositeur et ne les rend avec plus d'expression. Il semble avoir composé tous les morceaux qu'il chante. Sa voix excelle également dans les airs de bravoure et les morceaux de sentiment. Cette voix, peu éclatante mais flexible, passe rapidement des sons graves de la basse-taille aux sons aigus de la haute-contre sans cesser d'être juste. Doué d'une mémoire étonnante et d'un talent singulier d'imitation, il s'est amusé souvent à contrefaire la voix des divers acteurs qui avaient exécuté la pièce, de manière à faire illusion à ceux qui les entendent. M. Garat n'est pas ce qu'en termes de l'art on nomme un lecteur, et il ne chante pas à livre ouvert. On assure toutefois que si, dans un nombreux orchestre, quelque instrument fait une fausse note, il s'en aperçoit à l'instant, tant il a l'oreille musicale. » Castil-Blaze lui attribue l'honneur d'avoir fait connaître Mozart à la France par la manière enchanteresse dont il exécuta certains morceaux.

## LE CHANTEUR GARAT.

n'opéra-comique, *les Oiseaux de m*  
1796.

cette association un fait assez gai pou

t se sentit en vogue, il se crut en dr  
assa le mépris de l'opinion jusqu'à l  
jour avec elle, mais il fut vaincu; et  
recourut à sa défaite.

migration sans avoir été un « émigr  
poudre, les faces longues et les ch  
coiffure était réputée celle des roya  
public, dont l'immense majorité était  
rte étant premier consul. On avait fa  
nt à Garat, à un concert précédent, c  
ses auditeurs. — Le peuple le plus sp  
me il le dit modestement de lui-mêm  
est quelquefois bien bête! — Garat  
ne pas comprendre. Il se présenta  
ordinaire, du reste élégant comme l  
incroyables », ayant eu soin d'inscr  
matinée musicale les meilleurs mor  
». Quand il parut, une bordée de cou  
son salut, et les mots : « La quer  
nt d'une centaine de bouches. Il se  
t-ils donc? — Tu seras sifflé tant q  
lure. — M'empêche-t-elle de bien  
doute. — Ils ont donc tort. » Il rej  
ne bougea pas et attendit que le brui  
cessa point. Tandis que Garat affront  
ammes, les injures, Martin s'était pr  
la coulisse, il appela son camarad  
àire moins bonne contenance. « C  
i chanter avant toi et pendant ce ten  
» Garat vint à Martin, qui, lestement  
d'un coup de ciseau abattit la queue,  
lte; Garat de se fâcher, Martin de se l

plus fort; enfin, Martin prit Garat par la main, l'entraîna sur la scène et le présenta au public, « à la Titus » ou à peu près. Des bravos frénétiques accueillirent cette concession. Garat chanta, et jamais son triomphe ne fut plus complet. Garat bouda Martin, mais ne laissa pas repousser ses cheveux. Je tiens l'anecdote de Martin, qui me la raconta quelques jours après la mort de Garat.

Garat avait une fierté dont il donna une preuve qui aurait pu lui mal réussir. Il devait chanter aux Tuileries avec Martin, devant S. M. l'Empereur. Arrivé dans la galerie du concert avant son auditoire, il vit que les chaises réservées aux deux chanteurs étaient placées dans l'embrasure d'une fenêtre. Il ne trouva pas l'endroit honorable, prit le billet qui portait son nom et celui qui portait le nom de son ami et alla les poser sur deux fauteuils destinés à des dignitaires de la cour. Le chambellan vit ce changement et voulut rétablir les choses dans l'ordre qu'il avait prescrit; Garat lui dit : « Monsieur, nous serons là ou nous ne chanterons pas. — Mais, monsieur Garat ! — Nous aurons une place convenable, ou nous partirons d'ici. » Le chambellan alla à l'Empereur pour lui soumettre le différend. « Ces messieurs ont leur dignité, placez-les où ils voudront être, » dit avec bienveillance Napoléon. Le chambellan revint et dit aux deux célèbres artistes que Sa Majesté consentait au changement de place qu'ils exigeaient. Garat reprit alors les billets, les reporta à leur première place en disant : « Nous ferons de notre mieux pour satisfaire un souverain qui veut bien avoir une déférence indulgente pour des hommes peut-être trop vaniteux (1). »

La reine Hortense, en 1813-1814, appelait souvent Garat. Au lieu des concerts qu'elle avait songé d'abord à donner, mais qui furent rares, elle préférait entendre un

(1) On cite un autre exemple de sa susceptibilité. Garat, à une soirée chez Cambacérès ayant été prié, après d'autres artistes, de vouloir bien chanter, fit sentir qu'on eût dû l'engager plus tôt. Il tira sa montre et, feignant d'y regarder l'heure, il dit que sa voix était couchée.

homme de talent pour en jouir sans cérémonie, ce qui remplissait agréablement la soirée. Elle faisait venir plus souvent que tout autre le chanteur de Marie-Antoinette, et c'était Carbonel qui l'accompagnait. Garat était chez la reine Hortense, appelée depuis la première Restauration duchesse de Saint-Leu, le soir même que commençait à circuler la nouvelle que Napoléon ayant quitté l'île d'Elbe avait débarqué en France.

ent sur la langue française un em-  
b, en aurait changé le caractère. En  
ant seulement, il proscrivit, pendant  
ciation de l'R. Il eut des imitateurs,  
affectée du langage (1) fut bientôt  
en corrigea d'autant mieux qu'il la  
hant. Comme chanteur, Garat avait  
s : le bon sens, que je cite le pre-  
est le goût par excellence, une voix  
on et la prononciation irréprochables  
, la sensibilité ou l'esprit. Il chantait  
supérieure; il avait pour la simplicité  
onneraient aujourd'hui bien des chan-

aux créoles de nos Antilles, mais surtout à  
rat avait pu prendre cette mode à Bordeaux,  
plus en relation avec nos colonies des Indes  
Hilaire rapporte un dialogue de Garat avec  
qui servira de plaisant spécimen de cette

araissant faire un effort. — Voilà, Monsieur.  
matin? — Très-beau, Monsieur. — Alors je  
. — Monsieur s'habillera-t-il dès à présent?  
etite polonaise. — Laquelle, Monsieur? —  
et ses regards sur la magnifique glace qui ser-  
de son lit; puis, après un moment de ré-  
le, ajouta-t-il, j'ai l'ai' d'un mo't; quel jou'  
? — Mardi, Monsieur. — C'est mon jou' de  
\*\*\* (dont le frère avait été tué dans la der-  
ai ma polonaise couleu' 'eg'ets (regrets). —  
iez lui? — Impossible; j'ai p'omis au petit  
café Ha'di; je sais que d'illust'es ét'angers  
espé'ance de m'y voi'.



## E CHANTEUR GARAT.

tout bas : « La malheureuse  
nte faux ! » C'était cependant  
ura et porta longtemps son d  
enu un maître dans l'art de c  
harmonie et l'instinct suppléa  
à faire des romances et il en  
qui réussirent à souhait, telles que le *Ménestrel*,  
*Je t'aime tant !* etc. *Bélisaire* fut, je crois, celle  
d, dans une solennité, à pro  
rat, Mme Rigaud, actrice de  
meilleures élèves de ce maît  
éclamation simple et toucha  
tière, comme la chanteuse,

la mort de Garat, Martin, se  
ais il y reparut en 1830, pour  
1833, ayant atteint sa soixante-  
t encore ferme et suave co  
s auparavant; c'est qu'il ex  
aines femmes de leur visage  
it et la respectait. Jamais d'e  
se démentait point, et qui  
habitude plus douce que  
er, il dînait à deux heures,  
demi-bouteille de vin de C  
Il dormait, se faisait réveiller,  
u théâtre, où on l'habillait, n  
dait dans sa loge qu'on vîr  
se lever. Il était bon, mais  
lu plus aimable pour eux. Dai  
aits et statuettes grotesques,  
on à son caractère en même t  
lui d'un des hôtes fort conn  
tête est d'une ressemblance  
mourut chez Elleviou en 18

---



a Bonnières est divisé par mois et

	89	écus	32	sols	6	deniers.
146	—	2	—	3	—	
148	—	49	—	1	—	
182	—	19	—	9	—	
616	—	2	—	»	—	
307	—	26	—	9	—	
622	—	16	—	3	—	
239	—	34	—	»	—	
394	—	23	—	»	—	

ne fournit aucun détail sur la dé-  
 maison de la princesse : nous ne  
 tes que l'énumération de ce qui  
*s diverses*. Nous y rencontrons de  
 r les courriers que la princesse en-  
 sont des « laquais » de sa maison,  
 sse », qui remplit de fréquentes  
 a à la Rochelle porter des lettres à  
 autre s'en va le 16 juin à Angou-  
 pernon : le 18, le Suisse retourne  
 ouille. Il va porter le 2 septembre  
 ement de la princesse à M. de  
 un autre est expédié à son frère,  
 varre, alors à la Rochelle. Le 17,  
 houars, encore le 26. On sent que  
 à intéresser sa famille à sa cause.  
 I. de Turenne qu'elle envoie. Les  
 res variant entre 30 sols et un écu  
 yer de vivres en route : celui qui  
 morency pour la nouvelle des cou-  
 ols. Un trompette du duc d'Éper-  
 lettres à Saint-Jean-d'Angely le  
 ou.

entraîna des dépenses spéciales



sévèrement tenue dans sa maison, transférée en prison : elle n'avait plus d'argent pour acheter, le 10 septembre, 23 livres au prix de 2 écus 40 sols « pour servir la princesse ; » le 26, deux couteaux 50 sols. Les menues dépenses de soins et indiquent une excessive parcimonie.

Pour les besoins de la princesse, il était alloué 100 deniers pour un mois ; mais cet article n'est que de mai.

Jacob, cuisinier, 7 sols 6 deniers pour le pain et des épices.

Le 10 novembre et le 10 décembre, 5 sols chacun pour l'achat d'un bas de soie noire de Madame.

Le 10 décembre, pour avoir fait une cuiller de Saint-Jean pour avoir fait une cuiller de Mademoiselle, ressoudé deux soupçons d'onces d'argent, » 2 écus 54 sols.

Le 10 décembre, pour un chandelier de cuivre, 2 sols (24 onces).

Le 10 décembre, pour « racourtrer deux chandeliers d'argent de la chambre de Madame, » 42 sols.

Le 10 décembre, pour une cuillère pour Madame, 40 sols.

Il est singulièrement les sucreries :

Le 10 décembre, pour trois pots de terre à mettre des confitures et demi ; et des articles de ce genre : le 23 octobre, achat d'un cent de confitures de cotignac, 10 sols ; une douzaine de pots pour mettre cette gelée, 30 sols. Encore le 10 décembre, pour 38 livres de gros sucre coûtant 38 sols, pour le 10 décembre, pour 20 livres de sucre fin à 20 sols l'une, pour la sucrerie de Madame. »



PR

IM.

ssé

'au

nté

éta

're

éce

nde

28,

rté

ois,

lleb

ubl

pe

jou

on

2,

u c

"

ch

Éd.

—

## VERS

### SUR LA MORT D'URBAIN GRANDIER.

1634.

Le procès et la mort d'Urbain Grandier sont trop connus pour qu'il soit utile d'entrer dans de longs détails au sujet de cette triste affaire. Rappelons en deux mots les faits. Urbain Grandier, curé de Loudun, avait été arrêté sous prétexte de sorcellerie, et comme étant l'auteur de la possession des religieuses ursulines de cette ville. Traduit devant une commission de juges nommés par le roi, commission que présidait Laubardemont, il fut reconnu coupable du crime qui lui était imputé, et condamné à la peine du feu, suivant arrêt en date du 18 août 1634. Il subit le même jour son douloureux supplice après avoir été, selon l'usage, appliqué à la question ordinaire et extraordinaire. Dans ces rudes épreuves, il montra un courage stoïque, une résignation toute chrétienne. On avait promis au condamné de l'étrangler avant d'allumer le bûcher, mais, par un raffinement de barbarie incroyable, l'on ne tint pas ou l'on ne voulut pas tenir cette promesse. Le malheureux fut brûlé vif!... Au milieu des flammes qui l'assaillaient, au sein des atroces douleurs qui torturaient sa chair, on l'entendit prononcer ces suprêmes paroles : *Deus meus, ad te vigilo ; miserere mei, Deus*. Puis ce fut tout, l'odieux sacrifice était accompli....

Avant d'indiquer les sources et les livres qui traitent de cet épouvantable procès, qu'il nous soit permis de transcrire le dispositif de l'arrêt rendu contre l'infortuné Grandier. Nous en prenons le texte dans un opuscule du temps, fort rare et intitulé : *Arrêt de condamnation de mort contre maistre Urbain Grandier, prestre, curé de l'église Saint-Pierre du marché de Loudun, et l'un des chanoines de l'église Sainte Croix dudit lieu, atteint et convaincu du*

## D'URBAIN GRANDIER

*as mentionnés au*  
et Jacques Poullar  
le Grand, avec  
: 7 pages (imprimé)

rd à la requête d  
as déclaré et décl  
ttaint et convainc  
sion arrivée par  
ieuses urselines d  
eres mentionnées  
résultans d'iceluy.  
y Grandier condai  
onorable nue teste  
nt en ses mains  
livres, devant les  
Pierre-du-Marché  
, de genoux, dema  
, et ce faict, estr  
Croix de cette dite  
: un bucher qui po  
estre son corps br  
iques estant au gr  
composé contre le  
ttées au vent. A  
an ses biens acqui  
dablement prix le  
stre employez à l's  
a gravé le présen  
ans un lieu emine  
demeurer à perpe  
l'exécution du pr

été publié par M. Ro  
*prestres, par Urbain G*  
ié Pincebourde, 1866,  
ontispice à l'eau forte



## LA MORT D'URBAIN GRANDIER.

### I

: *Mon Dieu, mon père et mon sauveur* (1).

bain Grandier, curé de Loudun, brûlé  
à Loudun, le 18 août 1634, et av  
sion de plusieurs religieuses ursulin

ons tous à cette fois  
illes du Roy des Rois,  
onnoistre en toutes places  
ts, crimes et fallaces  
ans, qui par grand meffait  
ffençant sans respect.

dun il est arrivé  
chant s'est tant oublié  
être un fait execrable,  
je abominable,  
lles de pitié,  
r leur virginité.

reux fit un complot  
mon Astarot,  
ant son corps et son ame,  
des plus belles dames,  
ui dedans ce lieu  
n la crainte de Dieu.

rusé et mechant  
ontés à l'instant  
it toute jouissance,  
r sa grande eloquence,  
roit le plus sçavant  
et le mieux disant.

: ensemblement ont fait,  
augmenter son forfait,

. *Recueil de Meurepas*, t. I, p. 423-426.



né à l'instant  
rende honorable  
lege exécration (1),  
et à Dieu mercy,  
justice aussi.

en haut buché  
ice attaché,  
né vif à l'heure,  
es (2), sans demeure,  
jettées au vent :  
ce méchant.

que désormais  
e des mauvais,  
ens et sorcieres,  
uise en poussiere,  
de tous les maux (3)  
ent mille travaux.

## II

ar d'horribles trames (4)  
pour debaucher les femmes :  
rsonne ne se plaint ;  
qui me livre au suplice,  
se est auteur et complice,  
du crime qu'il a feint.

ger, fit brûler la Pucelle.  
ont fait brûler comme elle :  
imputé fausement.  
ondres la deteste :  
croit enchanteur manifeste,  
tiers suspend son jugement.

*exécrables.*

si que la suivante, à la fin du livre d'*Au-*  
*dun*, Amsterdam, 1716, in-12.

BIBI

men  
sum  
au r  
les  
estes  
par

relu  
eurs  
lu st  
che  
is a  
j'ap

ent  
ans a  
esp  
plai  
l'an  
moi

I

Pépé

a mi  
le au  
nissa  
que

seig  
votte  
dictio  
nd i

—

## LIGUEUR DE 1588.

---

omposés en faveur de la Ligu  
t se rencontrent en bien pet  
. En voici un toutefois que nou  
ue nationale dans le recueil de  
me 500, pièce 36. Écrit peu d  
barricades (12 mai 1588), il at  
est bien remarquable, mais se  
3 plus fidèles serviteurs. Le du  
, le maréchal de Biron, le char  
hiverny, le maréchal d'Aumont  
le médecin Miron sont tour  
auteur anonyme de cette satire  
seule pièce qu'écrivirent les li  
icades : il en existe deux autre  
manuscrit original du *Journal* a  
roduisons toutes deux dans c  
a été citée inexactement pa  
z son édition, p. 254); quant  
tement inédite.

### I

quatrain.

laisard bien traicté,  
Roy escarté,  
en sa main retenue,  
t! prime luy est venue.

, pour avoir le duc de Guise es  
e duc d'Esparnon, et retenu l  
nante à Paris.

## II

Partie à la paulme en may 1588.

Le Roi aiant fort grande envie  
Jouer contre ceux de Paris,  
Il print cinq de ses favoris (1)  
Pour le seconder en partie.

Ainsi comme l'on s'y accorde,  
Il entre en un tripot couvert,  
Et tient le tout. Voiant qu'il perd,  
Il fait chasse auprès de la corde.

Ses seconds reprennent courage,  
Si bien qu'ils emportent trois jeux,  
Les Parisiens viennent à deux,  
Et gagnent apres l'avantage.

Le Roi doutant de la partie,  
Aiant perdu un jeu si beau,  
Prend incontinent son manteau,  
Et quitte tout à la sortie.

Maintenant il veult sa revanche,  
Et rentrer encores au jeu :  
Les gagnans l'accordent, pourveu  
Que tous ses seconds il retrenche.

Mais le Roi veult rentrer en lice,  
Avec[ques] tous ceux qu'on a veu :  
Les Parisiens perdront le jeu  
S'ils luy livrent trop beau service.

Ed. T.

(1) D'après le mss 843 de la collection Du Puy, feuillet 198, ces cinq favoris sont : d'O, Biron, d'Aumont, Crillon et la Guiche. — Philibert de la Guiche, grand maître de l'artillerie, gouverneur du Bourbonnais, mourut à Lyon en 1607 (voyez Lestoile, *Journal de Henri IV*, édition Champollion, p. 429). Il avait été nommé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit à la première promotion (31 décembre 1578).

---

## NT (1) A SON AMY

### VELLES DE COURT.

1588.

It et n'oze l'on rien dire.  
faict ausy que de mesdire,  
toy (2) n'y a que trahyson,  
seur en sa propre maison,  
ser ceux des pays estranges,  
de veoir telles meslanges,  
plus celler la verité,  
faict que d'infidellité,  
a nous font vivre en souffrance,  
tout le bien de la France,  
é le Roy à l'hospital,  
il n'est reussy qu'à mal (3).  
n (4) faict cecy par bravade,  
e au jeu de masquerade,  
tre tost desunys,  
d on les verra punys,  
'5) estre bonne' à deffendre,  
(6) n'a pas tout mys en cendre,  
(7) n'allerent jamais droict,

smement *Passerent*; le sens du reste est le

se qui est un non-sens.

te, duc d'Épernon, mort en janvier 1642.

des est du 12 mai 1588.

neur de Crillon, chevalier de l'ordre du  
du 31 décembre 1584, né à Murs en Pro-  
on le 2 décembre 1615, à l'âge de soixante-  
jours nommé *Grillon* dans les écrits du  
ge de M. le marquis de Fortia d'Urban :  
*illon des Balbes, surnommé le brave Crillon,*  
*critiques.* Paris, Dupont et Roret, 1825-

Gontaut, seigneur de Biron, maréchal de  
d'un coup de canon au siège d'Épernay,



les malheureux surprins,  
delité au Roy,  
qu'il deffende la foy.

1) maintenant est 'le maistre :  
'a bien faict paroistre.

) a toujours esté trahistre :  
rs (3) luy ont donné ce tiltre.

(4) est ung tresgrand larron,  
le medecin Myron (5).

et d'avoir laissé fuijr  
voulloient faire mourir.

qui n'use de vengeance,  
nous aurons allegeance,  
e se peult plus tromper,  
s contre Dieu se jouer.

rme de dialogue (6).

oy commence.

vous cabrande ma couronne,  
vous à l'encontre de moy ?  
i, vostre souverain Roy ?  
puis que Dieu vous l'ordonne.

Contant, baron de Biron.  
ite, malgré l'avis du maréchal de Biron,  
r la ville d'Anvers, le 17 janvier 1583.  
estoile, *Journal de Henri III*, p. 156-158;  
duction française, 1734, in-4<sup>o</sup>, tome IX,  
*toire de France sous le règne de Henri III*,  
t, Alais, 1844-1846, 3 vol. in-8, tome II,

intendant des finances : il était frère du  
le par les ligueurs au mois de mai 1588  
it promptement grâce au duc de Guise.

édecin de Henri III.  
ent dans le manuscrit original du *Journal*  
et 396.  
l'ouverture eut lieu le dimanche 16 oc-



## BIBLIOGRAPHICÆ.

---

documents historiques et littéraires, contestée, il existe tout un monde dédaigné par les critiques. Ils se trouvent contenir par conséquent précieux pour l'étude d'un intérêt secondaire. Nous avons donc quelques-uns de ces *infidèles* bien venu d'une certaine manière, à cet effet, réuni quelques-uns ont paru assez intéressants pour la bienveillance des critiques, il qu'ils ont fait, soit à une époque récemment, à l'*Analecta*, au *Voyage dans une bibliothèque*, aux *Variétés bibliographiques* et aux notes semées dans ces proportions gardées, d'ex-

VÉRITABLE, S. L. 1785, in-8°  
paginé contenant la clef).

Le comte de Cobenzel, chargé par l'administration des Pays-Bas, où il résidait, une lettre de femme qui signait *La Freule* de lui, ses bons offices et était fondée, disait la lettre, Cobenzel, sur sa position à la cour attendre qu'il pourrait ne pas







## TABLE BIBLIOGRAPHIQUE.

à l'inconnue. Son portrait par elle, ressemble *naturelles*. Enfance passagère ; visites à de rares parents qui laisse force boursouflures ; révèle par quelques mots et manières l'exercice constant que d'un romanesque à la rigueur passer, mais les circonstances dans lesquelles à Bohême, jetait une fois par jour tous les jours dans la vie sa trace avec certitude.

Le jour où on la retrouvait à Bordeaux vivant et au'à soixante mille livres plus haut l'intérêt qu'elle eut. Mlle de Schonau (cette) était allée en effet, et, par sa position, lui rendre une visite d'offres de service ; il fut plus qu'honnête. Elle se prosterna ; le duc lui fit de la part de ses *Dernières armes* de recommandation sur de l'inconnue, lettre qui ne pouvait manquer d'être lue. Elle avoua qu'elle s'était alors entendue, et il se passa de l'inconnue entre les mains mais un avis plus humain fut mort de M. de Cobenze fut conduite par un sous-brabant jusqu'à Quiévrain à sa mauvaise fortune.

jusqu'à la fin de janvier







repandre le voyage qui devait donner lieu aux incidents racontés dans le livre que nous venons d'extraire.

Dans le récit de ces incidents, il nous fait connaître celui qui devint, de la meilleure manière, dans les commencements du XVIII<sup>e</sup> siècle, de l'abbé Karger. Jean-Georg d'Eltwill, bourg près de Mayence, fut le premier du siècle, un fils nommé par son père à étudier, lorsqu'il était devenu professeur de Mayence. En 1725, le jeune homme, dans l'ordre de Saint-Benoît, avait obtenu l'autorisation d'aller achever ses études à Salsbourg. Depuis ce moment, il se rendit successivement à Gratz, en Styrie, à Vienne, et cessé de donner de ses nouvelles, on ne l'a plus vu. On a fait, sans succès, de nombreuses recherches pour découvrir le lieu où il se trouvait. Il pria un garçon cocher qui menait un cheval appelé Pierre Wagner, qui l'avait amené de Francfort à Nuremberg, de lui en rapporter, et de lui amener, lui promettant une somme de trente florins; celui-ci, et d'autres *chartiers* n'épargnèrent aucun effort pour ce salaire, ils *s'entre-écrivirent* dans toutes les places publiques. »

Dans cet état lorsque l'abbé Karger, qui était à Vienne, passa par Nuremberg. L'on était alors à l'époque légendaire en Allemagne pour le chevalier qui descendre à l'hôtellerie du Cygne, et qui, logé au foin, où, par hasard, logea le chevalier de Francfort. Celui-ci qui, comme nous l'avons vu, quelques années auparavant condu-







## BIBLIOGRAPHICÆ.

es bateliers à s'arrêter. «  
) , mit tout le monde en «  
Poppart examinent de «  
concluent contre le meur  
contre l'ingratitude d'un  
on père, *malgré les vin*,  
*laisser*. Ces dernières  
et la population. « Plusi  
prenant que ce meunier  
un héritier, vinrent lui  
ariant de les vouloir adop

rive à Oberlohnstein, à des  
minations du meunier red  
ice ; il requiert la force p  
oit en état d'en faire la dé  
au bout du fusil, sont ch  
re qu'une femme qui ava  
ût déclaré, après avoir été  
ce dernier, bien que ress  
unier, était un peu plus  
r est dépouillé de ses p  
e morale la persécution  
moment que commenç  
e l'abbé.

aisons de l'ancien temps l  
du confortable. Le pauv  
rie et mal hantée de sor  
out de ses épreuves. La  
lle de la meunière, que  
t qui crut également rec  
religieux qui l'accompa  
eussent déclaré, après l'a  
oins douteuse. La croya



LOGRAPHIC.

publique (l  
' et contre  
les papier  
urait assass  
qui n'allait d  
bûcher. On  
er la mess  
e le jeune,  
ié prêtre,  
i expliquait  
ses dénég  
e, obéissant  
ourse de c  
'acheter la  
l'attendre l

blentz et d  
voir été que  
ne reçut la  
r de la beff  
près de Ma  
urent confr  
pas donner  
ier, toujours  
aignant les  
ses revend  
ndre qu'il  
ce désaveu  
ialité écriv  
certitude  
er. Un moi  
meunier et  
astique se  
mps, l'abbé



## LE BIBLIOGRAPHICÆ.

abbé n'est-elle pas encore épuisée de sa prison et employer ses premiers efforts à mettre ordre à sa santé fortendues de toute espèce qu'il avait éprouvées, soit dans sa seconde détention, soit dans sa première. L'abbé, par sa satisfaction du meunier et à son profit pécuniaire. A cet effet, il ajouta qu'il demeura à Coblenz occupé à ses affaires nécessaires : mais ce n'était pas tout. L'abbé n'avait pas accepté la proposition de l'abbé. L'on persistait généralement à le considérer comme un meunier, nanti (Dieu sait comment). L'on publiait que les deux frères étaient des témoins soudoyés et, par conséquent, on faisait remarquer leur conduite. L'abbé avait fait partir en avant par son frère la prochaine visite. Arnet, il faut le reconnaître, encourageait ces bruits. Une fois le danger où pouvait l'avoir jeté par ses fonctions sacerdotales, l'opinion publique encouragée à alléguer sa paternité. De ce fait, il était de réunir les éléments nécessaires à sa défense, en réponse aux citations faites devant les juges de Coblenz, son titre de sujet de l'électorat de Trèves. Cette occasion, échange de notes avec les juges de Coblenz, résultat fut d'obliger le meunier à se défendre devant les juges de Coblenz, mais là il se trouva en défaut. La défense qui consistait à nier tout lien émanant de son initiative, fut rejetée. L'abbé à Oberlohnstein, pour ne pas d'ailleurs avoir payé les frais, et pour ne pas le l'officialité de Trèves, dans le cas où il irait à Coblenz, les actes de rigueur exigés par son arrivée dans cette dernière



## E BIBLIOGRAPHICÆ.

parole à l'historien qui raconte  
(1) meunier ayant perdu sa  
et obligé de poursuivre son  
règle du droit qui dit :

*regula juris est negandi.* » Il continua à se retrancher dans son système de défense qui consistait à rejeter sur le compte de l'officialité de Trèves, sinon tout au moins la plus grande partie des poursuites exercées contre l'abbé.

L'on en était à ce point du débat lorsque le meunier apprit une nouvelle « qui (2) le mit fort en désordre » n'était rien moins qu'une lettre du jeune Arnet lui-même (enfin!) annonçant sa prochaine arrivée. Cette lettre apportée par un ecclésiastique venant de Rome qu'il avait prêté en même temps trente *scudi* qu'il avait prêté au meunier pour faire son voyage. L'on voit

à ce premier moment, relativement à son abbaye rendre compte de ce qui avait été fait sans l'autorisation de l'abbé et ayant réussi à se justifier de sa présence, mais tout porte à croire que l'absence de ce fait a produit l'espèce de remords que le meunier, par sa ridicule obstination, jure épanchements.

Le débat pendant lequel le meunier, depuis deux ans, ne pouvait procéder. Bien que le meunier n'eût pas le degré de juridiction, il fut obligé de se résigner à entrer en arrangement avec l'abbé en l'année 1731. Il fut convenu que Karger renonceroit à tous les droits et que le meunier Arnet payeroit une somme d'argent ; c



## NOTE

TRACES DES FLANCHES

SIA REGES ET

Cologne, 1591.

(la latine et  
quement en la  
ancs destinés à  
s ont été tirés

: d'exemplaires  
t de Charles I

Ce médaillon a été gravé, comme  
avant la publication du livre de Clé  
avait fait graver par Woeiriot tous

: ducs d'Austr  
pas publié du  
om. Calmet, B  
près la mort  
iva son manu  
iva en même  
en fit faire un  
traduction fu  
latine; mais  
des exemplair  
lition français  
les médaillons  
re des besoin

omme l'imprime  
icatoire, traduite  
ise, est signée : F



## ES ET DUCES.

u texte latin, et qui  
tirages du texte  
poque, on a remp  
Louis le Débonnair  
pour combler la l  
it de Lothaire II,  
et ensuite pour s

ons que les exem  
le Louis le Débo  
ge 53.

ins, outre l'exis  
vèle incontestabl  
est également ca  
, par un errata qui  
disparu dans les ti

ent pas l'errata fin  
iplaires de cette  
e latin se recontr  
III, qui doit se  
r celui de Louis  
t se trouve ainsi  
cette double rép  
t Théodoric III e

ment momentanée  
tirage dont il vie  
sa place naturelle  
même dans les ex  
lothaire remplace  
ns dire cependant

dans notre exemplair  
ppartenu à M. l'abb  
ibliothèque du Musé



## ASLÆ REGES ET DUCES

recomplets du frontispice  
de ces exemplaires a  
sité l'impression des li

cherche à déterminer d.  
le tirage des planche  
19, nous croyons pou  
que ce tirage a dû avoir  
ues années après. En  
u à l'égarement du méc  
daillon se trouve à sa  
datés de Cologne, 16  
s derniers tirages por

ssus acquiert un nouvea  
se rappelle que l'édit  
ec des gravures en bo

Voeiriot avaient encore  
ction d'Épinal n'aurait e  
robable que les cuivres  
année 1617. Il ne faut  
emplaires datés de 161  
arler, une édition pour  
érieurs pour les épreuv  
rencontrent moins facil  
te.

souvent des exemplaire  
française dans lesquels  
in et transformée en 1  
e même sur certains e  
de Charles III à la  
ette addition que par u  
oir rafraîchir sa marche  
eune édition de 1593.  
at signé le frontispice,



à Lyon, et cette rubrique peut  
e celle de Cologne. Le doute  
d'impression de ces deux ou-

c'est que si leur impression a  
a point été, ostensiblement du  
s III. Ce prince, toujours pru-  
s 1591, à négocier son accom-  
qui fut réalisé en 1594. Dans  
as voulu se compromettre en  
États des livres rappelant les  
a descendance de Charlemagne.  
itude sur le lieu d'impression  
rare, mais dont les exemplaires  
très-difficiles à rencontrer, il  
ractères distinctifs des premiers  
euvent se résumer ainsi qu'il  
tin et français.

*te latin.*

arles III, à la toque (p. 129 et  
). Lorsque, dans les exemplaires  
ait du même prince qui le re-  
quante ans et sans toque, a été  
ue, il convient de faire enlever  
et de le placer en regard du  
emplaires dits à la toque sont  
core lorsqu'ils contiennent le  
s uns et les autres portent la

héodoric III à la page 27 et l  
toque, mais tiré sur le feuillet  
è, qui se rencontre aussi dans  
re de celui qui était destiné à  
que. L'errata final a disparu,







## RÉVOLUTIONNA

les Gémeaux,  
des frères,  
mes amis.

s de Jupiter,  
re alloient en ense  
le sort  
e Castor,  
pour nos frères,  
mes amis. »

avait eu pour «  
les misérables qui versaient à torrents le  
las! elle n'empêc  
n 1793 à la Bourb  
germe d'une mal  
ès le 9 thermidor,  
èvre, devenu dans  
, Sceaux-*l'Unité*. ]  
omme André Chén  
res, la main du b  
t de la Révolution  
ous avons enregistré  
connaître, ne sau  
persécuteurs que  
nnête homme et

avons extrait cett  
*otique ou choix d'h*  
*et rondes civiques*  
*ont paru depuis la*  
III, in-18 de 236  
en dire un mot, ca  
et-le-Duc dans sa  
ie nous paraît pas  
ien gratuitement  
neil se distinguait  
ous est pas possib



## PRIX COURANT DES LIVRES ANCIENS

### REVUE DES VENTES.

BATEAU D'HÉRY. — 21 et 22 janvier (1844). Collection peu nombreuse de . . .  
provenant en grande partie de la bibliothèque  
de la Vallière et dont voici les principaux

de Roze. *Paris, Galiot du Pré, 1531; in-folio*  
veau marbr. — 275 fr.

de Saint Thomas. *Imprimé vers 1490; in-4*  
sur bois au verso du titre, veau marbr. . .  
re, n° 544. Mouillures. — 250 fr.

Charles septiesme, par maistre Mârcial de P  
in-fol. goth. à 2 col. fig. sur bois, mar.  
rel.) — Exemplaire la Vallière, n° 284  
de Ph. Desportes au titre. Quelques piqûres

Élément Marot. *Imprimé à Paris par Anthot*  
*oppie de Greffius de Lyon. S. d.; pet. in-8*  
figures sur bois, mar. bleu, fil. doublé de mar.  
l.) — Édition très-rare. Exemplaire la Vallière  
140 fr.

des dames de la court, par Claude Col  
1544; in-4, réglé, cart. — Première édition  
de la bibliothèque la Vallière, n° 3053, av  
Baluze. — 660 fr.

signol. *Paris, Gilles Corrozet, 1546; pet. in-8*  
ital. veau marbr. — Ce petit volume est . . .  
qui le prouve la demande faite au prévôt  
et de vendre ce petit traité, par luy con  
la Vallière, n° 3117. — 715 fr.



DE LIVRES ANCIENS.

Exemplaire la Vallière, n° 3360, ve

revin. *Paris, Barbé, 1662*; i  
r.

vertueuse Susanne. *Rouen, A*  
in-8, fig. sur bois au titre, ms  
— Exemplaire du duc de la  
des plus rares. — 165 fr.

Iolière. *Paris, 1682*; 8 vol. in  
niforme; un nom gratté sur le  
35 fr.

çois Rabelais, avec des rema  
Picart. *Amst., 1741*; 3 vol.  
laire. — 305 fr.

eil. *Paris, 1726*; 2 vol. in-4,  
tr. dor. — Magnifique exem  
d'Hoym, avec l'aigle couronn

Voltaire. *De l'imprimerie de l*  
84-89; 70 vol. in-8, gr. pap  
— 660 fr.

isles nouvellement trouuees  
ierre Martyr. *Paris, par Sim*  
— Volume rare. — 710 fr.

on de Charles le Quint em ||  
le Argiere. || La Description d  
eur en Afrique contre la || v  
eur de Langest, tra || duiete d  
'à Paris en la rue Saint Ja-  
brochets, par Be- || noist de  
!); pet. in-8 goth. avec 3 g  
l. — Édition non citée du  
ant, chevalier de Villegaigne



**VRES ANCIENS.**

. historiques de la  
fol. veau porph.  
planches. — 23

l'eau-forte, d'api  
se. (*Anc. rel. au*

rvelles de Margu  
ol. in-8, v. m.  
rg. — 295 fr.

re, par Pinard,  
-1778; 8 vol. in  
e conservation. -

—

**HE AUDENET. —**  
*'echener, librain*

fêtes. *Paris, Cu*  
dor. doublé de m

*is, L. Curmer, 1*  
art., ornements  
e tabis, tr. dor. —

lenry de Riancey  
é de moire tr. do

J. Temminck. 1  
vert. — 205 fr.

nce. 1848-1851  
dor. non rog. —

adolphe Moreau.  
uge doré en tête

de la monarch  
nte, en 2 vol. gr



Le Nain jaune réfugié, par une société  
vol. *Paris*, 1813, et *Bruxelles*, 1816; ens.  
res allégoriques coloriées, demi-rel. toile.

tôme avec des remarques, par Le Duchat.  
vol. in-12, portrait; mar. rouge, fil. tr.

, par Dreux du Radier. *Paris*, 1777;  
portraits gravés par les soins d'Odieuvre,  
eliure). — 230 fr.

ve. *Paris*, 1833-34; 3 séries en 20 vol.  
auve, non rogn. — 319 fr.

neslange curieux; 20 vol. — La nouvelle  
*Haye*, 1749-1754; ens. 36 tomes en  
el. toile non rogn. — 80 fr.

Fontaine. *Paris*, 1753; 4 vol. in-fol. v.  
cherchée pour les figures d'Oudry. —

un vol. in-fol., relié en mar. violet, tr.  
Recueil important de 54 lettres autogra-  
rouve au catalogue. — 1000 fr.

CABINET DE M. M<sup>\*\*\*</sup>. — 9 février.  
re.) Réunion de livres curieux sans  
tant pas les caractères d'une collec-  
uit 23 721 fr. Voici les principales

lié en velours rouge. — Manuscrit sur vé-  
le, composé de 12 feuillets pour le calen-  
ets pour les prières. — 1900 fr.

Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse  
à Saint-Denis, le 21 d'aoust 1670, par

BIB)

iet. *A*

".

'hère

e Nav

'acqu

origin

e et t

nonc

sire J

z. *re*

Églis

e). *A*

y.) .

raste

ruyè

'u.) -

l'int, .

'iure

arot.

r, (*M*

de

(*Anc*

i siet

; in-

l. de

r. in

ns sa

Dorat. *Paris*, 1773; in-8, fig. de Marillier, dor. (*Rel. anc.*) — Exemplaire en grand papier. Belles épreuves. — 263 fr.

ardes de Vadé. *Paris*, Defer de Maisonneuve, m. fil. tr. dor. — 112 fr.

le P. Corneille, revu et corrigé par l'auteur. *Paris*, et se vend à Paris, 1660; 3 vol. in-8, figurés, v. b. — Édition rare et bien complète. Elle est des pièces publiées jusqu'en 1660. — 405 fr.

Clémence d'Auguste, tragédie (par P. Corneille; pet. in-12, front. gr. mar. r. dos orné, Gautz-Bauzonnet.) — Première édition in-12, l'année que l'édition originale in-4. — 115 fr.

Scène lyrique de J. J. Rousseau, mise en scène. *Paris*, 1775; in-8 demi-rel. — 151 fr.

de M. Fr. Rabelais. *S. l. (Els.)*. 1663; 2 vol. in-8, citr. fil. tr. dor. (*Chambolle-Duru.*) — 195 fr.

Contes à rire. *Cologne*, 1722; 2 vol. pet. in-8, tr. dor. (*Rel. anc.*) — 159 fr.

Poliphili. *Venetiis.... in ædibus Aldi Manutii* (1495); in-fol., nombr. fig. sur bois, v. br. com. — Exemplaire avec la devise de Grolier ajoutée au titre, quoique l'exemplaire ne lui ait pas appartenu. — 150 fr.

Gulliver, par Swift; trad. en françois. *Paris*, 1727; Le Nouveau Gulliver, ou Voyage de Jean Gulliver; trad. de l'anglois, par M. l'abbé Desfontaines. *Paris*, 1730; 4 vol. in-12, fig. mar. r. jans. tr. dor. — Édition originale de la traduction française. — 150 fr.

Ouvrages, publ. par Beaumarchais. *Kehl, Société* 1784; 70 vol. in-8, v. rac. *Figures de Mo-*



70-1786; 15 vol. in-4, portr.  
'rmes) (*Hardy-Mennil*). — Bel  
; nullement effacée par la réim-

e, par le R. P. Daniel. *Paris*,  
rouge, fil. tr. dor. (*aux Armes*)

—

MODERNES, PROVENANT DE LA  
E DE VILLAFRANCA. — 25 fé-  
re). Un certain nombre de  
liures les chiffres et les ar-  
principales adjudications :

de Lemaistre de Sacy. *Paris*,  
vol. gr. in-fol. maroq. rouge,

; relié en 3 vol. gr. in-4, mar.  
dor. fleurs de lis. (*Lortic.*) —  
perbe reliure, avec les chiffres  
le comte de Villafranca. —

in-fol. max<sup>e</sup> de 189 ff., vélin,  
e; rel. sur ais en bois. —

du quinzième siècle, in-fol. max<sup>e</sup>  
is en bois, clous et armure. —

du quinzième siècle, in-fol.  
utiales; rel. sur ais en bois,

ème siècle, in-8 de 112 ff.,  
r., fil. tr. dor. (*Anc. rel.*) —



ANT DE LIVRES ANCIENS.

ollection de divers ouvrages c  
; politique en vers et en pro  
t in-8, mar. vert fil. comp. tr.

nes illustres de l'ordre de St  
. Tournon. *Paris*, 1743-49; 6

illicanum, labore Andreæ D  
37; 2 vol. in-fol. front. demi

énéalogie des dieux. *Imprim*  
ol. goth., figures sur bois, m

ires; 4 tomes en 2 vol. in-4,  
hes, mar. rouge, tr. dor. (

; vocant catholicon, edita a fra  
dinis fratrum predicatorum (*At*  
à compart. de couleur, doublé  
dor. dans un étui. (*Superbe*  
précieuse, imprimée à Stras  
n. Elle se compose de 370 fe  
re. (Voir le *Man. du libr.*, t.  
de la plus belle conservation,  
ure pour laquelle M. Lortic a  
e classe à l'Exposition de l

oires, 1550; en 1 vol. in-fi  
r. tr. dor. (*Lortic.*) — 230 fr

par Cassini; 175 cartes colle  
13 étuis. — 145 fr.

nstrelet ensuyvant Froissart.  
ult; 3 tomes en 2 vol. in-  
l. tr. dor. (*Lortic.*) — 1105 fr

579. Histoire généalogique et héraldique des pairs de France, par le chevalier de Courcelles. *Paris*, 1822-23 ; 12 vol. in-4, demi-rel. veau ant. — 340 fr.
602. Hystoire agrégative des annales et chroniques d'Anjou, par Jehan de Bourdigné. *A Paris, par Antoine Cousteau, l'an mil cinq cent vingt et neuf*; in-fol. goth., mar. rouge, fil. à comp. tr. dor. (*Lortic.*) — 405 fr.
703. Dictionnaire de la noblesse, par de la Chenaye des Bois. *Paris*, 1770-1778 ; 12 vol. in-4, demi-rel. veau gr. — 360 fr.
711. Trésor de numismatique et de glyptique, gravés par Achille Collas, sous la direction de Paul Delaroche, Henriquel Dupont et Charles Lenormand ; 20 vol. gr. in-fol. planches, demi-rel. toile. — 531 fr.
- 

## NOUVELLES ET VARIÉTÉS.

---

BIBLIOTHÈQUE DE SAINTES. — M. L. Audiat, bibliothécaire-archiviste de la ville de Saintes, a publié un *Rapport sur la reconstitution de la bibliothèque de la ville de Saintes*, consumée par un incendie dans la nuit du 11 au 12 novembre 1871. Ce rapport contient l'histoire de la Bibliothèque détruite, et un exposé des démarches faites pour reconstituer ce précieux dépôt que la ville de Saintes avait eu le bonheur de voir brûler, comme l'a dit un jour M. Jean Macé, directeur de la *Ligue de l'Enseignement*, dans une conférence faite le 8 février 1872. Les richesses historiques et bibliographiques de la bibliothèque de Saintes sont à jamais perdues ; mais, à force de persévérance, on est parvenu à diminuer l'étendue de la perte et à reconstituer un fonds d'ouvrages imprimés. La ville de Saintes, qui avait plus de 22 000 volumes, en possède aujourd'hui 14 900 ; seulement, hélas ! la valeur en est bien différente.

DÉPARTEMENT DES LIVRES IMPRIMÉS  
contient à cet égard, dans son  
s détails qui nous semblent offrir  
philes. Nous en placerons ici une

il s'agit contenait 235 000 vo-  
Il n'y avait aucune proportion  
s classes. Quelques-unes étaient  
es ou même nulles. Durant les  
la somme annuelle consacrée à  
primés avait été en moyenne de  
épôt légal avait donné également  
1873, on a constaté la présence  
000 livres sterling sont, chaque  
chats, et le dépôt qui fournit  
est une fois élevé à 31 863.

Le Parlement vota 10 000 livres  
ons; mais en 1848, la situation  
nanque de place, par suite des  
n avaient été entreprises, firent  
000 livres sterling; il descendit  
le moyen, pendant les neuf an-  
6, M. Panizzi fut nommé biblio-  
ux furent poussés avec activité;  
suffisant pour loger 1 500 000 vo-  
00 livres sterling fut rétablie, et  
été maintenue.

ajoutés à la bibliothèque depuis  
529 803.

ix acquisitions nouvelles est di-  
: achat de bons ouvrages nou-  
; acquisition de livres rares et  
vente; compléter les diverses  
s ouvrages anciens ou modernes  
est difficile de rencontrer. Dans  
est dirigé vers les catalogues des

J BI

prod

nt,

Dani

de

é sa

été

*mo*

ilus

l ve

n, é

uis e

nt r

nsi c

res

allen

l (o

xiq

sar

ell c

ver

n en

: au

ux.

ren

et de

rit,

ioth

ges

de c

e co

emp

est l

ouver

er ui

naise consiste en 4840 volumes; c'est  
mée à Nagasaki l'intelligent Siebold,  
sur la frontière de cet empire alors  
mé aux Européens; elle est au moins  
nière qui est conservée à Leyde. Le  
musique, qui en 1845 était des plus  
aujourd'hui 11 500 volumes des œuvres  
inents de tous les pays.

joignez de belles collections de livres  
useum (celle de Banks, si riche pour  
elles de Georges III, du docteur Cra-  
nas Grenville, etc.), et on verra qu'il  
e la Bibliothèque nationale de Paris  
ls, soit en mesure de lutter avec le

Museum dépense 7000 livres sterling  
a somme peut paraître bien élevée, et  
suffisante.

erveille de l'établissement c'est son  
0 volumes sont enregistrés, et tout ce  
tement inscrit; chaque nouveau titre  
inventaire qui, tout en conservant un  
igoureux, est capable d'une extension

nplit maintenant 1522 volumes, avec  
s. Placé au centre de la salle de lec-  
étendue de rayons de 312 pieds an-  
ètres).

son étendue en apprenant que le cha-  
eul 27 volumes, et n'offre pas moins

ise, et ce choix devait contenir 180 000 vo-  
le plus illustre des poètes français du siècle  
virtuelle épître :

pliments, charmant roi de la Chine,  
onc assis sur la double colline,...



## LE VARIÉTÉS.

### LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

On lit dans la *Chronique illustrée* :

« Un fait des plus graves et qui intéresse tous les lecteurs, tous les libraires et toutes les personnes qui s'intéressent de curiosité, s'est passé samedi dernier à la vente de la bibliothèque de M. Dancoisne.

Dans cette vente figurait, sous le numéro 228, un magnifique manuscrit in-folio des *Décrets et Canons de Gratien*, enrichi de 621 miniatures, dont 81 grandes et 540 petites, d'exécution hors ligne.

Samedi, à 2 heures, au moment de l'exposition, un commissaire de police, accompagné d'un huissier, est venu saisir et revendiquer ce précieux volume qui appartenait à la Bibliothèque nationale.

Cette saisie a eu lieu au nom de M. Taschereau, directeur de la Bibliothèque nationale, en vertu d'un décret de référé, et l'exploit dit : que ce manuscrit appartient à notre grand établissement bibliophilique ; de l'énonciation d'un reçu donné par M. Charlot, bibliothécaire de Troyes, en 1804, au bibliothécaire de Troyes ; que ce manuscrit a été volé, et qu'il n'est parvenu à la Bibliothèque nationale qu'après un coup d'autres ; qu'il est relié en velours noir (et non en cuir de Russie, d'une reliure moderne au dix-huitième siècle), et qu'il est orné d'un frontispice (celui-ci est caché par un feuillet blanc).

Or, le Manuscrit de Gratien de la vente Dancoisne a été annoncé plus de quinze jours avant la saisie en qu'il n'a porté absolument aucun signe indiquant qu'il appartenait à la Bibliothèque nationale ou à un autre établissement public de l'État.

Voici son origine authentiquement connue. Le Manuscrit de Gratien a été vendu en juin 1873, à Haymarket, près Londres, aux enchères publiques, par suite de la vente du célèbre amateur britannique, M. H. Perkins.

La vente Perkins a eu un retentissement européen.



nt imprescriptibles, et par conséquent, lors-  
ion de ces livres, la prescription de trois ans  
ode civil ne peut être invoquée.

BIÈQUE LA FONTAINE. Un bibliophile nous a  
ièrement sur la destination qu'il voudrait  
partie de sa bibliothèque consacrée à la Fon-  
ollection importante et unique se compose :

1° d'une série presque complète de toutes les éditions des  
fables de la Fontaine ; 2° de ses fables, traduites en patois  
iciennes provinces de France ; 3° de nombreuses tra-  
ns en langues étrangères ; 4° des ouvrages relatifs  
bles de la Fontaine, ainsi qu'à l'auteur : commen-  
études, etc. ; 5° enfin, de tous les fabulistes anciens  
lernes, français et étrangers, qui servent de cortège  
vre de notre fabuliste national.

erait difficile de peindre l'admiration que professe  
a Fontaine cet honorable collectionneur : c'est de  
usiasme, c'est presque un culte. Il a confectionné  
me des catalogues, des répertoires, des classements.  
est fort âgé, et il frémit à la pensée que sa collec-  
vorite peut être dispersée. Il en prévoit la probabi-  
pour éviter ce qu'il considère comme un malheur,  
trait la léguer.

s, à qui? question peu aisée à résoudre. Léguer une  
hèque paraît être chose facile ; il n'en est pas cepen-  
insi. Cet ami zélé, ardent de la Fontaine, avait  
d songé à Château-Thierry, patrie de notre fabuliste.

bien là que cette collection spéciale devait être re-  
e et religieusement conservée. Malheureusement la  
ne inspire sans doute plus d'intérêt à Calcutta qu'à  
u-Thierry. Le conseil municipal ne s'est pas encore  
à acquérir la maison de la Fontaine, monument qui  
e Château-Thierry, et qui doit être la propriété de la  
Une inscription commémorative sur la façade, et la  
hèque la Fontaine à l'intérieur, seraient la consécra-

## BULLETIN DU BIBLIC

es gloires littéraires.  
onds pour l'achat de  
e à titre gratuit : c'

uteurs que nos gran  
empressement leurs  
ette collection unique  
nt, au milieu des t  
ient, cette collection  
endre à occuper la p  
dans la maison de l

LE BIBLIOTHÈQUE DE I  
sédait une des belles  
t réduite en cendres  
ministration municipa  
ée de former, non t  
collection de livres c  
hôtel Carnavalet dé  
que est aujourd'hui t

M. Jules Cousin, le  
mé bibliothécaire. A

Cousin offrit à la vi  
mpes, qui formèrent  
ement vingt-cinq mill  
duit de dons volonta  
d'un crédit annuel v  
rs des livres sur Par  
spensables à l'étude  
phies, historiens de  
umes, à la disposition  
que spéciale de l'his  
rminé, est clair et c  
e pour l'hôtel Carnav  
eine.

DE LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE BORDEAUX. L'impression des manuscrits de la bibliothèque municipale momentanément suspendue, vient d'être reconfiée à M. Jules Delpit, est publiée aux frais de la ville. Elle formera un volume in-4°. Nous avons copié de la traduction de *Tite Live*, par M. de La Harpe, version plusieurs fois réimprimée; mais nous avons aussi un certain nombre de miniatures d'une grande valeur. Nous citerons aussi une traduction de des *Aphorismes* d'Hippocrate, avec des notes de M. de La Harpe, et du *Peregrino* de Jacques Caviceo, roman et moral, dont la traduction française eut plusieurs éditions, au commencement du seizième siècle. Les manuscrits relatifs à l'histoire locale offrent

assez d'intérêt.

Le Conseil municipal de Bordeaux a voté les fonds nécessaires à la publication de documents relatifs à l'histoire de cette ville. Plusieurs ont déjà été publiés. Deux autres vont paraître; un d'eux, qui sera prochainement consacré à la topographie de la ville au quatorzième siècle, chaque rue, chaque place est désignée et illustrée de documents de l'époque. Ce travail est confié à un archéologue justement renommé.

M. Soulie, bibliothécaire de Pau, a retrouvé un livre resté inconnu des bibliographes et de tous les bibliographes; il l'a réimprimé à Pau, 1874, gr. in-8 de même titre même de l'original : *L'Apocalypse ou la vision de Jean mise en vers francoys avec les prières de David, l'Oraison dominicale en vers et autres belles choses, par Augier Gailhabastens en Albigez. A Tulle, par Arnaud*. Les vers de ce poète-ouvrier sont fort

## BULLETIN DU BIBLIOPH

On remarquera également  
laillard au roi de Navarre, c  
Du Bartas, de Ronsard, de  
V et du *Rodiez de Rabastens*

PAGES. — Un bibliophile angl  
Botfield, eut l'idée de publier  
de préfaces mises en tête de  
ues. On sait quelle est l'ext  
parfois on n'en connaît plus  
préfaces renferment souvent  
attestent l'existence de divers  
isparus) qui ont servi de bas  
introductions ne sont parfo  
s; les plus remarquables  
plus illustre des typograph  
ession des sentiments les plu  
style est simple : le desir  
s'y montre avec énergie; Ald  
au moins mille exemplaires  
aux acheteurs de lui prêter  
n mesure d'en imprimer davi  
emier volume de son *Aristo*  
e propager l'étude de la litté  
létourner les hommes des ho  
ner ainsi la paix en Europe.  
servons dans une dédicace d  
de Bergame, la pensée que  
iquer à la révision des textes  
phe qui émettait cette opini  
n avant de son époque.  
damment des classiques grecs  
opris dans son recueil les pre  
s et des dictionnaires; il a  
'glotte d'Alcala; et celle qu  
n *Nouveau Testament grec*.

## NOUVELLES ET VARIÉTÉS.

res a eu l'idée de reprendre le travail en lui donnant une autre direction qui dans les préfaces et dans les productions des écrivains français est à présenter de l'intérêt historique et quelques détails curieux. L'idée est bonne qu'elle soit exécutée de façon à offrir au public lettré auquel s'adressera ce

nous ne quitterons pas le livre de M. remarquer avec lui que sur 10 000 publiés au quinzième siècle, plus de la moitié en Italie. Venise marche en tête avec Rome en produit 925, Milan 629, Florence 598; une cinquantaine d'autres cités possèdent des imprimeries. Après l'Italie, l'Allemagne obtient la palme : on compte jusqu'à ce jour à Cologne, 382 à Nuremberg, 348 à Augsbourg, 134 à Mayence. Paris livre 526, Strasbourg 526, Bâle 320, Deventer 200. On voit qu'une grande activité régna dans le Nord. En Angleterre, pendant cette période, on n'imprime que 130 livres, dont 130 à Londres, 7 à Oxford. On ne connaît aucune édition d'ouvrages de grammaire imprimée en France. Ce ne fut que plus tard que la typographie française se releva.

re à l'*Edinburgh Review* que nous en donnons quelques détails relatifs à la Bibliothèque impériale de Paris. Celle-ci doit son origine et une partie de ses richesses à des spoliations. En 1711, le roi germe des livres qui tombèrent aux mains de son vainqueur lorsqu'il conquiert la Courlande. En 1712, les nombreuses collections formées par le comte de Zaluski, et par son frère le comte de

les Russes s'en emparèrent, lors du premier  
logne. Après les événements de 1830, ce

rigueur; les bibliothèques

celle des Jésuites à

Varsovie, furent trans-

férées à 150 000

ouvrages ont contri-

buer à Pétersbourg un

grand temps et qu'elle n'

l'histoire sont larges

et naturelles, la philo-

sophie présente des lacunes

entièrement comblées

par la présence de 45

. En 1859, un autre

est parvenu des doubles

originaux, cartes ou pièces

d'années, les accrois-

sent une semblable

de 1 100 000 volumes et

la salle de la Biblioth-

èque de lecture, fré-

quentes; elle est ouverte

du matin à 9 heures

à 3 heures. Une sa-

les. Le catalogue et

sont inscrits sur des

volumes. C'est un

fois, un bibliophile

Russie, crut s'ass-

l'inscription des ou-

---

E LETTRES INÉDITES

COLAS RAPIN.

1606-1607.

Les lettres de Nicolas Rapin, vraisemblablement inédites, ont été copiées par nous sur les originaux qui se trouvent à la Bibliothèque nationale, section des manuscrits (collection Du Puy, vol. 700, feuillets 196-199). Elles renferment d'intéressants détails de biographie et d'histoire littéraire, et portent toutes la suscription suivante : *A Monsieur, Monsieur Du Puy, advocat en Parlement, à Paris*. Ce Du Puy n'est autre que le célèbre érudit Pierre Du Puy, garde de la bibliothèque du roi, né à Agen le 27 novembre 1651, à l'âge de dix-huit ans, voyez sur lui l'ouvrage de Nicolas Rigault, *Petri Puteani regi Christianissimo vita, cura Nicolai Rigaultii*. Lutetiae, sub Ciconiis, MDCLII (1652) in-4 de 314 pages, plus 1 feuillet non numbré. (Ed. T.)

3 DE NICOLAS RAPIN.

I

grand playsir que j'aye en ma solitudo  
oy que mes amiz se souviennent d  
t amiz de telle estoffe que vous, qu  
se par opinion à m'aymer. Je dy pa  
science qui me represente nayvemer  
e je suys, me faict quelque foyz roug  
si loing de ce que beaucoup de ger

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE

estiment de moy : et toutesfo  
nperie si je pouvoy si bien j  
ar silence de bonne mine j  
ette reputation. Mais quan  
et et au bonte hors, c'est la pitié de se veoyr  
ut à un coup du rang qu'on a tenu quelque  
tost par bonheur et grace du ciel que par me-  
ecy, monsieur, par ce que vous desirez de moy  
se par escrit qui responde à l'honneur de l'obli-  
j'avoy à Monsieur votre pere (1), tant pour sa  
ce que pour l'estime qu'il faysoit de moy. A l'une  
atisfayre par un tesmoignage tel qu'il peust  
a mauvais, qui protesteroyt de ma devotion à  
, et au service de sa posterité : mais à l'estime,  
ne pouvoyent se desdire, vous qui estes ses  
iges (2), ne le passeriez pas ainsi et auriez re-  
cela seul son esprit si net et judicieux se fust  
oyr. Et ce seroit encor le j  
randz personnages qui vive  
s vertuz et merites, quan  
jars enroué me mesler de  
ui chanteront ses louanges  
rvays discours tend à m'e.  
e protester que ce sera av  
t que ma crainte et la deffia  
gnoy mieulx que nul aultre  
iet en cette harmonie fu  
tres consertent à son honn  
ir de mon desir me faict ecla  
et de musique, vous l'atrik

Du Puy, conseiller au Parlemen  
embre 1594, à l'âge de 49 ans.  
Du Puy et Jacques Du Puy, fr  
r.  
lu tombeau de Claude Du Puy, qu  
. *Amplissimi Claudii Puteani tumu*  
: 75 pages.

plaire, aymant mieulx courir le risque  
d'ayr poëte et dementir ce qu'on en a  
demourer taché d'ingratitude à une si  
se race que la votre. Je n'auray jamais  
tente et sollicite mon esprit à vous ren-  
e. Je suys pour le present bien mal,  
e tierce qui m'a travaillé sept grandz ac-  
ays encor point remiz au point de ma  
n : mais j'espere que le temps me forti-  
resiste, qui est mauveys guerisseur de  
l'avez parlé d'un escrit de Rome sur l'e-  
Romains (1) : Monsieur Castrin (2) ne  
e. Si votre loysir portoit de nous en en-  
de cette gentillesse satirique qu'on dict  
xcommunication des Venetiens, vous  
guerison.

*crisina*, dont l'auteur me semble [estre]

En resvant durant ma fievre, ce disti-  
sur le sugect que vous desirez, et il  
resentement :

probitas, legum prudentia, virtus,  
acent tumultu quo, Podiane, jaces. »

eani : mallem Podiani : nam à Podio  
leo credo vobis nomen, cum scribatur  
e Puy en Auvergne, le Puy Notre-Dame.  
tones vocant le Peù. »

de l'empereur d'Allemagne Rodolphe II.  
t secrétaire de la chambre du Roi. Rapin l'ap-  
y et lui dédie sa traduction en vers de la 1<sup>re</sup> sa-  
race : « Qui fit Mæcenæ ut nemo quam sibi sor-  
latines et françoises de Nicolas Rapin, 1610, in-6,

uteur de l'*Euphormion*, Jean Barclay.  
imprimés à la page 33 du livre : *V. Amplissimi*  
s, 1607, in-4.

LETIN DU BIB

ablement les  
comme à vous

elle et devotien

Fontenay-le-Co

A Mon  
sieur Du Puy  
avocat en Pa

A  
sur cire rouge  
acés.

## II

et response à  
fayre ce que  
lus envie de fa  
ce qui a faic  
dont je me se  
ne lairray je  
t à mon devoi  
et et vous en  
que je les j  
moins mauvay  
qu'ilz ne sont  
nt de belles p  
solée : mais

dans le tombeau  
n les retrouve d.  
Pierre Chevalier

est pertinente. J'ayme mieulx descouvrir  
u'estre accusé d'ingratitude, et de m'estre  
le monde chantoyt les louanges d'un per-  
tant honoré. Vous recevrez donq, s'il vous  
part ce temoignage de ma devotion à ses  
et de mon affection au service de sa poste-  
us d'en disposer, ou de luy donner quel-  
que coing entre tant de belles fleurs, ou de le supprimer  
du tout. Le cri d'un jars n'empeschera pas la douce har-  
ygues : il me suffira (quelque risque de  
je puyse encourir) que vous congnoyssiez  
is complayre en me desplaysant, et que  
en cet effort que de vous persuader que  
t,

is affectionné et obéissant serviteur,

N. RAPIN.

2, ce xv juillet 1606.

gault (1) et Chrestien (2) jectent l'œil  
la jugent mettable, je seray assez fort  
eres le reste. Je vous supplie leur en  
nes humbles recommandations à leurs

uscription qu'à la lettre précédente.)

### III

tres me sont pour beaucoup de raysons  
euses, mais principalement par ce que  
dive candeur de celuy duquel vous tenez  
'ai tant aymé ses vertuz que j'en ayme-  
ines qui sortiroient de sa souche, mais

1, fils du poëte Florent Chrestien.



## IV

veulx pas vous fayre de longs rem-  
 papier, sur votre papier : car j'en u  
 trop cher. Je vous prie croire seule  
 at en tant de playsir d'une ordonnan  
 ion du Roy, comme j'en ay eu de  
 vous remercie, et vous asseure qu'il  
 ma vie : car j'en pense fayre si est  
 durera bien aultant que je vivra  
 blasmer qui désire avoyr une belle  
 i, encor qu'il ne vueille s'en ayde  
 en iray dire davantage en person  
 que le soleil à haulser, et les chen  
 mettre à chemin, qui sera à mon  
 . Ce sera cette poincte de l'herbe q  
 ns en Italie et en Flandres : car à c  
 mmes mauveys faiseurs de paix, et  
 France se repose un peu et voye le  
 chaufault où elle a faict jouer la trage  
 tardera que je ne voye cet œuvr  
 commencé, encor que ce nous sera  
 douleur, et que j'auray de la honte,  
 re tant de mélodieux cygnes. Vous  
 elque partie foyble en cette musiq  
 ui se voudra mesler de tenir la l  
 .te et tousjours discordante des ar  
 mesme b quarre pour les obsèqu  
 aveq plus longue haleine, estant a  
 de ma Cléopatre : mais je crain qu'il  
 feu, scelon que trouvera de faveu  
 ier par avance et par essay du  
 vers mesurez ne sont pas à  
 ut commun : c'est pourquoy j'en cr  
 dict grand nombre sur le sugect duc

BULLETIN DU BIBLIC

: plus qu'il n'en fut jama  
: qu'il s'en peult faire  
àabri fimus : » il ne tier  
n ay faict aussi de latin  
*xequitæ* (1) où je fay a:  
e letres de ma congnoy  
uilleuse et je prendray  
niz si je la doy fayre v  
ne sçay quoy qui me  
je loue tant, comme pr  
re accident : si en sça  
ne le mander. Car j'att  
s, et puy plus, et de  
vous plaist,  
eur,  
re tresobligé et affectio

eneuve, ce xx fevrier 1607.

cription.)

tines et françoises de Nicola

---

## LE COMTE DE LURDE.

[SUITE.] (1)

ous pas fait connaître complètement M. de Lurde. Nous ne parlions de son goût pour les livres. C'est chez lui au milieu des splendeurs de Rome, alors directeur général au ministère des affaires étrangères, qu'il collectionnait des autographes; M. de Lurde était sur tous côtés pour lui être agréable. Des autographes, des manuscrits enluminés, aux livres d'heures à figures, tout un pas, et des manuscrits aux beaux livres

la pente est toute naturelle. A Rome, plus tard à Naples, et pendant ses voyages, dans toutes les villes d'Italie, il se livra à de grandes recherches. A Constantinople et à Buenos Ayres le bibliophile n'avait rien à espérer, mais à la Haye même à Berlin M. de Lurde fit de belles acquisitions. Malgré son importance ce bagage bibliographique ne peut comparer aux volumes qu'il réunit plus tard à Paris. Paris n'était pas alors, comme de nos jours, un marché d'objets d'art; les marbres, les bronzes, les tableaux atteignaient de grands prix, mais les livres ne tentaient que les savants. L'hôtel de la rue Drouot n'existait pas. Les belles bibliothèques se vendaient sans bruit, presque à huis clos, rue Neuve-des-Bons-Enfants, dans une salle enfumée, dont les libraires de profession et quelques amateurs connaissaient seuls le chemin. Point de publicité, pas d'annonces; les catalogues imprimés se tiraient à petit nombre et devantaient des livres rares; rien de ce charlatanisme qui s'est insinué partout, même dans la bibliophilie.]

M. de Lurde débuta dans cet heureux temps, l'âge d'or des collectionneurs. Il devint le client et l'hôte assidu de MM. Crozet, Techener, et plus tard de M. Potier, libraire

(1) Voir la livraison de *Mars-Avril* 1873.



iqués à un artiste dont le nom est certain  
el. M. Purgold fonda, à la fin du dern  
elier de reliure qui prit bientôt une des pi  
s à côté des Derome. Après la mort de s  
veuve épousa M. Bauzonnet, et plus ta  
ousa la fille de M. Purgold. Tous deux ass  
it leurs ouvrages *Bauzonnet-Trautz*. Après  
M. Bauzonnet, son gendre par alliance re

seul directeur de la maison et signa *Trautz-Bauzonnet*.  
Il était destiné à faire faire de grands progrès à l'art de  
reliure au dix-neuvième siècle. Aucun sacrifice ne lui  
coûté pour arriver à la perfection ; il a fait construire  
machines pour presser les volumes. Le choix des carto  
des peaux de maroquin est l'objet, en France et à l'étr  
ger, de recherches particulières dont la maison Traut  
le secret. La couture de chaque volume, ordinairement  
négligée, est d'une fermeté qui défie la fatigue, sans nu  
à l'élégance et à la finesse des nervures. Quant au tra  
de la dorure, le maître se le réserve toujours à lui-même  
il y porte un goût naturel qu'aucune étude ne donne et  
le sentiment de l'art accorde seul à quelques élus.

Plus d'un bibliophile, en lisant cette énumération  
beaux livres, comprendra le goût de M. de Lurde pour  
solitude. Au milieu de ses occupations diplomatiques ils  
avaient servi de délassement ; pendant sa retraite et s  
tout dans les dernières années de sa vie, ils devinrent  
plus chère consolation. Il n'appartenait pas, en effet  
cette classe d'amateurs qui achètent des livres parce  
le goût des livres est à la mode, et qui s'en dégoûtera  
si la publicité cessait de remarquer leurs fastueux ach  
Il lisait ses livres, il comparait les diverses éditions de  
auteurs favoris. Peu d'hommes possédaient ses classiq  
comme lui, et personne peut-être les auteurs du seizième  
cle. Il aimait principalement, outre les classiques, les vi  
poètes, Ronsard et la Pléiade ; les anciens prosateurs,  
belais, le Plutarque d'Amyot, Montaigne, et, quand il

## BULLETIN DU BIBLIOTHAIRE

entier, il les relisait et les relisait encore. La littérature contemporaine, nos critiques, nos historiens, nos lettres pour la politique, les livres de circonstance, on lit des journaux, des revues, des romans. On n'a trouvé dans son cabinet de lecture moderne; c'était un roman, un roman acheté, car il porte un prix, un prix pas lu, car il n'était pas lu.

---

## BIBLIOTHÈQUE

DE

## LE COMTE DE

---

### THÉOLOGIE.

BIBLE SAINTES, LITURGIE,  
TRAITÉS DIVERS DE THÉOLOGIE.

Version de la Vulgate, avec les  
; 8 vol. in-8, pap. vélin, n.  
int., chiffres sur le dos.  
pour l'éducation du clergé.

Des théologiens de l'école  
ement condamné les bible  
primeur du roy, avec la  
duites de latin en françois  
1552; in-8, mar. olive,  
chiffres sur le dos. (Trautz-  
ale de cette traduction, qu

ALOGUE DE M. LE COMTE DE LURDE.

emplaire de Charles Nodier, avec son ex-libris, le.

noniales contenues dans le psaume 118, *Beatus* : un commentaire tiré des saints peres, augr V édition de l'explication du psaume 50 *Mys Mariette*, 1701; in-12, mar. bleu, tr. de

saac le Maistre de Sacy. Exemplaire réglé. Rel le M. de L.)

e la sainte Vierge traduit en françois, tant e, avec les sept psaumes pénitentiaux, les ves a dimanche et tous les hymnes du bréviaire neille. *Paris, chez Robert Ballard...*, 1670, tr. dor., dent. int., chiffres sur le dos et *Trautz-Bauzonnet*, 1859.)

finale.

sions de saint Augustin, traduites en françois d'Andilly. *Paris, veuve Jean Camusat et F* 9, in-8, mar. rouge, tr. dor., dent. int., et sur les plats. (*Trautz-Bauzonnet*, 1852.)

inale. Titre gravé d'après Philippe de Champag

1 de Jesus-Christ, traduite en vers françois e, *Leyde, Jean Sambix*, 1652; in-12, mar. ent. int., chiffres sur le dos et sur les plats. (1861.)

liée par les Elzevier de Leyde; elle ne contient x du livre premier. Hauteur de l'exemplaire :

1 de Jesus Christ mise en vers françois par *Imprimé à Rouen par L. Maurry pour Robe hand libraire, à Paris*, 1656, in-24, front. opion et de David en tête de chaque chapitre dor., dent. int., chiffres sur le dos et sur le *uzonnet*, 1858.)

petit format publiée la même année que l'édition les quatre livres de l'*Imitation* ont été réunis pou

## ETIN D

■ termes  
a rareté  
ont nou  
.. » (T.

les lettr  
es amis  
ar Bl. I  
; grand  
lats et su  
emplaie  
uis.

cal sur  
otivées  
*ne Desp*  
., filets  
*ionnet*, 1

es traité  
grav., n  
les pla  
*ofession* «  
l'érémoni  
t de confi  
: touchar  
ifans ch  
ient (à la  
e deux «  
ard; —

S. J. C.  
nts de F  
ur nous  
, August  
e pièces :

loctrine  
e, par n  
*ibre Cra*  
chiffres s



LETIN DU BIBLIOP

et quatre demande  
poz, oeuvre curieux  
1. *On les vend à Pe*  
*ier pilier, en la bou*  
ff. chiffrés, lettres  
11. int., chiffres sur

s sept vertus, sept a  
mechaniques, des p  
louenge de musique  
s Juifs qui nyent l  
. Les dictz et bone  
homs des premier  
et dignes de scavo  
3 Cusset, en Auver  
*la grant salle du pe*  
*Galliot du Pré....*  
, caract. goth.; m  
3 dos et sur les pl

unet; relié depuis la

s de la vie et de la  
me françois. *Londre*  
rouge, tr. dor., de  
. (*Trautz-Bauzonne*

e Michel, seigneur  
y et gentilhomme o  
econd. *Bourdeaus*, p  
eliés en un vol., ma  
s plats, doublé de m  
s à petits fers. (*Tra*  
s deux premiers livre

e Michel, seigneur  
y et gentilhomme o  
ur de Bourdeaus. *E*  
*urdeaus, par S. Mil*

dent. int., chiffres sur le dos. (*Trautz-*

igneur de Montaigne, cinquième édition.  
gelier, 1588; in-4, front. gravé, mar.  
es sur le dos et sur les plats, rel. molle.  
60.)

livre. Exemplaire réglé.

l., seigneur de Montaigne, édition nou-  
nplaire trouvé après le décès de l'au-  
*Abel Langelier*, 1602; grand in-8, front.  
, tr. dor., dent. int., chiffres sur le dos.

le texte de celle de 1595, in-fol., donnée  
c les augmentations laissées par Montaigne.

, seigneur de Montaigne.... *Amsterdam*,  
1639; 8 vol. in-12, portrait gravé; mar.  
s sur le dos et sur les plats, doublé de  
. dite *roulette Chamillard*, avec chiffres  
*Bauzonnet*, 1851.)

ur 155 millimètres. Cet exemplaire a appar-  
ris, coadjuteur d'Orléans.

enophon, les règles de mariage de Plu-  
lation de Plutarque à sa femme, le tout  
ancois par feu M. Estienne de la Boetie,  
i cour de Parlement de Bordeaux. Ensem-  
ns et françois de son invention. Item un  
dudit seigneur de la Boetie, par M. de  
*l'imprimerie Federic Morel*, 1572; in-8  
rouge, tr. dor., dent. int., chiffres sur  
(*Trautz-Bauzonnet*.)

exemplaire contient à la fin du volume le  
s.

rès honorable seigneur Francois Bacon,  
rulam et grand chancelier d'Angleterre,



JE DE M. LE COMTE DE LURDE.

édition, augmentée de plus de cent notes  
chez *Claude Barbin* ; 1678, in-12, mar.  
t., chiffres sur le dos et sur les plats ;  
*Bauzonnet*, 1851.)

le Theophraste traduits du grec avec les  
urs de ce siècle (par La Bruyère), *Paris*  
1688, in-12, mar. rouge, tr. dor., dent.  
int. (*Trautz-Bauzonnet*, 1848.)

le Théophraste traduits du grec avec les  
urs de ce siècle (par La Bruyère),  
*Paris*, *Estienne Michallet* ; 1694, in-12, mar.  
t., chiffres sur le dos et sur les plats. ( )

le Theophraste traduits du grec avec les  
urs de ce siècle, neuvième édition,  
Paris ; 1696, in-12, mar. rouge, tr. dor.  
e dos et sur les plats, reliure molle. ( )

la connaissance de l'esprit humain suivi  
des maximes (par Vauvenargues). *Paris*,  
1746 ; in-8, mar. bleu, tr. dor., dent.  
int. et sur les plats. (*Trautz-Bauzonnet*, 1848.)

est trésor de la jeunesse, fort utile et né  
la dicte jeunesse tant à bien et mode  
r, ponctuer et parler françois. *Lyon*,  
in-16 de 63 ff., titre encadré, caract.  
n, tr. dor., filets à froid, dent. int.,  
les plats. (*Trautz-Bauzonnet*, 1858.)

lles par M. l'abbé de Fénelon. *Paris*, chez  
in-12, mar. rouge, tr. dor., dent. int.,  
les plats. (*Trautz-Bauzonnet*, 1851.)



noble et puissant seigneur Robert de Balsat, con-  
brelan du Roy, nostre sire, et son sénéchal au  
: Iten plus le régime dūq jeune prince et les pro-  
nces et autres petis livres très-utiles et profita-  
ont été composés par maistre Simphorien Châpier,  
ologie et médecine, jadis natif de Lionnoys. (A la  
à Lyon en rue Merciere, par M. Guillaume Bal-  
sur de septembre 1502, in-4 de 65 ff., fig. sur  
oth., mar. vert, tr. dor., fil. Dusseuil, dos orné,  
Bauzonnet-Trautz.)

le

ine de Cremonne, De l'honneste volupté, livre  
à la vie humaine pour observer bonne santé. Lyon,  
1571, in-16, mar. bleu, tr. dor., dent. int.,  
dos et sur les plats. (Trautz-Bauzonnet, 1860.)  
é sur brochure.

ur l'herbe *Petum*, dite en France l'herbe de la Royne  
sur la racine *Mèchiocan* principalement, avec  
es simples rares et exquis, exemplaire à manier  
nent tous autres végétaux, par I. G. P. (Jacques  
isien). Paris, par Galiot Dupré; 1572, in-8, en  
la première de 16 ff., la seconde de 16 pages;  
, dent. int., dos orné. (Trautz-Bauzonnet, 1851.)  
rogné.

précieuses et des pierres fines avec les moyens de les  
L. Dutens). Paris, Didot et de Bure, 1776, in-18,  
, dor. fil., dos orné, dent. int. (Trautz-Bauzon-

é sur brochure.

### III. — VENERIE.

le livre du roy Modus et de la royne Racio lequel  
comant on doit deviser de toutes manières de  
la fin) : Imprimé à Chambery par Antoine Ney-  
ace mil quatre cens octante et six le xx jour de

DU BIBLI

breuses f  
volume u  
. à froid  
lent. int

c témoins

e de Jacq  
rs authen  
fig. sur b  
chiffres si

---

LIOGI

ARRÉ, DI

ique du xv

e livres c  
naissent  
*es infor*  
*omi-bur*  
, 1724,  
re, en t  
autant c  
tentés d  
mand d

a date de  
e à l'anne  
il eu, en

ue, car elle est indiquée dans la pre-  
notice de la vente Veinant (1860) dont  
até de 1724, on doit trouver en tête de  
n'ai jamais renc  
ier ailleurs.

is, l'on a été jusqu'à mettre en doute, errons plus loin, l'existence? C'est cette graphique que nous allons essayer de les *lettres* du baron de Pollnitz (1) qui a rsonnage quelques pages qui paraissent ent passé inaperçues.

lait en réalité Jean Barré, et était né en ut à Amsterdam en 1720, dit le baron de sortie de France dut être antérieure à ns l'une des deux pièces qui sont impri- son poëme, l'auteur parle de son séjour 5 (2). A l'époque où le prend le baron nd (son vrai nom ne fut révélé que plus omme ayant été obligé de s'expatrier à dans lequel il avait tué son adversaire. torien, un homme dans la fleur de l'âge, sources (il va même jusqu'à risquer le t en tout fort propre à se tirer d'affaire. en de l'éducation et eût pu passer pour *dition* « si la nécessité ne l'eût forcé de dent qui montrait assez ce qu'on en de- ielle l'attention du lecteur sur ce trait de ui empêchait Armand d'être pris pour un on était celui d'*écrire en perfection*, au donner leçons.

ités, ces moyens de fortune, si l'on aime l'heureusement contre-pesés par des bi- ère qui mettaient Armand en lutte con- ersonnes qui l'entouraient, et avec d'au- in, soupçonneux, opiniâtre et par-dessus

édition, *Londres, J. Nourse* (Holl.), 1741. L'ou- avec les *Mémoires*, 5 vol. Tout ce qui concerne dans les éditions postérieures à la première.

cette pièce : *Avanture tragi-comique arrivée sur le nencement de l'année 1715, écrit en vers burlesques de l'auteur qui se trouvait alors à la Haye.*

N I

'ag

olai

r lu

le

à

nda

re

, et

asse

près

la

e u

grai

ptèr

fit

elle

nm

e l'

ent

u p

entu

(bél

, ce

s la

se

risé

: la

.tre

ouh

cor

tifs

is n

e q

et

## BIBLIOGRAPHIQUE SUR JEAN BARRÉ.

te à ce métier. Ils en arrivèrent, en p  
e, à la scène que Le Sage a décrite  
x (1). A l'abbé de Bucquoy et à Arn  
is et Longiclès et vous en aurez un c  
i compositeur de farces, interrompit  
is avez bien de la vanité. Pour un vers  
dit l'auteur comique, vous vous en  
te. » Somme que les deux poètes en  
« et comme Armand était le plus f  
à coups de pied, de sortir de sa cha  
de cette manière jusqu'à la rue. » I  
acu voulut ensevelir le souvenir pénit  
n'existe pas d'allusion à ses relations  
i extraits de son œuvre qui ont été pu  
années, à la suite du récit de ses évé  
e Mme Dunoyer.

enfin à l'événement qui causa la fin  
l. Il était lié depuis longtemps ave  
rignaire de Bayonne, nommé La B\*\*  
ir porter plainte contre lui, prétendant  
gner, en lui mettant le poignard s  
igation de mille ducats. Les antécé  
iolence connue, donnaient, il faut bi  
ids à cette accusation, alors surtout q  
t jusque-là donné lieu, par sa condu

C'est alors qu'une enquête fut faite  
adversaire, sur la vie passée d'Arman  
rit qu'il s'appelait Jean Barré et avait c  
irgogne, où il était receveur du greff  
t sa femme et quatre enfants, à l'occ  
graves. A la suite d'une querelle surv  
entre lui et son beau-frère, il avait tu  
ip de fusil et avait été, pour ce fait,  
ar défaut.

1

2

monde. Il était sur le point de reconquérir, par le gain de sa cause, la fortune et la considération, lorsque son caractère violent vint encore tout compromettre et le plonger dans un abîme de malheurs. Dans l'impatience où il était de voir se terminer son procès, il se passait peu de jours qu'il n'allât solliciter ses juges. S'étant vu, un matin, refuser la porte de l'avocat général, il s'emporta contre un domestique et le maltraita au point d'ameuter le voisinage et de faire intervenir la garde qui le mena en prison. Il en fut sorti peu de jours après s'il avait voulu faire des excuses à l'avocat général; mais, loin d'y consentir, il s'échauffa contre ce magistrat, jurant d'en tirer vengeance, et se livra à un tel débordement de langage qu'il fut de nouveau appelé en justice et condamné, pour ce fait, à DOUZE ANS de prison !

Le baron de Pollnitz ayant négligé de nous donner les dates de ces divers événements, il est difficile de dire combien de temps dura l'emprisonnement d'Armand. Des dix années comprises entre la publication de son poème (1724) et sa fin déplorable (1734), toutes évidemment ne se passèrent pas pour lui entre les quatre murs d'un cachot, puisqu'il faut en déduire le temps nécessaire au quasi-achèvement de son premier procès, et qu'il n'est d'ailleurs pas prouvé que ce procès ait suivi immédiatement la publication du poème. En résumé, cette détention dura assez longtemps pour donner au caractère du malheureux poète le temps de s'aigrir encore davantage et pour que sa raison, déjà peu solide, en fût fortement ébranlée. Vint l'année 1734, que l'on se résolut, pour un motif qui ne nous a pas été révélé, de transférer le prisonnier dans une autre ville. Soit qu'il craignît un redoublement de rigueurs, soit qu'il eût l'idée qu'on en voulait à ses jours, Armand prit la résolution de ne pas tomber vivant entre les mains des rchers. « Dans cette vue, il fit d'un bois de son lit une espèce de bâton ferré avec des clous, et dont l'un des bouts était armé d'une lame de canif. Le jour auquel on devait le

## BULLETIN DU BIBLIO

raison, deux archers se  
is, lui qui les attendait,  
un et rompit deux côt  
ruse pour s'emparer de  
mit à pratiquer une ou  
t, et pendant qu'il s'app  
ette opération, on lui  
olet chargé à sable qui  
songea plus à faire ré  
rs ; son procès fut fait et  
rée.

d'Armand ne se démen  
regarda la mort avec l  
e dans toute sa vie. Son  
s'affaiblir, le goût qu'il  
ir les siens surtout, se  
un moment où il eut de  
autres pensées. « Dans  
tretienait de l'éternité,  
disant : « Monsieur, ve  
s prie de les entendre li  
ar ces sortes d'ouvrag  
. et qui faisait en même  
témoigna être scandal  
peu en pareille circon  
gard plein d'indignation  
et qu'il s'étonnait qu'  
r brouillé à jamais avec  
les, s'avisât de faire le  
er les hommes avec Die  
mois de juillet 1734 qu'  
le mort prononcée con  
rafaud « il salua en rian  
ssance qu'il vit dans le  
ourreau s'il savait bien  
ui, et ajouta qu'il avait

## BIOGRAPHIQUE SUR JEAN BARRÉ.

Il espérait que la sienne serait la dernière honneur. Il demanda encore où était le bureau lui dit qu'il serait prêt à ten

substance, les documents fournis sur la vie et la mort du poète bon dit Armand. Aussi quel n'a pas été rencontrant dans la *Description raisonnée de livres*, de Ch. Nodier (Paris, 1811) accompagnant l'indication de l'*Histoire des fortunes d'Abélard*, etc. : « M. Barré à un certain Armand dont l'existence, mais il a toujours passé pour Thémiseuil, plus connu sous le nom d'auteur du *Chef-d'œuvre d'un incognu* l'opinion de Voltaire, qui en a contre Saint-Hyacinthe une rancune sanglante en injures aussi odieuses que la quée. La satire dont je parle plus tard que la première des deux pièces même est une satire personnelle de la satire) était en effet dirigée contre Mme de Pampine (Nodier a écrit minutif d'Olympe), qui fut la première et contre Pampine elle-même. Elle, en 1715, quand le libelle dut paraître, mais il n'avait pas coutume de s'ennemis avec une épée. »

de près cette courte notice, l'on ne peut commettre un homme de savoir bon à l'esprit de conjecture et faire avec son imagination et ses souvenirs l'existence d'Armand que nous suppose Nodier a-t-il pu prendre que son poète à Saint-Hyacinthe? En quel lieu l'opinion a-t-elle été émise? Il n'en



## GRAPHIQUE SUR JEAN BARRÉ.

« autant plus qu'elles sont trop inf  
malheureusement pour lui, trop  
etc. » En présence de cette profes  
possible, croyons-nous, de confort  
Armand. L'assertion de Nodier  
concerne la rancune de Voltaire ; ma  
une se trouve indiquée partout, e  
Henriade, ainsi que la *déification*  
*Masso*, satire à l'adresse directe  
assez, s'ils ne la justifient, sa pers

nt à la pièce contre Mme Dunoyer  
it indisposé si fortement Voltaire. I  
de la lire et de nous assurer qu  
ès ou de loin, aucun trait contre l  
quel titre Voltaire se fût-il constitu  
champion de Mme Dunoyer avec  
ouverte, comme il ressort de sa cor  
époque et comme cela n'a rien du  
, puisqu'il travaillait à lui enleve  
est aussi inexact de dire de Pimp  
après au baron de Winterfeld, qu  
*trousse* de Voltaire, à moins de pre  
épuré du *Grand Cyrus* ou de la *Ci*  
ar Voltaire, en cette circonstance,  
tant respectueux, moins préoccup  
ne légitime que du désir de soust  
hérétique où sa mère la condamn  
, par avance, un logis au couvent  
es. Voltaire épouseur et convertiss  
vous ne le croyez pas. Enfin, il  
ion de Nodier, relative au séjour  
~~laxe~~ *en*, date de la compos  
besoin d'être examinée, car  
ordent à le faire partir de cette vil



## VUE CRITIQUE

DES

## NOTIONS NOUVELLES.

---

Comte Pajol, *F. Didot*. 3 vol. in-8.

Sensiblement les limites d'une biographie Pajol a retracé dans ces trois volumes les campagnes où son illustre père a figuré.

Comte Pajol, lieutenant dans l'armée de Saintonge, entra le premier dans la ville de Spire enlevée de haute main. L'année suivante, il faisait partie de l'expédition de Mayence. Mis hors de combat à la bataille de Wagram, il ne put prendre part à la lutte générale de la Vendée, mais se retrouva de nouveau en France. Nous le revoyons à l'armée de Kléber, comme aide de camp de Kléber, pendant ce terrible siège de Mayence, « une voûte de feu. » Pajol servit trois ans avec ce grand homme de guerre, et garda un grand souvenir. Cette impression se retrouve dans son ouvrage. Après plus de quarante ans (Pajol fut général de brigade en 1847) se rappela-t-il le premier jour, la physionomie, l'attitude, les paroles de Kléber, lors d'un entretien dans le pavillon que Kléber occupait à l'entrée de la ville au moment de son départ pour l'Égypte ?

Si je ne me trompe, celui qu'a habité de Kléber.

Le désir d'emmener comme aide de camp le comte Pajol, l'ex-chef d'état-major de Sambre-et-Meuse, décida à exposer un fils unique aux fatigues d'une expédition d'Orient.



dernières péripéties, il parvint, au prix de  
des et des périls, à sortir vivant du gouffre  
de la France.

état de rentrer en campagne qu'à l'époque  
witz (juin 1813). Il rendit de grands services  
Dresde, de plus grands encore peut-être dans les  
des qui suivirent. Sans autre mobile que l'amour  
it de sacrifice, il montra jusqu'au bout la même  
vigilance dans une lutte sans espoir. Enfin, à  
a, un obus vint éclater sous le ventre de son

cheval. Pajol, lancé en l'air par la force de l'explosion, retom-  
évanoui; il avait un bras fracassé et plusieurs côtes enfoncées  
ne masse de cavalerie lancée au galop passa par-dessus lui sans  
toucher; ce n'était pas par un écrasement vulgaire qu'un hom-  
me devait finir. Ranimé, relevé par un aide de camp dévoué  
squ'à l'héroïsme, il parvint à regagner les lignes françaises, ne  
ns avoir été renversé et rudement contusionné par l'explosion  
un nouvel obus : la mort n'avait pas osé le prendre ! Deux jour-  
rès, il dut se faire emporter de Leipzig, déjà serré de près par  
ennemi. Il faut lire, dans l'ouvrage de son fils, les détails de cet  
asion, plus lugubre et non moins périlleuse qu'une bataille.

Cet homme indomptable guérit pourtant assez vite pour re-  
raître dans la campagne de 1814; il eut grande part à l'un des  
us glorieux succès contre l'invasion. On sait que le gain de  
armée de Montereau fut décidé par la charge des trois brigades  
Pajol, « dégringolant comme une avalanche à travers la ville,  
jusqu'au delà des ponts de la Seine et de l'Yonne. Ce mouve-  
ment téméraire en apparence avec des « cavaliers de quinze jours  
t une véritable inspiration de génie. Pajol avait pressenti l'eff-  
résistible de cette charge exécutée par une telle masse de cava-  
rs novices, incapables d'arrêter leurs montures lancées sur un  
te aussi rapide.... Cette journée suffit pour assigner à Pajol  
e place parmi les guerriers dont la mémoire doit nous être phre-  
ticulièrement sacrée; dans cette phalange des héros défer-  
urs du sol français, qui rassemble Duguesclin, Guise, Turenne,  
llars, Dumouriez, Jourdan, Masséna, Bonaparte, dominés par  
radiense figure de Jeanne d'Arc.

Deux jours après la bataille de Montereau, quand Pajol, dont  
blessures s'étaient rouvertes, fut forcé de résigner son com-



## TIQUE DE PUBLICATIONS NOUVELLES

bibliophiles. Ils y retrouveront l'indication des articles les plus remarquables de la collection du dix-huitième siècle que l'auteur avait fait faire il y a quelques années. Cette nomenclature est ornée de quelques anecdotes curieuses. On voit qu'il a poussé inutilement jusqu'à 8100 exemplaires des *Contes* de 1762 (vente Bertin). A propos du Voltaire de Kehl, il cite celui que l'empereur fit offrir à Catherine II, et auquel il avait joint le catalogue qui rappelle que ce même exemplaire avait été acheté pour 9025 fr. à la vente Double, mais il ne faut pas le considérer comme un monument précieux d'art et d'histoire littéraire. Il fut détruit en 1793, dans l'incendie des Tuileries. Voltaire victime d'un auto-da-fé révolutionnaire! n'y a-t-il pas là un caprice du sort, et même quelque chose de la fatalité qui a frappé les gens arriérés qui croient encore à la Providence?

Permettons encore une légère observation : l'auteur s'occupe à propos de la première suite des *Œuvres* de Molière, dont il fait un éloge mérité. Mais les nouvelles épreuves, nécessairement très-fatigantes pour l'auteur, ont servi pour illustrer des éditions de la collection. Il semble avoir confondu les *deux* suites de la collection, qui sont différentes de composition et de costume, et qui ont été publiées à plus de trente ans d'intervalle, par la librairie de la rue de la Harpe, et pour A. A. Renouard.

L'ouvrage a été imprimé par MM. Didot avec une typographie digne de l'auteur et des éditeurs, J. J. Lefebvre. L'ouvrage, comme le vieil Entelle après son décès, *estus artem que repono*. Espérons néanmoins que la librairie aura encore plus d'un codicille!

Baron ERMOUR.

---

LES DIPLOMATIQUES DE PIERRE ANCHEMANT, par le baron Kervyn de Volkaersbeke, C. de la Couronne; 1 vol. in-8°.

Pierre Anchemant, qui appartenait à une ancienne



## REVUE CRITIQUE DE PUBLICATIONS NOUVELLES

fertile en événements. Puis c'est la période bourguignonne enfin c'est la disparition de l'autonomie du comté avec Ch. Quint. M. Varenbergh a profondément creusé ces questions a joint un très-grand nombre de documents inédits d'un haut intérêt. Son livre — auquel il manque une table analytique heureusement — est bien fait et offre une réelle importance pour l'histoire du nord de la France.

E. DE BARTHÉLEMY

---

DENIS PAPIN, par M. le baron Ernouf; *Paris, Hachette*, in-12 de 171 pages.

Nous recommandons à nos lecteurs cette œuvre aussi intéressante qu'instructive, due à la plume d'un ancien et fidèle collaborateur du *Bulletin*. *Denis Papin* forme le troisième volume d'une série d'études consacrées aux hommes illustres de la science de l'industrie, études dont les deux premières, *l'Histoire de deux ouvriers et deux inventeurs célèbres*, ont obtenu un grand succès. Les nombreuses péripéties de l'existence de l'illustre et malheureux inventeur de la machine à vapeur ont bien inspiré son biographe; cette narration, bien que scrupuleusement historique, a dans plus d'un endroit l'attrait du roman. On remarquera surtout (p. 135) le récit dramatique de la destruction du premier bateau à vapeur, construit, lancé et manœuvré par Papin en 1707. Cet acte de destruction sauvage, qui retarda d'un siècle l'avènement de la navigation à vapeur, fut l'œuvre de quelques bateliers ignorants du *Weser*, effrayés ou courroucés par le spectre de « l'étrange machine qui, avec un peu de feu et de vapeur d'eau, et dirigée par un vieillard, faisait facilement l'office de plusieurs rameurs vigoureux. » Ils crurent que c'était le diable en personne qui voulait leur faire concurrence....

En sa qualité de bibliophile, M. Ernouf n'a eu garde de négliger certains détails susceptibles d'intéresser particulièrement les lecteurs du *Bulletin*. Ainsi ils trouveront dans *Denis Papin* la nomenclature et l'indication exacte des anciens et très-rare ouvrages où l'on rencontre les premiers pressentiments de l'avenir du futur de la vapeur, comme le livre de Besson, « docte mat

ETIN DU BIBI

39), celui du sie  
*Raisons des for*  
645), et surtout  
2, *rarissime*),  
premier appareil

---

## ÉCROLO

---

RD FRÈRE (

ut un de ces  
venir mérite  
ut » auquel s'  
*ile.*

7, à Rouen, a  
ent exercé la  
la sienne. De  
ssions héredit  
Paris, « la vil  
pelle M. Veui  
c'est une de  
ait trop enco  
la tendance  
es, à favoris  
euses qui dor

xée de Rouen  
e, où il retourn  
, les relation  
guerre, repr  
ice et l'Angl  
nce. Ce voyag

à l'instruction de Frère. Il y acquit une connaissance approfondie, fort rare alors en France, de la langue et de la littérature anglaises. Plus sérieux que son âge, il forma dès lors avec plusieurs hommes distingués d'outre-Manche des relations qui prirent ultérieurement un caractère encore plus intime.

En 1827, il épousa la fille de Ch. Tardieu-Cochin, représentant de deux familles dont le nom est écrit honorablement à plus d'une page de l'histoire des beaux-arts en France depuis le dix-huitième siècle. Par ce mariage, il devint le beau-frère d'un homme qui a laissé comme lui d'honorables souvenirs, comme libraire et comme auteur. On sait que plusieurs des écrits de Jules Tardieu, publiés sous le pseudonyme de J. T. de Saint-Germain, ont obtenu un succès populaire, notamment la *Légende de l'Épingle*.

La même année (1827), Frère reprit l'établissement de son père, qu'il dirigea quinze ans. Pendant cette période, il donna une vive impulsion aux études historiques et bibliographiques sur l'ancienne Normandie, tant par ses propres travaux que par la publication de ceux d'autres érudits. Ceux-ci trouvaient en lui un confrère, capable d'apprécier leurs œuvres, de leur suggérer des améliorations utiles. Frère était un éditeur animé du feu sacré, *rara avis* ! capable de faire de sérieux sacrifices pour des publications destinées à ce public d'élite, trop peu nombreux par malheur, qui n'enrichit guère que de réputation ceux qui travaillent pour lui. La rencontre de semblables auxiliaires est une bonne fortune bien rare dans la carrière des lettres.

Parmi les livres édités par Frère, on remarque les savants travaux de Deville sur les tombeaux de Rouen, Tanarville et le Château-Gaillard, et le grand ouvrage de Floquet sur le parlement de Normandie, travail d'une haute importance, non-seulement pour l'histoire particulière de la province, mais pour notre histoire générale.

1

2

3

4

sur un poëme faussement attribué au 864) » : le discours intitulé « une séance à Palinods en 1640 », prononcé en 1867 à la séance annuelle de l'Académie, dont il était membre ; plusieurs publications faites par lui dans les *Bibliophiles normands*, dont il fut le fondateur ; enfin, son ouvrage capital, le *Manuel du Bibliophile normand*, Rouen, 1857-60, 2 vol. grand in-8, couronné par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Caen. C'est à l'aide de semblables matériaux que l'auteur a pu rassembler pour toutes nos anciennes provinces parisiennes, intelligents et laborieux comme était l'auteur, à rassembler les matériaux de cette histoire de la France qui nous manque encore, et que d'autres ont usurpé le titre.

cette notice ne nous permettent pas de dire sur ce livre aussi estimé qu'estimable. Ce n'est pas seulement qu'il est divisé en quatre parties : auteurs qui ont écrit sur l'histoire de la Normandie ; leurs origines, mais dont les uns sont normands d'origine, mais dont les autres sont étrangers à cette histoire ; personnages qui ont vécu en Normandie ; livres anonymes ou pseudonymes relatifs à cette province.

Il fut appelé à la direction de la bibliothèque, vacante par la mort prématurée de M. Rouennais aussi ! L'auteur de *Melænis* à Montarcy fait assurément honneur à sa province. On ne saurait dire toutefois qu'il est plus regrettable comme auteur dramatique que comme bibliothécaire. À septuagénaire, Frère avait conservé toute sa vigueur pour le travail. La vaste bibliothèque de Caen était à remanier de fond en comble ; l'attrait d'une tâche à laquelle ses antécédents le rendaient bien préparé. Il se mit résolument à l'ouvrage par la partie la plus difficile, mais qu'il connaissait le mieux. Il entreprit donc



## NÉCROLOGIE.

1852. Il était commandeur de l'ordre  
Légion d'honneur depuis 1845.

es fonctions il sut ajouter aux quali-  
tout ce que peut donner l'élévation  
ité du cœur, et la parfaite distincti-  
de.

pas par sa vie publique que le comte  
recueil. Dans sa jeunesse, il s'était  
a poésie et des lettres, et il leur a c-  
s dernières années. Séduit par cette  
ilosophie, ennemie de toute exagérat-  
ie une image de sa propre nature,  
e son illustre aïeul, qui, au fond de  
même étude, il a donné des *OEuvres*  
tion en vers dont les critiques les  
l'élégante fidélité. Dix ans avaient  
rail, dix ans au bout desquels il se  
e vœu :

ve à ma verte vieillesse  
ans mes mains puisse encore obéir.

courtoisie savait initier ceux qui  
rets de ce long travail ; ses aimabl-  
e son succès comme un succès pe-  
L'ouvrage achevé en 1872, devait  
Le premier fut imprimé en 1873, le  
re, et l'auteur activait l'impression  
impose de notes et d'études très-  
ète et sur son œuvre, lorsqu'un ca-  
le frapper au milieu de ses chères  
e du comte Siméon se fera un pieux  
blication de ce troisième volume ;  
impression en sera terminée avant l

; au second volume contient soixan-  
lorace ; le comte Siméon avait dé-



## *SOUSCRIPTION*

M. LÉON TECHNER, libraire, à Paris.

---

# COLLECTION DE ES FUGITIV POUR SERVIR ISTOIRE DE FRANCE

ES ÉCLAIRCISSEMENTS ET DES NOTES.

USCRIPTION ET TIRÉE A DEUX CENTS EXEMPL  
SUR PAPIER VERGÉ, FORMAT PETIT IN-8° ANCI

---

## *PROSPECTUS.*

n que nous annonçons est destinée  
ax amateurs de curiosités historiqu  
lique suffisamment le plan de cette  
posera : 1° de la réimpression d'op  
tifs à des faits particuliers qui inté  
ciennes provinces, des villes, et m  
nues, tels que sièges, prises de vill  
les, entrées de rois, fêtes, solennité  
ents inédits et de pièces originales c  
l'histoire des villes et des provinces.  
les et les amateurs de la province, q  
qui concerne la localité qu'ils habiten  
te publication de pièces réimprimées



## JULES JANIN

### LA BIBLIOTHÈQUE.

un devoir bien doux et plus consolateur que la perte si profondément sentie, d'avoir pu adresser aux lecteurs de cette Revue, amis de la littérature, sympathiques à tout ce qui est lettres comme au souvenir de Jules Janin. C'est en même temps un répit à toutes les douloureuses émotions de cette mort pour eux les traits de l'homme aimé de l'illustre écrivain dont notre angoisse porte le deuil.

Les éloquentes se sont fait entendre de Jules Janin. Avec l'ampleur admirable de M. Cuvillier-Fleury a fait du littéraire glorieusement remplie un tablier passé. M. Louis Ratisbonne, le préféré de Jules Janin, celui à qui il réservait ce fauteuil trop rarement occupé, a guéri l'envie la possession, M. Lantier a prononcé des paroles si poétiquement élevées qu'il a pu les qualifier de belle ode. La simplicité frappante. Après ces deux discours il ne reste rien à dire utilement de Jules Janin. Cependant il est un point sur lequel le *Bibliophile* ne saurait rester muet : le goût le plus prononcé de son œuvre feuilletoniste du *Journal des Débats*, après Peignot, à côté de Nodier, après Peignot, à côté de Nodier, d'Armand Bertin et de Paul Lacroix. Sa jeunesse, Jules Janin fut un des esprits les plus recueillis, voués à l'étude et à la



## ES JANIN ET SA BIBLIOTHÈQUE.

es hommes, où tant d'ambitions avides  
ce une bagarre et des rivalités une bat  
uniquement et demeura toute sa vie  
homme de lettres » ; plus qu'un homme de lettres : on  
dire de lui qu'il fut l'homme de lettres même ; le  
complet, absolu de l'artiste, de l'inventeur consacra  
vie, son art, ses labeurs et son invention à la prof  
littéraire.

Il se sentait plein de joie et tout glorieux quand il  
quelque part, dans un journal ou dans une biographie  
éloge de son caractère que certes ses confrères et se  
tiques, même les plus hostiles, ne lui ont jamais  
chandé.

, un éternel honneur pour la mémoire  
r été en passe d'atteindre aux plus h  
essent l'orgueil et flattent les besoin  
sté, par haute raison autant que par  
a qu'il était devenu ; rien de plus. Il  
act de dire : rien de moins.  
ons jamais connu qu'une seule amb  
ie.

qu'il pensât acquérir en y entrant u  
et il ne se dissimulait pas qu'il étai  
t-cinq des académiciens actuels sur  
D'ailleurs la gloire attachée au 41<sup>e</sup> fa  
as à dédaigner : c'était celle de Béra  
e Balzac et de Théophile Gautier, e  
avec son esprit d'indépendance. S'il  
être de l'Académie, c'était unique  
rdait cette situation comme le cour  
rière honorablement remplie, et la c  
plus enviée qu'elle est rare et lir  
tivement acquise.

'être reçu à l'Académie, comme il  
d'être admis dans un salon élégant, c  
où l'on peut trouver des personnalités



ture lourde et pâteuse, encombrée de revue d'esprit et d'imagination, comme quelques actuels, lourdauds et pédants.

Auteur de l'*Histoire de la Littérature*, la plume, le style jaillissait triomphant et celante, de l'improvisation de l'heure d'aboutir à cette facilité d'expression, si riche, si abondante, spirituelle, paradoxale

parfois, toujours pleine cependant de bon sens, de savoir et de rencontres inattendues, il faut avoir assisté à l'enfement de ses livres, de ses mélanges, de ses variétés ingénieuses pour savoir apprécier de quels longs et obstinés labeurs cette facilité apparente était le fruit mûr et savoureux.

Jules Janin employait un mois, six semaines et plus à combiner, dans la solitude inspiratrice de son jardinet, au parfum des roses et au chant des oiseaux, les artifices d'un conte qu'il écrivait ensuite en quatre heures et qu'il publiait en vingt pages. Aussi pouvait-il dire avec juste raison en remettant à son jardinier de louage les cinq francs de sa journée : « Moi aussi j'ai bien travaillé, aujourd'hui j'ai gagné quarante sous. » Et il riait de son bon rire éclatant et sonore.

La liste des œuvres de Jules Janin est longue et richement remplie : Romans, contes, fantaisies, nouvelles, histoire, biographie, histoire littéraire, philologie, traductions, préfaces et commentaires, poésies, études philosophiques ou morales, critique et bibliographie, il a tout abordé ; il a brillé ou réussi en tout, tant était abondant et généreux le fonds de savoir accumulé jour par jour pendant cinquante années d'études incessantes, tant étaient inépuisables les ressources prestigieuses de son esprit.

Si heureuses et si fécondes qu'aient été ses excursions dans les domaines variés des belles-lettres, il n'en est pas moins revenu, après chaque étape, au journal. Sa destinée l'y avait poussé, son choix l'y retenait et son incroyable puissance de production l'y a définitivement attaché.



ains d'un siècle d'invention et d'émancipé son œuvre intellectuelle sur l'observation et sur les fortes études d'une jeunesse saine.

Il avait le savoir et l'expérience, avec l'instinct criminel dans l'âme d'un honnête homme. Sa probité, cette dignité professionnelle de sa longue et toujours honorable carrière, sa conscience, la lumière et la sauvegarde.

En-dessus l'un des titres littéraires les plus glorieux de Jules Janin : sa *Traduction d'Horace*, en dépit des pédants, à assurer l'immortalité de l'auteur.

Il aimait les poètes favoris. Il avait lu et il méditait déjà de les traduire. La mort le fit renvoyer d'année en année l'accomplissement de cette œuvre de maître, à une époque où l'âge le rendrait plus sûr de ses forces.

Il en avait six-vingt ans et il avait atteint l'apogée de sa vie. Il put enfin mettre la dernière main à son œuvre une fois abandonnée et reprise pendant

de ces contempteurs nés de toutes les renommées, affirmait l'authenticité de sa traduction d'Horace, écrite dans une langue simple et directe « bâclée en quinze jours ».

Enfin ! ce coup de pied pèsera peu sur la tête du mort, lui que nous avons vu employer le prix d'un manuscrit à payer les frais supplémentaires. « Bâcler sa traduction ! » dit-il au pilon une feuille déjà tirée, pour l'expression incertaine, un mot plus net ou plus précis était venu à sa pensée pendant le ti-

Horace parut en 1860, et trois fois de plus en comble.

J Bl

est

il

ie.

téra

préc

la c

ns,

eme

afr

iqu

erra

s J

ogra

le b

tés

long

arla

ite

n de

. pa

eus

t po

ires

acoi

d so

à ce

es,

rec

ave

ofe

seu

ou

vie

ni qui doit nous instruire, nous intéresse, nous plaire; trouver, sans se tromper d'un pas, le sens de ce bouquin méprisé du passant, et chercher, la consolation qu'on attend, ou le mot qui éclate : oh ! ceci est la vie, l'amour des livres.

le bonheur, la passion saine : voilà à  
e bibliophile savant du collectionneur.

ni tant d'argent, ni tant de poursui-

es livres, peu de livres suffisent. Le  
s'en servir et d'en extraire les trésors  
renaissants que le génie et la science

homme — il vivait au loin, à l'abri du d'un bois. A quelques toises de sa mai-  
scaladait gaiement une côte pierreuse  
èves enluminés. Un peu plus bas, du  
es arpents de bonne terre lui promet-  
coltes. Avec cela il vivait tranquille, il  
pour comble de bonheur, il aimait à  
ibien il y avait de volumes sur la plan-  
on lit ?

En tout : les deux tomes du *Rabelais* de Montaigne de 1669, le *Moyen de parler* de *Don Quichotte* in-18 de Renouard, de Jean Bond et.... le triple Liégeois

sait sans cesse. Il y puisait sa gaieté, sa  
ice, la règle de sa conduite et, par des-  
historiettes plaisantes dont il égayait  
ains. Ces treize volumes remplaçaient  
renferment les bibliothèques réunies  
force de les lire, de les interroger, de  
duire des successions d'idées infinies,  
savoir et à parler de toutes choses du-

rant une longue soirée d'hiver, avec un intérêt im-  
sans que son petit vin gris ni sa petite voix aigre par  
à appesantir la paupière de ses auditeurs.

Ah ! c'est un beau talent de savoir se servir des livres.

Ce talent-là, peu d'écrivains, peu de bibliophiles le pos-  
sèdent à un si haut degré que Jules Janin.

Sa bibliothèque est une des plus intéressantes qu'il y ait  
à Paris. Il n'en faisait point parade ; mais tous les con-  
seurs l'admiraient et on en parlait au loin comme d'  
des curiosités de l'époque ; si bien qu'après sa mort, il  
riva d'Angleterre et d'Amérique deux libraires qui offrir  
de l'acheter en bloc moyennant une somme que Jules Jan  
lui-même aurait trouvée fabuleuse.

Sa bibliothèque ne fut jamais pour Jules Janin qu'une va-  
ritable boîte d'outils. C'est dans les instruments merveilleux  
qu'elle renferme que le ciseleur sans pareil a trouvé le  
moyen de parfaire les arabesques abondantes et fleuries  
dont il enrichissait les plus délicates fantaisies de son style.

C'est là surtout, dans ce trésor des âges, qu'il a puisé  
cette érudition si variée dont il nous prodiguait les fleurs,  
sans nous laisser soupçonner combien il avait trouvé d'épi-  
nes en les cueillant.

Ah ! l'aimable vulgarisateur ! Et comme il entendait bien  
son rôle d'écrivain charmant et sûr de plaire ! Avec quelle  
fine et narquoise bonhomie il se donnait la joie — ne se la  
donne pas qui veut — d'amuser ses lecteurs, en leur dis-  
tillant la quintessence de ses lectures, laissant aux pédants  
et aux balourds l'ennui d'assommer leur monde du poids  
de leur massive érudition.

La bibliothèque de Jules Janin, beaucoup plus riche par  
le choix admirable et l'état exceptionnel des exemplaires  
que par le nombre de livres — elle compte un peu plus de  
4000 volumes — a été composée expressément en vue du  
titre ingénieux et éloquent que l'aimable bibliophile  
avait donné : *la Pharmacie de l'âme*.

Un soin scrupuleux présidait à tous les

était une occasion favorable d'acquérir un livre, disait-il à ce sujet, est et doit être comme, ami des honnêtes gens. » Aussi il rayonnait avec une sévère vigilance ces produits de tous les siècles, ramassés informés de vilénies et dont la rareté seule ou le prix et l'engouement des amateurs.

La bibliothèque est divisée en deux parties bien distinctes aussi précieuses l'une que l'autre, l'une est entièrement moderne. Mais quoi ? Les plus vaillantes œuvres de la littérature sont affectueusement ou reconnaissamment de leurs livres pour la plupart sur peau vélin, sur papier de Hollande, sur papier de couleur, et les dédicaces, de lettres ou de fragments autographes qui ajoutent à leur valeur un intérêt tout littéraire ne peut manquer de faire

Lamartine, Musset, Vigny, Nodier, Bérriand, Balzac, Sainte-Beuve, Mérimée, Dumas père et fils, Théophile Gautier, Laromiguière, Villemain, Guizot, Cuvillier, Augier, Ratisbonne, les frères de Goncourt forment cette noble et aimable comble académie du dix-neuvième siècle qui a fait et choyait à l'égal de ses plus illustres auteurs de la Renaissance.

», disait-il, je me refusai un habit neuf, *Lucrèce*, ou les *Effrontés*, *Colomba*, ou *la jeune fille à marier*, ou le *Jeune mari* d'un pourpre et d'or, comme en savaient broder drée ou Bauzonnet. »

Il avait une larme d'attendrissement que l'auteur se rappelle le sentiment de joie et d'orgueil en retrouvant un jour, sur les tablettes d'un pauvre petit opusculé patois de sa façon,



un distique latin que Jules Janin s'était plu à traduire en ces termes, afin d'accorder quelque chose au plaisir d'annotation qu'il aimait à se donner de temps en temps :

Sur tant de peine et de labeur  
 Ne ne puis-je avoir du Prieur  
 Plus vieille bouteille,  
 Et la boire, une beauté vermeille !

tres étaient l'objet de son culte spécial. Il lecture assidue, dans l'étude des grands ammaire, de la lexicographie, de la rhétoritude de style et de goût qui a fait de lui es moindres fantaisies de son imagination conde — le puriste que tous les lettrés apit-être les pédants. Ils ont de bonnes raila pesanteur, l'impuissance et l'envie vont x qui ont appris laborieusement des règles d'imagination leur interdit l'usage ailleurs ourdes et stériles dissertations.

e, Ménage, la *Grammaire de Port-Royal*, langue grecque, Quintilien, Cicéron, *Dé-Oraisons funèbres*, étaient sans cesse à in.

isait-il, l'esprit désarmé de ces armes for-

l'antiquité tiennent une place importante èque de Jules Janin. A côté de l'incompa-lzevier de 1656, il tenait en grand hon-on devenue classique de Mme Dacier.

oschus, Théocrite et Bion, viennent ensuite a Pindare de Villemain, pour lequel Janin ilte.

ins illustres, on admire un beau Lucrèce côte à côte avec la savante traduction de exemplaire exceptionnel. Puis se succèdent, ux et plus richement vêtus les uns que les

## LETIN DU BL

bulle, Proper  
urgold ; enfi  
ction : celui  
de 1676, et  
by lui-même  
ant avec des  
Horaces ! Il  
main fiévreuse  
t du Pactole  
seul m'infl

i Perse et J  
arrêtaient po

plus triste i  
meur d'un gi  
nce des lang  
tait riche en  
collection de  
538, le du B  
sportes, le R  
e 1620, le F  
2, non rogn  
Cigongne, pu  
présent. Il fa  
Paris, Hugue  
Paris, Chav  
Jacques, que  
enrichissant  
uteur de la  
lu livre, à la  
ne l'indique i  
sque de la *L*  
la lettre l'ép  
acques Jacqu  
ie, un homm

## S JANIN ET SA BIBLIOTHÈQUE.

don du bibliophile Jacob a son in-  
à peu près à cette époque que Jules  
ivres, épars jusqu'alors dans les mai-  
miliers, et qu'il eut ce qu'on peut ap-  
. Ainsi notre cher collaborateur Pat-  
is étranger à l'élévation de Jules Jan-  
île.

onquête dont il a le droit de se mo-

taigne, la *Satyre Ménippée*, Molière,  
la Rochefoucauld, la Fontaine, Bo-  
lui dans leurs plus rares et meilleure  
igne est de 1580, et en deux volum-  
Bonaventure Desperriers, Lyon, Jea-  
et les *Marguerites de la Margu-*  
t de ces grands auteurs du dix-sept-  
ditions originales : le Despréaux Elze-  
nin, est une merveille.

dix-huitième siècle sont également  
oix exquis. Naturellement, on y rem-  
aire des *Contes de la Fontaine*, des  
les *Chansons de Laborde*, les œuvres  
puis, la série des poètes galants d-  
, Gentil-Bernard, Gresset jusqu'à Par-  
in dont son exemplaire en deux vol-  
naroquin vert, porte sur la garde, éc-  
ieux *memento* poétique :

mer est un destin charmant :  
est un bonheur qui nous enivre  
qui produit l'enchantement.  
oir aimé, c'est ne plus vivre,  
las ! c'est avoir acheté  
tte accablante vérité,  
ie les serments sont un mensonge,  
ie l'amour trompe tôt ou tard,  
ie l'innocence est un grand art  
que le bonheur est un songe.



## JULES JANIN ET SA BIBLIOTHÈQUE.

Aussi devrait-il inscrire comme une devise ces seuls au frontispice de sa bibliothèque : *Je les aime, ils m'ont aimé.* »

Cette observation est aussi vraie qu'elle est délicate. Quelques jours après la mort de Jules Janin, le re Hardy rapportait le dernier train de livres que Jules lui avait confiés.

Nos regards tombèrent sur un joli petit volume de bien rare, presque introuvable : *le Bord de la Coupe*, recueil de poésies par Chaudesaigues, le charmant poète à qui, après avoir fermé les yeux en 1846. Chaudesaigues est peu connu de la génération littéraire actuelle. Sa vie fut courte et fort accidentée par la tyrannie des passions. Jules l'avait aimé comme un fils, protégé, soutenu dans la vie, et finalement il était parvenu, le temps et les déceptions aidant, à le ramener à une existence mieux ordonnée. Le monde ne l'avait connu comme lui, car il avait été le confident ou le témoin de toutes les émotions, de tous les déchirements de son cœur.

Jules Janin a donc pris le livre de son ami et, sur chaque page, tout le long des blancs qui bordent ces strophes souvent incompréhensibles pour le lecteur actuel, il a écrit sous forme de notes biographiques ou de réflexions morales la clef de ces inspirations passionnées ou déchirantes d'un poète oublié.

Une grande merveille bibliographique de la bibliothèque de Jules Janin c'est son Chateaubriand. Il avait collecté depuis trente ans avec l'aide de ses amis Johannot, Loria, Porret et autres, les épreuves d'essai, sur papier de Chine, des plus belles gravures inspirées par les œuvres de l'auteur d'*Atala*. Il en avait réuni jusqu'à trois cents qui ont été réparties dans son exemplaire en papier de Hollande et relié en parchemin avec titres gothiques hispaniques par Gayler-Hirou, relieur estimé qui excelle dans ce genre de reliure mis à la mode par Achille Devéria.

Une autre pièce inestimable c'est la collection

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE

anger, dont Perrotin a un exemplaire qui n'a pas ces beaux livres, avant de Duru, les avait enrichies de gravures qu'on ait jamais vues en France. Les dessins de Delacroix, de Delaune, de Johannot, de Grenier, de Grandville, d'Henriette, de Decamps, prouvent la valeur et leur importance, et leur rôle dans la littérature française moderne. Janin de lui confier ces livres, les lui rendit, après avoir fait les copies suivantes :

« Mes filles, retournez chez vous, soyez bien accueillies. Voyez, malade, mais vous a splendidement soigné. Je vous courez les rues en son honneur. Mon Janin qui, sachant qu'il n'y a pas de moyen de vous attifer, vous a fait des dépenses de votre toilette, a été à votre perte, a le cœur brisé. Pareille générosité de la part d'un publicain qu'on m'accuse d'être le roi de la Critique.

«

855. »

Après avoir fait cette énumération des actions de Jules Janin publiées dans les journaux, nous allons dire dans lesquelles on le trouve parmi les articles.

Il est l'auteur de ses deux discours prononcés à la porte de l'Académie et de son discours sur le papier de Chine.

## JULES JANIN ET SA BIBLIOTHÈQUE.

par Hardy, qui a richement relié ce précieux volume belles lettres autographes de M. Thiers, de M. Guizot M. Rouland, citées dans le texte.

Enfin, c'est le manuscrit complet et mis au net, écrit sa main, des deux volumes des *Gaietés champêtres*, quels il a ajouté un troisième volume de variantes et de corrections.

C'est cette remarquable collection, ce rare et précieux assemblage des plus illustres œuvres du passé et des meilleures productions du siècle présent qui, peut-être à leur tour seront glorifiées par nos arrière-neveux, que Mme Janin, légataire universelle de son mari, vient d'offrir à l'Académie française, pour être placée, après sa mort, dans la salle qui devra porter le nom de Jules Janin.

Elle y a joint le buste en marbre du maître, par Salomon, et pour entretenir le souvenir de l'œuvre quotidienne du feuilletoniste du *Journal des Débats*, le tableau de Geffroy, représentant le foyer de la Comédie Française.

Dans ce tableau, répétition très-modifiée de celui qui appartient au Théâtre-Français, Geffroy a fraudé légèrement les droits de la chronologie, afin de réunir dans la composition les grandes figures des deux troupes qui ont été illustrées de 1830 à 1852.

Outre ce don magnifique, Mme Jules Janin met au compte de sa succession les frais occasionnés par l'installation, à l'Institut, de l'admirable collection de livres dont nous avons essayé de donner une faible idée.

Ainsi Jules Janin qui a aimé l'Académie à la façon d'un amoureux ; boudant parfois à ses coquetteries, tantôt se montrant autre jour ses rigueurs et revenant en fin de compte, vainqueur et triomphant, à l'objet de sa première tendresse, aura seul peut-être, de tout le docte aréopage, le bonheur d'être élu de l'immortalité. Tant qu'il y aura une Académie française Jules Janin y sera présent par sa pensée, par ses œuvres et par le souvenir matériel, par sa parole même.



# PÈRE DE BÉRULI

## T L'ORATOIRE DE JÉSUS

Par M. l'abbé M. Houssaye (1).

Houssaye vient d'ajouter un no  
l consacre au cardinal de Bé  
a fondation des Carmélites ;  
gation de l'Oratoire, la gra  
i lui a mérité de vivre dans l  
lu avec l'intérêt que justifi  
oudrais en dire quelques mo

Houssaye est un avocat conv  
e un bon avocat? Qu'il me  
ant son livre je me demande  
sur certains détails, et s'il  
ise qu'il défend en les laissant  
orce d'entasser les détails il  
de lumière sur la figure du  
la même complaisance ses  
l'Oratoire et ses manœuvr  
méconnu les lois de l'hist  
l'unité du récit. Faute d'  
oir sacrifié un point de vue  
ertitude fâcheuse dans l'espr  
stère fondateur d'ordres ne s  
d, un ambitieux avisé usant  
iver au maniement des affair  
texte et la politique pour but  
rt, et j'espère que tout lecteu

Plon, 1874.

TIN DU BIBL

riste n'est-il

en créant l'C  
les : Releve  
e, former de  
es séminaire  
où était tor  
en trace l'ab  
. L'imaginati  
e plus mauv  
nisation étai  
le. Chaque  
e cantonnait  
expugnable e  
igieuse. En  
ion commen  
de Bordeau  
ent comme  
it à exécute  
re XV. Le  
ecourir à une  
. Les archer  
asse par-des  
rres, et l'on  
ésence de la  
x autres par  
e. Voilà où  
t conduit les  
er et le feu.  
alliés naturel  
aris, le card  
ne faut pas  
s par leur ir  
évidence. L'i

## DE BÉRULLE ET L'ORATOIRE DE JÉSUS

le plus en plus l'autorité des évêques, et à l'action d'une association redoutable, les rendre favorables à l'institution d'une œuvre qui leur apportait un point d'appui politique dont ils étaient les représentants : la loyauté dans l'Église. Ce fut le cimetière du cardinal de Gondî, Mme de Maigrédiaire, et dès le début fit don à Bérulle 100 000 écus, 1 200 000 francs de nos jours. Ce fut sur sa fortune privée que M. de Maigrédiaire fit une pareille somme.

Les ennemis furent l'Université et les Jésuites. Les Jésuites craignaient de se voir enlever l'éducation de la jeunesse, la jeunesse plus accessible aux idées nouvelles que de nos jours on appelle le progrès. Le tapage que ferait l'École Normale si elle venait jouer en face d'elle le rôle de la vieille Sorbonne. Les seconds avaient leur prépondérance en pleine activité, ils cherchaient de nouveaux moyens d'attaque dont ils connaissaient mieux la puissance qu'ils s'en étaient servis pour faire leur chemin. D'un côté l'Université et les Jésuites se partagèrent les éléments de la lutte : leur tempérament et leur esprit de combat. Ils échouèrent l'emportement, la controverse, les discussions et les cris de l'école soulevés. Les Jésuites se chargèrent des manœuvres tortueuses, des anonymes, des insinuations captieuses, de la guerre de journaliers, guerre d'embuscades et d'excelsior. Il y avait bien aussi des ennemis dans certains ordres religieux, les Carmes, mais ils furent des copartageants dans ces nouvelles manœuvres. Ce fut qu'une diminution de puissance sur la route de leur arrivée. Ils ne ménagèrent pas l'Université et poursuivirent l'Oratoire de cette œuvre dont les ordres religieux possèdent le secret.



il ne donne pas une grande idée de sa pénétration. Tout en cherchant à éviter une lutte à main armée, Bérulle était ouvertement favorable à la cause des princes. Il ne paraît pas se douter que le maréchal d'Ancre, ce favori si calomnié, défend tout simplement l'unité française contre les convoitises ou les prétentions de la haute noblesse. Il la défendit mal, c'est possible ; à un moment inopportun, c'est encore possible ; mais la base de sa politique fut absolument la même que celle de Richelieu dix ans plus tard ; et si l'humble Bérulle ne s'en est pas aperçu, il est regrettable que son biographe n'ait pas été plus clairvoyant. Il y aurait beaucoup à dire sur Concini. Un mot résume tout : Il a formé Richelieu.

La seconde tentative eut lieu après l'évasion de Marie de Médicis de Blois, lorsque d'Épernon se préparait à recommencer la guerre au nom de la reine mère et au profit de l'aristocratie féodale. Le mobile de Bérulle paraît avoir été sa reconnaissance pour la reine. Il s'interposa entre la mère et le fils, prodigua des conseils, multiplia les démarches avec une incroyable activité, contribua d'abord à l'entrevue de Couzières qui amena la réconciliation entre Marie de Médicis et Louis XIII, et ensuite au traité d'Angoulême qui sanctionna cette réconciliation et mit fin à cette bizarre prise d'armes dont la « drôlerie des Ponts-de-Cé » fut le fait le plus saillant. Son amour de la paix le guida assurément, et en somme un prêtre est toujours dans le vrai quand il réussit à éviter l'effusion du sang ; mais je ne sais si, là encore, sa sagacité fut à la hauteur de ses sentiments. Richelieu fut plus avisé. Connaissant à fond le caractère de la reine mère, il s'aperçut bien vite que cette réconciliation ne serait qu'un replâtrage, et qu'elle amènerait de nouvelles agitations. Il figura un moment dans les pourparlers, puis se retira discrètement, se réservant pour une meilleure occasion. L'Évangile à la main, la conduite de Bérulle est irréprochable ; malheureusement ce ne sont pas les lois de l'Évangile qui président aux destinées des nations ;



## LES LIVRES CARTONNÉS

---

PLAN DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE  
DU ROYAUME FRANÇOIS, où l'on trouve l'histoire de  
des maisons illustres, des fiefs, des charges et  
des hommes, par M. l'abbé Lenglet-Dufresnoy,  
*Gandouin*, 1753 ; 3 vol. in-12.

Nous savions par une note du *Catalogue Paris*  
l'ouvrage de Lenglet-Dufresnoy *cui titulus inscribitur*  
avait subi un certain nombre de cartons. Grâce à  
d'un exemplaire contenant les feuillets supprimés,  
de chaque volume, nous donnons ci-après les pa-  
ges de l'ouvrage, retranchés ou modifiés, soit par la censure  
de l'époque, soit par l'auteur lui-même.

Nous ignorons si, à part le *Catalogue* cité plus  
haut, d'autres exemplaires ont été signalés. Il n'en est pas question dans  
Michaut (1), ni dans l'article que le *Journal de*  
Paris, le 10 novembre 1754 a consacré à l'ouvrage  
de Lenglet-Dufresnoy (2).

Ces cartons commencent au tome II, page xix (1  
première).

En parlant de la mort de Henri III, l'auteur  
dit le seul moyen de tenir en respect les membres du c  
est de les priver de leur temporel, et il ajoutait cette réflexion  
supprimée dans les exemplaires cartonnés : *C'est la seule*  
*appréhension et c'est le seul moyen de les soumettre*  
*à l'État.*

Page xxxvii.

Sur les impôts extraordinaires du règne de Louis  
XIV, on y prétendait d'autant plus volontiers qu'on étoit pers

(1) Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et de  
des actions de M. l'abbé Lenglet-Dufresnoy. Londres et Paris, Duchesne.

(2) Pages 733 et suivantes, édition in-4°.

## V DL

enses nécessaires pour le soutien de  
gances qui font quelquefois perdre aux  
nséquent l'amour de leurs sujets.» Les  
rimés dans ]

Page 83.

sur Philippe  
ir aux souve  
qui en son  
cartonné :  
urs sujets qu  
insi : « Sa n  
ne pour les  
dances, ni c  
er une nobl  
lignés sont s

Page 317.

nation angl  
e foi (je la  
.. » Même r

Page 371.

Le chef de  
III fut le se  
worable à la

Page 372.

ujet. « On se  
oujours con  
le feuillet «  
ce.... »

III, page 2

(le cardinal  
étendues qu

Dans le feuillet cartonné : « .... les vues aussi vastes *ni* aussi étendues.... »

Page 240.

« Les mouvements dont son règne (celui de Louis XIII) fut rempli.... » Ce mot est remplacé par celui d'*agité* dans le feuillet cartonné.

Page 265.

Sur la victoire de l'empereur Léopold à Saint-Gothard. « Louis XIV eut la consolation et la gloire de ne pas abandonner un prince vraiment chrétien à la discrétion des infidèles. » Dans le feuillet cartonné : « *Il suffisoit à Louis XIV qu'il eût la consolation, etc.* »

Page 266.

« L'Académie des sciences.... commence et s'occupe *non de mots, de phrases et de paroles, mais de choses utiles....* » Les mots soulignés supprimés dans le feuillet cartonné.

Page 331.

« Chamillard *qui n'entendoit rien à la guerre*, l'emporta sur l'avis des plus honnêtes gens. » Même remarque.

Page 332.

Texte non cartonné : « *L'auteur du Siècle de Louis XIV n'a pas su tout le dénouement de ce siège (le siège de Turin, en 1706). Le Roi avoit résolu de se rendre maître de cette place importante ; mais ce n'étoit pas assez, il falloit que Chamillard le voulût. Ce ministre s'avisa de prier l'électeur de Cologne, Joseph-Clément de Bavière, de vouloir bien envoyer au siège un ingénieur habile qu'il avoit à sa cour, comme s'il en manquoit en France d'aussi expérimentés : il s'y rendit donc et il écrivoit régulièrement la suite de ce siège. Par une de ses lettres, il marquoit : « Nous touchons Turin du bout du doigt, nous tirons beaucoup, mais sans boulets. » On n'en manquoit cependant pas. C'étoit moi qui recevois les lettres, ainsi que je puis en rendre un témoignage certain. Que l'on fasse maintenant ses réflexions sur cet événement. » Tout ceci a disparu dans le feuillet cartonné où il n'est*



## LES LIVRES CARTONNÉS.

Page 358.

Carton nécessité par une correction de date. La décl  
Louis XIV, accordant la qualité de princes du sang aux  
avait été mise au 23 mai 1715. Le texte cartonné port

Pages 360 et 361.

Ann. 1718. Conspiration de Cellamare. « Albéroni.  
imaginé que le roi Philippe V devoit, dans la minorité de  
être régent du royaume, et, en trompant le roi d'Espag  
idées aussi chimériques, il avoit dessein de revenir  
d'un air triomphant et avec une distinction suprême, l  
avoit vu auparavant d'une manière humiliante, pour m  
méprisable, à la suite du duc de Vendôme. Il voulut  
quer la Régence que les droits du sang avoient défér  
d'Orléans. Il écouta les mécontentements de quelques  
distinguées, et c'est sur ce fondement qu'il imagina u  
tion, moins pour servir le roi, son souverain, que pour  
lui-même. Heureusement il en confia l'exécution au prin  
lamare, l'homme le moins propre qu'il y eût pour cor  
pareille entreprise, et l'intrigue fut découverte à prop  
ce qui est souligné a été supprimé dans le texte cartonn

Pages 361 (suite) et 362.

Ann. 1719. « On commença une guerre contre l'Espa  
qui n'eut pas beaucoup de suite, quoique Albéroni eût e  
émisaires pour soulever les religionnaires de France co  
torité du roi. Grand nombre de personnes distinguées fu  
tées et mises à la Bastille et en divers châteaux; mais  
duc d'Orléans sut le but des conjurés par leur propre  
leur fit grâce. Leur dessein cependant étoit d'arrêter ce  
de le conduire prisonnier au château de Tolède. V.  
colonels en avoient signé le compromis entre les mains  
de Laval. La paix fut faite ensuite entre les deux coi  
l'impétueux Albéroni devint la victime de la réconciliati  
chassé d'Espagne d'où il avoit enlevé environ douze  
millions qu'il avoit fait passer en Italie et dont il a tr



*s-réelle par le sacrifice de huit à neuf mille isées, quoique je ne sois pas fort riche; mais oit-il pas s'estimer heureux de sacrifier son de son souverain? La seconde récompense bien emière me sera donnée en son temps, et j'es- celui qui est beaucoup plus puissant que le levoir servir alors, et qui est même plus exact mpenser le bien, surtout un bien général que on procure par des vues droites et désinté-*

*; 367 (368 du texte cartonné).*

*iréchal de Villeroy, pendant la régence, on ion cartonné : « On prétend que la cause étoit*

*mesurés que ce seigneur avoit tenus, ce qu'il est difficile de croire d'une personne sage qui avoit passé toute sa une cour exacte, polie et circonspecte; d'autres ont dit ic régent voulant travailler seul avec le roi, le maréchal, ouverneur, voulut être présent, ce que le régent ne vouloit rir; mais la chose venoit de plus loin et pour quelques lus marquées, tant de la part du maréchal que de celle e. Cette disgrâce ne fit aucun tort à la probité de ce sei- l'on regarda toujours comme un gardien exact et très- e la personne de Sa Majesté. »*

Page 368.

*ionçant la mort du cardinal Dubois « qui n'avoit pas eu de se faire aimer ni estimer, pas même du duc d'Orléans el il avait été élevé à cette suprême dignité », le texte nné ajoute : « Et je puis dire ici ce que j'appris en 1723 ourg, de M. le comte du Bourg, qui fut maréchal de n 1724, qu'on avoit trouvé dans les papiers de ce cardinal ires qui tendoient à perdre le duc régent, son bienfaiteur. doit pas étonner. »*

Page 369.

*1723. Déclaration de majorité du Roi. En parlant de la les cérémonies « pour un jeune prince », l'auteur avait*

siècle cette singulière réflexion : « *Mais  
bois en la vie* », qui a disparu

Page 372.

1728 ayant été confondue dans les années précédentes, on a corrigé dans le nouveau texte. L'usage, à propos des sommes payées au roi d'Espagne par l'Angleterre, la réflexion suivante : *le négociant de cette illustre nation*

Page 373.

Les années 1729 et 1730 ont été scindées dans le texte cartonné.

Même page (374 du texte)

du roi de Pologne « à force de... »  
cartonné : le mot souligné  
e.

Pages 375 et 376 (376 du texte)

1. Traité avec l'Allemagne, par le roi de l'empereur Charles V  
des négociateurs allemands  
cartonné) : « *Au lieu que toute la  
pragmatique ignoroient et  
sont sacrifiés les intérêts de  
sont servis dans les plus graves  
ssante a été examinée fort et  
15 sous le titre de L'Europe  
Hongrie (1). Ces droits connus  
reuveur à demander la ratification  
le regardoit plus qu'aucune*

Le titre est de Lenglet Dufresnoy  
Barbier. Le volume de Michau

*connoissance que l'on avoit des traités, ne pa-  
réresser. C'est même ce qui a porté l'empereur à  
lement pour céder les Deux-Siciles au roi don-  
t permis si libéralement l'échange de la Lorraine  
sur le Grand-Duché de Toscane. Mais que n'au-  
ru, si les négociateurs avoient été médiocrement  
t espérer que des temps plus favorables rendront  
il a fait perdre si gratuitement. »*

Pages 380 et 381.

*Le prince Charles de Lorraine repasse le Rhin,  
l'auteur, la téméraire entreprise de ce prince. »  
né s'arrête là. On lit dans l'autre, à la suite :  
quelque apparence de réussite que par la trahison  
général de l'empereur Charles VII), homme de  
s d'un prédicant luthérien et dont l'aieul avoit  
anchée en Allemagne pour de semblables crimes.  
ngrie, pour laquelle il avoit trahi l'empereur  
et maître, ne put s'empêcher de faire connoître,  
qu'elle avoit pour cet homme. Il fut le seul des  
et exclus du festin solennel qui fut donné en 1743  
il se trouvoit après l'élection de l'empereur qui  
i. »*

Page 384.

*érations de M. de la Bourdonnaye dans l'Inde :  
i plus loin ses conquêtes, dit l'auteur, s'il n'avoit  
rtés oppositions de la part du gouverneur de  
vouloit s'attribuer tout ce que cet habile marin  
gloire de la nation françoise. » Ces derniers  
rimés dans le texte cartonné.*

Page 385.

*nes sommée au nom de l'impératrice par le gé-  
urg « lequel commence le 15 avril par des me-  
non cartonné ajoute : « de fanfaron. »*



A L'ÉDITEUR DU BULLETIN DU BIBLIOPHI

venu que sa traduction n'était qu'un choix fait quatre premiers volumes de l'original allemand. L'ouvrage de Bülow n'a pas moins de douze tomes (1850-60) de cinq à six cents pages. Les traducteurs devraient bien prendre l'habitude d'indiquer les suppressions ou mutilations; ils éviteraient aux érudits le droit de faire aux littérateurs français le reproche d'exactitude qu'ils encourent justement. Tel livre, par son texte d'appropriation au goût français, est tellement dénaturé qu'il perd toute originalité, et n'est plus d'aucun secours pour les recherches des travailleurs. Pour en revenir à Bülow, Bülow n'apprend rien de plus sur le sort de la femme que ce que l'on sait par l'ouvrage, qu'il reste; il donne à la manière allemande des notations de sources à consulter.

Recevez, monsieur, mes salutations empressées

Un abonné du *Bull*

---



## REVUE CRITIQUE DE PUBLICATIONS NOUVELLE

fon, nous répéterons : Lisez les deux ouvrages de Mme Summer; ils se complètent l'un par l'autre; seulement elle a commencé par la vie des religieuses (1), pour tracer ensuite celle du fondateur de la religion.

On sait du reste que Bouddha n'était pas un dieu, un sage, comme l'exprime son nom, un ascète (*Sākya-Mouni*) type à la fois vivant et idéal, dont la biographie présente une limite indécise entre la poésie et l'histoire, la théologie et le fait qui se retrouve dans la littérature orientale tout entière.

Le Bouddha est né l'an 622 avant Jésus-Christ; il est mort en 543, à l'âge de quatre-vingts ans, après avoir prêché sa doctrine dans le Cachemire, le Népal, le Thibet, etc. Ces beaux livres nous font passer son enfance, sa jeunesse, où il connut l'amour, au mariage, l'amour conjugal et paternel, sont décrits par notre auteur avec un charme qui rappelle la poésie de *Lalla-Roukh* et les suaves mélodies de Félicien David. *Sākya-Mouni* est revêtu de la science : le moment est venu pour lui de quitter sa patrie, son palais, sa famille. Il faut qu'il se lève, il faut qu'il marche, qu'il aille prêcher la loi nouvelle. Nous laissons parler Mme Summer :

« .... Il est minuit; l'astre qui présidait à la naissance du prince *Siddhârtha* vient de se lever à l'horizon, et il éclairera la fin du jour. A pas furtifs, comme un voleur qui va commettre un crime, le *Bôdhisattva* (2) traverse les galeries du palais; le voici dans l'appartement de *Gôpâ*. Il n'avait pas prévu cette tentative. Cette femme, qu'il a choisie entre toutes, et dont il a su un instant le ravir aux pensées sérieuses; ce fils qu'il n'a pas encore, ils sont là derrière cette porte. Avant de franchir le seuil pour toujours, ne jettera-t-il pas sur eux un dernier regard? Le prince entr'ouvre doucement la porte, et reste immobile sur le seuil. Souriante et paisible, *Gôpâ* s'est endormie, le nouveau-né se presse entre les bras. Le père n'y résiste pas; il va s'avancer pour embrasser son fils une seule fois, la première et la dernière; pour arriver à l'enfant, il faut écarter le bras de la mère, »

(1) *Les religieuses bouddhistes depuis Sākya-Mouni jusqu'à nos jours*, Paris, E. Leroux, 1873.

(2) *Siddhârtha* et *Bôdhisattva* sont des surnoms du Bouddha; le premier veut dire : l'être uni à l'intelligence, et le second : but, accompli.

BU

u s  
ter  
, la  
sor  
r, l  
tier  
el a  
Tou  
s aj  
nt l  
xer  
min  
les  
ont  
nt d  
apil  
voit  
u li  
éca  
de  
Bén  
e ide  
avec  
rs. '  
has  
ie d  
leu  
es p  
aiss  
our  
oir  
alist  
at q  
abit  
orsec  
quel

lon  
aut

## REVUE CRITIQUE DE PUBLICATIONS NOUVELI

la femme, mais beaucoup de ce qu'elle emportait, et on sa recherche. Justement, le Bouddha était assis sous un : vré à sa méditation du matin; les étourdis l'interpellent, voir s'il n'a pas vu passer une femme qui se sauvait.

« Au lieu de se fâcher d'être interrompu pour un si f cident, le saint leur répond : « Insensés, dites-moi, je v « lequel est le plus avantageux, de chercher une femr « vous chercher vous-mêmes ? »

« Cette réflexion frappe les chasseurs, et ils convienne connaissance de soi-même est préférable à toute chose. « est ainsi, réplique Sâkya, demeurez ici, et je vous ense « loi. » Ils acceptent; la joyeuse partie finit plus séri qu'elle n'avait commencé, et ces jeunes fous deviennent d croyants. Inutile de dire qu'ils abandonnèrent leurs habitu tempérance, et n'emmenèrent plus de demoiselles à la cl

C'est également un récit plein d'intérêt que celui des moments du Bouddha dans les riants jardins de Loumbin vaient vu naître. Il veut expirer à l'air libre, sous le feui forêts, au milieu des harmonies de la nature. Ce qui gât le tableau, c'est qu'il meurt d'indigestion; mais on ret haute sagesse dans le dernier conseil donné par lui à l'i plus jeunes disciples qui l'interroge sur un point délicat dnite que des religieux doivent tenir à l'égard des femme lez-vous, lui dit le Bouddha, un moyen de rassurer vo science? Considérez comme vos mères celles qui sont pl que vous, comme vos sœurs celles qui se rapprochent âge, et comme vos filles celles qui sont plus jeunes. »

On a pu juger de la manière de l'auteur et du piquai de l'ouvrage. Il s'est même trouvé des critiques moroses trouvé trop piquant. Tout exposé de doctrines religieu dit, doit être traité avec sérieux et respect. Cette thé mènerait bien loin. Fallait-il donc que Mme Mary Sum crainte de blesser les dévots de Bénarès ou de Ceylan, des agréments qui pouvaient faire accepter au lecteur fr étrangetés de ses récits? Le *curry* indien, pour figurer st bles avec succès, n'a-t-il pas besoin d'être adouci et tr par l'habileté de nos cuisiniers?

E. J. B. RATHERY

## NOUVELLES ET

---

La collection d'ouvrages r  
s soins de M. J. Gay et fils  
de s'enrichir de quatre p  
ie, tirées à 100 exemplair  
des souscripteurs empress  
es de la masse du public  
er.

ationnons d'abord *le gran*  
*rs efforts de l'amour et de*  
*on de Cologne. Pierre Ma*  
ibliographique de M. P. L  
livret, qui mérite de tenir  
des romans historico-satir  
ersonnages illustres, n'a poi  
*braire. Le grand Alcandre*  
t que précédemment ce  
IV.

première édition, *Cologne*  
rtainement sortie des pre  
able assez à diverses pro  
rs, pour qu'on l'ajoute coi  
i. Une réimpression, tout à  
u texte (quoique le titre a  
*ée*), porte la rubrique de S  
n-12, mais il faut égaleme  
ide. Une édition, avec la  
au Catalogue Leber ; il es  
rexacte ou que le titre fut  
près l'avis mis en tête de  
t du *Grand Alcandre* aura  
d'un homme de qualité a

1719 nomme hardiment le duc de la Feuillade, mais il n'y a là qu'une supercherie : le duc ne mourut que le 12 mai 1697.

On peut fixer à l'an 1672, époque indiquée par quelques circonstances authentiques, la date de cette histoire de la passion du grand Alcandre pour la comtesse de L., dont le nom reste à découvrir, et qui réussit parfaitement à défendre sa vertu. M. P. L. (Paul Lacroix), indulgent comme tous les éditeurs, trouve dans ce livret une action très-intéressante, très-bien conduite, très-vraie, ou, si l'on veut, très-vraisemblable. Les scènes sont tracées avec beaucoup d'habileté et de finesse ; les dialogues ont une grâce et une délicatesse exquises. On serait tenté d'y voir la plume d'une femme d'esprit, comme il y en avait tant alors, plutôt que celle de Saudras de Courtils, qui n'écrivait pas sans agrément, mais qui, écrivant sans cesse pour les libraires des Pays-Bas, n'avait pas le temps de soigner son style.

Quel que soit l'auteur du *Grand Alcandre frustré*, ce récit, qui diffère notablement de bonnombre de ceux consignés dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*, mérite d'être examiné au point de vue de l'histoire intime de Louis XIV, jeune encore, et quelque investigateur minutieux des intrigues de la cour la plus brillante alors de l'Europe, réussira peut-être à faire la part de la vérité et celle de la fiction.

Nous abordons un autre domaine, en passant à l'*École des maris jaloux* (VIII et 132 p.), reproduction de l'édition de Neuchâtel, 1698, plus complète que celle qui avait paru, en 1684, à Cologne (*Hollande*), sous le titre de *l'Amour en fureur, ou les Excès de la jalousie italienne*.

Le pivot de cette histoire (dont l'auteur demeure inconnu) est un cadenas de chasteté, qu'un mari impose à sa femme ; scènes de jalousie, assassinats médités, catastrophes multipliées, après lesquelles l'héroïne involontaire de ces récits qui paraissent d'ailleurs de pures inventions, se retire dans un couvent.

Le *Manuel* ne signale qu'une seule adjudication de l'É-



Le *Manuel du libraire* signale seulement l'édition de 1675, qui s'est montrée à la vente Nodier; c'est également la seule qui soit citée dans le *Dictionnaire des Anonymes* de Barbier, où l'ouvrage est attribué à un ecclésiastique de Lyon, nommé Dupré, à l'égard duquel on manque de renseignements. C'est un livre à joindre (et ce n'est pas un des moins piquants) à ceux que les écrivains protestants, ou les réfugiés dirigèrent en assez grand nombre contre les membres de l'Eglise romaine.

Terminons en citant la réimpression d'un livret devenu fort rare et imprimé à Paris en 1556 chez Vincent Sertenas : *Trois déclamations esquelles l'ivrogne, le putier et le joueur de dez débattent lequel d'eux trois comme le plus vicieux sera privé de la succession de leur père*. Nous ne croyons pas que ce petit volume se soit montré aux enchères depuis la vente Nodier en 1844, où il fut adjugé à 102 fr., et il est inutile de rappeler que c'est une traduction d'une *Declamatio* de Philippe Beraulde, imprimée pour la première fois à Bologne en 1499. D'assez nombreux morceaux en vers sont intercalés dans cette prose, où, suivant l'usage du temps, les auteurs grecs et latins sont fréquemment invoqués. La singulière contestation soutenue entre les trois frères ne manque pas d'originalité; elle sera lue avec plaisir par les amis de cette charmante langue du seizième siècle que goûtaient si bien Paul-Louis Courier et Charles Nodier.

La municipalité bordelaise, adoptant une mesure fort digne d'éloges, livre à l'impression d'importants documents extraits des archives de la ville et se rapportant à des époques éloignées. Deux volumes in-4° relatifs l'un au quatorzième, l'autre au commencement du quinzième siècle, ont déjà vu le jour. Un troisième volume vient de paraître; il est intitulé : *Bordeaux vers 1450; Description topographique*, par Léo Drouyn, in-4°, viii et 624 pages, avec un plan de grande dimension. Les rues, les places, l'enceinte fortifiée de la capitale de la Guienne à l'époque de

F

ont  
recl  
e d  
bis  
1e,  
mo  
igle

*tres*  
pro  
vive  
l'ok  
ion  
er,  
*Inu*  
proj  
vor  
es,  
dan  
e p  
frag  
ave  
eu  
nis  
it h  
perc  
à de  
s de  
pés,  
émi  
ite  
par  
agn  
is l

## NOUVELLES ET VARIÉTÉS.

Gladstone, expression dont nulle Anglaise ne s'est servi, et qui est tout aussi ridicule que si on en France le marquis Thiers, ou le vicomte Jules de La Fontaine, les *Lettres d'une Inconnue* sont l'œuvre d'un vain qui ne manque pas d'esprit, et qui s'est amusé à une supposition qu'il est impossible de prendre au sérieux.

---

— Nous avons sous les yeux une plaquette relative à la bibliographie de Montesquieu. Cette portion de la science des livres est assez confuse. Le *Manuel du libraire*, si exact d'ordinaire, se trompe à l'égard de l'édition originale de l'*Esprit des lois*, et il ne résout point la question délicate de l'impression originale des *Lettres persanes* parmi les éditions qui portent la date de 1721.

On observera que des éditions de l'*Esprit des lois* et des *Considérations sur la grandeur des Romains* ont été publiées. Il serait certainement d'un vif intérêt de retrouver quels étaient les passages qui effarouchèrent la censure. M. Dangeau indique avec soin les divers écrits de Montesquieu qui ne parurent qu'à d'assez longs intervalles dans divers recueils ou se montrant, pour la première fois, dans des éditions d'*OEuvres* indiquées comme complètes. On peut conclure de tout ceci qu'une édition complète et bien entière des productions de Montesquieu est une œuvre à entreprendre. Il y a là de quoi tenter un travailleur jaloux d'attacher son nom à celui de l'un des plus grands penseurs du dix-huitième siècle.

Les Œuvres inédites de Montesquieu méritent une attention spéciale. On n'ignore pas que la famille de Montesquieu, publiciste, conserve de précieux manuscrits dans son château de la Brède. Leur publication a été, à plusieurs reprises, l'objet de négociations qui n'ont pas abouti. Est-on plus heureux en revenant à la charge ? D'ap



## CHARLES ASSELINEAU.

Il me faut inscrire aujourd'hui dans le *Bulletin du Bibliophile*, l'expression du profond sentiment de douleur que j'éprouve, en perdant si prématurément un ami et un collaborateur de vingt ans.

Dans notre maison, où sa place était marquée, sa perte laisse un vide bien difficile à combler. Ami dévoué, d'un esprit délicat, il se plaisait, dans sa conversation toujours agréable, à évoquer les souvenirs littéraires de son enfance ; car il se figurait être plus vieux qu'il ne l'était réellement, et même il se sentait heureux de cette vieillesse anticipée.

Asselineau, dans un jour de malheur, m'a donné une preuve de sa sincère et profonde amitié. Cette preuve, je ne l'oublierai jamais, et je tiens à la rappeler ici. En 1861, lorsque j'ai eu la douleur extrême de perdre ma mère, il ne m'a pas abandonné un seul instant, et, de plus, il a écrit dans le *Bulletin*, en cette circonstance, un article nécrologique qui forme une des belles pages de ses œuvres. (Voy. année 1861, p. 65-67.)

Charles Asselineau, né à Paris en 1820, est mort aux eaux thermales de Chatelguyon, en Auvergne, le 25 juillet 1874, à l'âge de cinquante-quatre ans.

On a beaucoup parlé de ses œuvres. Je préfère rappeler la bonté de son cœur, la délicatesse de son caractère, l'élevation chrétienne de son âme, son indulgence extrême envers tout le monde, et la dignité avec laquelle il sut conserver son titre d'homme de lettres.

Asselineau a été l'ami, l'admirateur (on le lui a reproché) de certains poètes illustres ; mais il ne partagea ni leurs idées matérialistes, ni leurs aspirations ambitieuses ; il ne songeait qu'à l'éclat donné par eux à la littérature contem-



*teur en chef*. Le *Bulletin du Bibliophile* est une revue modeste, publiée pendant longtemps par M. Joseph Techener (mon père), et continuée depuis 1848 par Léon Techener (moi), qui ont ainsi rempli le rôle de rédacteurs en chef, avec la collaboration d'amis de la maison, hommes de lettres et bibliophiles, dont les noms figurent sur le titre de chaque livraison (1).

Charles Asselineau avait trop de fierté dans le caractère pour abuser de l'insouciance d'un libraire ou d'un bouquiniste. Ce qu'on a imprimé sur son compte dans les échos anecdotiques d'un certain journal, est indigne de lui ; il en était incapable.

Il a également paru dans le *Figaro* une note peu exacte, relative aux opinions politiques de Ch. Asselineau. La vérité est qu'il ne parlait jamais de politique ; mais, cependant, ses préférences, dont il ne faisait aucun mystère, étaient pour la monarchie constitutionnelle, qui lui rappelait sa jeunesse et ses premiers succès au grand concours des collèges.

Relevons une dernière erreur, propagée par tous les journaux. Asselineau, dit-on, aurait sauvé de l'incendie la Bibliothèque Mazarine, au temps néfaste de la Commune. On devrait cependant n'avoir pas oublié que, dès la première publication de cette fausse nouvelle, Asselineau s'empressa de la démentir, d'abord de vive voix, puis par une lettre signée de lui et insérée dans les journaux, au mois de juin 1871.

La vérité est que resté à Paris, il crut de son devoir

(1) Rappelons toutefois, car c'est là vraisemblablement l'origine de l'assertion erronée que nous venons de rectifier, rappelons que pendant plusieurs années Asselineau rédigea pour le Bulletin une *Chronique littéraire* mensuelle que nos lecteurs n'ont certainement pas oubliée, et qui, par la justesse des appréciations, la finesse des aperçus et l'élégante correction du style, faisait songer à Nodier dont il aimait à s'inspirer, et pour lequel on sait qu'il professait un véritable culte. Certain article, entre autres, nous revient en mémoire, où avec une indiscutable compétence, et dans une forme pleine de tact et de mesure bien que légèrement ironique, il faisait justice des théories de je ne sais plus quel réformateur qui, sous prétexte de simplification, prétendait bouleverser l'orthographe française. Asselineau, ce jour-là, avait trempé sa plume dans l'écritoire du docteur Néophobus.



de critique et de philologie ; on sait moins ce qu'il dépensa de fantaisie, d'humour et de caprice poétique dans ses délicieuses nouvelles intitulées : *la Double vie* ; dans ce livre de touriste, *l'Italie et Constantinople*, où, voyageant sur les pas de Théophile Gautier, il a le bon goût et le bonheur de ne jamais l'imiter, tant il l'admire ! dans cet aimable pamphlet ironique : *Paradis des Gens de Lettres*, où il rêve une ville idéale gouvernée par l'intelligence et une Revue accessible au génie ; et enfin dans ce roman publié l'année dernière même, fin et délicat pastiche de Cazotte, dans lequel il combattait ingénieusement le manque de résignation qui nous porte à vouloir contraindre la Providence et façonner nous-mêmes notre destinée.

« Ce grand travers moderne, Asselineau en était exempt ; il appartenait, comme j'y appartiens moi-même, à l'école de l'art pour l'art, dont la doctrine est nettement et clairement exprimée dans les lignes suivantes, que j'emprunte à la préface de *la Double vie* : « Est-ce qu'on n'a pas depuis longtemps déduit les « doctrines politiques, religieuses et sociales de Balzac, qui cependant n'a jamais prétendu faire autre chose que des romans ? Est-ce que tout lecteur intelligent ne sait pas à quoi s'en tenir, non-seulement sur les idées esthétiques, mais sur les idées morales « de Théophile Gautier, le plus désintéressé, comme le plus grand « des poètes contemporains ? Ce que je proscriis comme faux, « mauvais, pervers, c'est l'enseignement religieux, politique ou « moral, donné par des moyens qui ne sont pas doctrinaux ; c'est « l'intention préméditée de faire servir l'art à exprimer ce qui « n'est pas de son domaine. »

« Donc, Asselineau savait bien ce qu'est un livre et ce qu'il doit être ; aussi est-ce passionnément qu'il aime le Livre, et je le vois encore les matins d'hiver, enveloppé dans son épais manteau romain, récolter sur le quai les volumes qui devaient former sa bibliothèque romantique, devenue fameuse. J'ai dit qu'Asselineau n'avait eu aucune ambition, je me suis trompé ; toute sa vie il désira faire partie des conservateurs de ce trésor de livres qui se nomme la Bibliothèque Mazarine. En dépit des offres des ministres qui lui montraient ailleurs des places toutes vacantes, pendant douze années il fut patiemment surnuméraire, pour arriver à entrer dans ce *Paradis des Gens de Lettres*. Et en effet, après avoir, comme nous tous, pris le sac et le fusil, il devint justement



les hommes d'autrefois, et ceux de ses amis qui venaient réclamer un jour, il les voyait déjà avec le front que leurs fronts ne devaient trouver que dans la tombe, et avec le laurier qui n'ombrage que les fronts glacés de la mort.

La piété il a chéri, glorifié des anciens, ceux-là la poésie est familière. C'est Jean de Schelandre, le poète, qu'il venge d'un oubli immérité; c'est l'élève, dont il retrouve et reconstitue l'histoire ignorée, l'artiste et graveur français Lazare Bruandet qu'il a vu avoir épousé passionnément les justes haines de l'Académie; et pour arriver aux modernes, c'est l'évolution, Théodore Desorgues, qu'il fait revivre; c'est une révélation; c'est Nodier, à la renommée méconnue, rassemblant, remettant en honneur ses moins connus, l'antique, il arborait fièrement ce drapeau et s'en était fait remettre à leur place, au-dessous des Hugo, des Musset et des Dumas, mais dans le même rayon de gloire, tous les oubliés et les dédaignés de 1830, les poètes Ernest Fouinet, les Félix Arvers, les Louis Berthier de Ferrière, et Philothée O'Neddy, et ce poète, qui a écrit comme par hasard, si le hasard n'est qu'on peut presque mettre à côté de celles de Victor Hugo, en même temps qu'eux il célébrait leurs peintres, les Johannot, les Deveria, et cet admirateur, qui avait mis son âme créatrice et son talent au service de la poésie.

Asselineau remontait par un effort d'amour le cours du temps, se faire le contemporain d'hommes qu'il n'avait connus qu'il avait entrevus seulement, avec quelle joie, avec quelle émotion supérieure, il avançait dans ses respects à la postérité pour les hommes éminents qu'il lui a été donné de connaître dans une intimité absolue, quotidienne! L'illustre poète et de la *Comédie de la Mort*, Théophile Gautier, ses meilleurs amis d'Asselineau; et, j'ose le dire, tous les deux étaient parfaitement égaux, tant ils se respectaient et vénéraient le poète, tant le poète avait une confiance profonde pour l'écrivain, qui plus que personne méritait de remplir honorablement au *Bulletin du Biographe* laissée libre par Nodier.



# INVENTAIRE DES MEUBLES

DE CATHERINE DE MÉDICIS, EN 1589

Par M. Bonnaffé. Paris. Aubry, 1874.

Les inventaires dressés après décès sont devenus une source d'informations des plus exactes à laquelle personne ne songeait il y a vingt ans, et que tout le monde invoque aujourd'hui. La voie ouverte et l'élan donné, la foule des chercheurs s'y est précipitée. A l'heure présente on composerait un fort joli catalogue, seulement avec les titres des inventaires imprimés depuis vingt ans. MM. Léon de Laborde et Douët d'Arcq ont publié les premiers (1). Les dix volumes de la *Revue des Sociétés savantes* en contiennent une quantité qui va s'accroissant chaque jour, et aucun lettré n'a oublié la lumière dont Mgr le duc d'Aumale et M. Soulié ont éclairé les figures du cardinal Mazarin et de Molière en éditant leurs inventaires.

Voici qu'un investigateur curieux et érudit, doublé d'un homme de goût et d'un écrivain élégant, M. Bonnaffé, vient ajouter au travail de ses prédécesseurs l'*Inventaire des meubles de Catherine de Médicis*, fait après la mort de la Reine dans son hôtel à Paris, en juillet et août 1589. Cette pièce est déposée au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque royale, où les fureteurs de parchemins l'avaient quelquefois aperçue du coin de l'œil.

Il n'entre point dans ma pensée de signaler tous les points intéressants de cette publication. Je ne veux qu'insister sur les principaux.

Catherine de Médicis meurt à Blois le 6 janvier 1589,

1) *Inventaire des bijoux de Louis, duc d'Anjou, dressé en 1360. Paris, 1853. — Inventaire des reliques de la Sainte-Chapelle dressé en 1573. Paris, 1848.*



preuve la plus manifeste d'une complicité ?  
 as une importance d'autant plus considé-  
 ulte d'un document absolument désinté-  
 ent les inventaires servent à quelque  
 chose.

Ce ne sont pas les seules particularités historiques qui  
 se dégageraient de l'inventaire. Mais je me tiens à ces  
 ayant hâte d'arriver aux questions de pure cu-

ine n'était pas impunément Italienne et Médicis.  
 le goût des choses d'art : je dis le goût dans son  
 la plus délicate et la plus recherchée. C'était un  
 ur, je n'en doute pas. Les Tuileries (ce qu'il en  
 is ! grâce aux ligueurs de 1871) sont là pour le  
 A quoi auraient passé ses vingt-deux millions de  
 lle avait réuni dans son hôtel construit par Jean  
 es mille et une raretés qui constituent la joie des  
 meurs : tableaux, statues, émaux, faïences, bron-  
 staux, gemmes, meubles, tapisseries, tentures,  
 manuscrits, auxquelles, enfant, ses yeux s'étaient  
 dans les salles du Palais-Vieux de Florence. Mal-  
 ment l'expert, maître Trubart, tapissier de son  
 elé par les commissaires-priseurs Jacques De-  
 Barnabé de Cérizuis pour les aider dans la rédac-  
 inventaire, paraît avoir été l'ancêtre de M. Josse.  
 volontiers les tentures, tapisseries et meubles  
 s qu'il avait sans doute fournis ; mais les vérita-  
 res d'art l'intéressent peu et le signalement qu'il  
 acre est rédigé de façon à désespérer l'investiga-  
 lus persévérant.

compté trois cent quarante et un portraits, dit  
 affé, et cent trente-cinq tableaux. » Ce qui devait  
 r de chefs-d'œuvre parmi ces quatre cent soixante-  
 es, on n'ose pas y penser. Tous ne sont certaine-  
 détruits, mais il faut renoncer à l'espoir d'en re-  
 : aucun, grâce au laconisme de maître Trubart.

## BULLETIN DU BIBLIO

lle singulière idée de  
ndant que ses plus cru  
itale ! Maître Trubart  
t-être des enfants ser  
xcuse. A sa place je r  
re.

° 1 : « Douze pièces d  
façon de Bruxelles, es  
lannibal », il est diffi  
la tapisserie de Scipi  
ces, dont les cartons c  
ru sauf les quatre pos  
Louvre (1).

ières les plus originale  
ut composé de trente  
images en forme ova  
iron un pied de haut  
es, enchassez dans le

Limahir et nous re  
Louvre et ailleurs, le  
bre esmailleur du Roy  
qu'il avance ? « L'ajus  
qué : il montre quelle  
corative des plaques  
ries rehaussées d'or  
ur de la pièce une c  
vittoresque. » Si cela  
eau dans lequel le r  
incruster des assiettes  
is bien fâché pour M  
ela ne devait pas être  
chapitre est celui qui tr

tail très-curieux et très-con  
dans sa *Notice des dessins*  
9 et suiv.

*faïence*. La quantité de coupes, de plats, de cuvettes, de *buyes* (buires), de flacons, de vases, terrines, écuelles, godets, salières, aiguières de toutes sortes, est considérable. Dans la majeure partie de ces numéros, M. Bonnaffé veut voir des produits de Palissy. Il a sans doute raison et les présomptions sont favorables à son opinion : cependant une preuve irréfragable, une désignation positive vaudrait mieux. Cette preuve, on l'attend encore. Palissy était-il le seul industriel de son temps qui fabriquât des faïences émaillées ? N'a-t-il pas eu de nombreux imitateurs ? François Briot, par exemple, ne serait-il pas l'auteur de nombreux produits céramiques attribués à Palissy ? Questions insolubles tant qu'un document quelconque ne sera pas venu désigner tel sujet comme sortant indubitablement de la main de Palissy ? Il faut dire la vérité, on ne connaît pas une œuvre authentique, je dis une seule, du potier de Saintes ; et après avoir lu le livre de M. Bonnaffé je ne suis pas plus édifié qu'auparavant. Faute de mieux j'accepte la tradition ; mais je préférerais une preuve.

Nous ne quitterons pas Palissy sans faire remarquer qu'en août 1589, dix-neuf ans après la construction de la fameuse grotte des Tuileries, cette grotte était dans un tel état de délabrement, que les commissaires délégués « n'y trouvent que quelques figures de terre fragiles et de peu de valeur que nous n'avons estimé être valables pour inventorier. » M. Bonnaffé relève judicieusement une indication d'où il résulte que cette grotte était bâtie en surélévation du sol et renfermée dans un petit bâtiment destiné à la protéger ; et non pas, comme on le croyait jusqu'ici sans grandes preuves, en contre-bas du sol avec une balustrade qui permettait de regarder à l'intérieur de haut en bas comme au tombeau de l'empereur aux Invalides. Si donc des travaux ultérieurs doivent remanier le sol du jardin des Tuileries, on doit abandonner l'espoir de retrouver l'emplacement de cette grotte. Est-ce un bien, est-ce un mal pour la gloire de Palissy ? Je n'oserais pas me décider.

Je ne serais pas excusable de ne pas parler à des bibliophiles des livres de Catherine de Médicis. Ces livres, tout amateur digne de ce nom en a touché au moins un dans sa vieille reliure estampée de miroirs brisés, de lacs d'amour déchirés, de faulx et d'autres tributs mélancoliques. La bibliothèque de Catherine de Médicis était considérable au moment de sa mort. Elle se trouvait disséminée dans ses diverses habitations : à Blois, à Chenonceaux, à Saint-Maur-les-Fossés, rue de la Plâtrière, et dans son hôtel même de la rue des Deux-Écus. L'inventaire ne mentionne que les livres intimes, au nombre de vingt-deux, à l'usage journalier de la femme, sa bibliothèque préférée, rangée dans une armoire à quatre vantaux, dans le cabinet de la Reine au premier étage de l'hôtel. On y remarque entre autres la *Consolation sur la mort du feu roy Henry*, les *Abus du monde*, les *Prophéties des Sibylles*, des cartes de géographie et de navigation, les *Portraits des divers plans de bâtiments*. Ces titres ne répondent-ils pas aux diverses faces du caractère de la femme : profondément attachée à la mémoire de son mari, désabusée de la vie, superstitieuse comme une Italienne, suivant de l'œil comme politique la marche de la civilisation et satisfaisant ce goût des bâtiments, l'imprescriptible héritage de sa famille ?

« Les manuscrits étaient en dépôt rue de la Plâtrière, chez Jehan-Baptiste Bencivenny, abbé de Bellebranche (ne serait-ce pas un descendant d'un des trois frères Benivienni ?), conseiller et premier aumônier de la reine mère et son bibliothécaire. Bencivenny s'occupait de dresser le catalogue, et, pour le faire plus commodément, il avait provisoirement conservé les manuscrits chez lui.

« Cette collection célèbre, qui fait aujourd'hui partie de la Bibliothèque nationale, comprenait sept cent soixante-seize numéros inventoriés sous les titres suivants : *Theologica*, *Philosophica*, *Poetica*, *Rhetorica*, *Grammatica*, *Mathematica*, *Historica*, *Medica*, *Legalia*, et subdivisés chacun

ains et hébreux. Plusieurs manuscrits sont  
mité.

es-Auguste de Thou que nous devons la  
e magnifique recueil; le célèbre biblio-  
it bien la valeur, pour avoir souvent em-  
à la bibliothèque de la Reine. En 1594,  
librairie, il obtint de Henri IV des let-  
ignant à l'abbé de Bellebranche de faire  
ronne des manuscrits dont il avait tou-  
dépôt. Mais, sur l'opposition des créan-  
laient pas abandonner leur gage, une  
s'ensuivit, et ce fut seulement en 1599,  
successifs du Parlement, que la biblio-  
ine de Médicis entra définitivement dans  
rales. »

principaux chapitres de cet inventaire. Si  
as là, pourrait-on, après les avoir étudiés,  
alités et les défauts d'esprit de Catherine  
ndre compte de la façon dont le caractère  
ne agissait sur le caractère public de la  
pas trop exiger des inventaires? N'ont-ils  
but de nous faire pénétrer dans les re-  
personnages; de nous montrer par le  
habitudes familières et leur déshabillé,  
s sommes habitués à voir poser en statues  
et sous un masque d'apparat? C'est là, je  
avénient. Il est mauvais de faire descendre  
es de leur piédestal, et de les montrer à  
costume réservé aux valets de chambre.  
gne. Ce sont là des questions que l'auteur  
order. Il a bien fait. Son livre est écrit par  
dresse à des curieux. Prenons-le tel qu'il  
est c'est un excellent livre. Je le dis en

Comte L. CLÉMENT DE RIS.



## VINDICLÆ BIBLIOGRAPHICÆ.

nouvelles citations; notre but, en inscrivant le titre du livre dans nos *Vindiciæ*, a été d'examiner et de recueillir au besoin les indications diverses que fournit sur son contenu la nouvelle édition du *Dictionnaire des Anonymes* de M. Nodier, un livre qui a d'autant plus besoin d'être connu qu'il est à tous moments consulté par les bibliographes. On sait avec quelle facilité se reproduit de catalogue en catalogue, voire de *manuel* en *manuel*, une erreur, et ce même une erreur typographique, dans ce genre de publications, quand elle émane d'une source tant soit peu autorisée.

Ainsi qu'on l'a vu par l'entête de notre article, l'édition que nous avons sous les yeux est datée de l'an XI, tandis que le *Dictionnaire des Anonymes* donne la date de l'an XII. Nous ne nous refusons pas à admettre qu'il y ait eu, non pas deux éditions, car notre exemplaire est identique à celui indiqué par le *Dict. des Anon.*, VIII et pages 100-101, ce qui éloigne l'hypothèse d'une nouvelle édition, mais bien un changement de titre. A ce propos, nous avons rencontré d'un exemplaire avec titre de l'an X, savoir si le *Dict. des Anon.* en a fait une reproduction fidèle. Il écrit « Publius Virgile », tandis qu'on lit dans notre exemplaire « Publ. Virgile », en quoi l'auteur a fait d'escamoter la juxtaposition de deux noms propres, dont un seul francisé. Ajoutons que les titres de l'an XI ne portent pas plus de nom d'auteur que ceux de l'an XII.

Voilà pour la partie bibliographique : quant à la biographique, le *Dictionnaire des Anonymes* appelle le Frécot-Saint-Edme et le fait mourir à Héloup, près de Paris, vers 1812. Sur la question du nom, nous n'irons pas chercher Ch. Nodier pour trancher le débat, car nous abstenu, dans son article de la *Décade philosophique*, de nommer l'auteur du livre qu'il critiquait. Nous ferons seulement observer que, d'après une note manuscrite trouvée sur la garde de notre exemplaire, il faudrait

U B.

*Elm*

lieu

re

set,

la

int-

On

it a

e vi

tièr

la t

sur

re

di,

es v

pr

ait

çai

ora

ait

»

aut

et.

r en

set :

Elm

rer

tray

se d

de

: «

gtes

nère

si

ils,

## VINDICLÆ BIBLIOGRAPHICÆ.

de vue politique. Virgile, dans le second et le plus fin de ses ouvrages, les *Géorgiques*, avait pris l'engagement même de lutter contre la Grèce, dans le plus éminent des genres de la poésie. Il y avait projeté de construire un temple où serait placée l'image de César-Octave, de la patrie d'Homère l'honneur d'avoir seule, jusqu'alors, enfanté un poëme héroïque. C'est pour exécuter cette œuvre que l'auteur a écrit l'*Énéide*.

Puis l'auteur aborde, ainsi qu'il l'a promis, le point de vue politique :

« .... Un ordre de choses amené par la révolution vient de s'opérer sous nos yeux, a porté la grandeur française à un degré qui égale, à quelques égards, et rapprôchant sous différents rapports, presque l'existence de l'ancienne Rome. Le gouvernement actuel de notre république semble assez à celui de la république romaine, au moment de son plus grand éclat, sous César-Auguste. Trois parties du monde devenues le théâtre de l'étonnant spectacle qui vient d'être offert sur le globe ; l'impulsion, le mouvement parti de la France, communiqués, étendus à la plus grande partie de l'univers, attaquant, ébranlant ou occupant tout le monde connu, dans de telles circonstances, les arts qui suivent toujours par instinct la marche des événements et le caractère des circonstances où leurs conceptions se développent, doivent prendre un élan digne de la rivalité de ces Romains, jadis vainqueurs et souverains de la terre. »

Et plus loin :

« .... Il était convenable que ce fût sous le Consul héros qui nous a conquis, entre tant de monuments anciens, le manuscrit même de Virgile, que parut dans notre langue la copie d'un ouvrage où se présente, environné de tant de lumière, le berceau de cette Rome à laquelle nous devons nos lois, à la suite de ses étonnantes expéditions ses immortelles et innombrables victoires. »

Ainsi se termine cette préface. L'on comprend qu'



## VINDICÆ BIBLIOGRAPHICÆ

n'avons pas eu en vue d'examiner sa valeur scient (notre incompetence s'y oppose), mais de recueillir ques détails littéraires qui appartiennent à l'histoîr mœurs révolutionnaires. Sous ce rapport, il contien autobiographie accompagnée de généralités histo écrites au point de vue ultra-démocratique, qui n paru mériter une place dans notre musée de cur bibliographiques. L'on en jugera par quelques extrai

Le traité d'astronomie proprement dit s'arrête page 98. Le reste du volume est rempli par un *En satyrique de Zoile et d'Aristarque sur le livre intitulé SCIENCE*, etc. De ces deux personnages, l'un, Arist émet, sur différentes propositions scientifiques con dans le livre, des objections qui sont réfutées victor ment, comme on le pense bien, par Zoïle, le porte de l'auteur. Tout d'un coup (page 116), Aristarque que « c'est assez parlé de l'ouvrage ». Il demande interlocuteur quelques détails sur l'auteur lui-mêm Zoïle veut bien lui raconter comme quoi cet auteur, naire du département du Lot (il eût été plus régul dire le Quercy, puisqu'il s'agit d'une époque antéri la Révolution), l'a quitté fort jeune, pour éviter l'é clésiastique auquel le destinaient ses parents. Ici laisserons parler les deux personnages.

« ZOÏLE. Il s'en alla chercher fortune....

« ARISTARQUE. L'a-t-il trouvée?

« Z. Comment veux-tu qu'il ait pu la trouver? Il jamais cherchée que dans les livres. Il se trouva coup attaqué d'une maladie qui lui coûta cher et don guérira jamais.

« A. Quel est donc ce mal incurable?

« Z. LA BIBLIOMANIE (1). La fureur des livres de grande chez lui qu'il devint un véritable furet de

(1) Ce trait eût suffi, à la rigueur, pour mériter à Decren place dans le *Bulletin*.



## VINDICIÆ BIBLIOGRAPHICÆ.

qu'une jolie solliciteuse s'intéressa heureusement pour une bonne cause. A Toulouse, il assista à une séance des fesseurs en médecine qui examinaient un récipiendaire; les questions qu'on lui faisait étaient si simples qu'il n'avait qu'à répondre *oui* ou *non*, et les examinateurs étaient si bons qu'ils indiquaient toujours la réponse par un signe de tête; c'est ainsi qu'on était reçu docteur.... A Avignon il vit les troupes du pape.... L'auteur voulut s'arrêter à Montpellier pour y professer la littérature, mais à cette époque les belles-lettres de ce pays-là n'étaient que des lettres de change. Il n'alla au fort de *Kell*, au delà du Rhin, que pour acheter les ouvrages de Voltaire, et à Strasbourg de ce côté du fleuve, que pour voir dans une ville de France les mœurs et les préjugés de l'Allemagne. A Spire, il vit des cultivateurs qui furent assez téméraires pour supplier l'évêque de ne conduire ses chiens à la chasse qu'après la moisson. Monseigneur ne répondit à la requête qu'en leur faisant donner cinquante coups de bâton aux supplicants. A Manheim, notre voyageur vit la superbe salle d'opéra de l'Électeur palatin de Bavière; les acteurs qui jouaient dedans étaient chargés d'or, mais le peuple qui payait dehors était couvert de haillons. A Francfort-sur-le-Main il remarqua le despotisme des bourgmestres et l'esclavage d'une ville soi-disant libre; il y vit trois mille juifs obligés comme leurs femmes et leurs enfants, de marcher dans une boue à côté d'une promenade qui leur est interdite. Dans ce pays à privilèges, les trottoirs sablés qu'on voit au milieu de la ville sont réservés aux bons chrétiens. A Mayence il fut édifié de voir que les habitants s'étaient mis dévotement sous la protection de plusieurs saints de plâtre récemment nichés à la porte de chaque maison. Dans les environs de Deux-Ponts, il vit faire justice à la manière de ce pays-là; un braconnier y fut condamné au dernier supplice par le grand chancelier d'un petit prince: on garrotta le criminel tout nu sur un grand cerf; l'animal, lancé dans le forêt, courut à travers les arbres et les rochers et mi-

## LETIN DU BI

malheureux q

un prince allemand, de *scabreuse* (1) alors colonel au service de France, et de l'évêque de Spire, à faire donner la courgeois pour les récompenser d'une belles, il alla voir les appartements de badauds de ce pays-là ; c'était un jour peuple un riche présent de deux mil-ouvernante des Pays-Bas par sa sœur ens du peuple français.... Arrivé dans ne, il observa que les peuples y sont es, car, outre les lanternes qu'on allume es rues, les habitants ne remportent ja- oire sur le despotisme sans allumer aus- de paille.... Il n'eut pas plutôt passé ra à Douvres l'orgueil, enfant de l'igno- se, compagne de la richesse. Dans la y, il rencontra deux gentilshommes rui- lèrent l'aumône en lui portant le pis- leur répondit qu'il était auteur et on le exiger aucune contribution.... C'est à auteur acquit, s'il faut l'en croire, la es connaissances ; il y montra l'astrono- na la navigation. Il y fit un séjour de plu- apprendre à parler anglais, et le peuple aussi à se taire. Il avait espéré d'y voir l'Église anglicane, et il vit une nation aussi idolâtre que l'étaient les juifs quand

qu'il faut lire *sabreuse*. Il s'agit sans doute du lonel du royal-allemand, célèbre par la charge anda, le 12 juillet 1789, pour dégager le Pont- nelle il fut accusé d'avoir *sabré* un passant inof- oire, du reste, que ce passant n'en est pas mort, depuis dans toutes les *journées* célèbres, coopé- onsciente à l'émeute qu'il condamne, et entra- on moins inconsciente, la répression qu'il ap-

## VINDICLÆ BIBLIOGRAPHICÆ.

ils adoraient le veau d'or; enfin, il s'y crut libre menaça d'une lettre de cachet. Dans le fait, il l'a mérité; pourquoi s'avisa-t-il, le jour même que le observaient un jeûne solennel, de la part du roi succès des armées coalisées, pourquoi, dis-je, s ce jour-là, d'inviter ses amis à manger un dindon quoi alla-t-il dans une taverne anglaise pour chanter l'hymne des Marseillais? Et pourquoi monta-t-il sur une chaise, le verre en main, pour s'écrier comme un héros? « Puisse la liberté française ressembler à la balle de paume! Plus on la frappe, plus elle s'élève! »

Ici Aristarque arrête son interlocuteur pour lui demander comment l'auteur a pu, « étant si peu riche », faire de longs voyages, à quoi Zoïle lui répond : « Cela ne me surprend pas; quand il est en course, il écrit tout ce qu'il a vu ou ce qu'il a cru voir dans le courant de l'année. Au bout d'un certain temps, il fait la revue de ses papiers; il ajoute, il efface, il invente; le tout forme un manuscrit d'une bonne grosseur qu'on met en presse, et c'est le public qui paye les frais du livre en achetant les *Petites aventures de Jérôme Sharp*. Ici, d'un côté, tu sauras qu'on va bien loin avec six cent francs quand on voyage comme lui, sans autre monture qu'un gros bâton et sans autre embarras qu'une écritoire, un pier et une gourde de pèlerin. Les voyages ne sont pas dispendieux lorsqu'on va boire à la fontaine et ne pas abréger le chemin, on marche à travers les champs la nuit, sans autre guide que les étoiles. Vient-il à passer on a le plaisir de redoubler ses pas et d'aller chercher le premier arbre pour un parapluie. Rencontre-t-on une rivière, on la passe à la nage, et puis, avec une ficelle d'une rive à l'autre les hardes qu'on a eu soin de mettre sur un paquet de branches qui leur sert de bûche, ainsi qu'a fait l'auteur dans une occasion, pour échapper aux brigands qui l'attendaient sur le grand chemin. La dernière fois qu'il alla en pleine mer sur un vaisseau



parce que, quand on a quarante-huit ans, on ne devrait avoir que des enfants capables de porter les armes.

« A. Puisque nous ne pouvons pas le dénoncer aux patriotes comme modéré, je le dénoncerai aux savants comme un sot. »

Ici le débat s'engage sur la valeur scientifique du livre, et un troisième personnage, l'auteur lui-même, intervient dans la conversation. Il plaide sa cause, répond aux critiques qu'il suppose pouvoir lui être adressées et, chemin faisant, se livre à un pompeux éloge de l'astronome Lalande, ce qui explique la sympathie de ce dernier, mentionnée dans toutes les biographies, pour la *science sancu- lotisée*. L'auteur assaisonne le tout de quelques rengaines républicaines, et l'entretien se termine enfin sur cette gasconnade astronomique.

« L'AUTEUR. Les puissances coalisées qui prétendent s'opposer à la liberté française feront toujours comme la planète de Mars quand elle est en opposition avec le soleil.

« Z. Et que fait alors cette planète?

« L'A. ELLE RÉTROGRADE. »

Nous croirions faire injure au lecteur en le mettant en garde contre les fantaisies de toute espèce qui émaillent l'*entretien* dont nous venons de donner des extraits. Decremps a, comme on l'a vu, accueilli, dans le but de flatter la fibre populaire la moins délicate, les calomnies dont ont vécu La Vicomterie, Dulaure et *tutti quanti*. Une fois lancé dans cette voie, il va jusqu'à actualiser des légendes féodales d'une authenticité douteuse. Cet *entretien* n'est curieux qu'en ce qu'il donne la note exacte de l'époque et montre une fois de plus que jamais puissance du monde n'a eu de plus plats adulateurs que la démocratie. Après cette publication, Decremps a encore vécu jusqu'en 1824 au moins, puisque sa dernière brochure est de cette date. Peut-être qu'en cherchant bien (car la bibliographie ne connaît pas tout) l'on trouverait dans son ba-

LETTIN DU

venu post  
cience imp

.

=====

.

L

ESSE

LES CHAMP

vient de p  
crit import  
npôt du sc  
bataille. N  
oire du liv

de longue  
s du grand  
ancien chan  
nomme et q  
généalogiste  
on, la suppl  
me siècle, a  
quel il est r  
ommencé se  
e titre que  
gnifiant que  
sans doute  
a qu'à l'issu  
it à un livre  
s de la mor  
peu grotesq  
es Montmor  
es Biron, l

françois ! On peut bien dire aujourd'hui, en parlant d'un officier supérieur comme d'un simple soldat : c'est un brave militaire, c'est un militaire accompli ; mais avant la Révolution, cette expression étoit peu usitée, et l'on ne voit nulle part que Duguesclin ni Bayard, Condé, Fabert ni Catinat aient été de grands militaires. — Gentilshommes ou roturiers, ceux qui servoient sous les drapeaux étoient des hommes d'armes, dispensés de l'impôt, mais à la condition de donner leur sang pour le pays. — Dans la nomenclature de d'Hozier, l'on verra figurer à côté de grands noms historiques des noms nouveaux ou plébéiens. Mais le baptême du sang est pour les uns et pour les autres un brevet de gloire et de noblesse ; les uns perpétuent l'illustration de leur nom, les autres la commencent et deviennent chefs de race. Aussi les gentilshommes d'ancien état ne seront-ils ni plus empressés ni plus glorieux que les hommes de noblesse récente de retrouver la trace de leurs aïeux. Début ou continuation, il y a noblesse pour tous, car tous ont payé de leur sang l'honneur du nom françois.

Il semble que le moment soit venu de donner aux recherches du dernier des d'Hozier la publicité que leur avoit souhaitée l'auteur, mais que des circonstances, sinon le veto de l'autorité, ont arrêté dans son essor. D'Hozier avoit dédié son livre à l'Empereur. Mais outre le peu de sympathie que devoit éveiller son travail, l'auteur étoit dans de mauvaises conditions pour la bienveillance qu'il sollicitoit. Un de ses neveux, le colonel d'Hozier, avoit figuré dans l'affaire de Georges Cadoudal ; condamné à mort, puis gracié par l'intervention de l'impératrice Joséphine, le neveu de l'auteur étoit, depuis ce procès, détenu au château d'If. — Suivant M. L. Barbier, à qui nous empruntons ce détail (1), le colonel d'Hozier survécut longtemps à sa captivité, puisqu'il est mort seulement au mois de février 1831, à l'âge de soixante-seize ans. — Quoi qu'il en soit, le livre, mis sous les yeux de l'Empereur, ne reçut point l'approbation sollicitée. Il fut purement et simplement déposé à la bibliothèque impériale du Louvre, où nous le retrouvons avant les crimes de la Commune, sous le numéro 2741.

C'est, nous le répétons, cet intéressant travail que nous nous

(1) *Spectateur françois*, 2<sup>e</sup> série, t. III, p. 678.



« à cette liste le nom d'un Montalembert qui a péri sur l'échafaud en 1794. Il me semble pourtant que si jamais l'impôt du sang a été prélevé aux dépens de la noblesse françoise et pour le service de la vraie France, c'a été pendant la Terreur. Si vous êtes de mon avis, vous pouvez inscrire l'article que voici :

« Montalembert (Gratien, marquis de), capitaine au régiment du roy, chevalier de Saint-Louis, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire et décapité à Paris le 25 juillet 1794, 45 ans. »

« Je prie, Monsieur, un moment à me consacrer, vendredi prochain, entre trois ou quatre heures, je serois à vos ordres, et vous attendant, avec une haute considération, votre très-obligé serviteur,

LE COMTE DE MONTALEMBERT.

Paris, le 5 mars 1863 (40, rue du Bac).

« Et, pour donner à cette publication le cachet, l'authenticité qui lui appartiennent, je demanderai la permission de vous raconter les petites et grandes difficultés qui faillirent m'arrêter dans l'accomplissement de la tâche que je m'étois imposée, laquelle pourtant, dans ces temps, devoit sauver de l'horrible incendie des communs le précieux et scientifique travail du dernier des d'Hozier.

« L'annonce du numéro du *Cabinet historique* contenant les premiers articles de l'auteur, M. l'administrateur de la Bibliothèque de la couronne me prévint officieusement qu'avant de publier mon travail j'avois à me pourvoir auprès de M. le Comte de la maison de l'Empereur, qui seul pouvoit en autoriser la publication. — Je promis de me mettre en règle; mais, comme j'arrive parfois en pareille rencontre, je négligeai l'affaire et continuai imprudemment à fournir le *Cabinet historique* des extraits du volume C. 2741. Si bien qu'au mois de février 1863 M. l'administrateur, avec les formes de cette exquise courtoisie que ne l'abandonnoit jamais, me fit entendre qu'en l'absence de justifications demandées, il alloit être contraint de suspendre la communication du précieux manuscrit. C'est sous l'influence de cette invitation comminatoire que je me hâtai, soit

ETIN

l'admi

ACHAL

DE I

nistre,

upplier  
lans le  
lorieuse  
que im  
pilatio  
e suis t  
scriptic  
rt heu  
trateur  
is.  
, etc.

nble re  
rendra  
, une l  
unt, les  
es sou  
ut, et l  
atience  
me dit  
romets  
oblig  
les ter  
ttre pa  
ite sa t

.

F

lettre c

## E FRANCE SUR LES CHAM

primé le désir de publier la  
partie des collections de la b  
: *les Glorieuses marques du*

as annoncer que l'autorisation  
dée récemment par moi, et  
illir votre demande.

l'assurance de ma considérat  
nce, ministre de la maison

VAN

icilement ma stupéfaction, à  
ait renoncer à une publicatio  
: depuis plusieurs années ;  
entamées avec mes souscripte  
rangement avec un des pri  
s légèrement ému, je l'avou  
cette concurrence si impre  
je n'avois pas à redouter ur  
lamations, et après quelques  
ouvoient me donner une p  
ertions déjà faites dans le *Cal*  
titeur voulut bien renoncer  
ministérielle, et il réintégra à  
is heureux que moi, il avoit  
acement. Puis, sur son désis  
plicité et la plus loyale à M.  
eur, Son Excellence voulut l  
ue voici :

*Palais des Tuileries, le 7*

du 12 février dernier, j'ai  
nt déjà accordé l'autorisation  
r fils, *les Glorieuses marqu*

[ DU

lioth  
dre i  
me t  
r qu  
n vo  
'oppo  
u pa  
uctio  
du ]  
t, le  
rance  
minis

α d'i  
othèq  
ant q  
e ce  
man  
nt in  
onor  
tation  
le let  
r :

*Pala*

soût e  
othèc  
*marq*  
autc  
rits à  
e dé  
nient  
épon

## BLESSE DE FRANCE SUR LES CH

ial de France, ministre de la mais  
-arts.

du prêt fait antérieurement à mon h  
toit bien facile de revenir à la char  
e ce précédent et contrairement à la  
e de M. le ministre, le prêt à l'exte  
is dans la plupart des bibliothèques  
Il ne me sembla point prudent d'i  
aire continuer, en l'activant, sur p  
pie. — Comme il s'agissoit ici d'un  
t mille notices, on ne trouvera poi  
ût être entièrement terminé que  
. Ce n'étoit plus l'année des entre  
es de librairie. Les Prussiens étoient  
ne alloit incendier nos monuments.  
uel fut le sort de la bibliothèque d  
numents sur lesquels s'est exercée  
Commune, il n'en est pas qui aient  
que le pavillon du Louvre qu'illu  
rchitecture, tant de chefs-d'œuvre  
es dessins, tant de belles gravures,  
Nous avons énuméré ailleurs ses  
ous permettra, pour cet objet, de r  
tion que nous en avons donnée (1).  
omment, nous nous bornerons à retr  
s recueillis sur l'irréparable désastre  
871.

qui menaça de réduire en cendres  
c tous ses monuments, ne fut point  
bête et désespérée de l'émeute vainc  
ement conçu, longtemps prémédité  
troupes régulières ait pu pousser l  
extrémités. Dans la semaine qui préc  
pétrole, des sacs goudronnés de

*manuscrits de la bibliothèque du Louvre, bi  
1871, sous le règne de la Commune, in-*



## SE DE FRANCE SUR LES CHAMPS,

nents, il est, le 20 avril, délégué à  
ondissement : il constate dans les l  
ordre apparent, et néanmoins il invit  
re leur service. — Le lendemain il dé  
les défenseurs de l'ordre ne méritent  
t pour l'élection à la Commune dans le  
obtient seulement, le 16 avril, 336 su  
nscrits. »

es informations de l'*Écho Sparnacien*.  
quelques jours de ce récit, Napias-Piq  
arrondissement en qualité de maire  
e veiller à l'exécution des décrets de  
t d'abord il vise à la réputation d'ho  
sans doute surveillé par les hommes  
une douceur, une modération qui, pe  
s événements, faisoit dire à un bonh  
*donneroit le bon Dieu sans confession*  
ar des liens de voisinage et sans doute  
onneur de pétroler un faubourg, Napia  
ne mission, sur un théâtre bien autre  
ommée.

fois que le jour de l'entrée des troupe  
premiers signaux de l'incendie furent d  
rens, les Enfants perdus du Père Duc  
es édifices condamnés, et l'œuvre de d  
itée par une consigne uniforme, com  
es.

n des Tuileries, on le sait, ne devoit p  
espérée des fédérés. Les misérables  
pour ce travail, se mettoient en dev  
es inappréciables trésors qui sont la g  
ance. Déjà les flammes qui venoient  
s galeries des tableaux; déjà deux fi  
oient en défendre l'entrée avoient été  
orts des conservateurs, et des employés  
uelques gardes nationaux du 8<sup>e</sup> batail  
de la civilisation, prolongeoient si heu  
; parviennent à introduire à temps la tr

## LETIN DU BIBLI

s tandis que la  
auve les galerie  
t la bibliothèqu  
itectural, l'un  
e sans défense :

à la bouche, da  
re de celui-ci le  
ai-même le pétr  
ne veut pas être  
dien, mais je  
e, qui est prése  
urage. Les band  
ferment les deu  
ne vous fusille  
ller sur place. »  
ils pénètrent da  
orme remplis de  
pinceaux, ils en  
osses sur les pa  
s et sur les me  
ables trésors, et  
e est en flamme  
es deux fidèles

édifice fut littér  
e *Paris brûlé*, t  
s endroits où se  
encadrements  
é à toute épreuv  
. Les quatre car  
leur base aérie  
grandiose et s  
et de sinistre qui  
fâmes qui ont o

hef de cette lam  
récit de sa fin. V

## LA NOBLESSE DE FRANCE SUR LI

Napias-Piquet fut pris, non point couc comme l'a écrit le *Petit Journal*, mais se barricade de la rue du Louvre. C'est là qu'il avait l'argent qu'il avoit sur lui, environ cinquante pour les plus malheureux d'entre eux : au Alors il se jeta à terre, fit de vaines su, toyablement exécuté au coin de la rue. « élégamment : gilet blanc, jaquette de far linge fin et fort blanc. On trouva sur lui note d'un restaurant de la rue Montorgue sept francs. C'étoit le prix de son déjeuner fut attachée avec une épingle à la manche et quittée pour être fusillé, et cet habit fut son corps à la devanture d'une boutique. d'une journée, recouvert d'une toile. Les 1 (*Bien public*, 19 juin.)

Nous avons visité les ruines brûlantes Louvre et nous avons pu voir un témoin donné sur les marches de l'escalier montrant précieuses collections : c'étoit un tonneau conscient du débitant avoit grossièrement PATROL!!!

---

# VOUE CRITI

DES

## CTIONS NO

---

FRE DE MADAI  
CABINETS, par  
rtial, d'après  
80 p.

ES; *histoire a*  
RANÇAISE, par  
in-16 de 190

s intéressent pa  
la première n'e  
*tnestrel* et au  
i doit encore pl  
ique et de l'op  
dans *la Chron*  
naire, le tirage  
ou recevoir de s  
on le sait, im  
nant en créant  
it théâtre intim  
nt ses amis. C'e  
nets et qui lutte  
éra, dont M. A  
té fait déjà par  
ilien l'a refait e  
omplétant au m  
que, et surtout  
nale. Nous ne s  
le ce brillant ti

## QUE DE PUBLICATIONS NOUVELLES.

les ressources de son grand esprit et de s- nous à dire que M. Jullien possède la t qui est de laisser le plus possible la p ne pas substituer son éloquence à la l a publication dont le titre figure ci-de que parce que, ayant trait à notre g se distingue des autres volumes de la qui sont faits à un point de vue plus l est un grand vulgarisateur de curiosité urs, ses habitudes ne se sont pas déme le son travail est une histoire abrégée . puis son origine jusqu'à nos jours ; elle enseignements nouveaux et pleins d'in du théâtre, qui font pardonner les ine- ables du reste, puisque l'auteur n'a pa fondir la matière. La seconde partie est du personnel actuel du Théâtre-França seignements sérieux qu'il est bon de pr e l'avenir, et que nous serions heureu ombre de ceux du passé.

Jules BONNASSIERS.

---

INÉDITE D'ARMAND DE GONTAUT-BI  
ce, publiée par M. Ed. de Barthéle  
374; 1 vol. in-4°, tiré à 100 exempla

rend aujourd'hui un sérieux service à  
te précieuse correspondance dont les c  
bliothèque de l'Hermitage et dont, par  
de S. M. l'Empereur de Russie, il a eu  
rquis de Gontaut-Saint-Blancart a bien  
faites par ses soins dans nos divers d  
M. de Barthélemy donne au public cent  
premier maréchal de Biron, toutes du  
e. Cette correspondance met en lumière  
ement importants; la mission de Biron  
i peu connue jusqu'à présent, et que M. l



## REVUE CRITIQUE DE PUBLICATIONS NOUVELLES

et divers comptes relatifs à l'acquisition et à la reliure de huit ouvrages divers, acquis depuis 1774, sont reproduits.

Les livres d'histoire et de littérature, des romans, de théâtre, composent la bibliothèque qui, placée dans l'appartement de la belle comtesse, fut sans doute bien rarement consultée.

A côté d'auteurs fort sérieux, Bossuet, Fénelon, Charron, Mably, Pascal, se montraient des écrivains moins austères. Le fils de la comtesse fournit cinq de ses romans légers; on observe dans le *Journal de M. de Miron* de 1757, grand papier (les figures doubles y étaient enroulées); les cinq volumes reliés en maroquin coûtent soixante livres quinze sols. Si cet exemplaire se montrait aujourd'hui à une vente, il pourrait fort bien s'élever à un prix fantaisiste. Le *Rabelais* de 1741, grand papier, figures de Bernard Piccini, que la comtesse eut, tout relié, pour cinquante livres? Et la *Méthode de Loret*, six volumes in-4°, papier fort? Et la *Méthode de Loret* de Loret, en cinq volumes in-folio? Un exemplaire des *Armes* de Mme de Pompadour, a été adjugé quatre mille francs, vente Pichon, numéro 975. Celui de Mme du Bailli teindrait-il pas un prix tout aussi élevé (1)? Et les *Baisers* de Dorat, volume que les bibliophiles s'arrachent avec une frénésie à cause des jolies gravures dont il est embellie. Le *Bulletin du libraire* cite deux adjudications à trente francs et à quarante francs d'un exemplaire de ce volume; depuis quelques années sa valeur s'est bien accrue. Un exemplaire grand papier, maroquin rouge, quatre cent dix francs, vente Potier, numéro 1052. Un libraire parisien en inscrit, sur un catalogue, trois exemplaires à trois cents, quatre cents et six cents.

L'inventaire original donne des titres fort succincts, sans indication de date ni de format. Le bibliophile Jacob a pu (disons mieux, s'est donné le plaisir) de signaler pour chaque titre de quelle édition il s'agit. Il a indiqué ceux de ces ouvrages qui, révolutionnairement confisqués, sont entrés dans la bibliothèque.

(1) Voir sur la *Muse historique* le volume de notes de M. la Borde, joint à son *Palais Mazarin* (1847, gr. in-8°, à 150 et 141. Rappelons aussi un article de M. V. Luzarche sur un extrait de ces *Lettres en vers* inséré dans notre *Bulletin*, 1869, p. 11. Il paraît bien à désirer que quelques amateurs intrépides reprissent la publication de ce recueil si curieux, publication abordée en 1811 par M. J. Ravenel et de la Pelouse, mais dont il n'a paru que le premier volume (*Jannet*, 1857, gr. in-8 à 2 colonnes).



## REVUE CRITIQUE DE PUBLICATIONS NOUVELLES.

sances à celui qui écrit les annales de son pays, des localités ses pères ont vécu. Nous avons toujours trouvé un grand charme à ce genre d'études, et nous ne croyons pas avoir jamais connu un travail qui nous ait rendu plus heureux qu'en rédigeant l'histoire de notre petit village. M. Hector de Rosny a entrepris une œuvre considérable, quoique relativement locale, en consacrant plusieurs années à faire connaître au public les annales du Boulonnois. Cet ancien comté, compris dans la basse Picardie, forma un gouvernement distinct jusqu'en 1790. Habité d'abord par les *Morini*, ce pays, sous la domination des Romains, fut compris dans la Gaule-Belgique, et, sous la domination mérovingienne, dans la Neustrie. Plus tard il dépendit des comtes de Flandre; l'un d'eux, Helgaud I<sup>er</sup>, le donna à son gendre et constitua ainsi le comté indépendant de Boulogne : les souverains de Flandre voulurent s'en emparer, mais les comtes de Pontefract l'emportèrent. Puis il passa par mariages ou par ventes à diverses maisons. Le duc de Bourgogne le prit vers 1430 et s'en fit confirmer la possession par le traité d'Arras. Louis XI le reprit et le donna à la maison d'Auvergne, qui l'échangea avec lui contre le Lauragais. Le roi alors, pour soustraire le Boulonnois à l'influence du comte d'Artois, vint à Boulogne prendre possession du pays et en rendit la sainte Vierge suzeraine. Depuis lors il demeura province française; mais on sait comme il fut souvent visité par la guerre. M. de Rosny raconte ces importantes annales avec beaucoup d'érudition, sans échouer sur l'écueil, si commun pour un historien local, de trop parler de l'histoire générale. Il conduit son récit jusqu'à la formation du département du Pas-de-Calais. Ce travail est réellement digne d'éloges, et les tables détaillées à chaque volume y rendent les recherches faciles en même temps que des sommaires très-détaillés présentent de véritables et très-complets sommaires.

E. DE B.

**DOCUMENTS HISTORIQUES SUR LA MAISON DE GALARD**, publié par J. Noulens; tome I, in-4<sup>o</sup> (n'est pas dans le commerce).

Nous croyons devoir faire connaître un ouvrage considérable qui malheureusement ne sera pas mis dans le commerce. Je dis malheureusement, car ce recueil de documents de la maison de Galard constitue la source la plus abondante et la plus précieuse de pièces



## REVUE CRITIQUE DE PUBLICATIONS NOU

âge et dans les siècles plus récents. Nous terminer tant le vœu que les éditeurs se départent de lui admettent le public au bénéfice de leur précieuse collection, nous leur garantissons un véritable et légitime succès.

E. DE BARTH

---

## NOUVELLES ET VARIÉTÉ

— On vient de trouver à la bibliothèque publique de Parme, une correspondance intéressante pour la seconde moitié du dix-huitième siècle. Elle se compose de deux cents lettres adressées au P. Paciandi, savant jésuite, par le comte de Caylus et l'abbé Barthélemy, deux hommes d'esprit très-mêlés aux choses littéraires de leur temps.

Sur ces lettres, qui sont très-longues pour la plupart, quarante-deux sont du comte de Caylus, et quarante de l'abbé Barthélemy. Elles embrassent un intervalle de neuf

Les antiquités, dont l'un et l'autre correspondant curieux, les nouvelles de Paris, les anecdotes, l'expédition du Portugal et de France, des renseignements principalement sur les écrits des encyclopédistes, contre les jésuites, les mandements des évêques, les arrêts des parlements, etc., forment la matière de la correspondance, qui sera certainement d'une lecture piquante et intéressante aux mémoires du temps.

C'est M. Charles Nisard, ancien bibliothécaire de la bibliothèque de l'intérieur, qui a eu la bonne fortune de mettre la main sur cette correspondance, dont on lui a très-obligeamment pu faire copie. Le savant et spirituel écrivain, qui possède une collection de la seconde moitié du dix-huitième siècle, se propose de publier ces lettres avec des notes et éclaircissements qu'elles réclament. Elles ne manqueront pas d'exciter un vif intérêt. On ne connaît, en effet, rien de plus intéressant que le comte de Caylus, personnage original qu'il se voit dans le déshabillé d'une correspondance intime.

Le goût passionné qu'il avait pour les antiquités, un des plus ardents collectionneurs de son temps, tie



## D'UN HOMME DE L

### VII

## ESSEUR DE M

### LA REINE HORTENSE.

ui servirent à la répu  
ion, comme elle avait  
aps de Marmontel, fu  
s à tirer parti de leur  
alors pour la musique.

, qui est née plus de  
ment observé ce trai  
« Un de nos plus anci  
nte-t-elle, celui de fa  
r charmer les conviv  
oise ou d'une chaumiè  
. Depuis la repasseus  
crêpes, à condition q  
, jusqu'à la noble héri  
ouvent pour chanter  
cadencé de Rameau o  
a petit, à fauteuils dor  
cantatrice amateur. V  
nvitée-née de tous les  
ns la famille; et com  
faveur, elle ne se fais  
du plus humble des j  
iants, pendant inévita.

1  
1

3  
2  
1  
1  
3  
1

1  
1  
1

1

1  
1  
1  
1  
1  
1  
1  
1  
1

1

1

1  
1

## UN PROFESSEUR DE MUSIQUE.

dour (1) que leurs mères transmettent de génération en génération. — Vous avez entendu également répéter de Fabre d'Églantine (2), de même que les femmes âgées ont reproduit plus d'une fois sans doute devant le morceau de Monsigny, dont Laharpe a écrit les paroles en 1773 (3). Pourquoi cela ? Ce n'est pas seulement parce que ces airs sont charmants, c'est aussi parce que quand nous entendons un morceau de musique connu, il nous fait revoir instantanément le milieu dans lequel nous vivions lorsque nous l'avons entendu pour la première fois ou dans des circonstances qui nous touchaient particulièrement. La musique semble avoir le privilège de nous faire revivre les bonheurs ou quelquefois les douleurs tristesses du passé.

C'est par cette raison sans doute que les derniers jours de ma vieillesse aiment encore à se redire la romance d'Alvimare commençant par ces mots : *Mon cœur* *pire dès l'aurore*, gracieuse et simple mélodie qui charmait les premiers jours de mon adolescence. Comment donc pourrais-je pas de son auteur pour le tenir encore au-dessus de l'oubli dans lequel il est près de tomber ?

Les jeunes gens qui me liront s'étonneront peut-être la protestation que je tente en sa faveur. Mais de ne s'étonnent pas les jeunes gens à l'égard de ceux

- (1) Nous n'irons plus au bois,  
Les lauriers sont coupés ;  
Les belles que voilà  
Les iront ramasser.

- (2) Il pleut, il pleut, bergère,  
Prenez vos blancs moutons.

Chanson dont Monvel, un jour que l'on venait de jouer *Blaise et Lisette*, abusa si cruellement à l'égard d'importuns venus le réveiller pour lui demander l'air que chantait Lise dans la prairie. « C'était, dit-il, *il pleut, il pleut, bergère*. » En même temps il leur versait son vin sur la tête.

- (3) Ô ma tendre musette  
Musette, mes amours.



est connu moins. *Le Cid* et *Bayard* cependant dans les camps, et firent oublier quelquefois aux soldats les fatigues des doubles étapes, tout au milieu de nos guerres d'Afrique la chanson de la *Cas-réchal Bugeaud*.

Les compositions d'un autre genre recommandèrent en même temps aux artistes et aux gens du monde Pierre

qui, que sous Louis XIII, le luth remplacé depuis nous n'était l'instrument à la mode, la harpe, sous Louis XIV, était celui de toutes les femmes ayant un beau visage et une taille élégante, ou un joli pied.

Le luth avait été mis en honneur dans le siècle précédent. L'abbé de Voland écrivait en 1760, à Mlle Voland : « J'ai passé la semaine passée par le comte Oginski à l'étude de la harpe. Je ne connoissois point cet instrument, c'est un des premiers que les hommes ont dû connaître. La harpe me plaît, cependant elle est moins en vogue que la mandore (2). » L'étude de la harpe n'avait pas entré dans les couvents de filles, comme le nous le montre les *Liaisons dangereuses* une lettre de la comtesse de Volanges, qui joue de cet instrument avec le chevalier d'Ancenis l'accompagne. La harpe fit la fortune de Beaumarchais, qui y avait beaucoup joué ; c'était grâce à cet instrument qu'il était admis auprès de Mesdames filles du Roi. — Elles donnaient chaque semaine un concert de famille, auquel le Dauphin, la Reine assistaient ordinairement, ainsi que dans une de ces séances Louis XV

La Bible, au livre de la Genèse, est père de ceux qui jouent de la cithare. La harpe, employée par les bardes à chanter des chants destinés à exalter les guerriers gaulois et celtiques dans ce vers de Fortunat :

*Quæque lyra, plaudat tibi Barbarus harpæ.*

qui ressemble au luth, mais n'a que quatre cordes, tandis qu'en avait onze et dix touches.



trésors oubliés, qui retrouveront peut-être leur ancienne vogue.

D'Alvimare était un des déclassés de la Révolution, bien différents de ceux de nos jours, qui sortent des boutiques et des tabagies pour gouverner l'État. Les autres, surpris par les événements dans une vie d'honneur et d'élégance, demandaient des ressources à des talents dont ils occupaient leurs loisirs. Comme Garat, d'Alvimare appartenait à une famille distinguée, qui comptait dans ses ascendants deux officiers : l'un, né en 1734, avait été tué à la bataille de Guastalla, capitaine au régiment de Picardie ; l'autre, Pierre d'Alvimare, maréchal de camp sous-gouverneur de Monsieur, frère de Louis XIV, avait été frappé mortellement à la bataille de Rethel, le 13 septembre 1650. Les Mémoires de Henri de Campion le nomment fort honorablement. Il était un des amis de ce gentilhomme et du chevalier de Sévigné. Quant à notre compositeur, il était né à Dreux en 1772, le 18 septembre, de Pierre d'Alvimare de Brion, avocat au Parlement et receveur des gabelles de la ville.

Celui-ci lui avait fait donner une bonne et solide éducation, et il en avait profité à ce point qu'il n'eut, sous ce rapport, rien à envier à ses jeunes compatriotes les plus instruits, les mieux élevés. Né avec de très-heureuses dispositions, il commença à apprendre la musique à l'âge de trois ans, et le clavecin six mois après. A cinq ans, il jouait la comédie, non pas tout à fait comme un enfant de cet âge, mais avec une intelligence et une gentillesse qui le firent remarquer. A six ans, il prit les premières leçons de harpe ; ses progrès furent rapides, et bientôt il fut ce qu'on nomme « un petit prodige ». Le duc de Penthièvre, qui habitait alors son château d'Anet, situé à quatre lieues de Dreux, recevait avec des marques d'une bienveillance toute particulière M. d'Alvimare de Brion et sa femme, Marie-Anne-Cécile Doury. Leur jeune fils était des voyages, et sa grâce, ainsi que son talent naissant, trouvaient le



## DE MUSIQUE.

et Dalayrac, l'un  
du corps de M.  
are auprès du tr  
ée du 10 août 1  
assacre, sortit d  
n de ses amis qu  
de sa vie, pass  
commissaires c  
ns la loge de c  
traite, cachant  
à il aurait été re  
ans cette situati  
té ce qu'Isabe  
en miniature à v  
de son père ava  
et s'il lui en res

ni avait déjà fait r  
ne, confiait à Dalay  
représentée le 7 m  
ois actes, puis *les L*  
air de Dalayrac que  
*Veillons au salut de*  
itives : *Vous qui d'a*

chercher le roi pe  
, Madame Élisabeth  
an terre et Pétion s'y  
t 750 000 livres po  
arti de Sa Majesté  
ayette de son côté  
nton à qui elle avai  
s terribles journée  
ction qui devait me

David, où il fut le  
y peignit d'abord p  
le bonbonnières et  
ts; puis il s'en alla  
quelques jetons d'  
il s'attirait la clientè



harpe avaient fait connaître d'Alvimare; ce n'était à ses yeux pas assez pour justifier le choix qu'on venait de faire de lui; il se mit à travailler avec ardeur, demanda à ses amis des romances à mettre en musique, et produisit ses plus heureuses compositions. L'Impératrice le prit alors pour professeur de harpe, et le donna pour maître à sa fille, Hortense de Beauharnois, qu'il fit travailler consciencieusement, au prix quelquefois de sacrifices pénibles à une jeune personne qui mettait l'élégance où elle n'est pas, comme il le lui fit remarquer un jour.

La jeune princesse, qui avait de jolies mains, les soignait avec une coquetterie bien naturelle; mais, au contraire de ceux qui rongent leurs ongles, elle regardait la longueur des siens comme une beauté. Quant à d'Alvimare, il trouvait que cette longueur nuisait au jeu de son élève. Il lui en fit respectueusement l'observation. « Il faudrait couper mes ongles, monsieur! oh non! je n'en aurais pas le courage. » Puis, se ravisant par raison, un peu triste toutefois de la perte qu'elle allait faire, elle prit des ciseaux, les présenta à son maître, et sans ajouter un mot à ce qu'elle venait de dire, tendit ses deux belles mains à son maître, qui consumma le sacrifice.

On a dit bien des choses sur les relations musicales de d'Alvimare et de la reine Hortense. Comme jadis on publiait que Marie Leczinska croyait peindre (1), de même on a prétendu que d'Alvimare fut toujours pour un quart au moins dans les compositions de la reine Hortense, et qu'il est l'auteur de quelques airs donnés au public des salons sous le nom de cette princesse. L'air : *Partant pour la Syrie*, qui est devenu presque un air national depuis

(1) D'après Mme Campan, la femme de Louis XV aimait la peinture et s'imaginait savoir dessiner et peindre. Mais ce n'était qu'une illusion dans laquelle elle était entretenue par son maître de dessin qui passait toutes ses journées dans le cabinet de la Reine.



## UN PROFESSEUR DE MUSIQUE.

ir de composition. Méhul, je crois, études musicales de la princesse. isulat et sous l'Empire, d'Alvimare fut la Malmaison; il était de tous les j es. Souvent il joua des charades avec auriston, Isabey et d'autres qui éta pératrice à la campagne. Le valet de c donnait de la garde-robe de l'Emper tile pour leurs rôles. P. d'Alvimare a uit à ses amis.

ous les hommes de talent de son t at Méhul pour ami intime. Il garda jus -bel exemplaire de *l'Irato* qui lui vena siteur, mais en passant par d'autres emier Consul, à qui l'hommage en a l lui-même, et ensuite celles de l qui son beau-père en avait fait présen : donna à l'Opéra-Comique : *le Mari* *le Corsaire*, et aussi *Monsieur Beaufi* réussit, et dont les paroles étaient de r de la *Vestale* écrivit aussi pour lu es, ce que firent également le cheve reau de la Malle le père, le comte de erte, Ségur, Coupigny, Mme Sophi i, le baron de Réveroni Saint-Cyr, rnier était de ses amis particuliers et les témoins du mariage du poète.

un heureux retour de fortune rendit à ie de ce que lui avaient enlevé les événe a à reprendre dans son pays natal un òrme au passé de sa famille, mais il n r dû à son talent une vie honorable, et de hauts protecteurs, non pour lu onnes qui eurent souvent recours à s trouvèrent toujours empressé à servir d il eut quitté Paris, il continua de co

## BULLETIN DU BIB

Il existe de lui  
inédite, bien des  
arquables sur les  
pièces de musiq  
harpe pendant vi  
sa fille des duos

ion faite, l'ancien  
urde nationale de  
u avait sa valeur  
*ceslas*, aimait ass  
rare retrouvait d  
ien attachement  
, qui avait la mé  
ait eu beaucoup  
Impériale.

es désastres, qu  
à son ancienne é  
otion les vers da  
de la reine Hort  
it à tort avoir pri  
on :

De ta tige détachée,  
Pauvre feuille desséc  
Où vas-tu ? — Je n'e  
L'orage a brisé le ch  
Qui seul était mon s  
De son inconstante l  
Le zéphyr ou l'aquil  
Depuis ce jour me p  
De la forêt à la plain  
De la montagne au v  
Je vais où le vent m  
Hélas ! sans trop m'e  
Je vais où va toute c  
Où va la feuille de r  
Où va celle de laurie

PROFESSEUR DE MUSIQUE.

Le collaborateur au *Miroir*, qui le plus souvent que de l'esprit, avait ce jour-là été inspiré par son cœur.

---

## VIII

### DAME VIGÉE LEBRUN

#### ET LES ÉTOILES FILANTES

PREMIÈRE PARTIE. — LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE AU COMMENCEMENT DU DIX-DEUXIÈME

ances qui me mettaient en commu-  
es distingués du dernier siècle ou se-  
anes qui les avaient connus, m'ont  
oir, apporté souvent des échos de ce  
j'avais à les écouter est facile à com-  
été jeunes en même temps que moi  
effet, que plus on s'éloignait de  
on, plus il devenait difficile de sa-  
qu'était l'ancienne société française  
garder et écouter les vieillards, car  
eur succédaient n'avaient ni cet  
ni cette politesse, ni cette gracieuse  
ni devaient ajouter beaucoup au cha-  
l'était intéressant de comparer ces  
l'un monde qui finissait avec les hon-  
d'idées qui avait fait la Révolution  
encore facile, de la fin de Louis  
stauration. Cette période embrasse  
terme pendant lequel une généra-

cupe la scène, et durant cet espace de temps il n'a pas été d'année qui ne donnât lieu d'entendre certaines particularités sur quelque homme éminent qui disparaissait.

Ainsi, à prendre seulement dans le monde des lettres et des arts, combien de personnages dont la mémoire était toute récente lorsque j'étudiais leurs livres ou que j'allais admirer leurs œuvres et jouir de leurs talents.

En 1793, par exemple, avant que le couperet de la guillotine tranchât le même jour les nobles têtes d'André Chénier et de Roucher, moins heureux l'un et l'autre que Rulhières, décédé en 1791, une mort naturelle avait enlevé Lemierre, dont notre école navale répétait encore le vers :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde,

vers fameux que les ennemis du poète appelaient le vers solitaire, parce que, disaient-ils, c'était son seul bon.

En 1797 mouraient Sedaine, l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, de l'épître *A mon habit*, et de tant d'opéras-comiques qui inspirèrent tour à tour Philidor, Monsigny et Grétry; puis Louvet, l'auteur de *Faust*, de qui Mme Roland disait qu'il pouvait faire trembler Catilina à la tribune, dîner chez les Grâces et souper avec Bachaumont.

Les lettres perdaient le 31 mai 1799, à la suite d'une apoplexie, Marmontel, né le 11 juillet 1720, Marmontel devenu populaire par ses *Contes moraux*, et dont on lira toujours les *Mémoires* avec un vif plaisir.

Dans le même mois et la même année était mort, à soixante-sept ans, Caron de Beaumarchais, le père de *Figaro*, s'il n'était Figaro lui-même.

Le 9 mars 1801, s'éteignait Charles-Albert de Moustier, descendant à la fois, par son père, de Racine et de la Fontaine, connu par ses *Lettres sur la Mythologie*, adressées à Mlle Émilie Roux de la Ville, mariée depuis à M. Benoist, directeur des Droits réunis, père des Benoist d'Azy.

Terminaient ensuite leur carrière, en 1803, Laharpe,

l'examen critique de notre littérature, et après lui  
los de Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses*  
de février 1806, l'excellent Collin d'Harleville,

*t et le Vieux Célibataire*; et l'es  
tonne, surnommé le Jean-Jacque  
*ysan perversi* reste l'œuvre capita  
ne Cottin, le charmant auteur d'  
très-vilain Écouchard Lebrun,  
ousseau, renommé comme lui por  
rammes.

1811, Marie-Joseph Chénier, qui  
ation par *Charles IX*, *Henri VII*  
ombait, à l'âge de quarante-sept  
ureuse maladie.

ques Delille succombait, lui, à la  
crivait un poème que sa méchan  
plus qu'elle n'en regretta l'aut  
ar lui en avait promis dix mille fr  
n'avait pas eu la force de le dic  
en sujet.

1814 c'était le tour de Bernardin  
disé par *Paul et Virginie*; puis l  
en Mercier, le peintre du *Tableau*  
our de Palissot, le satiriste de la  
et des *Courtisanes*; le 7 décem  
antre d'Éléonore.

ées suivantes finissaient le chevali  
n 1815; Ducis, le 31 mars, et  
6; en 1817, Marsolier, l'auteur  
ar ne citer qu'un de ses nombre

ernière année enfin, Suard, secréta  
émie française, qui avait remplac  
conduite, mourait le 20 juillet,  
ce mot de Beaumarchais, qu'il r



MADAME VIGÉE LEBRUN.

quel, tour à tour, se montrait un Chrysale admirable. En 1821, l'abbé Molé, lui avait succédé, et fut l'héritier des traditions de l'ancienne comédie française, soit qu'il parût dans *le Misanthrope*. En 1823, Mme Dugazon, l'actrice de l'Opéra-Comique, Mme Dugazon-Porains, montrèrent presque du même coup leurs rôles.

Il y eut en même temps bien des vidanges sur la scène.

Mme Guimard, qui dansait la danse du vent en 1783, était morte en 1816, elle fut enterrée au tombeau par Vestris, les deux grandes grand'mères admiraient l'élévation, elle mettait son chapeau en com-

position de compositeurs de musique, la mort vint en 1809, Grétry en 1813, Mehul en 1817, parmi les peintres, s'étaient succédés, le 27 mars 1809. Quatre ans après, finissait presque dans la misère, comme il arrive souvent quand on

est de gens d'élite, à divers titres, les fruits de ma vie dans la culture des lettres et des arts comme pour vérifier le calcul de la vie qui établissait devant un noyau de temps donné, il ne restait rien pour ceux qui l'écoutaient, et je perdis le temps que j'avais devant moi, ils enseignaient aussi que, si l'on voulait, il y avait à faire autre chose qu'

« la rue Saint-Maur à la Courtille, » et « la rue Saint-Lazare. »

U E

ts e

acé

ioi

Vm

gt-s

typ

e p

n c

orig

e s

'élé

nt

aux

rre

t re

mm

ch

ses

iair

e p

a v

ter

tte

qu'e

oire

npl

ces

lais

c de

aux

ser

ise

DAME VIGÉE L

ouise-Élisabet

il prenait plai

maît toute la

lui de onze, i

son passage. F

ses cahiers

tôt sur les n

; et lorsque D

leur art dev

qu'il aimait, l

Il était évid

out un pour

âge de sept c

a lampe, cray

asporté de jo

enfant, ou jam

à en temps or

e dans l'aveni

qu'il sortait c

uvaient Dider

triste que sa

ce que je vien

e fait croire q

». » Heureuser

et l'éducation

uvèrent celle-

uté.

aussitôt après

chercher en e

poque, pour

gea à se livrer

e, poète et pei

ante qui le fa

gée, avait ens

te. Elle conn



## MADAME VIGÉE LEBRUN.

ice qui, en complétant le charme de sa beauté, tard la faire prendre pour une grande dame de sa vieillesse, étant aux environs de soixante ans elle se lamentait sur bien des ruines faites par les hommes. — Non, répondit-elle, mes châteaux à moi ne me font rien. » Elle avait mieux que cela, car elle avait l'ordre du travail, la modération dans les dépenses, la sagesse même et le goût de la bonne compagnie. En 1778 que la duchesse de Chartres, fille de Louis XVI, lança tout à fait Mlle Vigée Lebrun.

La jeune artiste avait alors vingt-trois ans. Elle avait déjà fait son propre portrait, et elle l'avait présenté à la comtesse de Brionne et à la jolie Mme de Mantes.

En 1779 elle exécuta les portraits de M. le comte de Provence et de sa femme; en 1779, celui de la Reine d'Orléans. En 1780, la Reine posa de nouveau, Monsieur, une autre fois aussi, Madame; après elle la princesse de Lamballe, sœur du Roi; le prince Henri de Prusse, comtesse d'Artois, la Reine, Madame Élisabeth. Être le peintre de tant de personnes, pour faire défiler les courtisans devant elle, ils n'y manquèrent pas, et les peintres eurent

me Vigée ne peint pas moins bien avec la plume. Mettons, à propos de la reine, un portrait écrit sur les toiles que nous connaissons et que l'exposition nous a représentées cette année. « Marie-Antoinette, admirablement bien faite, assez grasse sans être laid, ses mains petites, parfaites de forme et de couleur. Elle était la femme de France qui marchait tête fort élevée, avec une majesté qui faisait reine au milieu de toute sa cour, sans pourtant rien en rien à tout ce que son aspect avait de grand. Enfin il est très-difficile de donner à qui n'a pas



ÉE

ans

mp

dir

essa

évo

uti

cès

e a

qui

aut

rait

it c

ds

con

s d

nbr

e s

m

rap

os

Que

reu

la

épa

ner

ich

ini

le

efoi

iola

it b

sol

est

si l'e

teurt



repas du soir leur donnaient un charme que l'on n'avait jamais. Une sorte de confiance et d'intimité entre les convives ; et comme les gens de bon goût savaient bannir la gêne sans inconvénient, c'étaient des dîners où la bonne société de Paris se trouvait à celle de toute l'Europe. »

Il n'eut pas le temps de venir mettre fin à tout cela.

Mme Lebrun se décida à émigrer, quoi qu'on lui en dise. Les nombreux signes lui avaient annoncé les dangers qui l'attendaient dans le pays et elle-même.

Les paysans à Romainville, où elle allait chez son frère, n'ôtaient plus leurs chapeaux lorsqu'ils la virent. À Marly, elle avait vu la maréchaussée de France et des scélérats qui en voulaient à la vie du roi. Dans la Semaine Sainte, la populace à la barrière montait sur les marchepieds des voitures de la Cour, et criait : « L'année prochaine, nous serons de la maréchaussée, c'est nous qui serons de la maréchaussée, c'est nous qui serons de la maréchaussée. »

Les symptômes n'avaient pas suffi pour l'avertir, si ce n'est qu'un accident dans l'incendie mis à la barrière de la rue de la Chaussée-d'Antin où elle se trouvait, fille de M. de Rivière, chargé d'affaires, elle n'eût eu qu'à écouter dans les salons, le meilleur monde tenaient des discours qui n'étaient pas à leur place dans des clubs. Aussi ne se laissa-t-elle pas aller à l'illusion. Un jour, à un dîner à la Malmaison, elle vit l'abbé Sieyès et d'autres partisans de la révolution, l'abbé ayant dit : « En vérité, je ne vais pas trop loin, » Mme Lebrun dit de son frère, le comte de Molay : « Ils iront si loin qu'ils iront à la route. » Elle ne se trompait guère ; mais elle ne fut pas prise dans la bagarre. Il y avait de la poudre en effet pour une femme quand, chez elle, dans la rue du Gros-Chenet, que son mari avait fait bâtir, on jetait du soufre dans les caves par



## MADAME VIGÉE LEBRUN.

à chaque instant le désir de prendre ses crayon des merveilles de l'art, et de celles du culte passant des effets imposants et grandioses de la Semaine Sainte, aux magnifiques spectacles de nature dans la campagne de Rome, après avoir vu *Stabat* de Pergolèse ou le *Miserere* d'Allegrini, parcouru les églises et les palais dans lesquels elle vivait, tant ils étaient riches en tableaux, elle s'enleva sur la hauteur du Monte-Mario, d'où elle contemplait la belle ligne des Apennins, jusqu'à l'heure à laquelle le soleil couchant colorait des tons de l'arc-en-ciel.

D'autres enchantements et un accueil aussi l'attendaient dans toute l'Italie. A Naples, où elle fut traitée de la reine, sœur aînée de Marie-Antoinette, à Venise, à Vicence, à Florence, à Milan qui par son enthousiasme la Cène de Léonard de Vinci, et autres, comme les princes, lui montraient la plus grande considération. Elle fut nommée membre de toutes les académies; à Rome, les élèves de l'École lui offrirent de Jean-Germain Drouais, jeune peintre de grand talent qui venait de mourir à vingt-cinq ans (1), et lui mandèrent à elle quelques-uns de ses pinceaux; on lui donnait une sérénade sous ses fenêtres; sa Sibylle excita une véritable émotion et lui procura ces rares moments dont se paye la vie d'un artiste; elle eût été heureuse si les échos du pays et la pensée de la France ne l'eussent perpétuellement occupée.

A Turin, par exemple, elle apprenait les événements de 1793, et elle voyait, après le massacre du pont de Saint-Eusebio, arriver les émigrés par milliers sans paque-

(1) Son tableau de la Cananéenne aux pieds du Christ, qu'il avait envoyé à Rome, lui valut une ovation de ses condisciples. — Il fut porté en triomphe par eux dans les rues de Paris. — Ses camarades à Rome, parmi lesquels était Michalon, lui élevèrent un buste dans l'église de Sainte-Marie in via Laté. Il était mort le 10 février 1788.



pays où elle avait vécu le meilleur de son existence; et elle tâcha, sinon d'oublier, du moins d'en écarter ses pensées des salons de Vienne. Elle y rencontrait le prince de Salm-Mititz, le comte de Cobentzel, le prince de Ligne, le duc de Richelieu et le comte de Vaudreuil. Elle était venue à trouver une distraction à ses inquiétudes et regrets dans une des plus aimables et des plus brillantes sociétés de l'Europe, quand le prince de Ligne et le ministre de Russie l'engagèrent, après deux ans d'absence en Autriche, à quitter le couvent de Caltemberg. Ses regards planaient sur le Danube, coupé, à quelque distance, par de belles îles et des campagnes à perte de vue. — Mme Lebrun y consentit. Elle voulait voir Catherine II, qui lui avait fait dire qu'elle la verrait avec plaisir.

En Russie, où Mme Lebrun arriva après avoir visité Prague, Dresde et sa fameuse galerie, puis Berlin, la Russie devint pour elle comme une seconde patrie. Ce fut aussi pour cette femme laborieuse un nouveau champ où la moisson fut plus riche. Elle y exécuta de nombreux portraits, parmi lesquels, tout d'abord, celui de Catherine II, dont la vue au premier aspect, avait peu répondu à l'idée qu'elle s'en était faite. La czarine était une femme de petite taille; ce pendant aux jours de représentation elle n'en paraissait pas la reine du monde. — Sa tête haute, son regard d'aigle, cette contenance que donne l'habitude de commander en elle présentait la plus grande majesté. Mme Lebrun, admirablement accueillie aussi par elle, peignit plusieurs membres de la famille impériale. Elle fit également le portrait de Poniatowski (1).

Mme Lebrun passa ainsi plus de dix ans dans une situation tout à fait hors de pair, au milieu du plus grand monde où il manquait à son cœur toutes les affections restées en France. Aussi quand la Révolution se fut, en quelque sorte



lut à qui, dans les débris de l'ancienne société, les personnages de la nouvelle, chercherait à ou à la revoir. En même temps qu'elle retrouvait, le vicomte de Ségur et d'autres encore, n, Mme d'Hautpoul, Mme de Bawr se lièrent elle.

du premier consul Bonaparte, ses frères aussi, faire leurs compliments. Mais elle ne se trouvait pas à son aise dans ce milieu, et pour revivre quelque peu, elle ne vit plus que la sphère des arts et des lettres.

Elle rendit visite, tout d'abord, au Musée du Louvre, où l'on avait réuni dès 1792 les tableaux qui décoraient alors les palais royaux, et enrichi depuis des conquêtes faites en Italie. Les tableaux des maîtres n'étaient-ils pas ses meilleurs et ses premiers amis? Puis elle alla saluer Vien, le restaurateur de l'École française; quelques ateliers lui furent ouverts avec reconnaissance: elle examina ce qui s'était fait, ce qui se préparait. Elle respirait ainsi à sa façon l'air du pays, dans ce qu'il avait de pur et de vivifiant.

A la nouvelle de sa rentrée à Paris, la Comédie française qui connaissait son goût et même son talent pour le théâtre, lui rendait ses entrées. De leur côté, les peintres se montraient empressés de témoigner leur respect à l'artiste qui avait honoré la peinture française à l'étranger. Greuze l'avait vue le lendemain de son arrivée, et les réputations nouvelles, Gros, Gérard, Girodet, Pierre Guérin, lui formèrent bientôt un cortège. — Elle eut une joie mêlée de fierté et presque de tendresse en revoyant grand peintre et chef d'école l'auteur des *Pestiférés de Jaffa*, dont elle avait peint le portrait lorsqu'il n'avait que sept ans. Mais elle se refusa au désir que David lui faisait exprimer de la revoir. — Elle aurait pu oublier les attaques dirigées par lui contre sa personne, mais elle ne lui pardonnait pas sa conduite pendant la Terreur. Ses sentiments de royaliste, comme sa pudeur de femme, s'opposaient à toutes



## MADAME VIGÉE LEBRUN.

le porter à la main, dans leur prome  
e voudraient pas être abordés. — Et Del  
é cette sympathie n'avait pas tardé  
de son salon et le charme de se

le ce vieillard qui venait lui-même de rer  
elle retrouvait aveugle, elle se souven  
il adressait en 1784 (1), lorsqu'il avait  
a première fois de cécité; mais alors ce n  
rif. Comme elle fut attristée et émue  
qu'il pût la revoir lui-même! — Com  
terreur ou d'admiration, en écoutant ce v  
au passé, autant qu'Écouchard Lebrun  
poème de la *Pitié*, qu'il terminait, allai  
le poète ne lui avait appris la scène d  
amette, le procureur de la Commune, 1  
• *l'Immortalité de l'âme*.

en effet, dans ce dithyrambe, des ve  
uels la différence de goût de notre tem  
e moins sensibles, mais qui conservent  
véritable grandeur, lorsque l'on songe qu  
rant la guillotine qu'ils étaient écrits :

Dans sa demeure inébranlable,  
Assise sur l'éternité,  
La tranquille Immortalité,  
Propice au bon et terrible au coupable,

Quand de Milton au bout de sa carrière  
yeux furent privés de la douce lumière,  
Il s'écriait : « O regrets superflus,  
C'en est donc fait je ne les verrai plus,  
Ce beau soleil, ces fleurs, cette verdure;  
Pour moi la nature est voilée à jamais. »  
je dis : De Lebrun je ne vois plus les traits,  
traits que pour modèle eût choisis la peinture,  
De sa touche élégante et pure  
Je ne puis plus admirer les secrets : —  
table Lebrun! ce sont là mes regrets,  
Et c'est encor regretter la nature.



MADAME VIGÉE LEBRUN.

La société comme de ses princes, elle était comme désorientée. Quoique ce fût peut-être une des belles périodes de son existence, les choses aussi la choquaient ou lui paraissaient étranges. Les grands mots de liberté, d'égalité, de fraternité sur les monuments, lui rappelaient les principes mis au nom de ces principes, qui n'étaient pas respectés que par ceux qui s'en sont servis. Elle n'avait pas vu une personne pour la revêtir de sa mère ou son mari, ou au moins elle ne pouvait passer sur la place de la Bastille sans souffrance inexprimable. — Puis, dans les théâtres, elle avait besoin de se rappeler les usages récents. Chose plaisante pour elle, les hommes aux chapeaux mous traités d'aristocrate, elle voyait dans cette dénomination que dans la mode du pantalon à la française.

Elle voyait, toutes ces têtes noires, toutes ces robes noires ne ressemblaient pas aux robes des salons, aux hommes en culottes, d'il y avait quinze ans. Quels étaient les usages? — Dans les concerts, les femmes et les hommes de l'autre, comme à la messe. Dans les dîners, les hommes et les femmes au café. Enfin, la cour du Premier Consul n'était-elle pas une? — La princesse Dolgoroukoff; à ses yeux ce n'était qu'une pitié, une multitude d'uniformes et peu de femmes.

Le grand artiste trouvait partout à comparer, à tout il lui plaisait à son esprit prévenu. Il avait un souvenir piquant. Un jour, à l'hôtel Thélusson, où était le lycée, il faisait partie; ils causaient gaiement, la porte s'ouvrit à deux battants pour laisser entrer une jeune personne de riche taille et d'une beauté éclatante.



rs le 15 avril 1802. Cette fois elle alla e  
e rencontra le suffrage de Reynolds e  
es médiocres, mécontents de la voir re  
e de faire le portrait du prince de Galles  
est, peintre d'histoire, dont chacun cor  
mort du général Wolfe, et qui garda  
lier, entre autres, un tableau représen  
t chefs de la Révolution américaine, ta  
lui avait défendu d'achever (1). Mais c  
qui plut le mieux à Mme Lebrun de son voyage, c'est qu'  
la remettait en communication avec les hommes qui étaient  
l'objet de ses respects ou de son affection.

Le comte de Vaudreuil, le comte de Ménars, le duc d'  
rrant, le marquis de Rivière et une foule d'autres émi  
és revinrent à ses soirées, où Viotti le violoniste et le  
ntatrices Billington et Grassini fixaient par la perfectio  
leurs talents l'inconstance du prince de Galles, incapa  
e de rester dans un salon. Elle recevait aussi le duc d'  
urbon. Le comte d'Artois, qui n'allait pas dans le mond  
rce qu'il économisait pour soutenir ses serviteurs, vi  
anmoins visiter chez elle le portrait du prince anglais, e  
duc de Berri y entraît chaque matin pour lui montrer d  
tits tableaux qu'il avait achetés à bas prix, et qu'il lui f  
voir plus tard à l'Élysée. Le comte de Vaudreuil la men  
Tuttam chez le duc d'Orléans, et elle s'en allait dessine  
ec le frère de ce dernier, le duc de Montpensier.

Quoique les émigrés, si haut que fût leur rang, eusser  
rdu l'attrait de la puissance, Mme Lebrun se retrouv  
milieu d'eux dans une atmosphère qui lui rendait la vi  
lui facilita le travail; elle fut heureuse d'en profiter pou  
quelques fêtes et d'y appeler des hommes qui ne les con  
ussaient plus guère.

Cependant, jamais le moment pour une femme étran

(1) Ce tableau était en 1838 chez le général Cass, ministre de  
ats-Unis à Paris.



## MADAME VIGÉE LEBRUN.

se renoncer à toutes ses prétentions ; savoir que dans ce duel entre lui et elle, elle croyait pas plus le vrai possesseur des biens nationaux ne l'étaient les anciens seigneurs.

On apprit plus tard ce qu'avait coûté à Louis de Rivière la réponse qu'elle lui avait faite. Celui-ci, jeté d'abord dans un affreux

plein d'une eau stagnante qui lui venait jusqu'à la poitrine, n'avait comme les Polignac échappé à la mort demandée de Joséphine. Le Premier Consul, qui allait devenir empereur, ne se souciait point des lieutenants qu'il frappait le vrai chef, quoique le plus innocent et le plus généreux de ses ennemis.

Mme Lebrun put mesurer alors toute l'étendue de la chute de Napoléon, car un mois après le duc de Berry était entièrement altéré par le chagrin, entraînait sans parler, s'asseyait, et mettant ses deux mains sur son visage inondé de larmes, ne lui disait qu'un mot : « je ne m'en consolerais jamais ! »

Mme Lebrun s'étant trouvée à Londres dans de mauvaises circonstances, et la guerre s'étant ranimée entre la France et l'Angleterre, il n'y a pas à s'étonner si lorsqu'elle fut envoyée en ce pays pour la Hollande, afin de venir en France sa fille qui y arrivait de Russie, elle reçut d'abord l'ordre de rester sur son vaisseau, puis fut ensuite consignée à Amsterdam, et mandée chez le général Oudinot.

Après dix jours enfin elle partait, passait par Rotterdam, et rentrait à Paris, où l'Empereur lui fit savoir par le comte de Ségur qu'il n'avait pas appris sans déplaisir qu'elle était allée voir ses amis. Néanmoins, quelques jours après, elle commandait le portrait de sa sœur, femme de Louis XVI, payé comme un bourgeois, sans que la belle personne se doutât de l'infériorité du prix payé par la ci-devant ci-devant. Ses manières de parler étaient si loin, que l'artiste, dans son atelier, dit au



en Italie lui avait-il recommandé de se faire accompagner. Mais comment penser en entendant derrière soi le pas lourd d'un valet, quand on a une grande impressionnabilité nerveuse, souvent si nécessaire aux artistes, et si malheureuse dans la compagnie? Elle le fit sentir un jour à son domestique; et Germain, en vrai Jocrisse, s'en allait, par excès de prévenance, au-devant des personnes qui voulaient s'approcher de sa maîtresse. « N'allez pas près de madame, disait-il, cela l'empêche de penser. »

Près de deux cents vues furent le fruit de ses courses en Angleterre et en Suisse. Elle y fit aussi dans ce dernier voyage son beau portrait de Mme de Staël, c'est-à-dire Corinne dans un costume antique, assise sur un rocher une lyre à la main; Corinne avec ses grands yeux noirs et humides ruisselants de flamme, tels qu'ils frappèrent Lamar tine lorsqu'il entrevit Mme de Staël dans sa voiture avec Mme Récamier, sur le chemin de Murgues.

Ce fut la fin des voyages de Mme Lebrun. Elle rentra alors en France pour toujours; elle demeura l'hiver à Paris et dès le printemps à Louveciennes, où elle habitait près du château de Voisins qui appartenait à la comtesse Hocquart, sœur de Mme Lecoulteux de la Noraye, la Fanny d'André Chénier.

Mme Lebrun était à Louveciennes dans la nuit du 31 mars 1814, lorsque le village fut envahi par les Anglais et les Prussiens. L'on se battit à quelques pas de chez elle, vis-à-vis du chemin du Cœur-Volant qui mène à Rocquencourt.

Tout en déplorant l'invasion de la patrie, l'illustre artiste fut du nombre des vieillards qui saluèrent le retour des Bourbons qu'elle aimait et qui l'avaient aimée. A son âge, elle n'avait plus guère rien à attendre du nouvel état de choses. Ce n'était donc guère qu'une satisfaction désintéressée, d'un sentiment presque semblable à celui de la marquise de Groslier, son amie. La marquise, à son lit de mort, se soulevant sur son séant et les yeux levés au ciel, ses cheveux blancs épars, avait demandé à Dieu le retour de la



MADAME VIGÉE LEBRUN.

t de ses conseils, bien des motifs pour  
Les souvenirs de Mme Lebrun, écrits  
ême vieillesse, témoignent de toutes  
étaient et du charme qu'on pouvait trou  
compagnie. Quoiqu'elle ne parût plus

la société dont nous faisons partie, elle y plaisait, com  
un des derniers échos du temps qui s'en allait. Sa mai  
son salon semblaient, au milieu du mouvement en av  
protester contre les révolutions et en appeler à l'histo  
soit par les portraits qui décoraient son salon, soit par c  
qu'elle avait écrits du comte de Vaudreuil, du marquis  
Rivière et de tous ceux qu'elle avait connus sous Louis X  
Aussi son salon était-il curieux pour cela même. Les  
ciens débris de la monarchie échappés aux malheurs, :  
ruine de la Révolution, se retrouvaient chez elle, com  
des marins après une tempête qui les avait dispersés. Il  
racontaient leurs misères, en se rappelant les jours heur  
qui avaient précédé le naufrage. Et les jeunes gens qui  
écoutaient, y trouvaient un charme dont ils se souvena  
comme d'une bonne fortune. C'en était une en effet,  
- exemple, que d'avoir entendu Mme Lebrun raconter e  
- même l'histoire de ses portraits de Paesiello et de Cat  
rine II, faits dans des circonstances qui montrent com  
en Italie l'on savait peu se préserver du froid, et comm  
en Russie l'on poussait cet art jusqu'à l'excès contra  
« Paesiello et moi, disait Mme Lebrun, nous ne pouvi  
nous réchauffer qu'en soufflant dans nos doigts; tar  
qu'en peignant la czarine, nous fûmes toutes deux sur  
- ses de nous réveiller du sommeil, où nous avait plongée  
chaleur de l'appartement. »

Dans ses dernières années, Mme Lebrun habitait  
Saint-Lazare, dans une grande maison avec jardin, c  
truite sur l'emplacement du château du Coq, où Henri  
vait couché la veille de son entrée triomphale dans la v  
e Paris. La rue de Clichy n'était pas encore construite.

Ces réunions dans lesquelles étaient entrés des gens d'







E V

a d

l'int

rch

de réunir chez lui les savan

e et donne des

1) francs, et il

and de profite

blée nationale

août 1793.

-on, une lettre

malgré la tenc

onne et son ca

ns lesquelles e

re, ne lui perr

e toutes les liq

er le divorce.

Champgrand r

e de Saint-Sim

qu'il doit signer

ropre cœur poi

mission, et So

froissée, de so

ntiments, rentr

ique, se propos

tes les agitatio

us.

réussit pas. Sa

romanesque e

lu bonheur qu'

elle de nouvea

de haut rang, r

trace dans le n

au gentilhomme

lawr a la tête

égante; en outr

arme autant qu



ADAME VIGÉE LEBRUN.

Saint-Jacques du Haut-Pas, les desir  
rire de gratitude erra sur ses lèvres  
: chemin du ciel, » murmura-t-elle,

« peu de mots, la vie de l'am  
e mon fils entendit un jour singu  
iez Bertin, le directeur des *Débats*.  
ie le grand âge de l'aimable et spi  
« d'un *Bal masqué* avait affaibli sa  
n'ayant pas entendu son nom, an  
sieur Quevauvilliers et *une vieille*  
pas ! » Ce domestique valait presq  
un gentilhomme bègue auquel il n  
s de décliner son nom en entier.  
» avait crié le valet. Il s'agissait du

Vous voyez d'ici la mine du ma  
nature. Soyez donc une femme du  
le nom d'un des pionniers de l'  
soldats : voilà ce que ces butors f  
é d'illustrer.

ne faut pas vieillir trop longtemps. C

Bawr ni Mme Lebrun n'ont vécu :  
fier, qui mourut à cent onze ans ;  
ne celle-ci de leurs facultés jusqu'à  
cela bien différentes de Houdon,  
-huitième siècle que j'eus lieu plus  
dont je dirai deux mots seulement.  
a vie, ceux qui passaient dans la c  
ait son atelier, et l'y voyaient percl  
nt ou époussetant une de ses œuvr  
ent guère deviner dans le bonhom  
nt, ainsi que l'on disait, l'artiste c  
lle de Paris mariait des filles en l'ho  
te d'Artois, saisissait l'occasion de f  
ue. Une aimable fille du nom de Lis  
l'Hôtel de Ville toute seule, pensai







MADAME VIGÉE LEBRUN.

qu'étaient ces charmants bâtar  
quarterons, mais tout le monde a pu voir à P  
--- le fils légitime du chevalier de Bouffle  
, la voix forte et rauque, l'air idiot, parla  
it haut, poursuivi par les enfants de la  
ent à le tourmenter. Triste spectacle  
tel fils à un tel père; mais spectacle q

gardez de près ces débauchés vieilliss, c  
ceux qui ont mené leur vie sans se laisse  
ez l'action si différente de leurs sentime  
s; chez ceux-ci, il s'est embelli des re  
chez ceux-là, le visage flétri trahit leurs  
is loin; voyez-les les uns et les autres dan  
rez, par exemple, la Dubarry affolée de  
a guillotine, aux Carmélites de Royal-I  
ègne, chantant le *Salve Regina* jusqu'à ce  
ait passé sous le fatal couteau. Considér  
de ces hommes à vie et à paroles légère  
toure, suivez-les dans leurs enfants, et  
que trop souvent, quand ils n'ont pa  
ce la santé physique de ceux-ci, les pè  
né leur esprit et leur cœur, comme le  
à Marseille, empoisonnait ses hôtes avec  
tharides.

abomet me pardonne si ce n'est pas de l  
us venez de dire, » s'écrierait en cet end  
-Baham, du licencieux et spirituel auteu  
l'avoue, je moralise ici comme un vieill  
as agréable, je le sais, à ceux qui n'aim  
sultan de Crébillon fils la morale et le  
à quoi servirait d'avoir vécu, si l'on ne p  
es dangers de la mauvaise route?

st quelquefois aussi une manière d'expli  
dans lequel on est né, les efforts qu'il a  
ciété pour réagir elle-même contre les d



## E VICOMTE DE BEAUCHESNE.

Lorrain; les futaies se balançaient au-dessus de la forêt, à faire pâmer d'aise un Ruysdael. Ici où vous regrettiez qu'une fabrique ne surgît au paysage, tout à coup surgissait, derrière le soleil penchant, une gracieuse et savante tour à toit aigu, aux balcons aériens, à l'escalier à vis, ses croisées à meneaux, ornées de vitraux délicats, ses lucarnes anguleuses, ses crochets pointus, couronnés de leurs fleurons, ses rouettes blasonnées, un manoir digne d'être dit Trinqueau, ce maçon d'Amboise dont on ignore le nom, qui bâtit Chenonceau pour D'Amboise, Chambord pour François I<sup>er</sup>.

Qui évoquait les plus brillants souvenirs de la France, ne pouvait avoir été rêvé, dessiné, par un poète : c'était Saint-James, le logis des poètes, des brillants adeptes de la renaissance moderne, de Du Bois, vicomte de Beauchesne, mort le 31 mars 1800, d'une fièvre de la Bretagne. Laissons parler le poète, ne nous en venons pas avec une noble et fière simplicité l :

Os aïeux, héros bardé de fer,  
Du Bois, seigneur d'Elvas et de Scaër,  
Ta figure éclatante et guerrière  
Notre passé rayonne grande et fière.  
Fort, vigoureux et de cœur et de bras,  
N'attendait point d'obstacle ou d'embarras,  
Né de voir, dans le combat des Trente,  
Que terrassait une soif dévorante,  
Rêves de lui superbe et frémissant  
Ces mots : « Beaumanoir, bois ton sang ! »  
Et cet éclair brilla dans notre histoire,  
La famille est demeuré sans gloire.  
De Bretagne honoré dès longtemps,  
N'avait point ces titres éclatants,  
De cimiers, ces rayons d'estocades,  
De jalouser les maisons des croisades;



était ministre. Il profita de cette position pour attirer et fixer en France l'auteur du *Barbier* ; et c'est à lui, c'est à ses vives instances, que notre patrie est redevable d'avoir possédé le glorieux Rossini.

En 1827, le roi Charles X le nomma gentilhomme ordinaire de sa chambre. Une année plus tard, Sa Majesté lui donnait le ruban de la Légion d'honneur, auquel devaient se joindre de nombreuses décorations étrangères.

En mars 1830, il publiait ce volume de *Souvenirs poétiques*, début éclatant qui, en quatre ans, obtenait trois éditions, témoignage d'un véritable succès, dû non-seulement au charme de la poésie, mais aux chevaleresques sentiments d'amour de Dieu, de la patrie et du Roi, aux échos tristes et puissants qui éclatent à chaque page. Ainsi ces vers que je rencontre en ouvrant le livre :

Paris, voici ton jour et ta parure est prête.  
Ouvre ton manteau d'or, jeune reine des arts ;  
Lève ton voile blanc et découvre ta tête,  
Montre-toi, montre-toi belle à tous les regards.

Enivre-toi de jeux, de gloire, de conquêtes ;  
Retiens par ton souris l'étranger plein d'amour.  
Les soupirs du cachot, les cris joyeux des fêtes,  
Le temps n'écoute rien et passe sans retour.

. . . . .

Disputez-vous encore, enfants atrabilaires ;  
Hâtez-vous, le temps vient, balayant à la fois,  
Avec vos cris confus, les faisceaux consulaires,  
Les aigles de l'Empire et les lis de vos rois.

Ces vers, écrits en mai 1827, étaient plus qu'un élan poétique ; car trois ans après qu'ils avaient été composés, trois mois après leur publication, les lis devaient être de nouveau brisés par un orage ; le vieux roi devait reprendre le triste chemin de l'exil. L'Ode, que le poète adressa à











VICOMTE DE BEAUCHESNE.

u'à force de longues et patientes reliques du pauvre petit lés par lui dans la prison, et royale mère. Dans une magnifique, ornée des emblèmes uni, magnifiquement reliés, ces u'introuvables, qui semblent yée dans du sang, et plus iques cris d'indignation poussés rassaient la France et la royau, sinon réconciliés par la mographes inappréciables des

imable et bon lui avait concbraires et experts en autogrlin, les Charavay, etc., qui recherches, et chaque jour l.uelque pièce nouvelle.

ommé aux Archives, soir et e Beaune, et plus tard de la t, à l'hôtel de Soubise, il lui f it le trajet en s'arrêtant à ces s vrais amateurs savent tou e et où de temps en temps c e ranimait son ardeur à la uouquin; cette chasse qui a apéties, ses espoirs, ses craintes le victimes, qui ne coûtent p butin, conquis au prix de que i trésor sous la main qui sait e études bien-aimées. Car le rivent aux découvertes les p

evait ouvrir à M. de Beauches s Bibliophiles français. Aussi ante dans cette compagnie, ex





ses conquêtes...; mais tant d'après lui seront des monuments sa vanité et sa folie. Il a pour ravager la terre, et non pour y porter la joie et l'abondance dans les annales de la postérité mais ne le sera pas parmi les peuples. L'histoire de son règne ne sera que le récit des maux qu'il a faits. L'amas de gloire ne sera plus à lui, qui ne laissera après elle que l'opprobre.

Je suis avec un profond respect,

Cette démarche, qui fut dite d'un simple et chevaleresque, lorsque Paris délivré des Prussiens, le 25 mars 1871, M. de Montgolfier, à cette manifestation qui, sans avoir de caractère officiel, se rendait à la place Vendôme, assaillie par les coups de

Désespérant alors de la France, le 25 mars 1871, lever de nouveau les aurores plus affreuse que celle de 93, se ranima quelque peu que pour la République française, où tous ses citoyens et couronnés. L'illustre assemblée accueillit au candidat, et tout cela fut la suprême récompense de

Il ne devait pas l'obtenir. Il mourut de sa fille et de ses petits-enfants, après tant de souffrances et de douleurs, pouvait, malgré les soins dont

(1) Ce passage se trouve à la page 100 de l'ouvrage de Louis XV, par Massillon (Paris, 1790). Ces mémoires sont apocryphes et doivent être publiés.

la vigueur de son corps, miné par la fatigue, de son esprit, ébranlé par des tortures morales trop violentes et trop prolongées.

Et cependant il se berçait des plus rians projets d'avenir. Libre désormais de ses fonctions aux Archives, il devait se consacrer tout entier à ses études historiques ; sa fille bien-aimée, Mme Louise de Bellaigue, lui servirait de secrétaire. Il ne la quitterait plus. Elle était alors malade à Clermont-Ferrand, et cependant il dut se séparer d'elle pour aller passer quelques jours chez son fils aîné, au château de la Varenne. Il partit les yeux remplis de larmes, mais le cœur plein d'espérances que la mort devait briser. Peu de temps après son arrivée à la Varenne, le jeudi 27 novembre 1873, au soir, il s'endormit paisiblement et se réveilla dans le sein de Dieu, le samedi 29, à cinq heures du matin. Il semblait qu'on pût lire encore sur ses lèvres désormais muettes, ces vers qu'il y a plusieurs années il adressait à sa fille :

Que mon nom paternel soit ma seule épitaphe.  
Si jamais ma mémoire occupe un biographe,  
Il trouvera mon sort dans ce titre exprimé.  
Que dirait-il de moi, sinon que je t'aimai ?  
Des lauriers éternels que le poète espère  
Le plus beau ne vaut pas ma couronne de père,  
Et de l'ambition le succès triomphant  
N'est rien près de l'amour que j'eus pour mon enfant.  
Cet amour en partant me suivra ; je l'emporte  
Comme un vase d'encens à la céleste porte.  
Cet amour ici-bas me donna le bonheur ;  
Il me donne l'espoir en allant au Seigneur,  
Et je songe en mon cœur que le juge suprême  
Me remettra beaucoup, voyant combien je t'aime.  
Dieu qui mesurera les péchés qu'on a faits,  
N'a point de châtimeuts plus grands que les forfaits.  
Il ne peut donc vouloir, dans sa juste colère,  
Séparer à jamais un enfant de son père :  
Les pères vertueux seraient encor maudits,  
Si Dieu les recevait seuls en son paradis.











Bois de *Boulogne*, le Bois de *Boul*.... Le prénom de Mme Ciruela, *Au*... (Augustine ou Aurélie), Il en est de même pour sa sépulture indiquée au cimetière de.... (?). Mais comme l'auteur ajoute : « non loin de l'un des plus anciens et des plus remarquables monuments qu'on y voit », nous estimons que cette désignation n'est applicable qu'au cimetière du Père-Lachaise, le seul où l'on voyait, au temps dont nous nous occupons, des monuments de quelque importance.

## II.

Et maintenant, nous demandera-t-on (si on nous le demande) : Quel nom se cache sous celui de *Ciruela*? Ce nom, nous le tenons enfin. Depuis qu'a été écrite la première partie de cet article, nous nous sommes livré à des recherches extra-bibliographiques, et il devrait en coûter à notre modestie de dire à quel point elles ont été couronnées de succès. Voici donc ce que nous avons découvert, et comment nous l'avons découvert.

L'on a vu que l'anonyme avait indiqué la sépulture de Mme Ciruela dans l'un des cimetières de Paris, que nous supposions être le Père-Lachaise, à raison de son voisinage avec un monument *ancien et remarquable*. Il restait à fixer ce point de repère. Or, le monument du Père-Lachaise le plus ancien, sinon de fait, du moins d'intention (l'anonyme n'était pas un archéologue), se trouvant être le tombeau d'Héloïse et d'Abeilard, nous avons dirigé nos recherches de ce côté, et nous n'avons pas fait en vain ce métier d'*Old mortality*. Mme Ciruela était morte le 4 août 1821, et le 6 du même mois a été inhumée dans le coin de terre que nous explorions, Mme *Auréli-Amable* H..., femme P.. (1). L'âge de la défunte, 34 ans, est celui indiqué dans

(1) Nous croyons devoir taire ces deux noms qui sont peut-être honorablement portés en ce moment et qui n'éveillent d'ailleurs aucun souvenir historique.

le récit de l'anonyme. Le n  
formé avec les lettres du pre  
C destiné sans doute à dépa  
retrouve dans aucun des non

Une fois en possession du  
cilement quelques indication  
calculées du narrateur. C'es  
(ancien V<sup>e</sup> arrondissement)  
des époux P..., commerce  
Enfin, dernier détail, et celt  
le mari de Mme Ciruela, déc  
quillement, à cette époque,  
n'était, son logis obituaire au

Le duc de Saint-Simon rap  
le bonhomme Pomponne, r  
faveurs du roi, répétait à t  
l'orgueil dont il débordait : «  
faction de notre découverte r  
sions avoir besoin de nous  
recommandation. Cet office  
lecteur, qui trouvera sans d  
nigme du *Masque de fer* eù  
Nous en convenons; et puis  
nous ne sommes, après tout,  
le nom de Mme Ciruela est  
historien est encore à cher  
le découvrir. La seule chose  
c'est que cet anonyme, ains  
citations, n'est riche que de  
nom, si nous le possédions,  
plus petite place dans le P

(1) Il existe encore aujourd'hui à  
noms

E CF

DES

NS

---

T, pa  
874;

odèle  
fait : l  
images  
unt po  
crer s  
a dign  
ssés r  
icun t  
réda  
amphl  
V.

it opp  
es de  
duch  
ie, de  
avait  
es ses  
elles  
bent  
ais, pe  
revien  
t pu  
tion.



duchesse de Berry au Luxembourg, la duchesse de Modène à Modène, la reine d'Espagne à Madrid, acquittait la dette contractée à Versailles aux beaux jours de Mme de Montespan. Dans une certaine mesure, la loi des compensations est vraie; mais ceux-là sont à plaindre aux dépens de qui se rétablit l'équilibre.

Je le répète : le moment n'est pas bien choisi pour réveiller la chronique scandaleuse de la Régence. Nous avons assez à faire de dérober aux autres celle de notre temps. M. de Barthélemy peut faire valoir, en sa faveur, l'entière bonne foi qui l'a guidé dans la recherche de la vérité : je lui répondrai que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire et qu'il faut soigneusement cacher ses plaies. Les filles du Régent sont une des plaies de la France.

L. Clément DE RIS.

---











## F VARIÉTÉ

arler. Cette  
en l'applic  
ue. Mais el  
»

— Recueil  
*vue de Fr*  
Charles No  
ni et confi  
son discou

par un pas  
s mains.  
voie pas se  
de sa par  
de n'en a  
ir mon cor  
ter ses Qu  
ies. Cela v  
ous affirme

r-arts appli  
ns d'établi  
des arts,  
*e Bulletin*

rapide exp  
*n Centrale*  
partie. A  
ive à l'his

le second  
coles, cons  
la questio  
dessin.

n groupe c  
'action de l  
t au dévelc

chir sa de



NOUVELLES ET VA  
mé administrateur gé  
.

de l'Exposition de V  
, a été nommé comma

ette et G. Masson, lib

ADÉMIQUE. L'Académi  
honnête fille qui ne  
it vouloir le faire ente  
mps une épigramme t  
ière deux ou trois séan  
Guizot, faisant un rel  
ences, prit à partie c  
n sans quelque mauva  
re a fait, au sujet des  
: on peut conclure qu  
Fable, un accord par  
mortels d'au delà du j  
ote qu'il extrait d'une  
femme, écrite le 23 :  
vie de te revoir ; je c  
et quelquefois en dis  
gine-toi qu'ils ont mis  
PARTENIR : *Il apparte*  
ai dit qu'il était étrang  
ses enfants, ils eusse  
lieux. Là-dessus, More  
; Naigeon, l'athée ; e  
a fois, m'ont assailli de  
ant leur coutume. Alo  
: leurs citations étaient  
quand je serais seul d  
tous. Ils ont été aux v  
e ils s'applaudissaient  
ai dit que je récusai  
is célibataires. Telles  
eux soutenir quelque





## BULLETIN

Dautier a obtenu le  
*Italie*.

prix Bordin a été pa  
ay.

. traduction des *OEs*  
t, et celle des *OEuvr*  
partagé le prix Langl

prix offert par M. I  
ques a été obtenu pa  
prix Maillé-Latour-  
et Ed. d'Anglemont.

: premier prix Monty  
esseur de rhétorique  
ilé : *Rêves et Devoirs*  
aux médailles de 2,00  
é et à M. Croiset, to  
pt médailles de 1,50  
*de Scudéry* et à sa C  
outron, à MM. Esc  
in, Jean Aycard, et  
y.

t mention a été acco

: *Ce que disent les*

. premier prix d'éloc  
ir de M. Anatole F  
un *Éloge de Bourda*

. Bernage a obtenu  
été accordées aux  
dont les auteurs n'on

- CONDITION DES LITT  
ERIE. La *Revue brita*  
stable sur son père,  
ter Scott.

n y trouve, sur la co  
e, depuis les origines  
Stuarts, des renseign  
ques passages extrait  
ux premiers âges de







## LETTRE DU BI

s extraits de ca  
par André Duc  
ces et différen  
le Marca, princ  
norme quantité  
suis XIV, notan  
, de Colbert. To  
olumes, étaient  
entaire sommair  
fin de la *Bibl.*

1 en 1721 et 17  
essayé de soume

nent du xix<sup>e</sup> siè  
cataloguée par L.  
me un volume i  
alphabétique en  
le *Cabinet histo*  
. Armoires de l  
rentaire des ma  
*juris pontificii*,  
originales de B  
it rangées dans  
atalogue détaillé  
ulé *Bibliotheca*  
DE M. MÉZIERES  
l'Académie de l  
était un bibliop  
es livres pour l  
ans leur lecture  
conserver et de

lisait-il, sont c  
Dans la société  
prend ce qu'  
u'il y a des ger  
eurs livres et qu  
comme on veu

## NOUVELLES ET VARIÉTÉS.

erlocuteurs, selon le besoin, la curiosité  
nt ; on les congédie et on les rappelle à sa  
à loisir ou l'on abrège l'audience, à son  
sortes d'objections qu'ils écoutent avec  
re ; on triomphe de leur embarras et on  
e supériorité. Pour peu qu'ils ne répon-  
lait, on ne se gêne point avec eux et on  
ent, malgré leurs lettres de recommandat-  
. pas à une nouvelle épreuve, on leur fait  
t, comme à des importuns, sans crainte  
use humeur, ni de méchants propos. »

**SCOTT BIBLIOPHILE.** Lockhart, dans sa *Vie*  
tait son beau-père, rapporte qu'il aimait  
s.

le sa bibliothèque étaient entièrement ta-  
t in-folio et in-quarto, et tous dans cet  
que décèle, au premier coup d'œil, une

ne de volumes environ, destinés à être  
étaient placés à portée de sa main, sur  
ous les autres étaient rangés sur leurs  
s qu'un volume avait été prêté, ce qui ar-  
tait presque minutieux dans le soin qu'il  
l'il avait occupée était remplie par un blo-  
, portant sur une carte la date du prêt e

i petites difficultés qui peuvent survenir  
res de l'intimité ne semblait jamais l'é-  
ence pour un livre. Il en pratiquait le re-  
. »

**DE LIVRES EN PROVINCE.** On nous commu-  
nte d'une petite bibliothèque de trois cent  
s, qui a eu lieu à Châtellerault.

y a de bons livres, ils sont vivement dis-  
plus au temps où des Auvergnats ignora-  
vil prix, dans une vente borgne, et re-  
raretés bibliographiques perdues dans  
rée.







BLIC

e la

up

Ri

t d

à l

le,

ser

s oi

po

rdi

ven

t V

pa

so

ça

erv

ven

nées

a p

St

la

. L

e c

e, C

elui

con

her

en

ran

ass

, d

lev

s é

iers

anq

l'accomplissement de cette tâche, Strozzi fut obligé de déployer une sévérité qui lui attira bien des injures et bien des railleries, au point que le *Journal de Ferrare*, écrit de son temps et inséré par Muratori, page 401, au volume XXIV de son *Recueil des historiens italiens*, dit « qu'on le haïssait plus que le diable ».

Mais nulle considération ne l'arrêta jamais lorsqu'il était question de son devoir ou de l'intérêt public. Il ne cessa d'y consacrer tous ses soins, au préjudice même de ses propres intérêts. Capitaine, juge ou administrateur suivant les circonstances, il trouva cependant le temps de s'adonner à la poésie, il a laissé des pièces érotiques, des satires. Il avait commencé, sous le titre de *Borséide*, l'histoire en vers de la maison d'Este; trois chants étaient déjà terminés, mais il ne fut pas donné d'achever cet ouvrage. Le 10 août 1505, quelques jours après la mort de Borso.

Tite Strozzi avait épousé Domicia, fille de Borso, l'un de ses deux fils, dont l'aîné fut Hercule et le cadet, Louis. Les auteurs ne sont pas d'accord sur la date de la mort d'Hercule. Barotti, dans ses *Mémoires de Ferrare*, examine avec soin cette date au 2 septembre de l'année de la conquête de la souveraineté de Borso, c'est-à-dire de 1505. On trouve dans les lettres grecques et latines publiées à cette époque, Luca Ripa et Alde Manuzio, le père qui lui inspira le goût de la poésie. Ce fut l'amour qui l'engagea à écrire. Il était épris d'une jeune fille, Lucia, sœur de son père, et elle fut sa femme. Elle eut pour fils Matteo, qui fut l'auteur du *Roland amoureux*.

Hercule s'exprimait avec la même élégance que son père; mais il avait négligé l'art de la guerre. Ce fut l'amour qui l'engagea à écrire. Il était épris d'une jeune fille, Lucia. Cette dame préférait au

E ET

iposa

t ver

t Al

re, u

criti

s a

ont

œu

naïs

r Ca

par

lus c

. pas

gou

jeun

Con

'époc

ce p

lit :

um

qu'at

plac

neon

s, St

s. Pl

gt-c

huit

raies

de

Mich

naria

ovic

ces

faire

s co

'il se



Torrelli, veuve d'Hercule Bentivoglio, fils de Santi, seigneur de Bologne<sup>1</sup>.

Douze jours plus tard, dans la nuit du 6 juin, il fut assassiné; son corps fut laissé jusqu'au jour sur la voie publique, le long de l'église de Saint-François sur le Trebio. Il était percé de vingt-deux blessures et enveloppé dans son manteau. Ce crime jeta l'épouvante parmi les parents et les amis de la malheureuse victime. Leur terreur fut encore

(1) La république de Bologne, ainsi que toutes les cités italiennes, était divisée entre plusieurs factions qui se disputaient le pouvoir. En 1445, Annibal Bentivoglio gouvernait Bologne. Bien qu'il cherchât à calmer les haines, à apaiser les passions, il ne put échapper au fer des assassins. Les Canedoli l'attirèrent dans un guet-apens et le poignardèrent le 24 juin 1445. Mais ce fut en vain qu'après ce crime ils voulurent s'emparer de l'autorité : le peuple, qui chérissait Annibal Bentivoglio, se souleva contre eux, les attaqua dans le quartier où ils s'étaient retranchés et peu d'entre eux échappèrent au massacre. Mais les magistrats se trouvèrent dans un grand embarras. Ils ne savaient à qui confier le gouvernement de la ville, car Annibal n'avait laissé qu'un enfant âgé de six ans. Alors l'ancien comte de Poppi, seigneur de Battifolle, leur dit qu'un cousin du défunt, nommé Hercule, était, il y avait une vingtaine d'années, devenu amoureux à Poppi de la femme d'un sieur Ange Cascese, qu'il en avait eu un fils. Cet enfant lui ressemblait tellement qu'il était impossible de méconnaître le sang des Bentivogli. D'ailleurs Hercule avait plusieurs fois affirmé au comte de Poppi que c'était bien son fils. Ce jeune homme, nommé Santi, dirigeait à Florence une filature de laine. Les magistrats envoyèrent des députés pour lui proposer de venir gouverner la république. Il refusa quelque temps, dans la crainte de couvrir de déshonneur la mémoire de sa mère. Cosme de Médicis le décida en lui disant : « Tu ne dois consulter que ton cœur. Mais il y aurait du courage et de la gloire à accepter une autorité qui a coûté la vie à tous tes prédécesseurs. » Santi prit alors le nom de Bentivoglio et fit son entrée à Bologne le 13 novembre 1445. On lui confia la tutelle du fils d'Annibal ainsi que le gouvernement de la république.

En 1451 les Canedoli, étant parvenus à pénétrer dans la ville par un conduit souterrain dont on leur avait ouvert la grille, essayèrent encore une fois de soulever le peuple; mais Santi, ayant rassemblé du monde, les chargea avec tant de vigueur qu'il les mit en fuite. Après seize années d'une administration prudente, en 1462, il rendit paisiblement son âme à Dieu et transmit le pouvoir à Jean Bentivoglio, fils d'Annibal, qui avait alors vingt-deux ans.

C'est un fils de Santi qu'avait épousé en premières noces Barbara Torrelli.

redoublée lorsqu'on vit que le p  
cune démarche pour rechercher  
les meurtriers.

Cette inertie fit aussitôt pens  
haut, et que, si le podestat ne fa  
que le duc était au-dessus de lu  
du forfait avait le pouvoir d'e  
qu'il était à l'abri de leurs cons  
plus générale accusa le duc Alpi  
mort au poëte par jalousie et  
Barbara Torrelli, dont il vou  
avait préféré Strozzi. Presque  
époque ont partagé ce senti  
fut l'œuvre d'un exécration t  
livre de *Litteratorum infelicit*  
avis.

On dit encore que le prince  
Lucrèce Borgia accordait au je  
sonnes qui veulent défendre Al  
tendue jalousie comme un mot  
souverain à une action aussi  
n'est pas possible d'attribuer  
Maresta, dans ses romans, ra  
assassiné par une bande de br  
n'est pas admissible; le mort  
dépouilla pas, on lui laissa m  
voudraient qu'on attribuât le  
quelqu'un des citoyens qui ave  
rité lorsqu'il était du Conseil d  
probable, il y avait déjà deux  
voir. D'ailleurs, les gens que l  
ment de l'impôt avaient exasp  
les plus pauvres, et, si l'un d'e  
ger, il eût frappé de sa propre  
assez riche pour soudoyer une l  
torio, dans la description qu'il



## ETIN DU BIBI

aître les déma  
eusement ép  
t. Tous les co  
ption de Ferr  
était réservé.  
our lui dema  
coup de bât  
les cachots  
r être resté p  
o, il y demeu.  
es la mort d'  
ace de temps

cès cette horr  
e et par la co  
ments on coi  
e l'assassinat  
t disparaître.  
et le Bemb  
ns le même c  
rince qui ava.  
t Ferrare, n  
de leur ami,  
l'église de Sai  
un tombeau p  
se, à côté de  
e fut pronon

de savants le  
dans des épita  
nio Thebaldo,  
io Geraldî, et  
seule est im  
lamentable so  
si quitta Fer  
fit pas un lon

à Bologne, où elle mourut après avoir fait son 7 novembre 1533.

rivaux de cette époque s'accordent pour louer l'élégance des compositions de Strozzi. Si je rap-  
ongue série d'éloges, je semblerais faire un pa-  
ceci n'est qu'une simple biographie. Cepen-  
is m'empêcher de citer ce passage du Bembo :  
et tes vers hendécasyllabes ne périront point,  
les vers héroïques de ta *Partie de chasse*, et  
i les liront seront forcés de dire qu'il faut te  
emier rang parmi les poètes. » La grâce et la  
les caractères qui dominent dans *la Chasse* de  
rencontre des peintures charmantes exprimées  
page toujours noble. Ce n'est pas cependant  
ut approuver sans restriction. L'auteur y fait  
même figure. Les comparaisons reviennent à  
t souvent elles interrompent le fil du récit d'une  
ante. Strozzi paraît rechercher avant tout la  
mots; je croirais qu'il s'est appliqué particu-  
rendre Lucain pour modèle; et ce qui con-  
anière de voir, c'est qu'il annonce l'intention  
de suite à la *Pharsale*. « Mox avidum tentare  
horrentia Martis agmina. » (Après je conterai  
Juba et les effrayants bataillons de Mars.) Il  
quelquefois reprocher des négligences à l'auteur;  
oint il mérite de l'indulgence, car son travail a  
avec une extrême rapidité.

de *la Chasse*, dédié par le cardinal Adrien di  
ardinal Ascagne Sforce, a été imprimé pour la  
chez Alde Manuce en 1505. C'est à cette  
ment qu'il a dû être lu à la cour de Ferrare.  
qui avait fait une grande sensation dans le  
ire, inspira peut-être un peu de jalousie aux  
Ferrare, et peut-être quelqu'un d'entre eux,  
sentiment, suggéra-t-il à Strozzi l'idée d'en  
sous le même titre, mais sous un point de

vue tout à fait différent. Il rapidement cette tâche, car, tous les littérateurs connaissent, bien qu'il n'ait été in-

Cette première édition de Manuce; elle est excessivement rare; elle est conservée à la Bibliothèque nationale sous le numéro 18

*Strozzi poetæ, pater et filius patris et Herculis Strozæ filii Andr. Asulanus, 1513, in-8*

Il s'en trouve un à la Bibliothèque au catalogue, n° 3368.

La bibliothèque Sainte-Germaine, dans son *Manuel*, signale un exemplaire sur vélin de Hohendorf, 3<sup>e</sup> partie, n°

Il existe aussi une édition de 1530, in-8°, qui est moins rare que la précédente. Elle est intitulée : *poetæ, pater et filius; sive utriusque Colinæi, 1530, in-8°* marque de Colines : le Temps a Hanc aciem sola retundit.

La Bibliothèque nationale la conserve sous le n° 1865;

La bibliothèque Mazarine la conserve sous le n° 21186;

La bibliothèque de l'Arsenal signale un exemplaire in-8°, sans lieu ni date, mais qui est à peu près l'impression de 1530, faite chez Westhemer, à Bâle. Cette note ne suffit pas pour identifier le poème *Venatio* d'Hercule Strozzi.

Les frères Lallouant et la Bibliothèque de la ville de Paris ont une édition des poésies de Tite



UNE CHANSON  
SUR  
LE MARIAGE D'ÉLISABETH

151

Cette curieuse chanson, r  
bliothèque de l'Arsenal, a po  
*mariage de treshault, tresp*  
*Philippes, catholicque roy d*  
*princesse Ysabel, premiere*  
*Gendre*. A Paris, chez la ven  
de Reims, 1559, in-8 de 4 fe  
gnature A-Aij (imprimé en l  
ment rare qu'on ne la trouv  
Maine, ni dans Du Verdier, l  
temporains. *Le Manuel du l*  
lement omise : je l'ai du moi  
livre, soit au mot *Le Gendre*,  
justifie et explique suffisamme

Deux mots maintenant sur  
lippe II, que l'auteur de la ch  
pagnole. C'était la fille aînée  
de Médicis. Née à Fontaineb

(1) Nous suivons la date général  
Peignot dans son *Abrégé de l'histoi*  
in-8. Nous devons toutefois faire



odieux qu'ils fussent ; tout était perdu compte le *tyran* des Pays-Bas fût flé et regardé comme un de ces monstres qui honorent et souillent l'humanité.

Au reste, le président de Thou a fini ses larmes, et a déchargé Philippe de ces reproches. Écoutons ce qu'il dit d'Élisabeth au *tombeau universelle* (traduction française, t. V, p. 437) : « Élisabeth, reine d'Espagne, et enceinte, suivit de près son beau-père quelques mois après. Quelques-uns soupçonnent l'avoir fait empoisonner, parce qu'il lui avait fait de la trop grande familiarité qu'elle lui avait montrée. Il est néanmoins facile de se convaincre de la grande et sincère douleur que sa mort causa dans toute l'Espagne ; le Roi et la Reine sa femme qu'il aimoit très-tendrement se lamentèrent, comme si le lien qui réunissoient les deux royaumes eût été entièrement rompu : pour cette raison on donna le nom d'Irène. »

Nous terminerons ce long préambule par un magnifique sonnet composé par un poète mort d'Élisabeth. Dans ce sonnet, Philippe est accusé d'avoir fait mourir sa femme pour cause de larcin. On a vu plus haut que cette affreuse calomnie, inventée par l'art infernal par les ennemis naturels de la reine protestants. Voici au surplus ce sonnet, qui est véritablement beau ; nous l'avons écrit de l'Étoile conservé à la Bibliothèque n° 10304 :

Parle, tombeau muet, et dy mon  
Sœur et fille de roy, d'un grand  
Qui ravit de mon corps avant l'heure  
Pour un soupçon conçu contre



Pour la Paix gracieuse  
 Qui vous a faict ce bien  
 (Par nopces amoureuses)  
 Vous departir du sien.  
 O hymen, hymenee,  
 Hymen, ô hymenee !

La Paix est descendue,  
 Portant l'olive en main,  
 Laurier en teste nue,  
 Et de visage humain :  
 D'Hymen (le dieu des nopces)  
 S'est faict compagne alors,  
 Pour estendre ses forces  
 A chasser Mars dehors.  
 O hymen, etc.

Pallas (sage deesse)  
 Les suyvoit de bien pres,  
 Le soleil les adresse,  
 Et les esclere aupres :  
 Tethys (mere des nymphes)  
 Aux filles faict sçavoir  
 L'alliance des princes,  
 Et leur joye prevoir.  
 O hymen, etc.

Les nymphes estoient lors  
 En tristesse et ennuict,  
 Pour les trop longs discordz  
 Des princes, qui leur nuict.  
 Mais sachant ses (1) nouvelles,  
 Sont saillies en plain champ,  
 Et de voix nompareilles  
 Ont chanté ce doux chant :  
 O hymen, etc.

Approche toy, Philippes,  
 O catholique roy,  
 La plus noble des filles  
 A sa fiance en toy :

(1) Pour : ces.

Parfaicte l'as choisie  
En cœur et en maintien  
Elle sera t'amie,  
Ton souhaict et ton bien.  
O hymen, etc.

Son gracieux visage  
Te rendra fort joyeux,  
Et son menu corsage  
Repaistra tes deux yeux  
Tu auras grand plaisir  
Quand la verras baller,  
Les menuz pas choisir,  
Et son corps demener.  
O hymen, etc.

Encores plus contant  
Te rendra son langage,  
De fille qui entend  
Plus que porte son aage :  
Sa prudence nayve,  
Son esprit merueilleux,  
Fera que bon heur suyve  
Ton regne glorieux.  
O hymen, etc.

Et vous, princesse belle,  
Et tant aymee des dieux,  
Vostre amy vous appelle  
Et veult veoir de ses yeux.  
C'est un roy d'excellence,  
Ysu des fleurs de liz,  
Dont aurez assurance  
En amour et delictz.  
O hymen, etc.

Ses royaumes sont grandz,  
Son esprit fort rassis,  
Il est prince prudent  
Et fort prompt à mercyz.  
Il est joyeux et beau  
De grace et de vertuz,  
Et n'ayme qu'Ysabeau  
Pour elle s'est vestu.  
O hymen, etc.

Ce grand heur predisoient  
 Les astres bien heureux,  
 Et ton sort ilz jectoient  
 Sur les chevaleureux,  
 Faisant assez congnoistre  
 La grandeur de ton nom,  
 Et le fruit qui doit naistre,  
 Yssant du grand syon.  
 O hymen, etc.

Cest heur tant agreable  
 Vous fist fille de roy,  
 Or est jour delectable  
 Qu'esposerez un roy (1),  
 Puis congnoistrez la grace  
 Du hault Dieu de lassus,  
 Qui de vous fera race  
 D'un grand roy de vertu[s].  
 O hymen, etc.

Or sus, prince d'honneur,  
 L'arrest du ciel commande  
 Que receviez la fleur  
 Plus belle de la bande :  
 En sa jeunesse heureuse  
 Elle mérite pris,  
 Car elle est gracieuse  
 Et d'excellent esprit.  
 O hymen, etc.

Et vous, princesse aussi,  
 Parfaicte est votre attente,  
 Joinete à ce prince icy  
 Qui voz peuples contente :  
 Comme l'anneau decore  
 Le diamant de choïs,  
 Ainsi ta grace honnore  
 Les princes et les roys.  
 O-hymen, etc.

Il n'eust pas mienx trouvé  
 Que toy, vierge excellente  
 Voire eust il esprouvé  
 La course d'Athalente,

(1) Le texte porte deux fois cette rime : *roy*.

Joinct ta nature franche  
 Approchant (1) de son cœur,  
 Et prompte obeissance  
 Regardant sa haulteur.  
 O hymen, etc.

Le ciel fera beaucoup  
 Pour pere et mere ensemble,  
 Si tu produictz un coup  
 Un filz qui te ressemble,  
 Où l'honneur de ta face  
 Soit peinct, et de tes yeulx,  
 Et ta celeste grace (2),  
 Celeste don des dieux.  
 O hymen, hymenee,  
 Hymen, ô hymenee !

## VERS

SUR

LA MORT DU MARÉCHAL DE MONTMORENCY.

1579.

« Le vendredi 10 avril (1579) le mareschal de Monmo-  
 « rancy revinst de Rouan et fust logé dedans le Louvre,  
 « où l'onzieme dudit mois, il fut surpris d'une apoplexie  
 « qui lui osta la parole, l'espace de vingt-quatre heures;  
 « puis deux jours apres, se revinst et commença à se mieux  
 « porter; et quand il peust endurer le coche, se fist mener  
 « à Escouan où il mourust le mercredi sixiesme jour du

(1) Imprimé : *approchent*.

(2) Imprimé : *Et de ta celeste grace*, ce qui fait un vers faux.

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

ay ensuivant, au grand regret de tous les gens  
de la plus saine partie de la noblesse de  
(*Journal de Henri III*, édition Champollion,

s de l'Estoile ajoutons ce que dit Mezeray dans  
*de France sous le règne de Henri III*, Alais,  
. I<sup>er</sup>, p. 472-473) :

de Montmorency deceda en son chasteau  
le sixieme jour de mai, d'un debordement de  
i sortoit par tous les conduits, ayant, disoit-  
té cette indisposition à la Bastille. C'étoit un  
ussi accompli que la France en eut jamais eu,  
sage, liberal, genereux, ami des bonnes lettres  
d'honneur, veritablement digne du nom de  
*retien* pour sa piété sincere envers Dieu, et de  
emier baron du royaume pour son affection  
ee au bien de l'Etat; qui dans les troubles et  
s étoit presque tout seul demeuré droit et  
craindre ni les bruits de la populace, ni les  
factieux, ni les persecutions de la cour, tou-  
nie d'une si haute probité. C'est pourquoi il  
roit appelé le dernier des François, et depuis  
é du Roi, qui, durant les peines que lui fit la  
ra souvent le conseil et la fidelité de ce sei-  
avoit maltraité en son vivant. Ses ennemis  
es Guises avec lesquels il s'étoit reconcilié sans  
pleurerent à chaudes larmes, avouant qu'il  
é un plus favorable sort, et que la France per-  
une des plus fermes colonnes de son repos.  
na son gouvernement de Paris et Isle de France  
r, et sa charge de marechal à Jean d'Aumont.  
lui étoit recommandé par Anne de Joyeuse :  
il se rendit depuis bien plus recommandable  
ité, les menées de la Ligue n'ayant jamais pu  
er. »

t du maréchal de Montmorency furent faits



## BULLETIN

mourut à Escouen,

maréchal de Montr

Né le 17 juillet 153

r, le 6 mai 1579, à

pouser Jeanne d'H

le il avait promis le

re, et sur l'ordre d

de France, fille lég

arnèse, duc de Cast

: histoire de ses am

es *Additions à Ca*

été nommé marécha

rez sur lui Brantôme

p. 332-337 ; Castel

p. 347-411 (additi

re universelle (liv. t

ologie militaire, 1'

3-289.

# E BIBLIOC

SUR

# E MISSEL I

'année 1495, par

« En bibliographie  
n n'a jamais fini. L  
écouverte nouvelle. »

ents relatifs à l  
t appris que la  
ré de la cathé  
rès-précieux f  
*Missel*, imprim  
siècle.

de pouvoir rej  
jusqu'à ce jour.  
inutieuses rec  
la bibliograph

ption : « Explic  
*sis impressum*  
*ster de Magunc*  
*CCCC.XCV.*

cette suscriptio  
as Maugras (1),  
t imprimé.  
u *Missel* d'Uz

i, d'abord prévôt  
te ville, et, malg  
par le pape. Il pi

de remarque et sur lequ graphes : c'est la présence de Mayence, à Lyon, en 1 Topie, le *Missel* d'Uzès.

Les historiens de l'impi jusqu'à ce jour, qu'un s de *Jean Numester*, ou *Nu*

Le nom de Numeister dans l'exemplaire du *Tr* de Gutenberg, appartenai de Mayence, et qui portu je vais reproduire en opér

\* Carthusia prope Magun  
\* Joannis, dicti a Bono n  
\* sua arte scilicet et Joha  
\* tum anno Domini M.C

Ce que je traduis ainsi

\* La Chartreuse près la reuse donation de Jean, c exécuté par son art admi cleric, l'an du Seigneur 14

Les bibliographes ont viations de la quatrième M. Aug. Bernard, qui pe peut être contestée », *scientia etiam* (?), et M. l ne satisfait pas absolu (qu)e, ou s(o)c(ii) e(tiam).

Convaincu que *scientia* de la sorte, je proposera la manière la plus simple et  $\overline{e}$  pour *et*.

En l'année 1470, deux tenberg, dont il fut, nous socié, Jean Numeister im ment typographique d'É

*et de bello italico adversus Gothos*, ainsi qu'une *Epistole familiares* de Cicéron, sans date, mais 1472.

Orfinis étant mort vers la même époque Numeister imprima seul alors et mit au jour, en 1472, la plus ancienne édition que l'on ait de la *Divina Comedia* de Dante; beaucoup plus tard, en 1479, il imprima encore à Foligno les *Contemplaciones* de Torquemada.

A dater de cette époque, le nom de Numeister disparaît. « On ne connaît aucun livre de lui imprimé après 1479 date probable de sa mort, » ajoute M. Auguste Bernard.

Je compléterai cette courte notice, concernant Numeister, en rappelant que M. Claudin, libraire à Paris, ayant constaté la présence de gravures sur cuivre *en relief*, dans le texte de deux éditions de l'*Expositio in psalmos* de Turcremata, l'une imprimée en 1478, à Foligno, par Jean Numeister, et l'autre en 1481, portant *Albi* pour lieu d'impression, en tira cette conséquence, que Numeister serait venu à Albi (Tarn), sur la sollicitation du cardinal d'Amboise, et y aurait fondé une imprimerie.

Comme les détails biographiques que je viens de fournir pourraient, peut-être, paraître complètement inutiles, afin d'expliquer la présence de Jean Numeister à Lyon, en l'année 1495, je vais tâcher de démontrer qu'ils peuvent cependant servir à la légitimer.

Pour cela, il importe de constater que pendant plusieurs années il y eut, en Europe, un certain nombre d'imprimeurs plus ou moins habiles, mais qui, par des motifs divers, par des considérations personnelles que tout le monde comprend, ne parvinrent jamais à fonder un établissement fixe et de longue durée.

M. Auguste Bernard, dans son *Origine de l'imprimerie en Europe*, excellent ouvrage que l'on ne saurait trop louer prétend « qu'il n'est pas exact de dire, comme quelques bibliographes l'ont fait, qu'il y avait autrefois des impri-

meurs ambulants, portant leur attirail de ville en ville, imprimant ici et là.... »

L'objection principale sur laquelle M. Auguste Bernard se fonde, pour ne pas admettre l'existence des imprimeurs nomades, est basée sur la difficulté que présentait autrefois l'établissement d'une presse typographique.

Cette objection a-t-elle bien toute la valeur qu'elle présente au premier abord ? Je ne le crois pas.

La presse formidable décrite par M. Aug. Bernard a certainement existé dans les premières années de la découverte de l'imprimerie; mais il est à croire qu'elle ne tarda pas à subir de grandes modifications, puisque M. Aug. Bernard nous apprend lui-même qu'il en existait deux sortes, de grandes et de petites : « L'abbé de Saint-Ulric d'Augsbourg, Melchior Stanheim, dit-il, acheta de Jean Schüssler cinq presses et en fit construire cinq autres *petites* par un habile ouvrier nommé Saurloch.... » (Loc. cit., t. II, p. 127.)

Et puis d'ailleurs était-il donc si difficile de se procurer une presse, de la faire fabriquer, de l'assujettir, de l'approprier à tel ou tel usage, lorsqu'on veut bien se rappeler les différentes professions pour lesquelles cet instrument était indispensable ? Non, sans doute.

Je crois que M. Aug. Bernard a trop généralisé sa pensée. Il est bien évident que les typographes dont je parle n'allaient pas de ville en ville, quêtant de l'ouvrage, comme le font encore de nos jours les étameurs et les vitriers ; mais je suis sûr qu'un grand nombre d'ouvriers habiles, que des maîtres même, se transportèrent souvent dans des villes de premier ou de second ordre, dans des monastères renommés, dans des évêchés plus ou moins importants, — soit qu'ils y fussent appelés, soit qu'ils s'y présentassent d'eux-mêmes.

Tels étaient les imprimeurs que Guillaume Fichet (1)

(1) Voir sa lettre à Jean de la Pierre, qui sert de préface aux trai-

## NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

rencontra à Tours, ce qui lui procura le plaisir de  
sieurs ouvrages de Cicéron qu'ils avaient apportés  
*runt forte fortuna manus meas opera multa Cicero  
Turonem externi quidam librarit (quod dicimus  
res) adveherant.*

Suivant en cela l'exemple des imprimeurs m  
leurs maîtres, ces *librarit impressores* allaient v  
produits de leurs presses, comme Füst et Schoiffe  
à la même époque, vendre les leurs à Paris.

M. Aug. Bernard était si bien pénétré de cet  
qu'il termine le passage de son livre, cité plus  
cette réflexion : « Plusieurs artistes typographes  
vérité, changé plusieurs fois de résidence, *mais c'  
chercher mieux.* »

Si j'osais, je considérerais la phrase que j'ai  
comme un argument favorable à ma thèse, car il  
facile de prouver que la plupart de ces imprin  
*cherchaient mieux* sont précisément ceux qui vaga  
le plus, et qui ne se fixaient jamais; témoin c  
Suigus, dont parle la Serna Santander, lequel im  
cessivement à Verceilles, à Civasso, à Turin, à  
Venise, etc., et que je n'hésite pas à regarder  
prototype du genre.

En signalant maintenant les diverses stations ty  
ques de Numeister, et nous ne les connaissons p  
en le retrouvant tantôt à Mayence, associé avec G  
tantôt à Foligno, associé avec Émilianus de Orfin  
Albi (?), puis à Lyon, toujours en compagnie d'u  
je crois pouvoir, sans crainte de me tromper,  
parmi ces typographes nomades dont le mérite,  
dente activité, quel qu'en fût d'ailleurs le mobile  
singulièrement en Europe la diffusion de la gran  
verte.

tés philosophiques de Cicéron, imprimés à la Sorbonne, e  
Ulric Gering, Guillaume Friburger et Martin Crantz.

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

remarquer, à cet égard, que la suscription du *l'zès* affirme, pour ainsi dire, dans sa forme, la stique de Numeister. Il est nommé le premier et fié de maître, *per magistrum Johannem Nume-* is que le nom de son associé, Michel Topie, s'y t simplement énoncé (1).

voir signalé la présence de l'imprimeur Jean Nu- e Mayence, à Lyon, en l'année 1495, je laisse graphes lyonnais le soin de suivre ses traces et her si Lyon fut le terme de ses pérégrinations.

DESBARREUX-BERNARD.

1874.

---

## PÉTRONE ET CHARLES NODIER

---

*Pétrone* de Pétrone est, depuis bien longtemps, l'ob- de des gens instruits qui dirigent leur attention ératrice et vers les mœurs des Romains, à l'épo- sars. M. Gaston Boissier, qui a tourné avec tant es recherches vers ces questions piquantes, vient ans la *Revue des Deux-Mondes* une notice intéres- 'étrone; il l'envisage sous un aspect qui s'écarte n généralement admise. Il signale, comme de a meilleure des éditions, celle de M. Bucheler, erlin en 1862, et il indique un « excellent travail

icaud (*loc. cit.*) nous apprend qu'en 1488, Michel Topie yon, avec Jacques de Herenbørch, *les Saintes Peregrina-* salem et le *Recueil des histoires de Troyes*, ce qui tendrait à Numeister n'habitait pas Lyon depuis bien longtemps.

qui a renouvelé la critique sur Pétrone », et qui, dû à M. Sder, a paru dans le tome II du *Rheinische Museum*. Ce sont là des indications bibliographiques bonnes à recueillir.

Laissons aux amateurs le plaisir de lire les pages tracées par M. Boissier et qui montrent que, loin d'être une satire dirigée contre Néron, l'œuvre de Pétrone, écrite à l'époque de la faveur de cet épicurien, était destinée à amuser la cour et à divertir le grand monde. Ceci nous ramène à l'appréciation de Charles Nodier qui, dans un fragment joint à notre *Bulletin*, alors nouveau-né (c'était en 1834), apprécie avec sa finesse habituelle le roman tracé par ce Romain de la décadence que ses contemporains avaient surnommé l'*arbiter elegantiarum*. On ne nous reprochera pas de remettre en lumière ces lignes oubliées :

« Il faut faire justice d'une méprise ridicule qui n'a point trompé le goût exquis de Voltaire, si peu versé d'ailleurs dans les bonnes études critiques. J'admets volontiers que Pétrone ait réellement composé quelque satire sanglante de la cour de Néron dont il était plus à portée que personne de connaître et de révéler les turpitudes, et que ce fut là le véritable motif qui le fit comprendre dans la proscription de Pison, pendant qu'il s'enivrait de molles délices dans sa campagne de Cumes; mais cette satire était certainement autre chose que le *Satyricon*, qui est le roman lubrique d'un bel-esprit dépravé et qui n'est point une satire. Le faux *Satyricon* nous est resté, parce qu'il n'offensait que les mœurs; le vrai *Satyricon* est perdu parce qu'il offensait Néron.

« Une erreur considérable de Voltaire est d'avoir poussé son heureuse induction trop loin, en attribuant le roman de Pétrone à quelque libertin obscur des siècles postérieurs. Le roman de Pétrone n'a rien qui sente le libertin obscur, ni la basse latinité; c'est la débauche d'un homme de cour extrêmement corrompu qui peint les mœurs de ce temps de Néron dans le meilleur style dont les contemporains de Néron aient pu se servir. Le *Satyricon* »

] u

=

[.

de

-

54

1

α

de

in

22

12

21

01



56.

e  
p  
fi  
d  
s  
d  
to  
f  
1  
fi

57.

B  
C  
fi  
É  
Mon

58.

e  
fi  
c  
d  
n  
É

59.

a  
L  
b  
(  
E

52-1







léans, avec son chiffre pris sur l'an et d'Aimé-Martin, relié depuis.

72. Le Séjour dhonneur composé sire Octavien de Saint Gelais, ément imprimé à Paris pour *Ar Paris devat la rue neufve Nost lévangéliste, ou au palays, au p où lon châte la messe de Messei legio.* (A la fin :) *Et fut achevé le et XXIX*, avec la marque d'A gravé, caract. goth.; mar. ver intérieure. (Bauzonnet.)

73. Sensuyt la Chasse et le Départ à Paris, où il y a de toutes les roit trouver, cōposée par révére de Saint-Gelais, évesq d'Ango Dauriol, bachelier en chascun d *les vend à Paris en la rue neuf l'Escu de France.* (A la fin :) *Cy mours, nouvellement imprimé à perel et Jehan Jehannot, imprin sité de Paris, demeurant en la ru gne de l'Escu de France.* S. d. bois, mar. vert, fil. croisés, (Bauzonnet.)

Seconde édition, d'après Brunet. lume, après le titre, on lit en gros c digne le nombre des cahiers.

74. Les faictz et dictz de feu de b contenans plusieurs beaulx Traic comme l'on pourra facilement t *On les vend à Paris, au Palais Langelier, 1540, petit in-8, le tr. dor., dos orné, dent. intéri*

75. Chätz royaulx, oraisons et au posez par feu de bonne mémoi vivant chantre de la Sainte Ch

.OG

e Vi

à l'a

han

Dan

d.,

., tr

i de

noi

roid

)

du v

t pl

rons.

la v

u n

re).

roug

.)

é de

du

ire,

de

es

4 ff

dent

a mu

inist

i de

uré

ge c

nder

, pr

ies l

fil.,

,48)

le, s

ante



E DE M.

ines des  
ellement  
, pet. ir  
l., tr. d

ente Caill  
bois sur  
a marque  
s le *Man*  
, *Livres in*

aymes pu  
commence

nes Char  
, leurs m  
*mandem*  
t. in-8  
, dor., d

te Cailha  
ompléten  
se compo  
i représen  
e) assis d  
oux, tand  
te comu  
lignes p  
imprimeu

nouveau  
nt. *S. l.*  
*lays, à l*  
ff. non c  
, dent. i  
xemplair  
e ce volu



DE M. LE COMTE DE LU

ommes. *S. l. n. d.* (avec la  
) In-4 de 5 ff. y compris l  
il., tr. dor., dent. intérieur

mplaire de Charles Nodier, av  
ses livres.

ent de Tastevin, roy des pio  
ris le titre, caract. goth.; m  
lent. intérieure. (*Trautz-Ba*  
ée vers 1488. Exemplaire de l  
ente Coste, relié depuis.

anzoni frâciose a quatro s  
*et arte Andrea....* anno 152  
ong de 38 feuillets; mar. ble  
chiffres sur le dos et sur les

lie, relié depuis; il contient la  
s, dont 10 sont des hymnes sa  
ais, plusieurs dignes des rec  
aire que M. Brunet a parlé de  
II, col. 1925.

epuis Marot jusqu'à Ronsard.

entine, autrement les œuv  
Quercy, valet de chambre  
avec aultres œuvres par luy  
ence. *On les vend à Anvers*  
*de Bourgogne, 1539.* — R  
lustre poète françois, conten  
chantz royaulx, 1539. (A la  
*font.* Pet. in-8 non paginé,  
s dorés, tr. dor., dent. int

uteur: 144 millimètres; témoi

ément Marot de Cahors, val  
*de Tournes, 1549, 2 tom.*





104. Le Chant des seraines avec plusieurs compositions nouvelles (par Estienne Forcadel). *A Paris, pour Gilles Corrozet en la grand salle du palays*, 1548, in-16 de 79 ff. et un f. pour la marque du libraire; mar. rouge, fil. brisés, tr. dor., dos orné, doublé de mar. vert, large dent. intérieure. (*Bauzonnet-Trautz.*)

105. Œuvres poétiques de Estienne Forcadel, jurisconsulte, dernière édition, reveüe, corrigée et augmentée par l'auteur. *A Paris, chez Guillaume Chaudiere, à l'enseigne du temps et de l'home sauvage*, 1579, avec privilege du roy; in-8, mar. citron, fil., tr. dor., dent. int., chiffres sur le dos et sur les plats. (*Trautz-Bauzonnet*, 1852.)

Édition publiée par le fils de l'auteur, aussitôt après la mort de Forcadel. Exemplaire réglé et sur grand papier, acheté en Angleterre, relié depuis.

106. L'Enfer de Cupido, par le seigneur des Coles. Première impression, 1555. *A Lyon, par Macé Bonhomme, avec privilege du roy pour dix ans*, in-8, lettres rondes, fig. sur bois; mar. bleu, fil., tr. dor., dos orné, dent. intérieure. (*Bauzonnet-Trautz.*)

Exemplaire réglé, de la vente Cailhava, relié depuis.

#### D. — Depuis Ronsard jusqu'à Malherbe.

107. Les Œuvres de P. de Ronsard, gentilhomme vandomois, reveuës et corrigées par l'auteur peu avant son trespas et encores depuis augmentées de plusieurs commentaires, rédigées en X tomes. *Paris, chez la veuve de Gabriel Buon*, 1597, dix tomes reliés en cinq vol. petit in-12, mar. rouge, fil., tr. dor., dos orné, dent. intérieure. (*Bauzonnet-Trautz.*)

108. Recueil des sonnets, odes, hymnes, élégies et autres pièces retranchées aux éditions précédentes des Œuvres de P. de Ronsard, gentilhomme vandomois, avec quelques autres non imprimés cy-devant. *A Paris, chez Nicolas Buon*, 1617; petit in-12, mar. rouge, fil., tr. dor., dos orné, dent. intérieure. (*Bauzonnet-Trautz.*)

Édition de 425 pages, y compris le titre, et de 7 pages pour la table; l'achevé d'imprimer est daté du dernier jour d'avril 1617.

OG

pre  
, ch  
in-8  
avé  
ffres  
sque

ne  
ang  
ez l  
'yrte  
cal  
de  
ur. l  
raut  
é. É

n d  
Se  
uge  
nnel

s de  
du  
*Pa*  
56

., Cl  
e; e  
es c  
roze  
ne  
r, l  
n ve  
lres  
e. L

et i  
ugn  
la ,

chim du Bellay Angevin. *Paris*,  
Monomachie de David et de Golia  
sie présenté à très illustre princess  
Deux livres de l'Eneide de Virgile,  
mariage de très illustre prince I  
Marguerite de France, 1561. — I  
de l'an 1555, 1561. — Le pre  
Rome, 1562. — Les Regrets et au  
— Ode sur la naissance du petit  
Divers Jeux rustiques, 1565. — D  
semble 1 vol. in-4, mar. rouge, .  
int., chiffres sur le dos. (*Trautz-2*

Recueil d'éditions originales; exempl  
M. Aimé-Martin, relié depuis. Hauteur  
moins.

115. Les Œuvres françoises de Joa  
angevin. *Paris, Frédéric Morel, 1*  
tr. dor., dent. int., dos orné. (*B*

116. Les Amours de Jan-Antoine  
*Breyer*, 1572, petit in-8 de 8 ff  
mar. rouge, fil. à froid, tr. dor.,  
(*Trautz-Bauzonnet*, 1848.)

117. Euvres en rime de Jan-Antoi  
chambre du roy. *Paris, Lucas J*  
10 ff. prélim. et de 272 ff. chiffi  
tr. dor., dent. int., chiffres sur  
1848.)

118. Les Jeux de Jan-Antoine de B  
1573, petit in-8 de 4 ff. prélim. e  
fil. à froid, tr. dor., dent. int.,  
*Bauzonnet*, 1848.)

119. Les Passe-temps de Jan-Antoi  
*Breyer*, 1573, pet. in-8 de 4 ff.  
rouge, fil. à froid, tr. dor., de  
(*Trautz-Bauzonnet*, 1848.)

Ces quatre derniers numéros, conte  
reliure uniforme.

CATALOGUE DE M. LE COMTE DE LURDE

imes, enseignemens et proverbes de Ja  
veus et augmentez en ceste dernière éditu  
rt *Patisson*, 1597, 2 parties, la première d  
de 56 ff. chiffrés; portr. gravé sur bois; m  
, tr. dor., dent. int., chiffres sur le dos.  
(1857.)

de la vente Duplessis, relié depuis.

uvres poétiques de Remy Belleau rédigée  
second porte pour titre : les Odes d  
eté grec, traduites en françois par Ren  
ques petites hymnes de son invention et  
sies, ensemble une comédie), *Paris, Mam*  
; deux tomes en un volume in-12, mar. r  
l, tr. dor., chiffres sur le dos et sur les pl.  
itron, large dent. int. avec chiffres. (*Tr*  
58.)

réglé et rempli de témoins, acheté à la 1

ours d'Olivier de Magny, Quercinois, et que  
semble un recueil d'aucunes œuvres de  
aint Chéron. *Paris, Vincent Sertenas*, 155  
ar. rouge, fil. à froid, tr. dor., dent.  
(-Trautz.)

ginale; exemplaire acheté en Italie, relié depu

les d'Olivier de Magny, de Cahors en Quei  
é *Wechel*, 1559, avec privilege, in-8 c  
ge, fil. à froid, tr. dor., dent. intérieure  
)

l des rymes et proses de E. P. (Estienne  
: imprimé dans le *Privilege*. *Paris, en la l*  
*angelier*, 1553, pet. in-8 de 68 ff., mar.  
.. int., chiffres sur le dos. (*Trautz-Bauzon*  
ginale.

de d'or et autres vers divers (par Bérenger  
). *Lyon, par Jean de Tournes et Guill. Gas*

in-8; mar. bleu, fil., tr. dor., dent. int., dos  
*net-Trautz.*)

Exemplaire de la vente Cailhava, relié depuis.

126. L'Amie rustique et autres vers divers, p  
la Tour d'Albenas en Vivarez, dédié à N. Alb  
Saint-Alban. *A Lyon, de l'imprimerie de Robert*  
in-12, caract. de civilité; mar. bleu, fil., tr.  
dos orné. (*Trautz-Bauzonnet*, 1848.)

Exemplaire acheté en Angleterre, relié depuis.

127. L'Amie des amies, imitation d'Arioste, di  
livres, par Bérenger de la Tour d'Albenas en  
N. Albert, seigneur de Saint-Alban. *A Lyon,*  
*de Robert Granjon*, 1558, in-12, caract. de civ  
tr. dor., fil., dent. int., dos orné. (*Trautz-Bau*

Exemplaire acheté en Angleterre, relié depuis.

128. L'Olympe de Jaques Grevin de Clermont et  
semble les autres œuvres poétiques dudit at  
Lescuyer, prothenotaire de Boulon. *Paris, de*  
*Robert Estienne*, 1560, avec privilège, in-8; m  
dor., dent. int., dos orné. (*Bauzonnet-Trautz.*)

Voir le n° 215, contenant le théâtre de Grevin et la

129. Les Poésies de Jacques Tahureau du Mans,  
semble et dédiées au révérendissime cardinal  
*pour Robert le Mangnier*, 1574, in-8; mar. rou  
dent. int., dos orné. (*Trautz-Bauzonnet*, 1848)

Première édition collective des poésies de Tahu  
contenant de nombreux témoins.

130. Les Œuvres poétiques d'Amadis Jamyn, rev  
augmentées en ceste dernière impression. *Pari.*  
*son*, 1579, in-12, mar. vert, tr. dor., dent. in  
dos et sur les plats. (*Trautz-Bauzonnet*, 1850.)

Édition dédiée au roy de France et de Pologne..

131. Le second volume des Œuvres d'Amadis J  
et lecteur ordinaire de la chambre du roy. *Par*  
*Mangnier*, 1584, avec privilège, in-12, mar.

, chiffres sur le dos et sur les plats. (*Trautz-Bauzon-*  
)

complète les œuvres de Jamyn. Il est beaucoup plus rare  
ent, parce qu'il n'a été imprimé qu'une seule fois.

ayes Centuries et prophéties de M<sup>e</sup> Michel Nostrada-  
*terdam, chez Jean Jansson à Waesberge, 1668, in-12,*  
ivé, mar. rouge, fil. à froid, tr. dor., dent. int.,  
ur le dos. (*Bauzonnet-Trautz.*)

: de la vente Soleinne, non rogné, relié depuis.

uvres de Scevole de Sainte-Marthe. *Poictiers, par Jean*  
1600, in-12, mar. rouge, tr. dor., fil., dos orné,  
rieure. (*Bauzonnet-Trautz.*)

de Sainte-Marthe, avec sa signature et quelques notes  
(Note de M. de L.)

nonimes, satire des mœurs corrompues de ce siècle,  
ie du Verdier, homme d'armes de la compagnie de  
échal de Lyon. *Lyon, par Antoine Gryphius, 1572,*  
3 ff.; mar. bleu, fil., tr. dor., dos orné, dent. inté-  
*auzonnet-Trautz.*)

ginale.

emières Œuvres de Philippe Desportes. *Paris, par*  
*atisson, 1600, in-8, mar. rouge, fil., tr. dor., dent.*  
orné. (*Bauzonnet.*)

uvres de G. de Saluste, seigneur du Bartas, revues et  
is par l'auteur et divisées en trois parties. *Paris, Mi-*  
*llenu, 1579, 2 tom. in-12 reliés en un vol., mar. rouge,*  
lent. int., chiffres sur le dos et sur les plats. (*Trautz-*  
*, 1870.*)

on est antérieure, du moins pour la première partie, à  
mentionnées par Brunet. Voici la description exacte de  
s. Tome I : Le titre ci-dessus et 83 ff. chiffrés, sans titre  
Tome II : La Sepmaine ou la création du monde.... *Paris,*  
*leau, 1579, privilège au verso du titre, daté du 21 fé-*  
8 ff. de texte chiffrés, sans table.

Monarchie de ce royaume contre la division. A la  
e du roy, par J. Vauquelin de la Fresnaye. *Paris, de*

*l'imprimerie de Frédéric Morel*, 1570, avec privilège, in-8 de 8 ff. chiffrés; mar. bleu, fil., tr. dor., dent. int., dos orné. (*Trautz-Bauzonnet*, 1851.)

Exemplaire acheté à la vente Montmerqué, relié depuis.

138. *Les Diverses Poésies du sieur de la Fresnaie Vauquelin. A Caen, par Charles Macé, imprimeur du roy*, 1612, in-8; mar. bleu, fil., tr. dor., chiffres sur le dos, doublé de mar. rouge, large dent. int. avec chiffres. (*Trautz-Bauzonnet*, 1847.)

Exemplaire avec témoins.

Voici comment Seguin explique la rareté de ce volume : « Ses parents, dit-il, en Segrais parlant de Vauquelin, s'étant attachés à retirer tous les exemplaires qu'ils ont pu rencontrer, ses œuvres sont devenues si rares que j'ai eu de la peine à les trouver. » (Segrais, cité dans le catalogue des livres de M. le baron Pichon, n° 554.)

139. *Les Œuvres latines et françoises de Nicolas Rapin, Poictevin, grand-prévost de la connestablie de France. Paris, chez Olivier de Varennes*, 1610, in-4, mar. vert, fil. à froid, tr. dor., dent. int., chiffres sur le dos. (*Bauzonnet-Trautz*.)

Cet ouvrage est en deux parties, la première de 260 pages. La seconde contient *les vers mesurés* de Nicolas Rapin (8 feuillets préliminaires et 55 pages chiffrées), des traductions, des vers et une table (52 feuillets non chiffrés).

Exemplaire de Charles Nodier, avec son *ex-libris*, relié depuis la vente de ses livres. Il porte sur le titre la signature du poète Colletet.

140. *Les Touches du seigneur des Accords, premier livre, dédié à Pontus de Tyard, seigneur de Bissy, évêque de Chalons. Paris, chez Jean Richer*, 1585, in-12, mar. rouge, fil. à froid, tr. dor., dent. intérieure. (*Bauzonnet-Trautz*.)

Cet exemplaire a longtemps passé pour unique et il a servi à la description que M. Brunet a tracée de cette édition dans le *Manuel du libraire*, 1842. Par erreur le *Manuel* de 1863 ne lui attribue que 112 pages, tandis qu'il en occupe 124. L'édition contient, outre le livre premier, annoncé sur le titre, le livre II, dédié à Pasquier, et le livre III, dédié à Simon Nicolas.

141. *Recueil des Œuvres poétiques de Jan Passerat, lecteur et interprète du roy, augmenté de plus de la moitié, outre les précédentes impressions, dédié à M. de Rosny. Paris, chez*

ALOGUE DE M. LE COMTE DE LURDI

el, 1606; 2 parties en un vol. in-8. L pour titre : Joannis Passeratii Kalendæ j m poëmata. *Parisis, A. Morel; portr. mar. vert, fil à froid, tr. dor., dent. in (Trautz-Bauzonnet, 1830.)*

uzard acquis à la vente Baudelocque, relié

les OEuvres poétiques de J. Bertaut, abbé aumosnier de la royne. *Paris, pour Luc mar. bleu, fil., tr. dor., dos orné, dent. Trautz.)*

de quelques vers amoureux, édition dern e (par J. Bertaut, év. de Séez). *Paris, pe 06, in-8 de 98 ff. chiffrés; mar. rouge, fil pointillé. (Reliure de Padeloup signée.)*

de Méon, acheté à la vente Soleinne. (Note d

iques donnez au public par le larcin de l par L. B. D. D. (par d'Aubigné). 1641 non numérotés, de 391 p. de texte chil ffrés; mar. rouge, fil. à froid, tr. dor., le dos. (Trautz-Bauzonnet, 1830.)

nale.

eurement fait imprimer un errata qu'on a c age imprimée à l'apparition du volume; i Mais la preuve que cet errata est postérieur n même temps que l'ouvrage, on eût utilisé re page, la page blanche ou le feuillet blanc it pas mis dans la nécessité d'avoir à le c

iques ci-devant donnez au public par l t depuis avouez et enrichis par le s. d'A in-8, mar. rouge, fil., tr. dor., dent. ir t sur les plats. (Trautz-Bauzonnet, 1866.

cheté en Italie, relié depuis.

ription exacte de cette édition : Le titre ci- rajoute; 15 ff. non chiffrés, dont un blanc de l'imprimeur au lecteur, 1 feuillet. Cette e centaines de vers de plus que la précédente

146. Petites Œuvres meslées du sieur *Pierre Aubert*, 1630, in-8, mar. r dent. int., chiffres sur le dos. (*Traut*

147. Les Premières Œuvres de M. Ru *Toussaints du Bray*, 1608, avec pr frés, caract. ital.; mar. rouge, tr. d le dos et sur les plats. (*Trautz-Bau*

Édition originale, contenant dix satires plaire réputé unique; originaire de la depuis; il est réglé et contient des témoi

148. Les Satyres du sieur Regnier, de rigée et de beaucoup augmentée, tai et de Berthelot, qu'autres des plus si dédiées au roy. *Paris, de l'imprin* 1614, petit in-8, mar. rouge, tr. d les plats. (*Trautz-Bauzonnet.*)

Exemplaire réglé, de la vente Bertin, r

149. Les Satyres et autres œuvres du diverses pièces, cy-devant non enco *Jean et Daniel Elzevier*, 1652, pet. fil., dent. int., dos orné.

Reliure de Padeloup, aux armes du co à la vente Bourdillon, 1845. La 19<sup>e</sup> sati édition, pour la première fois.

150. Tablettes ou quatrains de la vie e *Rouen, J. Cailloué*, 1628. — Les ( *ibid.* — Les Advis moraux du s. de trains sur la vanité du monde. — L ton, *ibid.* — Et quelques autres pi pag., mar. bleu, tr. dor., dent. int les plats. (*Trautz-Bauzonnet*, 1863.)

Ce recueil contient les trois parties de mée pour la première fois, et des vers d nulle part. (Note de M. de L.)

151. Airs de cour, comprenant le Trés fleurs et Eslite des chansons amoure

**CATALOGUE DE M. LE COMTE DE LUI**

1607, pet. in-12, mar. bleu, tr. dor.  
sur le dos et sur les plats. (*Trautz-Bauzon*  
réglé, de la bibliothèque du professeur N.

il des plus beaux airs accompagnés de  
ballets, chansons folastres et bacchanali-  
ques, devires, non encore imprimés, auxquelles  
musique de leur chant afin que chacun les  
pût chanter, le tout à une seule voix. *A Caen*  
1615, in-12; mar. bleu, tr. dor., fil. cu-  
r, doublé de mar. rouge, large dent. int.  
*Bauzonnet*, 1847.)

n'a été exactement décrit par aucun biblio-  
graphe; cy-dessus, 48 ff. y compris la table; le  
titre: *Les danses de ce temps*, *A Caen*, chez Jac-  
ques Mangeant, y compris la table; *Recueil des plus belles ch-*  
*ansons, en ce qui comprins les airs de plusieurs bal-*  
*lets nouveaux à la cour, recueu et augmenté de plusieurs*  
*A Caen*, chez Jacques Mangeant. S. d., 961  
pages, in-8.  
ble.

de la vente Bourdillon, relié depuis.

- Depuis Malherbe jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup>

*A. — Poésies de divers genres.*

1 de poésies chrestiennes et diverses de  
le prince de Conty, par M. de la Fontaine  
*Petit*, 1671, avec privilège, 4 vol. in-12  
or., dos orné. (*Reliure ancienne.*)

originale. Exemplaire de Colbert, avec ses

notes de Brienne, l'éditeur de ce recueil  
de la Fontaine, quoique ce poète n'y  
a pas mis du psaume xvii, quelques fables et autres

poésies de Malherbe, avec les observations  
édition. *Paris*, chez *Claude Barbin*, 1681  
in-8; mar. rouge, tr. dor., doublé de

dent. int., insignes de Longepierre  
l'intérieur.

Exemplaire réglé, ayant appartenu à l  
champ. Reliure de Padeloup. Sur la gar  
buée à Longepierre. (Note de M. de Lur

## VINDICIÆ BIBLIOTHECÆ

VI. Galbanum jésuitique, ou  
blime théologie de l'archi-coa  
Seconde édition, revue, corri  
*Cologne, chez Jean du Four,*  
*des Pères de la Société de Jésus*  
*Sphère).* 1668 ; in-12, 143 pag  
paginés, contenant : « Les just  
de la Badie, » en vers, *m. l. et*

L'une des personnalités les plu  
tième siècle, au point de vue de l  
ment Jean de la Badie. Successiv  
carne, ermite, ministre protestan  
dans ces divers états, des tendanc  
minisme, au millénarisme, à la do  
réveries de la Peyrère sur les p  
Badie a défrayé, dans une large  
gique de ses contemporains. L'o  
bibliothèque de ses ouvrages, et  
dont il a été l'occasion. Il en a

## VINDICLÆ BIBLIOG

idue dans les tome  
ron. En rapprocha  
ura la physionomie  
gulier qui, s'il éta  
ice malsaine dans le  
se dissimuler, en  
que qui s'étend de l  
grande débandade  
ltés et de sophistes,  
discipline ecclési  
r n'avoir pu trouv  
nt qui lui permît  
e substituer l'agita  
pouvant être tribu  
du reste, qu'il fal  
nce et d'études qui,  
pas moins l'évident

Badie a donné lieu  
d'écrits. Celui q  
dans nos *Mélanges*  
ux et des plus ra  
n outre, à nos yeux  
l'un point de bib  
imprimé en *Holla*  
ces erreurs trop c  
*iographie Didot* en  
bibliothèque de la  
livre, et faute d'aut  
e les indications d  
*idot*, dont l'erreur  
ouvrages du même  
exemplaire est ven  
*jésuitique*, etc., es  
te au point de vue  
t ministre à Middelt

est formé d'un sermon burlesque, chose qu'un centon des excentricités en chaire. Le reste est composé d'une lettre « à Cléomène », d'une « sœur Jean de la Badie », en vers, et servant d'indice au sermon ». Ces « sont le *Sermon*, qui est suivi de *Quant aux justes éloges*, etc., imprimé sur un cahier séparé, nous en parlerons.

Ainsi qu'on l'a vu par le titre de ce que nous avons sous les yeux est à croire que ce livre a eu quelque mérite. A tout le moins il a le mérite nous tâcherons de ne pas trop nous en point.

L'avis « au lecteur » est pour affirmer la vérité des paroles attribuées à la La lettre « à Cléomène », qu'on suppose des renseignements sur notre personnage plus intéressante. « Cher amy, y est ta curiosité par ce peu de chose : je suis obligé de mettre en mémoire tout ce que je t'assure que le papier encherirait vite. Tu verras dans la *rabsodie* sur les choses qu'il traite, mais le mal qu'il y dépeindre les postures de *Calot* que tous le prennent, car imagine-toy de *les plus bouffonnes du Père Guérin*, *extravagances de Barelette*, de *Ménage*, *les impiétés d'Étienne Postel* et *les le faux prophète*, décrit par *Lucien* lui voir serrer le *doigt* du milieu et l'index et les faire claquer si haut qu'on en en

(1) Tous ces noms sont assez connus par la glose.

la rue, et lorsqu'il a prêché environ une demi-heure (les sabbats commençant à le tourmenter), il se lève et s'élance si fort que peu s'en faut qu'il ne saute hors de la chaire ; dans quelques intervalles il articule sa voix comme un joueur de marionnettes, étend les bras, remue les coudes, tire au blanc, joue de l'espadon, relève son chapeau, tonne, crie, fulmine, jure qu'il montrera au *doit* les vains et les vaines qui viendront à l'église avec des dentelles et des rubans.... Il prêche un moment, puis va feuilleter deux ou trois chapitres.... Alors il se donne carrière à faire un galimatias *en blic et en bloc* sur les passages des chapitres qu'il a lus et qu'il avoit marqués par des plis dans sa Bible, avant que de monter en chaire ; puis, sautant de branche en branche, il y mêle les lieux communs pour appendices, avec cent contes de bagatelles saugrenues, et, chaussant autant de fois ses lunettes, remue la Bible, frappe dessus ; alors il entre en fougue, et, laissant le texte, crie qu'il n'y a point de chrétiens, qu'on est damné, qu'on a chacun un Diable, qu'il faut se pendre, etc., etc. » Et un peu plus loin : « Il s'estime un second Calvin et quelque chose de plus, car il a été si effronté que de dire que *Calvin avoit erré, mais que, pour luy, il étoit orthodoxe et plus qu'orthodoxe* ; il le veut contrefaire en portant une calotte, non pas de la même façon, car elle luy vient bien au-dessous des oreilles, étant faite sur le modèle de celle du pape Alexandre septième.... Il fait maintenant flèches de tout bois, il a quantités de missionnaires qui courent par toutes les villes de Hollande pour troubler le repos des consciences foibles, comme luy-même le fait à Middelbourg, témoin une certaine demoiselle qu'il effraya tant dans l'exercice du soir de ce jour-là, qu'étant de retour dans son logis, elle se précipita dans un canal où elle fut noyée. Il a été aussi cause de la mort d'un *povre* porteur de tourbes, lequel luy présentant son enfant pour le *batiser*, il effraya tant et contrista tellement ce bonhomme, disant : Ça, cet enfant vient du Diable et est issu du Diable, qu'en ferons-nous ? En ferons-nous un chrétien,

mes frères et mes sœurs ? hé, hé, ouy-ça, qu'il en tomba malade et mourut douze après.... » Enfin le correspondant de Cléon grieve encore plus grave au point de vue pro la Badie « .... exalte les prières des moines plusieurs fois la nuit au son d'une petite prière Dieu, dit qu'on peut faire son salut à l'endroit où chacun se vint confesser à la messe, connu des âmes entre les papistes qui vivaient et entr'autres un homme qui lui donna à la fin qui étoit de quarante-cinq pistoles, auxquelles il ne l'a jamais vu *du depuis*, fit partisan et que le Diable l'emporta, etc. est qu'il « perd la *pauvre* église de Middelbourg exhorte le synode à agir contre lui ; ainsi la lettre est signée : « Ton plus cher et plus intime ami de Montauban, du balcon de ma chère fille la demoiselle de Calonges, ce 43 (*sic*) de juillet 1783 » une allusion au rôle joué par cette personne dans quelques biographies, il aurait été sur le perron lorsqu'il étoit ministre à Montauban. Suivant la tradition se serait borné, de sa part, à une saillie « qui l'avait mis en méchante réputation auprès de la ville. L'on peut voir dans Bayle en quoi consistait sa résie.

Après cette lettre vient l'*épître dédicatoire* adressée à la Badie lui-même, et qui débute ainsi :

« Nous savons mieux que les Arabes  
Que l'élément hôte des crabes,  
Après avoir prêté ses eaux,  
Reprend des fleuves et ruisseaux  
Et des torrents fils de la pluie,  
Les petits cochons de sa truie.  
Pourquoi donc, ô fameux héros,  
Qui méritez bien plus de los

## VINDICLÆ BIBLIOGRAPHICÆ.

Trois fois que le sieur *Jan Potage* (1),  
Ne vous feroit-on point hommage  
Du flux et reflux de sçavoir  
Que votre esprit nous a fait voir?  
Ouy, vénérable la Badie,  
La raison veut qu'on vous dédie  
Le fruit que nous, simples Wallons,  
Avons tiré de vos sermons!  
Prenez-le d'aussi bon courage  
Que nous en estimons l'ouvrage :  
Nous vous en prions tous au nom  
D'Yvon (2), docteur de grand renom  
Qui comme un astre luisant brille,  
Autant que madame la Grille (3)  
Votre mye au tant joly bec.

. . . . .

conjure enfin la Badie d'accepter son li

« Par votre savoir qui reluit  
Autant que vous aimez Mauduit (4)  
Et de Jésus la chère épouse,  
Par le grand arrêt de Thoulouze  
Qui vous a fait suer d'ahan,  
Par les troubles de Montauban,  
Par le malheureux sort d'Orange (5),  
Par l'envie qui vous démange  
De ruiner notre troupeau,  
Par les grands manches du manteau

ins doute un personnage des facéties ou du th  
poque, en Hollande, comme l'était pour nou

s Moréri, Yvon était un des principaux discip

l chercher sous ce nom la savante Mlle Schuri  
ée pour les doctrines de la Badie et reçut so

'auteur du livre intitulé : *Avis charitable de MM.*  
*e du sieur Jean la Badie, ci-devant jésuite dans*  
*et après chanoine à Amiens, puis janséniste à Paris*  
*damite à Toulouse, et ensuite carme et hermite à l*  
*Bazas, et à présent ministre audit Genève.* Lyon,  
n-12, de 30 pages.  
die avait été expulsé de ces trois villes.

Que vous fîtes faire à Genève,  
 Par ce renom qui vous élève  
 A l'égal du sieur Jodelet,  
 Par votre beau petit collet,  
 Par votre doctrine adamite,  
 Par le père Blanchart, hermite (1),  
 Etc., etc. »

Vient après le *Sermon* précédé des « lieux communs servant d'appendice » qui forment une espèce de sommaire. Ce sermon, qui commence ainsi : « Mes frères et sœurs, » est assez bien caractérisé par la lettre « à Cléomène » dont nous avons cité quelques extraits. C'est un morceau de cent onze pages sans divisions d'aucune sorte, dont voici quelques passages.

Le prédicateur débute par plaindre ses auditeurs de n'avoir été jusqu'ici « prêchés que par des ignorans qui n'y entendoient rien, des ministres de papier, gens idiots qui vous ont repus de la miséricorde de Dieu.... Je vous annoncerai bien, dit-il, un autre évangile, moy, car de vous imaginer (ainsi lépreux comme je vous vois tous) d'entrer en Paradis, vous vous trompez, vous êtes des pourceaux, des chiens.... Mondains, retirez-vous avec vos cheveux de femmes, avec vos habits de comédiens, vous êtes des yvrognes, vous êtes des débauchés, vous faites les fanfarons et le Diable vous mène en enfer.... J'en voy là un qui ordinairement remue plus les cartes que la Bible. Éveillez ces dormeurs et ces dormeuses ; hé, quoi, que croyez-vous ? que je sois ici pour prêcher à ces piliers, à ces bancs ou à ces murailles ? Et si je dormois, que diriez-vous ? Ouy-ça ; je m'en vais dormir, voire, et voilà qui seroit beau. Éveillez, éveillez cette dormeuse ; dès qu'elle a eu pris sa place, elle s'est ajustée pour dormir.... »

Après le sommeil de ses ouailles, ce qui excite le plus la verve du prédicateur, c'est le luxe de leurs habits : « Mon-

(1) Supérieur des carmes de la Graille, que la Badie avait déposé, de son autorité privée, pour prendre sa place.

## EXCERPT BIBLICAL

is souffrir ici  
s ces demois  
dies, avec de  
ous que vos

impudiques? Voulez-vous qu'elle  
ées d'autres que de vous.... *les p*  
Hé, je voy là madame la coquette  
qu'elle est bien coiffée! Allez, a  
on voit assez que vous n'êtes qu'  
ubans et galans (1).... » Après  
« .... A présent vous verrez une  
et ajustée en dame damée.... »

Nous avons dit que les divisi  
arodie de sermon; il y faut rec  
aine gradation. Après le somme  
ateur prend à partie la débauc  
aradis pour vous, yvrognes, de  
ois et sçay le lieu de votre ren  
le la porte de Flessingues, à l'  
ise quand on a empoché bonne  
la nomde cette enseigne(2). Vou  
e me trouve obligé à la nommer  
où la jeunesse se perd, à faire re  
artes ou aux dez.... Vous êtes po  
lémon qui vous mène en tel lieu  
t la gorge; ce qui leur coûte u  
lent un ducaton : cabaretiers, v  
bominable!... »

Les ministres sont de nouvea  
monteront en chaire avec autant  
en prison, et puis ils vous gaz  
l'heure ou une heure, leur serm

(1) « Ton beau galant d  
(*Le Dépi*

(2) En note : l'*Écu de France*.

ché de dix ou douze auteurs qu'ils ont mille peines à dégorger; enfin, ils vous déchargent cela comme un coup de pistolet sans balle, cela fait son coup, *pouf!* mais sans nulle opération.... »

Nous laissons de côté toute une partie théologique dans laquelle le prédicateur expose la doctrine des millénaires et reprend ceux qui ont cru, un moment, que le roi de Suède (Gustave-Adolphe) était l'avant-coureur du règne des mille ans : « Hé, pourquoy le roi de Suède, je vous prie? ne pourrions-nous pas aussi bien avoir cette bonne opinion de notre grand amiral de Ruyter qui a mis à chef tant de belles et de si grandes entreprises? » Mais cette digression doctrinale dure peu, et l'on revient, en les entremêlant, aux sorties contre la débauche et le luxe : « Prenez garde à vous, jeunes hommes; ces mondaines sont des girouettes d'enfer; elles se virent et retournent pour vous surprendre : prodigieuses mondaines, avec vos perles, vos diamants et chaînes d'or, et avec vos cheveux frisottés, poudrés et enfarinés, retirez-vous, payennes!... C'est une pitié de voir le monde comme il est. Ce sont bêtes brutes, plongées en péchés, qui courent aux débauches, des yvrognes, très-mauvais ménagers qui se gorgent de vin et de viandes, qui se crèvent de brandevin. Oh, ce n'est pas que je veuille dire qu'il ne faut pas boire du tout : pour boire un peu de brandevin, cela n'est pas mauvais pour dissiper les humeurs et les dessécher, et principalement dans ces lieux aquatiques et catharreux!... »

Un des griefs, avons-nous dit, de l'auteur du *Galbanum* contre la Badie, c'est qu'il citait à ses auditeurs, comme modèles à suivre, des catholiques. Ce n'est pas que la Badie eût conservé pour la France une bien vive sympathie, comme en témoigne, en supposant qu'il soit la reproduction exacte de ses paroles, le passage suivant sur l'éducation des enfants : « Pauvres petits enfants, ils ne savent guère le mal que vous leur faites ! Dès leur bas âge vous en faites des fous, et étant venus en âge, vous les voulez tous fous, car vous les envoyez en France à des fous, pour apprendre

#### VINDICLÆ BIBLIOGRAPHIC.

un cheval, et ainsi une bête mon  
rançois sont des fous, je ne m  
... » Une fois dans la voie des  
le prédicateur arrive aux calom  
. Il se défend des accusations d'i  
, entreprend l'éloge des quake  
lification qui lui est donnée dan  
(nous omettons bien des chos  
a patience du lecteur) par une  
jours!) : « Je voudrais que  
les syndics de Genève : voyant  
a vanité et qu'il y avoit de ces f  
de panne, ils habillèrent leur  
ement qu'il leur fut possible :  
de panne, de grands rabats, de  
en équipé lui ordonnèrent de  
les compagnies des mondains. I  
mettoit partout et faisoit comp  
rtiser des dames; enfin les da  
ne connoissant pas cet honne  
t l'un à l'autre : Qui est cet hon  
noissez-vous? Ouy, c'est mons  
de Genève. Ha! voilà nos mon  
nés de voir la soie et la panne  
le se trouver entre les gens d  
a vanité, ne voulant imiter cet  
as : voyant que la soie cachoit  
plus porter, et voilà comment,  
ls bannirent la mondanité de leu  
leur juridiction. » Nous n'avon  
de ce récit dont l'authenticité  
is qui est curieux en ce qu'il é  
au de Genève avec celui de Pa  
rait croire que le nom de Guill  
de fonctions.  
init, après l'appel d'usage à la m

ce discours macaronique. Il est suivi de deux autres, dont l'une est dédiée : « aux saintes et sages, amenées à la sottification par la vertu de dédications, sodalité et exercices nocturnes », et dont l'autre, plus curieuse, sort d'un livre et paraît avoir été faite, dit l'auteur, par un naïf irrité ». Elle est intitulée : « A Jeannot la lâche rétractation qu'il a faite de son grand roy Jésus. » On lui reproche vivement qu'elle n'aurait été déterminée par des considérations de morale et cela finit ainsi :

. . . . .  
 Conserve-le donc bien, ton chétif bénéfice,  
 Employe pour cela le plus lâche artifice,  
 Crains, comme on craint la mort, le malheur,  
 Si tu ne te contiens, il est tout résolu,  
 Et apprend, pour fin, qu'on se moque de toi,  
 Que plusieurs sont mortifiés,  
 Que tu sois Barrabas qu'on lâche,  
 Où d'autres sont crucifiés.

Est-ce tout? Non, il y a encore à paraître deux autres feuillets, non paginés, portant un titre et des éloges du sieur Jean de la Badie, avec indication de lieu et de date que le Galbanum nous apprend être d'une réunion de dix pièces de vers satiriques. La première est un sonnet acrostiche formé avec les initiales du nom de Jean de la Badie, dans lequel le poète ingénieux a su trouver : *Ha! j'ai né du diable*. La seconde pièce est un sonnet, non plus acrostiche, mais anagrammatique, où Jean de la Badie est traité de *licence orthographique, anje du Diable*.

Continuons l'énumération : trois ma-

(1) *Dévolu. s. m.* Provision d'un bénéfice ecclésiastique de celui qui en est en possession.

(Dica)

# VINDICIÆ BIBLIÆ

nes dont l'une poi  
la Badie, voulan  
pour des vertus,  
un sonnet : « Sur  
saint-Julien (1), ni  
nt des papistes et  
ables contre son  
é : « Raillerie cor  
Badie a été susp  
à Naerden, pour  
ses livres. » La dixième et der  
de Jean de la Badie, disparu su  
le 14 septembre 1668 ». Cette é  
dans Moréri, nous nous borner  
nous reproduirons toutefois, con  
le sonnet inscrit sous le n° II, et  
vais :

On croiroit, en voyant ce vi  
Qu'il seroit homme saint et  
Mais on se tromperoit bien l  
Car il est des plus fous, le p

Il fait semblant d'aimer la r  
Et dit partout qu'il vit relig  
N'en croyez rien pourtant, c  
Ce ne sont que façons et mi

Bien plus, il prêche encore e  
Au règne de mille ans, et se  
D'être le lieutenant du Seign

Mais il est lunatique, ignora  
Son nom fait voir qu'il est fi  
Et qu'il ne fut jamais minist

(1) Pseudonyme de Hermant, doc  
Beauvais, auteur d'un livre intitulé :  
la sainte Église catholique, apostolique  
blasphèmes et impiétés de Jean de la Ba

Après le livre, l'auteur. L'on a vu que la lettre « a Clémentine, » au début du livre, était signée des...  
 it-on chercher sous ce voile le nom de l'  
*num*? Il y a bien eu à la même époque de  
 és avec ces deux lettres pour signature et  
 nt à Charles Cotelendi, l'auteur de l'*Arle*  
 mme cet écrivain n'a pas, à notre connais  
 ollande et ne s'est jamais exercé sur des  
 iverse, même de controverse égayée, ne  
 rs de cause et nous nous rabattons sur  
 auteur du *Galbanum* a fait, dans plusieurs  
 re, œuvre de versificateur : or, il existait à  
 mmé Clément (où d'aucuns ont voulu  
 orneille Blessebois), auteur d'un *Voyage*  
 rs burlesques (Leyde, 1676). Est-ce notre  
 ons cette hypothèse à l'esprit d'investiga

---

VII. *Le Dernier Homme*, ouvrage p  
 . de Grainville, homme de lettres, sec  
 ublicée par Charles Nodier. *Paris, Fe*  
*lle*, 1811; 2 vol. in-12.

*Defunctus adhuc loquitur!* Qu'il nous soit  
 er ces paroles au premier, par ordre de m  
 s rédacteurs du *Bulletin*, à Charles Nodier,  
 tion n'a, de fait, jamais cessé, grâce au so  
 el ont été rassemblés ici ses divers articles  
 dèle à cette tradition et encouragé par l'a  
 t aux recherches de nos devanciers, nous  
 r à ce musée d'épaves quelques pages oul  
 nt, sous le titre d'*Observations prélimina*



« A force d'y réfléchir, j'ai cru trouver cepe de l'apathie où *le Dernier Homme* avait laissé s'oublié peu de temps après la mort de M. de Grainville assez mal en ordre, et sans aucune domination, les uns n'y ont vu qu'un roman, et dès lors à la merci d'une classe de lecteurs indifférents; les autres ont dû y apercevoir l'esquisse d'une épopée, mais qui, telle qu'elle était, laisserait à une critique sévère. Je suis convaincu que c'est alors, ce qui est parfaitement vrai, que M. de Grainville avait conçu *le Dernier Homme* à seize ans, s'occupant de son exécution quand une mort terrible que l'ouvrage publié n'en était qu'une grossière ébauche qu'il commençait à mettre en vers que nous en lisons est tout ce qui reste d'un grand méconnu qu'une affreuse catastrophe a ravi à nous. Je suis convaincu, dis-je, que M. de Grainville alors mis à sa place, que je n'ose pas déterminer qu'une sensibilité éclairée ne fixerait peut-être dessous de celle de Klopstock. On en jugera.

« Je le répète, ce n'est pas à moi qu'il appartient de quer les rangs dans cette grande hiérarchie des lettres à laquelle je suis si étranger; mais qui me décide, cette espèce de piété qui porte à réclamer en faveur des talents malheureux ce respect qu'inspire le génie modeste et sa propre excuse. Qui pourrait la rejeter?

« Maintenant que je suis presque sûr d'avoir le lecteur de M. de Grainville un cœur qui me mien: Que penseriez-vous, lui dirai-je, de l'about de tant de siècles que la poésie illustrée de veilles, s'est saisi d'un sujet qui lui était échoué? n'avait pas même semblé prévoir? Que pense

(1) Le premier chant était achevé. Je l'ai eu entre les mains de Ch. Nodding.)

ICL

e et

san

ités

ers

to

e p

nier

fa

ion

en

ont

e, c

r u

z-v

um

reu

es p

sez

re u

le

pe

ie c

et c

hor

mil

ent

s s

it c

lim

du

de c

REI

épo

avait depuis longtemps appris à ne plus rien espérer des hommes et de la fortune.

« Il ne se dissimulait pas, sans doute, que la partie romanesque de son poëme était un peu inférieure à tout le reste; il en aurait retranché des circonstances impropres, des détails languissants, quelques pages faibles et quelques phrases outrées. Un écolier le ferait et j'aurais pu le tenter; mais j'ai respecté jusqu'aux fautes d'un écrivain tel que lui, et la critique m'imitera.

« Puis-je en douter? M. de Grainville n'a laissé à sa veuve qu'un nom que la postérité aimera peut-être, et je plaide pour son héritage. Ch. N. »

L'on comprendra qu'après l'appréciation de l'ouvrage de Grainville par Ch. Nodier, nous hésitions à donner la nôtre. Nous avons préféré consigner ici le passage auquel Ch. Nodier renvoie dans ses *Observations* et qui édifiera pleinement le lecteur sur le talent de Grainville, sur ses procédés de composition et de style. Ce passage est celui où le héros du poëme, Omégare (1), est représenté errant dans le désert qui fut Paris :

« Tandis qu'il marche enseveli dans ces pensées, il découvre au loin une statue échappée à ses regards. Omégare se demande par quel prodige elle survit entière à tant de monuments plus durables qu'elle et dont les ruines mêmes ont péri. La route qu'il suivait le conduisait à ses pieds : il s'en approche, il la contemple; il juge, aux divers attributs qui la décorent, qu'elle représente un ancien souverain des Français. Sa base est couverte d'inscriptions; il les parcourt et lit ces mots : « Je suis né sous le ciel de « l'Afrique; j'ai voulu voir l'Europe : en passant par ce « lieu, j'ai rétabli ce piédestal que le temps avait dégradé.» Omégare lit dans un autre endroit : « Lima fut mon ber-

(1) Ce nom a également servi à un poëte (?) moderne, M. Gagne.

## VINDICLÆ BIBLIOGRAPHI

eux de connoître la seconde statue renversée; je l'ai relevée; qui m'ont suivi dans ce voyage : « Je suis un statuaire; j'ai campé deux mois dans ce monument tout entier. »

dit Omégare, que le grand l'homme bien cher à la postérité. Que de révolutions qui firent ou qui brillèrent sur la terre, et qui lir l'intérêt que ce prince avait de l'amour des hommes; le genre humain l'avait vu; les étrangers qui passaient devant le devoir sacré de la réparer; connaître le héros qu'elle avait son nom; les lettres en étaient à les lire, et découvrir qu'il était *Napoléon I<sup>er</sup>*. Ce nom était ce que ce monarque fut au regard des mains respectueuses et les que les mânes des morts soient qui leur sont accordés sur la terre; l'amour et du respect des hommes; ton nom ne pouvait pas vivre; disant ces mots, il arrose ce grand homme. »

que contient ce passage pour quel en France n'ont rien qui est temporel sans parti pris; Nodier s'y associer, lui qui a écrits, l'Empire et son fondation qui allait lui être consacré avait quelque peu modifié

a sans doute voulu écrire *seconde*

cas cette phase de ses opinions mérita c'est ce qui nous a déterminé, plus encore que de ses *observations*, à exhumer ce point de vue politique, est, croyons-nous, l'œuvre de Nodier.

Quant au passage cité du chevalier Cuvier, il a été tenté, dans le principe, de le suppo-

(1) *Horace éclairci*, etc., p. 78. « En cessant (liv. I, ode 2, ... *terruit urbem, terruit gentes*), j'ai primé la crainte qu'éprouvent les mortels de voir leur tombe entre les mains un livre très-moderne, qui a infiniment de rapports avec les idées que le poète fait naître. J'avoue d'ailleurs qu'il me semble impossible de parler et de ne pas le recommander à ceux qui aiment les idées épiques, qui admirent Ménélas. L'ouvrage poétique dont je parle est composé de deux petits volumes, sans aucune explication. Voici son titre : *le Dernier Homme*. M. de Grainville, homme de lettres; Paris, Delessert. Jamais le monde voit une épopée plus faite pour l'homme que celles d'Homère et de Milton, j'oserais calquer sur le plan de ce petit ouvrage, qui n'est qu'un être, que la sublime ébauche d'une grande composition, pas plus considérer comme la mesure de tout poète, qu'on n'a regardé les *Pensées* de Pascal comme dont elles étoient les simples matériaux.

« On ne m'accusera pas d'être aveuglé par le poète, car il y a cinq ans que, redoutant d'être persécuté du moyen de faire imprimer tout moyen d'existence, il se noya dans la rade académique où j'écris; et je venais y résider par admirant les six canaux de la Somme qui a fait des détours pour la commodité et pour les plaisirs et je n'ai point eu le bonheur de connaître celles j'aurois peut-être sauvé du désespoir, avec lesquelles je ne donnerois pas en cas pareil l'épave *probat divitum*, ode 24, lib. III. Heureux ou malheureux au sort de l'auteur du *Dernier Homme*, si j'osais mes compatriotes rendent quelque justice à sa vie le bonheur de tourner chez nous l'attention quarante ans, sur notre infortuné Chatterton et de venir que je serois plus fier d'avoir réussi en cela par la ponctuation, tout ce qu'on peut trouver dans Horace. »

## INDICLÆ BIBLIOGRAPHIQUE

main dans les élucubrations de la complaisance avec la supposition, mais, si l'on ne reconnaît point le vif de Nodier, et l'idée de Grainville, on a dans la pensée de la chose qui eût répugné à la raison qui demandait que l'on tient la plume dégagée de sa propre conditions même et habituée à se mouvoir. Nodier parlant de venir, lui perpétuellement le ou besoin d'argent ou académique, cela

---

## REVUE CRITIQUE

DE

## CATIONS NOUVELLES

---

AU RÉDACTEUR DE LA MAGDELEINE  
le Vauzelles, conseil  
vol. gr. in-8°, br.

Dans la félicité, cette  
l'auteur l'a dédiée à

unique. Acquis en 1834 par M. le premier Vauzelles, transformée par l'aïeul en maison de campagne, cette antique demeure convenablement aménagée, abritée trois générations succe

. . . . .  
Si ton regard pieux cherche encor sur la  
Les deux infortunés qui pour toi n'ont rien  
Bénis cette maison désormais solitaire,  
Protège cet écrit dont le charme est rompu

C'est par ce douloureux frontispice, inscrite sur l'œuvre, que M. de Vauzelles ouvre le livre de magistrat, jadis doublé du poète, s'est fait de l'ordre de Fontevraud. Ce sujet s'est offert à l'auteur, qui ne l'a pas cherché. Faire l'histoire paternelle, quelle tâche douce et tentante pour un fils, pour la curiosité d'un lettré et d'un savant. Mais d'abord que M. de Vauzelles l'a remplie de principes des Lardier, des la Mainferme, des Eudes, le poète s'est effacé complètement devant l'érudit. Dans le cours de ce travail considérable l'écrivain s'est constamment appliqué à concilier de l'ami discret de la muse. Une sorte de pudeur — toute de circonstance — a voilé à l'œil la nature du style, pour faire place à l'exécution à la sévérité méthodique d'un plan habilement conduit. M. de Vauzelles n'a rien négligé pour compléter possible l'histoire de la Madeleine. Non content de compulsé tous les vieux annalistes de Fontevraud minutieusement analysé les documents originaux, années de persévérantes recherches lui ont valu dans les archives du Loiret, de Maine-et-Loire, bibliothèque Richelieu, le *Gallia christiana* et les tribunaux.

Les débuts de Sainte-Marie-Madeleine de Fontevraud tentent à l'année 1113. Robert d'Arbrissel, inst

établit à Orléans une succursale de cette célèbre  
On y recevait, dans le principe, les pauvres filles  
es. Robert fit pour la Madeleine comme pour Fon-  
On y admit des religieux et des religieuses. Aussi,  
que établissement il y eut deux églises : une consac-  
t sainte Vierge, pour les femmes; l'autre à saint  
angéliste, pour les hommes. Six ans après sa fon-  
119), le monastère de la Madeleine était parvenu  
degré de prospérité, qu'on y nourrissait 135 reli-  
gieuses. La population devint si considérable  
ut en envoyer une partie à Chaumontois. Aux  
douzième et treizième siècles, durant la période des croi-  
sades, les richesses de la Madeleine s'étaient singulièrement  
accrues. Louis VII (1165) fit don au couvent de la dixième  
partie du pain et du vin qui se consommait sur sa table et  
sur celle de la reine, pendant leur séjour à Orléans. En 1267,  
saint Louis donna à Robert de Courtenay les reliques de  
sainte Madeleine que ce dernier offrit aux religieuses  
d'Orléans.

L'histoire de la Madeleine se lie étroitement à celle d'Or-  
léans et de la France pendant la guerre de Cent ans et les  
luttes de la Ligue. En 1428, l'église et le monastère furent  
détruits par les Anglais. Trente-huit ans après, ils furent  
relevés de leurs ruines par l'abbesse Marie de Bretagne,  
qui resserra la discipline singulièrement relâchée à la suite  
de l'invasion anglaise. Marie de Bretagne, inhumée à la  
Madeleine (1477), opéra de sérieuses et efficaces réformes.  
La règle qu'elle introduisit dans le couvent fut observée  
jusqu'à la suppression des ordres monastiques (1792). Les  
sœurs d'Orléans ne portaient pas de gants, et couchaient  
toutes vêtues dans des draps de blanchet. Pendant toute la  
première moitié du seizième siècle, la Madeleine fut une  
sorte de séminaire de religieuses. Cette maison envoyait aux  
autres monastères des religieuses formées dans son sein.  
En 1528, on y comptait 60 religieuses professes. Lors de  
son entrée à Orléans (1562), le prince de Condé détruisit la

chapelle Saint-Jean qui ne fut jamais en ruines se voyaient encore il y a quelques années. Guise, qui commandait l'armée de 100 mille arquebusiers dans la Madeleine, puis par les protestants (1568) (1603), la Madeleine fut réédifiée en 1623, sous le priorat de Madeleine. Au septième et dix-huitième siècles, elle prit des jeunes demoiselles comme pensionnaires. Par le décret de la Législative, le couvent fut évacué pour toujours.

Le travail de M. de Vauzelles sur les monographies conventuelles. M. de Vauzelles, modestement préoccupé de la publication, qu'il a fait suivre de toutes les abbesses, et des prieures de la Madeleine. Parmi les prieures furent Claire et Claude de la Madeleine de Laubespine, François de Laubespine, François de Laubespine, deux pièces, telles que chartes, privilèges, lettres patentes, *vidimus*, relatifs à ce consciencieux ouvrage, complété par une facilité des recherches) par une table de mille noms de personnes et de lieux. Ce volume.

---

OEUVRES DE RABELAIS, précédées d'une dissertation sur la prononciation au seizième siècle, et accompagnées de notes par A.-L. Sardou, tome V. *Sancti* in-18, br., xxix et 148 pages.

Il serait fort inutile de venir ici, autorisées, parler du génie de Rabelais, le plus étonnant

TIQUE DE

ses édition

sous les y

d'un forma

imable hist

nd in-8° à

le circonst

guement préparée et mûr  
admirateur dévoué de mai  
d'une révision attentive ;  
récente, des primitives édi  
rabelaisienne a fait conn  
tout à fait ignorées des an  
ritants, tels que le Duchat

Pour l'établissement de  
conseils donnés par l'orac  
auteur du *Manuel du Libr*  
originales, mais les dern  
jour, tout en signalant les  
tance réelle ; il a eu sous  
un manuscrit de la Bibliot  
rectifier divers passages i  
absurde, passages que re  
ont copié celles de Jean M

Une bonne notice bio,  
que l'on sait de certain sur  
légendes absurdes, les ane  
gnorance ou la légèreté a  
serait bien temps d'efface

Le commentaire que M.  
le meilleur de tous ceux  
prédécesseurs, il en est d  
d'érudition intempestif, q  
mérite douteux, parfois be  
commenté(1) ; d'autres, at

(1) C'est ainsi que l'édition

s se bornent à de brèves explications de très-insuffisantes explications historiques. M. Sardou, sachant tenir un juste milieu entre les deux extrêmes, offre au lecteur toutes les explications possibles et dissipe les obscurités.

On a voulu voir dans l'œuvre rabelaisienne une œuvre continue, où des noms fictifs cachent des localités véritables; on a fabriqué des *clés* pour expliquer : c'est un abus dans lequel le nouveau critique n'a pas voulu garder de tomber; il pense avec raison qu'il ne faut pas vouloir tout expliquer dans Rabelais. Il partage l'opinion de Nodier, qui, dans son *Essai*, écrivait, il y a juste quarante ans : « Lorsqu'on a su lire Rabelais, on sait qu'il ne voulait se moquer de tout; mais il ne se donne pas la peine de se découvrir que de ses communs sens *abstracteurs de quintessence* dont il se sert si souvent et en termes fort explicites. »

En lisant avec une attention charmée les commentaires de M. Sardou, nous avons fait quelques notes que nous nous garderons bien de publier. Nous indiquons quelques-unes, c'est dans les autres que nous avons étudié soigneusement les erreurs et les omissions.

Nous sommes surpris que M. Sardou ait donné une mauvaise leçon de l'arche du pont de l'Étruel, liv. II, ch. xxxii), en mettant en ce pont romain sur la Charente. De fait, il s'agit d'un mantrible, pont imaginaire situé en Espagne, question dans le roman de *Fiocravalas*. C'est ce que portent les éditions originales, et c'est ce que nous avons voulu dire. C'est la coquille que ce nom s'est trouvé formé.

Il y a 48 pages à vouloir expliquer chaque mot de *Amphigouri* (liv. I, chap. ix), *amphigouri* qui n'a aucun sens, l'auteur n'a voulu lui en donner aucun.

# TIQUE DE

gaud des

premier,

canon nécessaire. (V. *N. Rabelais*, 1844, in-8°.)

La liste des métiers ex relégués dans les enfers a cations de variantes. Sign primitives, en plaçant e M. Sardou d'après des te:

Jason (1) et Pompée

Doolin de Mayence (

Jules César (*Pyrrhus*

Roboastre (*Nerva*),

Ganimède (*le pape* .

s « mais il ne portoit p

figurent point dans l

venaient nullement au

doute une intention

Le roy Gadifer (*Picc*

Le bossu de Suave (*l*

Obéron (*le roy Tigr*

le prolongeons pas ce

alons à l'attention .

ce sur la prononciati

t pas un des moind

mmande cette nouv

ts de l'immortel Hon

VENTES DE TABLEAUX,

UX XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIÈC

raphie, par Georges

1-8°, iv-122 pages.

Le but que s'est propo

de fournir aux trava

) *Jules César*.

qui leur manque. Il n'a pas la prétention d'une liste complète de catalogues de ventes de livres, au dix-septième et au dix-huitième siècles, parmi ceux qu'il mentionne, il en cite quelques-uns qui étaient ignorés de ses lecteurs. L'histoire de la curiosité réside dans le détail et il en est, tels que ceux rédigés par Remy, par Mariette, par Regnault, qui sont de véritables œuvres d'art. Souvent un catalogue précède l'énumération des objets, ce qui, par lui. M. G. Duplessis n'a pas cru devoir s'en dispenser. Gérard Hoët (*Catalogue of the collection of Gerard Hoët*, La Haye, 1752, 2 vol. in-8°) (le *Trésor de la curiosité*, Paris, 1875) a fait de traits des catalogues qu'il indique; mais il est évident que ceux qui l'ont déterminé à ne pas donner plus de détails qui, sans accroître beaucoup l'intérêt, n'auraient que simplement augmenté le nombre des pages.

L'inventaire qu'il a dressé, résultant de longues recherches, comprend 2151 articles. Le premier article remonte à l'an 1611, c'est la description de médailles et autres antiquités rangées par le sieur Antoine Agard, maître orfèvre à Arles. Il n'y a avant 1660 que deux articles se rapportant aux années 1635, 1636. Nous espérons que le bon accueil fait au livre de M. Duplessis engagera M. Duplessis à compléter sa liste semblable, relative à la période comprise entre 1875 et 1875; prions-le aussi de joindre à son ouvrage des notes destinées à faire connaître des faits intéressants et généralement ignorés; le public en fera le meilleur usage.

---

## CRITIQUE DE L

les ouvrages  
revue et augm  
AUL BILLARD  
partie, — M  
*fis.*

utile de fair  
Barbier, livre  
outes les per  
uses ; mais, p  
travail était  
il a paru un  
om d'auteur.  
connu. Le A  
Quérard, ont  
oison de re  
sulter des bi  
avec soin, et  
des. C'est ains  
lies, en ce qui  
*de la bib*  
hant, véritab  
vre digne du  
de la ville d'  
la Picardie,  
isième éditio  
a seconde; el  
a travail de ce  
combler, et  
iennent se gl

aisons des b  
main le nou  
ssez gros paq  
quelques exe

BULLETIN DU BIBLIOPH

nl. 684 :

de l'Etat de France (par R

it pu ajouter qu'une réimpre  
publiée par les soins de M. l  
*Fechenner*).

. Hymnes de Santeuil, tra  
*Alençon, Malassis jeune*, 181  
du traducteur figure sur le l  
e, publié en 1813, même vill  
Histoire des archevêques d  
*meraye*), 1667.

de l'auteur figure dans la déd  
dans le privilège.

Histoire d'Hérodien (traduit  
5.

s exemplaires sur le frontisq  
*oisguillebert (sic)*; le nom s  
2.

ois ouvrages qu'il faudra fai  
ble supplément :

iques (les), ou les voyages, les  
Bacchus aux Indes, traduites  
*de Boitet de Francille*). Par

l') perdu, par Camille de G

est l'anagramme du nom de  
; (les) du G. O. jugés d'après  
*-Clavel*). Paris, 1828, in-8°





nous semble que les époques bien  
autant à publier à nouveau les  
Or, en ce moment, nous ne voyons  
pour lesquelles les éditeurs cherchent  
l'autre. Nous ne nous en plaignons  
serve faite : nous sommes même  
nous réjouir en tant que bibliophile  
joie de nos neveux. C'est certain  
l'on éprouve en feuilletant l'*Histoire*  
nous offre M. Jouaust. Nous n'avons  
vraie : nos lecteurs se moqueraient  
tion, et ils auraient raison. M. A  
s'est chargé de cette tâche avec un  
qu'on lui connaît : il résume très  
de l'abbé Prévost d'Exiles : « La  
pour son héroïne a fait de *Manon*  
des amoureux ; son art de conte  
romanciers. »

Ces deux coquets volumes, imprimés  
que l'auteur a corrigée lui-même  
eaux-fortes de Hédouin qui sont  
tête le portrait de l'abbé, dans un  
nœud de ruban comme il conviendrait  
Puis les principales scènes du roman  
ses, crayonnées d'abord en grand  
duites pour la gravure et d'une  
ciuse. La rencontre de Manon  
ravissant tableau qui remplirait  
Nous sommes dans une cour d'ar  
chapeau bas au-devant de Manon  
venants circulent, que le chef reg  
che, que les poules picorent. C'est  
de pouvoir posséder d'aussi char

---



## NOUVELLES ET VARI

---

— Le *Journal des Savants* a rendu compte de quelques cahiers, de quelques publications importantes; nous ne pouvons que dire ici quelques mots.

Mentionnons d'abord le huitième volume de la *Bibliotheca* (Romæ, 1871, in-4). C'est la continuation de la collection dont le célèbre cardinal Angelo Mai a été l'expression, mais qu'il ne put achever. Un savant, Joseph Cozza, de l'ordre de Saint-Basile, s'est chargé de la publication, prise qui était loin d'être exempte de difficultés : il livre au jour les textes grecs des *Lettres* de Théodore Studite, de la *dogmatique* de George Métochite, des *Sermons* de Styliste; il y joint quelques productions latines de la même époque, notamment un poème latin en vers héroïques, inconnu jusqu'à présent, paraît de la fin du cinquième siècle (M. J. Müller a donné une excellente édition, accompagnée d'une longue préface, *Leipsick*, 1866, in-8), et qu'on croit provenir de Dracontius, auteur dont dix petits poèmes, restés inédits, le dernier éditeur, Faustino Arevalo, se trouvent conservés à Naples. M. Ém. Miller, un helléniste distingué, a consacré au volume publié par le P. Cozza une notice où il sait si bien en faire, et, selon son usage, il nous donne un nombre de mots grecs qu'on chercherait en vain dans les plus complets, même dans le *Thesaurus* de la maison Didot.

La petite édition de Virgile, publiée par M. Maron (in-12), provoque diverses observations de la part de ceux qui regrette que le philologue français n'ait pas suivi l'exemple des Anglais et des Allemands, et met en tête de son volume : *Publi Vergili Maronis Opera*. M. Maron a aussi du même savant deux articles sur l'*Histoire de la littérature grecque*; il s'occupe surtout du grec moderne.

Nous ne sortons pas du domaine de la Grèce antique dans l'article dans lequel M. Ad. Franck examine le

## NOUVELLES ET VARIÉTÉS.

couronné par l'Académie des sciences mo  
*thagore et la philosophie pythagoricienne*  
 paye un juste tribut d'estime; nous n  
 bords du Gange avec M. Barthélemy Sai  
 i une épopée sanscrite, l'*Outtarakanda*;  
 né le texte original, en le faisant su  
 une traduction italienne. Terminons en fa  
 ue M. Ad. de Longpérier a entrepris e  
 gé par M. F. de Guilhermy et qui fait  
*es documents inédits sur l'histoire de Fre*  
*ptions de la France du cinquième au hi*  
 cien diocèse de Paris (1873, in-4); on y  
 dans laquelle sont tombés plusieurs éc  
 de l'histoire de Paris, et qui, attribuant  
 marbre transporté de l'Italie, ont ima  
 vu de toute réalité.

ET DES AUTRES. — M. Édouard Fournier e  
 son curieux livre de *l'Esprit des autr*  
 ées dans la mémoire des lettres, bien  
 tribue soit erronée ou absolument oubli  
 jours cet aimable érudit fait dans ce va  
 couvertes, et, avant de les réunir dans  
 le édition, il en fait volontiers part  
 asion s'en présente. Dernièrement, à  
 ée par l'*Intermédiaire des curieux*, il no  
 articularité relative au fameux vers de

e temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans

le frapper au coin d'une maxime vraie,  
 magée, dans son *Discours sur la littér*  
 employé, mais sous un tour grammatical  
 i, dans une petite pièce intitulée : *le Sa*  
*traire de Lucas de Rochemont, an X.* Li

aisse aux beaux esprits la gloire viagère.  
 s, que dis-je? elle fuit comme une ombre le  
 leurs écrits, à peine un jour de gloire a lu  
 temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui

— MÉMOIRES INÉDITS DU PRÉSIDENT HÉNAULT. — La note suivante est d'un intérêt très-vif pour les historiens et les bibliophiles.

Les pièces dont il s'agit, à en juger par l'énoncé des titres, se recommandent à l'attention des chercheurs, et il importe d'en conserver les traces ou du moins de mettre sur la voie, pour arriver à les retrouver au besoin.

Et d'abord, en ce qui concerne le vol. publié en 1855 par M. de Vigan, constatons que le manuscrit qui a servi à cette publication était signalé, dix ans auparavant, par M. de la Sicotière, dans son ouvrage illustré : *le Département de l'Orne* (Laigle, 1845, in-fol., p. 33), comme existant dans la bibliothèque du château de Carrouges, ainsi que beaucoup de notes autographes du président Hénault. — On trouvera dans les *Mém. de la Soc. sc. et litt. de Blois* (t. III, année 1840) une lettre intéressante de Hénault à Voltaire, en date du 29 juin (1763). — Le *Catalogue Barbié du Bocage* (Paris, Delion, 1844, in-8°) renferme, p. 89, la mention suivante : « N° 988. MÉLANGES historiques et littéraires, *en partie inédits*, du président Hénault. On y remarque des lettres sur le Domaine, sur les Régences, sur les Bénéfices, sur la minorité de Charles IX, l'élection des Papes, la Loi Salique, les Baillis, les Apanages, la Devise de Louis XII, les Souverainetés, les Dignités, la Puissance de l'Église, l'Administration de la Justice, la Régence d'Orléans, etc., etc. Plusieurs de ces pièces ont des corrections manuscrites de la main du président Hénault. »

La bibliothèque de l'Arsenal, parmi ses manuscrits, en possède un (B. L., n° 352), intitulé : *OEuvre du président Hénault*. — Enfin, dans une vente qui eut lieu à Londres en juillet 1861, et dont le catalogue avait paru sous ce titre : *Catalogue of a valuable collection of manuscripts formed by archbishop Tenison, etc.*, on trouve, p. 41, sous le n° 142, l'article suivant dont nous donnons la traduction littérale : « Volumineuse correspondance du président Hénault. Ce lot renferme des lettres écrites par les hommes politiques français les plus célèbres de l'époque : le duc de Choiseul, le marquis de Paulmy à l'époque de son ambassade en Pologne, le duc de Noailles, le comte de Tressan, le maréchal de Bellisle, etc., etc.; plus, un certain nombre de travaux autographes du président lui-même. La plus grande partie des lettres autographes est strictement confidentielle, et par conséquent sans signature. Mais, d'après le contenu de la plupart d'entre elles, il

## NOUVELLES ET

est facile d'en reconnaître les auteurs. Elle mériterait d'être publiée, occupe et renferme les plus curieuses anecdotes de Prusse, le roi Stanislas, la cour de de l'époque. » — Plus d'une fois, les écrits vendus à Londres, et dans ce indiqué, nous avons rencontré des quant non pas seulement à des pièces à des séries entières de correspondances politique ou littéraire, et qui, une fois de la Manche, la repassent, hélas *meabilis unda*.

— DEUX MOUTURES TIRÉES DU MÊME communiqué à l'*Intermédiaire des* a faite entre *Rolla*, poème célèbre de vaudeville de Scribe représenté en que *Rolla* parût dans la *Revue des* tin, l'un des personnages de ce vaudeux auteurs par une anecdote qui que M. Delpierre rapporte en ces termes :

C'est dans cet intervalle que j'entendis par quelqu'un qui l'avait connu, et doué d'une force peu ordinaire de clairvoyance, bien que son acte même se montrait moins exalté. C... était orphelin d'une rente de trente mille livres de rente, ce qui n'était encore plus il y a cinquante ans ; — C... annonçait l'intention de dépenser et de se tuer lorsqu'il n'aurait plus de vagant, il l'exécuta à la lettre, et fut passer ; car, se trouvant sans doute qu'il n'avait présumé, il essaya de se complètement ruiné. Mais, comme il avait une maîtresse (une pauvre fille qui ne descendue aussi bas que Marion), ce fut éprouver la première des souffrances n'avait pas encore perdu connaissance des carreaux, et la secourut en disant :





## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

73, a vu ses collections s'accroître du plus grand nombre d'ouvrages ayant une généreuse origine. Des vœux de libéralité des particuliers, des grandes administrations, des sociétés savantes françaises et étrangères, atteignent un chiffre très-élevé. Il serait impossible de mentionner dans cette notice les ouvrages qui forment un total de plus de 70 volumes. Il faut de l'ingratitude que de ne pas rappeler le don du baron James-Édouard de Rothschild, d'un ouvrage fort rare et très-recherché, intitulé : *Quintus Cornelle Blessebois*; Leyde, 1676, petit in-8, en maroquin, véritable chef-d'œuvre de reliure. À l'époque, où ce livre faisait défaut, avait déjà eu lieu la vente, mais que le feu des enchères

côté de ces dons doivent être indiquées de ceux qui ont été acquis à ce même département et ont été faites par la bienveillance et une parfaite courtoisie : l'un est un précieux livre d'heures du quinzième siècle, orné de miniatures, irrégulièrement sorti d'un dépôt de l'État; l'autre, la paroisse de Paris a été chargée par un ancien bibliothécaire de la bibliothèque nationale; l'autre sur une liasse de manuscrits de Lucas Holstenius, qui a été remis en vente par M. de la Haye et qui comble une lacune dans la collection de la bibliothèque.

La librairie Gay et fils, à San Remo, continue à nous offrir des réimpressions de livrets curieux et devenus pour nous de plus en plus précieux, série qu'elle a entreprise depuis une douzaine d'années. Les amateurs ont réservé un bon accueil à un volume mis au jour récemment : *Le maître de la maison professe de Paris en belle humeur*, réimpression de l'édition de Paris, 1796 (in-18, 125 pages), 2 exemplaires numérotés, dont deux sur papier de Hollande. Une courte notice fait connaître que l'édition originale est satirique parait celle qui porte la rubrique : *Matrus*, 1696. Deux réimpressions virent à Paris, 1896, et Cologne, s. d., in-12. D'autres séries de réimpressions d'un autre ouvrage qui n'a, avec

## NOUVELLES ET

rapports : *le Mois*  
occasion, et les  
nières éditions le fi  
*Amours du Père*  
ge est resté assez  
re compagnie l'au  
*du Libraire* n'ind

me a de plus rei  
le sont nommées  
elles jouissaien  
nfesseur de Louis  
e, en 1725; le Pè  
et les éditeurs du j  
urnit ces détails a  
*Illustre créole* (*Vil*  
intenon et rempli  
te attribution est-  
*anuel du Libraire*  
; mais depuis, c  
plaire relié en mai

periodique diri  
*le Fantaisiste*; *M*  
*te et artistique*. Re  
ses et extraits d'  
dance et mélange  
st un volume d'u  
as moins de 12  
l nous présente :  
édites de Gomba  
vingt-deux stanc  
ents se trouvent j  
es de Gombault  
urbé, 1657, in-12  
sesseur.

colportage, plusieu  
*de Pierre du Pe*  
lu dix-huitième si

sible (plusieurs fois réimprimé, notamment d'après l'édition de 1774, an IX, dans les *Sermons facétieux*; Par l'*Histoire nouvelle d'une fille attaquée dans un bois par un voleur déguisé en hermite*, etc.

Onze pièces relatives aux *Demoiselles du Palais* de 1789 à 1804, et qu'il est difficile de reconstituer.

Viennent ensuite des extraits de l'*Espion chinois* (1774, 6 vol.); du *Grivoisiana*, de Martainville (1804, 6 vol.); du *Dix-neuvième siècle*, de Collin de Planhol (1892, 6 vol.).

N'oublions pas une reproduction d'un opéra-comique de 1853 sous le titre énigmatique de *H. B. P. M.* (traduire par : *Henri Beyle, par Prosper Mérimé*). Tiré qu'à quinze exemplaires, mais il a été réimprimé à Bruxelles (sous la rubrique d'*Éléments de la langue française*, 62 pages, à 140 exemplaires; il se retrouve, tout adouci, dans la *Correspondance inédite de Victor Hugo* (1855)). Nous aurons peut-être l'occasion de retrouver cette petite qui a fait quelque bruit.

Parmi les raretés reproduites figurent, de toutes les époques, quelques pamphlets de l'époque révolutionnaire, dont quelques-uns sont si intéressants que l'historien doit cependant consulter avec précaution, à cause des excès auxquels se porte la licence de la presse révolutionnaire. Un de ces tristes monuments de la presse révolutionnaire est intitulé : *Têtes à prix*. Parmi les têtes tarifées, figurent Bouillé, Monsieur (depuis Louis XVI), le duc de Bourbon, tarifés à 8000 livres; le maréchal de Saxe, 12000; la tête du cardinal de Rohan, 6000 livres; celle du journaliste Mallet du Pan, 200 livres. La *Description de la machine à vapeur établie aux Tuileries* est un pamphlet ignoble; elle transcrit trois lignes relatives au *Royal Veto*: « La machine à vapeur a une nature; il mange ou plutôt il dévore avec une voracité qu'on lui jette; il est ivrogne et ne cesse de boire jusqu'à son coucher, il est aussi timide qu'un lièvre et qu'une autruche. »

## UVENIRS D'UN HOMME DE LETTRES.

### IX.

## CUISINE DU VAISSEAU-ÉCOLE (1

ET

## LA GASTRONOMIE PENDANT MA JEUNESSE.

me on l'a vu, les sujets d'intérêt, d'enthousiasme ne manquaient pas sur le *Tourville* ; mais on verra jamais à une mère que son fils a tout ce , quand il est loin d'elle.

les premiers temps que je fus sur le vaisseau-école choses qui préoccupaient le plus la mienne, c'était la cuisine dont je vivais. — Quoiqu'elle eût vu beaucoup de yeux lorsqu'elle m'avait conduit à Brest, il lui venait de temps en temps à l'esprit la comparaison qu'elle leur faisait avant mon départ des dîners tranquilles de maison avec ceux d'un vaisseau, où officiers, exposés à des coups de roulis, étaient sans cesse à retenir un plat qui fuyait ou un verre qui sautait en perdant son point d'appui sur le plat-bord du navire. Rien que les aspirants avaient, comme les capitaines, un cuisinier-major, leur cuisinier particulier ; néanmoins elle se sentait tentée de confondre ces artistes culinaires avec les valets grossiers et sales qui, malgré l'étymologie de leur nom, n'avaient fait tout ce qu'il y a à faire quand ils

ces chapitres ne sont pas placés par ordre de dates, mais sont en ordre de découverte. Ils reparaitront du reste ailleurs corrigés comme il convient.

jeté dans une grande chaudière les morceaux de lard distribués par le commis aux valets.

Ma mère pensait également que j'allais m'enfuir loin des plaisirs dans lesquels on m'avait jadis vécu jusque-là ; car je n'y pouvais plus prendre part d'un enfant. — Ma mère se trompait ; quoique, en effet, plus particulièrement mon cœur se préoccupât des joies de la vie, je savais alors rassemblée.

Les craintes de ma mère résultaient de la société s'étant faite depuis quinze ans d'hommes intelligibles à qui jugerait les choses de notre temps. — Pour les reporter au lendemain de la Terreur, on me sortait avec moi à l'un des spectacles de mon enfance.

A cette époque toute ma famille, tous mes amis et de connaissances, pleurant quelquefois les malheurs que je ne comprenais pas, se jetaient tout d'un coup aux transports d'une joie qui rassembleraient pour rire de ce rire d'aujourd'hui ; bien, ils se jetaient à corps perdu dans les banquets, dans les mascarades, les inversions, des travestissements grotesques, et, ouvert, passaient les nuits au bal, faisaient des couplets et d'épigrammes aux hommes de la hache de Fouquier-Tinville ou le jour de Jéhu.

Ma famille et nos amis se réjouissaient de la nation entière d'être délivrés de l'autorité qui les avait décimés. — Ce qui nous se passait aussi ailleurs à des époques où l'Empire vint apporter un peu de réconfort, et arrêta le relâchement général de la gaieté qui demandait d'autant plus qu'il n'était plus guère permis au pays de

## A CUISINE DU VAISSEAU

sa faire volontiers là-de  
on, que l'on devait assu  
tait l'ordre en même ten  
conquêtes. — Toutefois  
e, on ne se le dissimu  
tion après la chute du  
Elle était sincère, sans d  
e la gratitude de la patr  
la Révolution de consac  
froïdie par le contrôle o  
l'air cérémonieux avait  
sque dans nos bals, nous  
trefois. Le bal était de  
était faite belle, élégan  
vivacité, de chaleur. I  
es chaises pour voir dar  
nitz, Châtillon, Charles  
Gay et la très-élégante M  
aire que la danse, un p  
geois qui admettait la  
ette, la culotte à boucl  
anc. La guinguette seule  
liberté d'allures. Les s  
ures légères ou avaient  
ros des fêtes qui s'y d  
gnait dans ces réunions  
laire préludait, par ses  
x que l'esprit d'opposi  
agrine de 1814 à 1825.  
tait restée également da  
entôt ses droits; or jam  
ssante qu'elle le fut de  
l'Empire. — On peut r  
qui distinguent l'époque  
je n'ai jamais été gourm.  
plus importante affaire

était de dîner, je me suis la plupart du temps contenté de la façon la plus modeste d'apaiser ma faim en restaurant mon corps. Cependant, de la manière que je comprends la table, et telle que je l'ai souvent vue, j'ai pour elle un certain penchant. J'y ai passé en effet de bien bonnes heures pour lesquelles je ne voudrais pas être ingrat. — C'est aux heures des repas que l'esprit se détend, s'abandonne, s'égaye, petille; quelquefois aussi le cœur s'y échauffe. De fait, comment peut-il en être autrement dans la compagnie des siens, c'est-à-dire de sa famille et de ses amis? — Je ne voudrais pas, quand tant de braves gens sont dans le besoin, avoir touché à l'omelette royale, qui coûtait cent écus, ni même avoir mangé du potage à la Camerani, dont il paraît que la composition pour deux personnes seules ne revient pas à moins de 60 francs; mais il m'est arrivé, je le dis sans rougir, de jouir de ce que je mangeais sans me soucier de ce que pouvait penser Philaminte (1). Et cela ne m'a pas empêché de me trouver à la hauteur de certaines circonstances dans lesquelles je m'en suis retiré, comme des repas de Platon, l'âme également nourrie et fortifiée. Je vois par exemple encore la table où, dans mon enfance, l'aïeul disait le *Benedicite* et les *Grâces* d'une façon qui imprimait le respect pour lui et la reconnaissance envers Celui qui, après la disette, nous rendait le pain quotidien. — Je me souviens toujours que j'ai vu préparer à table de grandes choses, que j'y ai vu prendre de grandes résolutions; ce souvenir même me remet en mémoire ce que me racontait, d'après Cabanis, le conventionnel C. Bailleul, que, quand Mirabeau voulait traiter un sujet, il réunissait à un dîner les hommes connus pour s'être occupés de la même matière. Là il les laissait parler tout à leur aise; puis il prenait la parole, discutait les différentes propositions, et finissait par développer les motifs de l'opinion à laquelle il s'arrêtait. Aussitôt un secrétaire présent à ces discussions se retirait et rédi-

(1) Molière, *les Femmes savantes*.

## LA CUISINE DU

à discours que Mirabeau. — M. Charles Buzot, des Girondins, pouvait dire ce qu'une réunion modeste qu'elle soit, de grandes pensées capable peut donc avoir de la dignité, et composer de leur valeur suivant les circonstances, sans me gêner pendant que mon corps ne pas, selon l'expression pour ainsi dire à l'usage, qu'il s'y applique, qu'il ne se passe là ce que firent trop tôt et de l'Empire.

olence avec laquelle c  
ndise sembla même  
onquête sur les haute  
s le 10 août, si beau  
nai, ils avaient été ran  
quinze jours dans le  
bles débris des boute  
ellement semés qu'on  
es de verre pilé. Plus  
grés, dont la primeur  
comités révolutionn  
e reste qui alla pour l  
de gros sous, aux pr  
ux, aux Flores des q  
du ci-devant Pala

les fêtes de la Raison  
e en cabaret ; autour  
irchargées de bouteill  
et d'autres viandes. —

blicain, peut être jugé digne de foi lorsque, excès, il nous dit que, sur les autels des chaux, on sacrifiait tout à la fois à la luxure et à la gaucherie que l'on vit sur les pierres consacrées les fruits de l'intempérance.

Plusieurs fois ce témoin d'un temps, où il avait d'observer tout jusqu'au bout, répète qu'il voit de ce qu'il a vu et de ce qu'il a entendu.

Il avait vu, entre autres choses, avec les *choux* inventés par l'amour de l'égalité, les *choux* firent cesser en messidor an II.

Mais, fait plus singulier, dans les prisons, les prisonniers qui ne voulaient pas se soumettre à l'ordinaire, peu agréable assurément, trouvaient à sacrifier à l'estomac, et « l'étroit guichet, dit-il, pour passer les viandes les plus exquises pour des prisonniers touchaient à leurs derniers repas et qui ne l'ignoraient pas ».

« Du fond d'un cachot, on faisait un traité de paix, et les articles étaient signés de prisonniers avec des conditions particulières sur les prisonniers ».

On ne visitait point un prisonnier sans lui offrir en consolation la bouteille de Bordeaux, les liqueurs et le plus délicat des pâtés.

« .... Qui le croira ? lorsque le sang coulait le pâtissier, plus audacieux dans ses conceptions, se mit à pétrir la pâte en priapes et à donner à la forme du sexe virginal. — Tous les prisonniers en chantaient. — Jamais l'on ne vit plus de propension à la mandise que dans ces jours de calamité et c'est ce que j'atteste les six prisons où j'ai été plongé. »

Cela ne plut pourtant pas toujours aux prisonniers. A la Force, où était le comte Beugnot, prisonnier de l'enclos Saint-Martin-des-Champs, il se révoltait contre la bonne chère que faisaient les riches, et, pour rétablir l'égalité, il ordonna une commune de vingt couverts au prix de quarante

## LA CUISINE DU VAISSEAU-ÉCOLE.

par personne. Trois places gratuites étaient plus pauvres. Vassot, pour jouir de son heu assistait de temps en temps à ces *grands* en ! citoyens, demandait-il un jour, comment l'appétit est-elle bonne ? — Oui, citoyen mon soupe, il est mauvais. — Ah ! dame ! c'est nacheux, voyez-vous ; il y a encore diables qui voudraient en avoir autant. »

La était vrai, car, au dehors, il y avait la d m, et les longues queues que nous avons ller pendant le siège de Paris.

, quand on eut fini avec ces misères, la gou éta-t-elle plus.

moment qu'un simple ouvrier, dit encore, a pu gagner, dans la force du papier-nts écus par jour, il s'est habitué à dîner teur. Il a laissé le chou au lard de côté pour cresson ; il a renoncé à la pinte d'étain, pour la bouteille cachetée à quarante sols. fallu régulièrement la tasse de café et le pe ie chère l'a rendu insolent, paresseux, liberman.

autres classes plus relevées de la société ont surpassé de beaucoup la gourmandise de e des vins des émigrés a multiplié les gour res bourrés d'assignats ont permis même commis de savourer le vin de l'Hermitage perruquier n'est plus le seul parmi ses e e vanter d'avoir goûté le Madère délicieux gio qui éventa, quoique un peu trop tard, le que du papier-monnaie pour faire reparaitre l'acheter avec du papier *zéro*, donna naissance de ver's luisants ou nouveaux enrichis ndise l'emporta sur celle des chanoines.

sont ces êtres de *paille*, de *foin*, d'*avoine* et remis en vogue les soupers fins, et les cuis

aussi redoublé de raffinement pour rendre à l'acte son importance et toute sa dignité.

« Ce fut un titre de noblesse, au milieu d'avoir une table couverte de mets les plus recherchés de toutes les saisons, et d'y étaler une épaisse couche de neige, tandis que la populace se morfondait à arracher au péril de sa vie une once d'argent. »

Il n'y a donc rien d'étonnant que sous le Directoire les uns songeaient à jouir, les autres à travailler et à reprendre, pour ainsi dire, l'arrière-pensée. Le cœur des Parisiens devint alors, selon l'expression de la Reynière, un gosier. Le Directoire donna une nouvelle impulsion à cette demande était lancé. Aussi ce fut en vain que, se voyant le chef de l'État, qui voulait faire rentrer dans l'ordre, donna l'exemple de la sobriété. Le comte de Bausset, préfet du Palais, que, même que l'empereur, Napoléon n'avait qu'un seul service de table; les mets les plus simples étaient ceux qu'il mangeait. Jamais il ne buvait ni vin de liqueur, ni ne prenait seulement deux tasses de café pur, l'une avant son déjeuner, et l'autre après son dîner. Mais ce régime, moins simple toutefois que celui que le roi ne buvait que de l'eau, n'amusait pas tant l'empereur de Napoléon. — Quinze minutes plus tard, en 1809, le jeune baron de Mortemart lui disait : — Hélas ! mon cher, lui répondait ce n'est pas d'homme parfait !

Heureusement pour ceux qui ne pensaient pas à eux-mêmes ni comme l'empereur ni comme le pape, il y avait des compensations.

Napoléon faisait des concessions à l'esprit de son époque. Il avait le marquis de Cussy, — un illustre général, — pour préfet du Palais. Et de même que Pierre de Serres avait remplacé pour les cérémonies officielle

## LA CUISINE DU VAISSEAU-ÉCOLE.

ans Talleyrand et dans Cambacérès des repas sociables relativement aux dîners.

tables de ces hommes publics étaient, renommées, quoique d'une façon fort différente apportait les traditions du savoir-vivre d'un gourmet qui comprenait, respectait et du cuisinier. Cambacérès, lui, était un grand mangeur, dont les dessinateurs, à la plume, la galerie, s'étaient emparés, ainsi que de ces, pour enfermer entre sa rotondité et celle d'Aigrefeuille, le sec et maigre de Villevieille. Ce fut sur Cambacérès et sur Talleyrand qu'ont fleuri les hautes régions; la noblesse nouvelle et les parvenus de la Révolution, se mirent en concurrence. On offrit à dîner par ostentation. « Les grandes maisons de l'Empire donna des jours de mort, » écrivait plus tard Carême.

C'est alors que Grimod de la Reynière, qui a fait du monde par ses excentricités gastronomiques, publia de 1803 à 1811 son recueil périodique connu sous le nom d'*Almanach des Gourmands*. En 1808, son *Amphitryon* devint la loi des tables. Il était maître de maison dans l'importante affaire commerciale et sérieuse qui se concertait entre l'amphitryon et l'hôtel.

Grimod de la Reynière, qui, malgré tout, était un homme capable de pouvoir discuter sur les dîners bruns et clairs, a eu le talent et la triste chance d'intéresser son propre vice; mais je demande où perdit-il, une fois sur une mauvaise pente, quand il fut à Malesherbes, par sa mère, une Jarente, l'évêque d'Orléans, épouser une danseuse dans ses vieux jours, dans son château de Villiers-sur-Linas, faire dîner à sa table, non un cochon, mais l'animal avec lequel couchait mon ami H. de l'espèce de ceux qui lui avaient

doigts dans son enfance, un vrai porc  
sait et frottait le matin et qui reposait  
las. Caligula, dînant avec son cheval, «

Tel fut l'homme qui, sous le Consulat  
bonne compagnie. Si les gens du bon t  
temporain, avaient un estomac, le go  
ferait encore des progrès bien plus n  
il n'était déjà poussé que trop loin.

Les ruines mêmes de la Révolution  
goût d'une époque déjà peu idéaliste en  
hôtels les cuisiniers dont les maîtres  
un asile à l'étranger contre la guillotine  
cuisiniers rentraient alors chez les no  
chez les enrichis, et si Murat avait pou  
l'illustre La Guipière, élève de Mes  
avait à son service Boucher et Riquett  
de Tilsitt, introduisirent la cuisine fran  
blic avait conquis, lui, en outre des res  
Royal, Beauvilliers qui demeurait rue  
rue de Valois.

C'est dans cette période que s'éleva  
ciens les plus distingués(1), Marie-Ant  
dédié un chapitre de mes *Scènes de*  
entendu dire que Carême descendait «  
cuisine qui aurait inventé, sous Léon X  
maigre pour adoucir les abstinences d'  
vention qui lui avait valu le surnom de  
laisse à lady Morgan cette rencontre  
pour ce qu'elle vaut. Carême, ce me  
homme à remonter si haut dans sa gén

Ce que je sais, c'est que, né à Paris «

(1) Lasnes l'avait perfectionné dans la parti  
frères dans les sauces. La Guipière, dans les gra  
les délicatesses du travail et lui avait appris à  
avait fixé ses idées sur l'art de dépenser juste «  
avait songé à suivre Avicenne, sans l'imiter.

mille qui avait eu vingt-cinq enfants, il était le fils d'un homme qui justifiait deux fois son titre de garçon de peine et son nom de Carême, à ce point qu'un jour il en trouva le poids trop lourd. Ce jour-là, c'était un lundi, il sortit un peu plus tôt que d'habitude de son chantier de la rue du Bac, et emmena son fils se promener avec lui dans les champs. Ils dînèrent au retour ensemble au cabaret, puis le père, le cœur gros de larmes contenues, dit à l'enfant : — « Il faut nous quitter, petit, la misère est notre lot, et te voilà assez grand pour commencer à gagner ta vie toi-même. Dans le monde il y a de bons métiers, et ce temps-ci sera celui de bien des fortunes. Il suffit d'avoir de l'esprit pour en faire une, et tu en as. Du courage donc, mon enfant, va bien. Ce soir, ou demain, quelque bonne maison s'ouvrira pour toi ; va, petit, avec ce que Dieu t'a donné. » — Puis le pauvre père, la figure bouleversée, quitta l'enfant qu'il ne revit plus.

Le lendemain même, le jeune Carême entra comme apprenti chez un gargotier de la barrière du Maine qui lui avait donné à coucher. Il sortait de chez ces braves gens à seize ans pour devenir, en 1814 et 1815, le cuisinier des empereurs et des rois, après de vaillantes étapes, faites souvent aux dépens de son sommeil, dans l'étude de la chimie et de l'hygiène, dans la recherche historique de la cuisine et de la vie domestique des anciens, et enfin dans l'application aux arts du dessin et de l'architecture, poursuivie pendant dix ans, à la Bibliothèque impériale, avec les conseils et aux applaudissements de l'architecte Percier. — Curieuse et intéressante leçon que celle de ce noble et intelligent ouvrier qui, de treize à quatorze ans, passe les nuits à copier quelques volumes pour acquérir les connaissances que ses parents n'ont pu lui procurer, et qui, trois ans plus tard, se trouve assez instruit pour embrasser sa profession *dans son étendue*. Dites-moi, vous qui riez du citoyen Flotte, cuisinier, orateur de clubs en 1848, vous qui repoussez l'ouvrier paresseux et envieux, avide de jouissances que des

## BULLETIN DU BIBLIC

mmes de bien plus haute condition se refusent, dites-moi vous n'êtes pas touchés autant que surpris, lorsque vous figurez, le soir, l'intérieur des cuisines de Talleyrand, les chefs, entourés de quelques aides, où La Guipière, au visiter ses amis, écoutent le jeune Carême qui leur met ses récoltes de la journée (1). Tantôt Carême démontre combien était lourde et mauvaise la cuisine des Romains, tôt il fait voir la belle ordonnance et la décoration des riches dans lesquels la simplicité s'associait à la magnificence. — La Guipière n'eût pas su faire ces recherches même, ni en rédiger les résultats; mais comme cet élève plus habile cuisinier du temps de Louis XVI interprète maître tout ce que Carême lui soumet! — Ce n'est pas : Carême voit sa profession dans son étendue, mais il voit encore de haut, et, pendant qu'il agit comme à élever les sentiments de son art, il tend chaque jour à faire une révolution.

A l'exemple de Mouthier, cuisinier de Louis XV, et qui se disait même semblait avoir pris à cœur le pro-

) « C'est le vendredi que je m'y rendais. — La ne fit sortir du néant intellectuel. — Mon ignorance fit place au plus précieux des savoirs : enfin ce qui avait été fait avant moi et je — Je pus devenir créateur à mon tour. C transporta d'un pôle à l'autre. — Malgré mes pas assez difficilement les textes, mais l'objet d'une manière parlante. J'y compris tout ce qui qu'imparfaitement représenté. — Comme « dio, Vignole, etc. — Je vis de l'esprit et de l'Égypte, la Turquie, l'Italie, l'Allemagne se marquèrent d'une forme nouvelle mon t nçai rapidement comme poussé par une fiouler sous mes coups l'ignoble fabrication de it un jour : — Je ne suis pas étonné que vous êtes toujours fourré à la Bibliothèque de nez. — Eh bien! que n'en faites-vous autant? ége est public. »

## LA CUISINE DU VAIS

nis (1), et il crut de son devoir de  
seulement agréable, variée, mais  
qui eût accepté les politesses du  
lorsqu'il entrait dans un hôtel,  
mains des cuisiniers, parce que, c  
lui donnaient ses clients. Lorsque  
avec le prince de Galles, il ne man  
la vertu, le danger ou la négati  
mets. — Carême ainsi arrêta, par  
accès de goutte du prince, et, lor  
gration, il améliora la santé de la j

(1) Le point de vue de Carême et de  
nous en rapportons aux idées exprimées  
*de l'influence du régime sur les habitudes m*

« Ce serait, dit-il à propos des alimen  
sière de la réparation vitale, que de la c  
port de l'addition journalière et de la j  
nées à remplacer celles qu'enlèvent les  
consiste surtout dans l'excitation et l'en  
organiques, dont les excréctions elles-mê  
condaire et pour ainsi dire accidentel.

« L'homme est capable de s'habituer à t  
à toute espèce de température et à tout c  
les climats ne lui sont pas également con  
veillent et n'entretiennent pas en lui les m

« Il nous suffira d'avoir constaté par que  
des aliments sur l'état moral. C'est à l'h  
phique entre les mains des médecins mo  
velopper par ordre tous les faits de déta  
fications et les nuances, et de tracer, d'a  
des préceptes plus détaillés eux-mêmes, a  
ticuliers et faits pour améliorer de plus e  
ques de l'homme, et par suite son intelligen  
(Cabanis. — *Rapports du physique et d*  
édition 1802.)

Il est vrai que, suivant Cabanis, « Carém  
dans l'estomac. L'action de l'estomac  
tient pas uniquement aux effets que pr  
simple réparation nutritive dont ce viscère  
Elle tient encore en grande partie à sa s  
en conséquence toutes ses dispositions véri  
579, 2<sup>e</sup> vol.)

Carême, qui avait tiré sa réputation et de rente de ses livres de cuisine et de re-  
ture, Carême, recherché par le roi d'Angl  
apprécié de Rossini, avait commencé ses  
d'Amiens, en dressant pour le Premier  
quelle pièce de pâtisserie montée.

Ainsi, pendant que Napoléon et nos so-  
tentir au loin le bruit de nos armes, c'était  
bruit de fourchettes et de chansons prè  
retour. Ce n'est pas là une image prése  
Bien des documents pourraient rappeler e  
ce que j'ai eu sous les yeux.

De 1796 à 1811 l'on ne voyait partou  
mangeantes et chantantes, à commencer j  
dîners du Vaudeville, qui, dans l'article vi  
formulée en vers, disait :

Champ libre au genre érotique,  
Moral, critique et bouffon ;  
Mais jamais de politique,  
Jamais de religion,  
Ni de mirliton.

La Société des dîners du Caveau, ou d  
cale, fut ensuite fondée par Capelle et diss  
que la politique, qui ne sert qu'à cela, ro  
amitiés. Bien d'autres encore dînèrent,  
rent dans leurs séances. Vous nommerez  
Gigot de Caen, la Société des Gobemouc  
Sots, la Société des Fous, la Société des  
noms assurément, et peu honorables à po  
la Société des Ours, qui, dans leurs chan  
les grognements de cet animal, et la Socié  
les membres devaient prendre le nom  
d'un oiseau ou d'un poisson.

Pour être admis dans la Société des  
ville, — la première condition était d'

## LA CUISINE DU VAISSEAU-ÉCOLE.

ce théâtre. — Les premiers membres en furent Piis, Barré et Desfontaines, les fondateurs du Vaudeville, Barré, auteur de *la Chaste Susanne*. — Les autres membres se nommaient Bourgueil, Deschamps, de Mautort, Desfontaines, Despréaux, Després, Philippon de la Madelaine, Prévôt d'Iray, Radet, Ségur aîné, Ségur cadet. En 1791 Alissan de Chazet y était admis en même temps qu'Emmanuel Dupaty. — Plus tard vinrent MM. de Rochefort, l'auteur de *Jocko*, dans lequel Mazurier fit courir tout Paris, Armand Gouffé, à qui l'on doit la chanson populaire : *Plus on est de fous, plus on rit*, et Dieulafoy, homme d'un véritable talent, qui, au dire de Rochefort, avait élevé le vaudeville à la hauteur de l'histoire ; enfin Laujon, Mauriéguiér, Philippe de Ségur et Goulard. Lorsque cette Société cessa d'exister, en 1802, une partie de ces vaudevillistes se retrouvèrent de droit parmi la Société du Caveau que composaient MM. Désaugiers, A. Gouffé, Bérangé, Antignaz, Brazier, Dupaty, Francis d'Allarde, Laujon, Moreau, Philippon de la Madelaine, Piis et Rougemont, auteur de *Duchesse de la Vaubalière*.

Être d'une de ces Sociétés n'empêchait pas d'être d'autre, de telle sorte qu'on pouvait être toujours « noppes ». Ainsi Désaugiers, qui était du Caveau, était aussi de la Société des Bêtes. Voici le joli couplet par lequel il avait payé sa bienvenue :

Sur l'air : *Ma Tanturlurette*.  
Vous m'avez nommé pinson,  
Je vous dois une chanson  
Qui soit à la fois honnête  
Et bien bête (*bis*),  
Bête, bête, bête.

Je suis à votre hauteur,  
Car, au premier mot, la peur  
D'être un fort mauvais poète  
Me rend bête (*bis*),  
Bête, bête, bête.

Que je suis fier de ce non  
 Puisque dans cette maison  
 Jusqu'à l'ami qui nous tra  
 Tout est bête (*bis*),  
 Bête, bête, bête !

Quand on voit ces folies, quand on tions, l'on en vient presque à respect Fourchette, qui avouait ses goûts sans les quatorze membres s'assemblaient, tous sous le prétexte apparent de déjeuner mais surtout pour faire leurs affaires et les autres : c'étaient des utilitaires. J'en avais tant mangé. — J'en excepte tous ceux qui s'étaient associées : un ancien seigneur nommé Aude, créateur des *Cadet-Rouge* de Louis XV, Dorvigny, qui fut le père de nos deux vaudevillistes burent, il est vrai, mais ils gèrent, tandis que Francis d'Allarde, l'ami de maître Adam, buvait autant qu'il mangeait et se ruinait, car il héritait toujours.

Toutes ces Sociétés gastronomiques remplissaient les journaux des détails curieux. Les chansonniers mêmes ne parlaient que de manger. Le pindarique Écouchar levait la tête sans doute, car il épousa sa cuisinière, que le poète qui aspirait aux cieux était obligé de frayer. — Les choses en arrivèrent à ce point que Ger crut devoir écrire contre ce débordement des *Gourmands*. C'est dans cette protestation qu'il disait :

La bouche pleine, osez-vous bien  
 Chanter l'amour qui vit de rien ?  
 A l'aspect de vos barbes grasses  
 D'effroi vous voyez fuir les Grâces  
 Ou, de truffes en vain gonflés,  
 Près de vos belles vous ronflez.

## LA CUISINE DU

L'embonpoint même  
Ah ! pour étouffer, n'é  
N'étouffons !

à où en était l'amour  
ma mère craignait p  
role. On voit que ja  
sin. Mais nous étion  
s gourmands trop sa  
s, les gastrites et la go  
de le dire à la déch  
e : n'est pas toujours  
i, pour avoir pris plais  
'art culinaire par Caré  
uge, fort apprécié de  
tre Dumas préparer c  
tions de M. de Ville  
age gras, — j'ai éprou  
nt chez moi le sourire  
rité de reproches sur  
a fait entendre le mo  
me ait été mis, ains  
es de la table ; je veu  
plus gourmand que  
- L'imagination entre  
vous le prouver par c  
— Mon père s'était tr  
nements de la Terre  
notre dîner faisant sa  
nait alors, dans notre  
ont on sait le proverbe

Domfront, ville de ma  
Arrivé à midi, pendu

s Normands ajoutent  
nt le temps de dîner



culière, c'était un plat vulgaire nommé la buyandière. La buyandière était tout simplement un composé de morceaux de bœuf bouilli d'abord, puis frit à la poêle dans une petite quantité de graisse d'oie avec des oignons coupés en tranches minces; un filet de vinaigre était le dernier assaisonnement de ce mets où le poivre et le sel n'étaient pas oubliés. — Il y avait là quelque chose du miroton. Je ne ferai pas, cependant, à la buyandière, un des bons souvenirs de ma première jeunesse, l'affront de la comparer à ce ragoût que les Parisiens aiment à l'égal de la gibelotte de lapin, et qui est un médiocre mets, même quand il est excellent. — J. Berchoux a consigné son goût dans une épître à sa cousine :

Jusques à mon heure dernière,  
J'estimerai la buyandière  
Et je défendrai le gigot.

J. Berchoux était doux, bon, spirituel et parfaitement sobre. Une compagnie d'aimables causeurs était le plus grand attrait de la table pour cet homme qui a fait passer dans l'art de bien vivre quelques aphorismes invoqués par les gourmands, comme ceux de Brillat-Savarin. Que de vers de lui passés en proverbe !

Tout le monde, après lui, a répété avec le bon curé — qu'on invitait à dîner sans cérémonie : « Un peu de cérémonie, mes amis, un peu de cérémonie ! »

Ces proverbes et d'autres encore, rappelés dans la compagnie d'un maître aussi expert en théorie, ramenaient sans doute la pensée de ma mère sur le *Tourville*, et réciproquement l'éloignement des affections de mon enfance me rendait aussi sensible à l'idée de certains festins solennels ; mais, je le répète, c'était un pur effet d'imagina-

Où, près des lieux charmants d'où Lyon voit passer  
Deux fleuves amoureux tout prêts à s'embrasser,  
Vous vous procurerez sous ce ciel favorable  
Tout ce qui peut servir aux douceurs de la table.

tion et de perspective. Sur ce point d'ailleurs, il m'a de donner à ma mère moins d'inquiétude en lui faisant naître une conquête précieuse en ce genre que j'ai l'école.

C'était celle de maître Hurel, le cuisinier d'ancien dant. C'était un type que cet homme, qui avait de bons vertus. Maître Hurel, à qui j'achetais journellement des gâteaux aux amandes et à la crème, m'avait pris en affection non-seulement pour cela, mais aussi parce qu'il savait conter, et voici pourquoi. Ancien rôtiisseur au comte de Provence, pour lui la chute du trône n'était pas un bon ou la sienne c'était tout un. Aussi avait-il beaucoup de mal à trouver quelqu'un qui l'écoutât sans le contredire, au moins sans railler un homme précipité de la cour, j'étais ce quelqu'un. Puis, comme il s'embrouillait de fois dans les familles du vieux Versailles, dont il était plein de anecdotes, il était satisfait de trouver en moi un auditeur qui connaissait assez passablement le règne de Louis XIV et de Louis XV pour le remettre dans son contexte. Que de longs quarts d'heure j'ai passés dans l'atelier bleu de la cuisine du père Hurel, les yeux rieurs, fumée, assis sur son pliant, qu'il me cédait toujours pour me garder plus longtemps ! Sa prétention était de raconter ce qui a été dans la domesticité des princes. Comme me disait-il, je savais tout ce qui se passait à Versailles, c'est tout simple ; en ma qualité de premier rôtiisseur, la desserte de la table du comte de Provence était mon affaire, les pièces de rôti, s'entend ; je revendais cela à la cour, à l'échange, les gens des maisons que je fournissais m'apportaient tout ce qu'ils savaient. D'ailleurs, à la cour, on ne dit rien de secret, et je savais à ma cuisine ce qui se faisait au cabinet de Louis XVI comme si j'y avais été. Vous voyez bien qu'une nouvelle faisait promptement cascader les appartements à l'office, passant par les gentilshommes, les secrétaires, les maîtresses, leurs suivantes et la chambre. J'ai su la disgrâce de M. Turgot av

## LA CUISINE DU VAISSEAU-ÉCOLE.

monde, et je puis dire que, ce jour-là, je fis d'affaires; car, sans vendre tout à fait les nouvelles, je donnais guère qu'à ceux qui savaient en apparence, et qui les échangeaient contre de nouvelles, comme cela doit se faire.

« Ce fut une grande fête chez nous, du haut de la tour. M. le comte de Maurepas vint nous débarrasser. M. Turgot, qui voulait tout réformer. Il ne nous laissait la moindre apparence de cour et de religion; il avait mis promptement bon ordre. Il parlait tout d'économie, d'économie. Il voulait nous condamner à la misère. Mais, monsieur, ça ne prit pas, nos seigneurs se coalisèrent, et ce rêveur, comme nous, fut renversé, avec M. de Malesherbes, autre fou-trempe. Cependant, il faut le dire, Mgr le cardinal de France donnait un peu dans le système; il tenait les philosophes et les économistes, mais nous l'aimions parce que nous voyions bien que tout ça finissait par jouer un mauvais tour. Il eut le tort, Dieu lui en pardonne, d'avoir aidé à chasser M. de Calonne, que le duc d'Artois protégeait. Aussi, la Révolution est venue, et nous avons tous perdu nos places! »

Cette histoire de cuisinier, qui ressemblait à une histoire de gentilhomme, m'amusa beaucoup pendant que je n'en aurais pas ri pour rien au monde si convaincu, le pauvre M. Hurel; il était si bon, si contre-révolutionnaire, il était si triste! Les fêtes de la cour impériale lui étaient inconnues; il n'avait lu aucune gazette depuis 1791. Il boudait Napoléon, mais il disait qu'il ne le méprisait pas trop. Il avait des sentiments pour le commandant de l'école. Le cardinal avait été membre de la Convention nationale, mais n'avait pas voté la mort de Louis XVI; Hurel s'abstenait de lui. Un jour pourtant qu'il avait parcouru l'ordinaire de ses idées, il jeta à la fin de cette phrase chagrine : « Dire, monsieur, q

de l'ancienne cour est au service d'un  
nel! »

Une des aventures que maître Hurel se pla  
c'était celle du Collier de la reine. Il avait sa  
qui lui paraissait très-claire, et à laquelle j  
compris qu'à celle de Mme Campan. Ce qui  
deux conteurs, c'est que, dans la version naïv  
Marie-Antoinette m'a paru beaucoup plus  
dans celle de la lectrice qui s'est donné tant  
éloigner tout soupçon de culpabilité de sa  
A la fin de l'histoire du collier, Hurel ne m  
ce *post-dictum* : « Ceci est très-sûr, voyez  
ces choses-là à merveille; un de mes amis c  
presque été témoin de l'affaire. » Dans cette  
le cuisinier appelait ce scandale plus spirituel  
ne croyait, il compromettait beaucoup le c  
le prince de Conti, un Rohan, et le *froid*  
femme.

Quand la Restauration vint nous surpren  
journal nous révéla l'existence des Bourbo  
nous avait jamais parlé dans nos lycées ni à  
Hurel eut un accès de bonheur qui fut, hé  
durée. Il triomphait; une secrète joie, dont  
la cause (car il me cachait peu de chose)  
sait : c'était l'embarras dans lequel devait  
député à la Convention en présence du frère  
devenu roi. Lui se croyait presque Louis X  
du gaillard d'avant, il regardait sur la dunette  
se promenait en fumant sa pipe, il s'arrêta  
les bras croisés, et posait comme un rem  
coupable pendant un accès de cauchemar  
par hasard, le capitaine de vaisseau desc  
chambre, à ce moment-là, Hurel était fi  
volontiers comparé au portrait de Charles I<sup>er</sup>  
well, s'il avait jamais ouï parler de Cr  
Stuart.

voulait quitter le *Tourville* et retourner à Paris; pour , il avait écrit à son ancien maître, le comte de Provence, mandant l'inspection des lèchefrites royales. Il reçut réponse qui l'atterra; on lui disait que les cuisines sont pourvues, et qu'on le remerciait de son dévouement. Mais la Restauration fut un mensonge pour lui, une commission égoïste et odieuse, qui rendait malheureux les Français.

Maître Hurel dut quitter le vaisseau-école en même temps

M. Faure, mis à la retraite. Que devint alors notre cuisinier? Peut-être alla-t-il s'enfermer dans quelque mince appartement de Paris, pour faire au trône de plus près honte de ses malheurs, mais peut-être aussi lui prêtée-je de mauvaises pensées, car, si l'ancien cuisinier du comte de Provence ne cuisinait plus en haut lieu, la réflexion avait pu faire prendre en commisération ces hautes positions toujours exposées aux caprices du maître, aux jalousies égaux, aux critiques des inférieurs. — Le chef de la cuisine particulière de Louis Bonaparte, roi de Hollande, le duc de Bassano, que l'on appelait par raillerie le général des Fourneux, du nom d'un général alors connu, Darras, blessé dans la campagne de 1805, ne s'était-il pas approché un jour du roi pour lui remettre à lui-même son tablier de service? — Il pouvait arriver autant à maître Hurel, avec les cris des partis qui permettaient plus à un roi de manger autant qu'il l'en fallait. — N'avait-on pas vu la caricature dirigée contre Louis XVI, lors de son arrestation à Varennes, au moment où il allait descendre à l'auberge du Bras-d'Or? Cette caricature représentait un gourmand incapable de s'enfuir.

« Ça le vol lent, » disait le dessinateur, et Mercier ajoutait plus tard : « Le nouveau Tarquin, il faut qu'il dîne en route. — Il est encore affamé de côtelettes. — Il se comporte comme un roulier. Vainement la Reine veut lui faire apprendre sa goinfrerie, il arrive trop tard au rendez-vous de son régiment. » Décidément, pouvait se dire maître Hurel, malgré la Restauration les temps ont cessé d'être

ns pour les rois, qui ne peuvent avoir i  
cuisines. — Et en effet les plaisants ne  
assez pour qu'il ne revînt pas au cuisin  
le quelque chose de tout ce qui se disait su  
le de Louis XVIII. Autrefois le public admi  
vert Louis XV, faisant sauter habilement d  
archette le haut de la coque d'un œuf; mais  
sse d'Abrantès parlait assez vertement  
nd couvert, de 1815, cérémonie dans laquell  
lle personnes défilèrent devant la famille ro  
duchesse nous dit qu'il n'y avait pas asse  
it ce glouton souverain, qui engouffrait  
me la Gula de Breughel d'Enfer dans  
n des sept péchés capitaux. Mais, comme  
assez que Louis XVIII prêtât à rire aux Fr  
ent la sobriété de Napoléon, les étrangers s'  
ois mois avant le premier couvert, nous eû  
ice, sur le *Tourville*, d'une raillerie imperti  
ision à cette infirmité morale autant que  
; cette raillerie, qui faillit coûter cher à  
glaise, fit dans notre port une assez forte se  
j'en aie gardé le souvenir, et que maître F  
erti.

Le 7 octobre 1814, l'amiral Cosmao ram  
*Fusterlitz*, le *Wagram* et le *Commerce de*  
ux à trois ponts, et l'avisos *le Goëland*; le  
ux étaient commandés par les capitaines  
Gemon, et le *Goëland* par le lieutenant de  
ll. Dans son trajet de Toulon, d'où elle é  
août, cette division, à qui les vents co  
ent permis d'atteindre le détroit de Gib  
septembre, avait rencontré, à la hau  
roque, deux frégates anglaises. Les fré  
vent des vaisseaux français. Elles laiss  
ur s'en approcher. Aussitôt qu'elles furent  
ur qu'on pût distinguer les couleurs, M.

hisser son pavillon ; les frégates ne hissèrent pas le leur. Le lendemain matin, au point du jour, une seule se trouvait en vue de la division française ; sa conserve, avec qui elle avait paru se concerter la veille dans la soirée, l'avait quittée. Elle força de voiles pour passer entre les vaisseaux qui couraient au plus près du vent, les amarres à tribord, l'*Austerlitz* étant par le travers et au vent du *Wagram*, et le *Commerce de Paris* se trouvant un peu en arrière de ce dernier vaisseau. La frégate avait sur les bâtiments qu'elle avait rencontrés un avantage considérable de marche. Elle fut promptement entre le *Wagram* et l'*Austerlitz*. Au lieu de son pavillon, elle avait suspendu à sa corne d'artimon des objets différents qu'on ne put pas distinguer d'abord, mais que l'amiral Cosmao reconnut enfin être un quartier de bœuf, une poule, une bouteille, un gobelet, une grande fourchette et une grande cuiller. Que signifiaient ces emblèmes ? A quoi pouvaient-ils faire allusion ? Évidemment la plaisanterie, si elle était possible en pareille circonstance, n'avait qu'un but, celui d'insulter le pavillon de Louis XVIII, à qui son amour pour la table faisait une mauvaise réputation. Entrait-il également dans l'esprit de l'officier anglais l'idée de flétrir la gourmandise, dont il avait pu être témoin ou entendre des récits par ses compatriotes alors à Paris, quand le roi d'Angleterre et les princes de l'Europe recherchaient nos cuisiniers et mettaient un haut prix à leurs services ? Quoi qu'il en soit, outrager le monarque que l'Angleterre avait concouru à replacer sur le trône, c'était de la part de marins anglais un signe de mépris pour le peuple sur lequel il régnait, autant que pour ce souverain. M. l'amiral Cosmao ressentit l'offense en homme qu'on vient railler après lui avoir imposé une peine, et, en Français qui ne souffre pas une humiliation, il songea donc à punir la frégate de son insolence. Les matelots du *Wagram* s'étaient spontanément portés aux canons pour couler le bâtiment anglais. L'amiral les empêcha de faire feu, mais il manœuvra de manière

à tirer une vengeance plus immédiate et plus prompte. Il fit signal à l'*Austerlitz* de laisser arriver la frégate à portée de canon et de la prendre entre les deux vaisseaux et à l'écraser, juste châtiment d'une offense qu'on ne pouvait pas tolérer. La frégate anglaise, sur l'invitation de l'amiral, fit de la voile et s'éloigna. L'*Austerlitz* eût pu lui barrer le chemin. Mais elle reparut, mais sans bannière gastronomique, et hissa son pavillon, qu'elle assura d'un coup de canon suivant la coutume. Les Français lui rendirent feu tardive et forcée, et la frégate se retira et ne revint plus.

Comme on doit se l'imaginer, nous ne tardâmes pas à être instruits de cet événement. Chacun en fit son fait à sa façon; mais nous fûmes tous d'accord à regretter que la leçon de l'amiral Cosmao n'eût été plus complète, et nous pensions qu'elle eût été à Suffren, qui n'était pas moins gourmand que le duc de Broglie, l'attestait le vers de Berchoux :

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.

Ce vers faisait allusion, selon le commensal de l'empereur, à un incident de la vie du vainqueur des Anglais à l'Inde.

Je devrais peut-être ici terminer ce que j'ai écrit sur les gourmands de ma jeunesse; mais, à voir Louis XVIII, Suffren, Talleyrand, Cambacérès, et les autres, des choses de la table, il est évident que ces habitudes ont des précédents qu'il faut connaître pour ne pas les trouver étranges à la guerre à notre temps.

Il faut l'avouer, le goût de bien vivre a été plus répandu qu'on ne le croit de toutes les époques, il est comme un courant dans notre esprit de sociabilité; mais c'est surtout à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous l'influence des reines italiennes que la table prend un aspect tout nouveau. Un entretien de Monseigneur de Choiseul avec un artiste culinaire de la suite du cardinal Caraceni, nous apprend que le

témoignage (1). — Toutefois des documents italiens nous indiquent clairement que nous étions tout disposés à recevoir sur ce point les enseignements comme à admettre les recherches de perfectionnements qui auraient leur raison et leur élégance.

Les Français, disait en 1577 un ambassadeur vénitien, Jérôme Lippomano, ne dépensent pour nulle autre chose aussi volontiers que pour le manger et pour faire ce qu'ils appellent bonne chère.... Quoique la population soit innombrable, rien n'y manque.... Tout semble tomber du ciel. — C'est ce que pensait un des négociateurs de la paix de Vervins, le général des cordeliers Bonaventure Catalagirone, qui se confondait en admiration devant les éternelles rôtisseries des rues de la Huchette et des Oues. Les sauvages du Canada amenés plus tard à Paris ne revenaient pas non plus de cette merveille.

Je ne sais si Marie de Médicis concourut à augmenter le goût des jouissances de l'art culinaire, toujours est-il que Louis XIII était bon confiturier. Il avait appris à larder aussi, et lardait quelquefois quand on l'attendait dans son conseil d'État. — On comprend que, sous un tel prince, il y eût un corps émérite de pâtissiers faiseurs de ragoûts. — *Quidquid principes faciunt, præcipere videntur*. Les Fagnault, les

(1) « Il me fit, dit-il, un discours de cette science de gueule avec une gravité et une contenance magistrale, comme s'il eust parlé de quelque grand point de théologie. — Il me déchiffra les différences d'appétit, celui qu'on a à jeun, et celui qu'on a après le second et le tiers service, les moyens tantost de lui plaire, tantost de l'esveiller et piquer, la police des saulces premièrement en général, et puis particulierisant les qualitez des ingrediens et leurs effectz, les différences de salade selon leur besoin, la façon de les orner et embellir, pour les rendre plus plaisantes à la vue, ensuite il entra en matière pour l'ordre du service plein de belles et importantes considérations, et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles et de celles-là même qu'on emploie à traiter du gouvernement d'un empire.... Il m'est souvenu de mon homme qui disoit : Cela est trop salé, cecy est bruslé, — cela n'est pas assez relevé, — cecy est fort bien appresté, — souvenez-vous de le faire une autre foy. »

Flechmer, les Mignot, étaient des pâtisseries ragoûts.

La gourmandise sous Louis XIV, un grand comme tous les Bourbons, eut ses illustrations, de Vivonne, le *gros-crevé*, ni de Pierre de M<sup>re</sup> spirituel parasite, qui disait : « Fournissez les v<sup>in</sup>, j'apporterai le sel. »

« Les péripatéticiens et les stoïciens, dit le Sainiana, n'ont jamais tant travaillé pour réformer que les cuisiniers pour satisfaire le ventre. Toujours nouvelles et ragoûts inconnus, et les Français, fa nourrir de viandes ordinaires, ont trouvé le moyen les os décharnés des animaux et d'en faire des cieux. »

Vers ce temps-là, un ami de Boileau, le comte Broussin (1), disait au satirique du *Festin ridicule* qu'il ne devait pas badiner avec la bonne chère. Ce du Broussin de la sauce Robert, à laquelle Perrault prête sa mère de la *Belle au bois dormant* devait manger les enfants, ce du Broussin était celui qui donnait l'érudition, et, à sa gloire, comme pour le plus grand de ses amis, ils valaient mieux que ceux de M<sup>me</sup> qui empoisonnait ses convives avec le brouet noir. Il travaillait mieux que cela : il voulait, un jour, que ses convives sentissent dans une omelette a

(1) Chapelle, parlant d'un repas à la Croix de Lorraine, devant ses hôtes, parmi lesquels se trouvaient Molière et du Broussin :

Ils sont là bien neuvaîne  
De gens valant tous peu ou prou.  
.....  
Le comte de Lignon,  
Homme à ne dire jamais non  
Quelque rouge bord qu'on lui porte ;  
Après lui l'abbé du Broussin,  
En chemise, montrant son sein,  
Et prenant soin d'un seau de glace  
Qui rafraîchissait notre vin.

## LA CUISINE DU VAISSEAU-ÉCOLE.

le pied d'une mule qui les avait foulés, condition, il, nécessaire pour mettre un champignon au dernier de sa perfection. — Du Broussin cependant ne is un dîner pareil à celui de Dufresny, qui, pour un té avec un ami, avait demandé une quantité d'œufs si il avait tiré le lait pour en faire un potage, cinquales de veau, desquelles il n'avait pris que la noix, mtrès-délicat, et enfin cent carpes dont les languesnt servi à faire un ragoût au coulis de perdrix et dsses. Après cela, étonnez-vous que Louis XIV ait é à sortir de la pauvreté ce petit-fils de Henri IV *belle jardinière* d'Anet, et que notre auteur de cor pour avoir du linge blanc, ait fini par épouser sa bl euse !

la comparaison de ce dîner de Dufresny, que sont c ommandeur de Souvré et même ceux de l'évêque s, Lavardin, qui, pour être chevalier du Saint-Esp lait n'en aimer pas moins la bonne chère. Il appréc doute ce mot de Pascal : « A vouloir faire l'ange on t bête, » et c'est ce qui a mis en réputation, dit-epas de *ce cordon bleu*, au point d'en avoir fait un t onneur, par assimilation, aux beaux repas et par snabiles cuisiniers qui les préparaient.

l'histoire ne devait surtout s'étendre sur les souve rehaussent le cœur, on n'en finirait pas avec les dét estins de ce temps, sur lesquels le nom de Vatel a, éclat, grâce à Mme de Sévigné. — Il suffit donc de r à Molière, qui, dans son *Bourgeois gentilhomme*, n e une idée assez appétissante de la cuisine sur laqu ait Béchamel, marquis de Nointel, dont le nom est ré aux *saucés financières*. Béchamel était l'auteur d .traité gastronomique en vers signé de son cuisinier ; n i-ci, nommé Lebas, ne tenait la plume en cuisine me en tactique navale le Père Hoste, écrivant sou b e de Tourville.

n buvait bien aussi, à cette époque, la nourriture n

et jamais sans le vin. — Vivonne, au passage  
 ait à son cheval : « Jean le Blanc, mon ami,  
 qu'un général des galères meure dans l'eau  
 us, en vérité, je crois qu'il n'eût pas mieux aimé !  
 On estimait fort depuis Henri IV

Les plus excellents vins de Grave et de Cossy,  
 D'Ay, Beaulne, Avenay, Verzenay et Taisy,  
 Les exquis muscadets, appelés vins de couche.

Il y avait scission alors entre les partisans de  
 e et ceux du champagne. — Saint-Évremond p  
 rnier, et l'on appelait l'*Ordre des trois coteaux*  
 tres de son opinion, c'est-à-dire, Guy de Laval  
 Trémouille comte d'Olonn. Les étroits coteaux étaient Ay,  
 enay, Haut-Villers.

Malgré le goût du dix-septième siècle pour la bonne chère  
 nportance des actes qui s'y accomplissent, la grandeur  
 nies qui s'y présentent tiennent ce côté pour ainsi dire de  
 bscurité, et, lorsqu'il se montre, il n'est plus que l'acce  
 ire nécessaire d'une vie forte et somptueuse. — Mais au  
 dix-huitième siècle l'homme chez nous va se rapetisser.  
 On y sentira davantage la vie domestique. L'épuisement  
 s finances de l'État et la fatigue des guerres tinrent  
 ance dans un repos où les caractères eurent le temps  
 mollir. — La Régence, qui se moquait du bonheur indiq  
 r Cicéron, ne vit que le plaisir. — Cicéron avait dit q  
 gaieté, la débauche, le rire, la plaisanterie, compagne  
 légèreté, n'étaient pas nécessaires pour rendre heureux<sup>(1)</sup>.

La Régence rechercha tout ce que le ph  
 gardait comme inutile. Elle prit pour d  
 Bonneval, qui chantait à peu près comme  
 e Quinault dont Boileau était révolté :

Nous n'avons qu'un temps à vivre ;  
 Amis, passons-le gaîment.

(1) « Non enim hilaritate, nec lascivia, nec risu,  
 atis, sed sæpe etiam tristes firmitate et constan  
 cia, de *Finib.*, lib. II, cap. xx.)

Le mauvais du temps de Louis XIV se continuait, sans ce qu'il avait eu de bon ; aussi, au bout de tout cela, vint la suprématie politique de l'étranger, avec la décomposition sociale à l'intérieur, grâce aux philosophes amis des Prussiens.

La gourmandise eut une large part dans cette dissolution du pays, qui commença par la haute société et ses parasites. L'épicurisme était alors un des signes qu'on appartenait à un milieu raffiné où le sens du goût avait été soigneusement exercé. — Les gens de bonne maison se reconnaissaient à ce qu'ils mangeaient et à la manière de le manger. Un homme, s'il était glissé dans un monde où il n'était pas né, se trahissait lui-même en se servant de sa fourchette pour manger des olives, et Maurepas dit un jour qu'il augurerait mal d'un homme auquel il venait de donner un emploi, cet homme n'ayant jamais mangé de boudins à la Richelieu, ne connaissant pas les côtelettes à la Soubise, — peut-être point même le gigot à la Mailly. — Dans ce temps-là, Richelieu, le vainqueur de Mahon, d'où vient le nom de mahonnaises ou mayonnaises à certaines sauces, avait reçu la dédicace de bien des mets, et Soubise s'était plus illustré dans les cuisines que sur les champs de bataille. Il est vrai que son vainqueur ne sacrifiait pas moins à la table et allait jusqu'à écrire en vers à Noël son cuisinier. Mais, quel que fût le talent de ce dernier, il eût été à désirer alors pour la France que la lutte des deux puissances se fût décidée par le triomphe de l'un ou l'autre artiste culinaire. Il fût resté assurément à l'auteur des *Dons de Comus*, à Marin, cuisinier du prince de Soubise.

Singulier temps que celui-là, mais auquel on est tenté de pardonner en raison de son irréflexion. Puis, si l'âme y est diminuée dans un trop grand nombre de gens, il y a tant d'esprit, il y a tant d'élégance dans les manières, dans les habitudes des hautes classes, qu'on oublie soi-même de voir qu'elles vont et mènent à l'abîme, dont l'illuminé Cazotte n'annonce l'horreur qu'au moment où l'on y va tomber.

Cette élégance de manières, cet esprit même, l'observation encore dans le monde de certaines lois de l'Église, dans la partie du pays restée saine, firent jusqu'à la Révolution une barrière à la sensualité gloutonne dont se plaignaient les cuisiniers amoureux de leur art, qui désiraient qu'on les appréciât, et les maîtresses de maison qui, si elles soignaient leurs hôtes, ne voulaient pas que leur table eût plus d'attraits qu'elles-mêmes. — « On ne goûte plus, on avale, » disait un jour Legris, cuisinier de Mme de la Vallière. — « Vous mangez trop, l'abbé, » disait la duchesse de Choiseul à l'abbé de Voisenon, « vous allez vous faire mal ; parlez-nous donc de Paris. »

La Révolution et l'Empire écoutèrent moins encore sur ce chapitre, on l'a vu, la raison et les convenances que l'abbé de Voisenon n'écouta la noble et digne femme du ministre de Louis XV.

A cette époque, où les fournisseurs d'armée représentaient les fortunes scandaleuses des anciens partisans et des fermiers généraux d'autrefois, où le poète Esménard prenait brutalement, avec la jeune et jolie Bourgoïn du Théâtre-Français, les privautés d'un ancien gentilhomme de la Chambre, — les vices de l'ancien régime n'avaient pas disparu. — Ils s'étaient déplacés, et semblaient même être devenus plus grossiers, en mettant en évidence des hommes d'une éducation inférieure.

C'était ainsi que la gourmandise avait perdu ce qu'elle avait pu avoir d'aimable et d'élégant. — Il fallut qu'un cuisinier, qui avait la lèvre inférieure épaisse du gourmand et s'était fait sobre, rappelât lui-même la société nouvelle aux convenances. — « Mon art est de flatter l'appétit, » disait Carême ; « votre devoir est de le régler. »

---

# REVUE CRITIQUE

DE

## PUBLICATIONS NOUVELLES.

---

**CORRESPONDANCE INÉDITE DE LA COMTESSE DE SABRAN  
DU CHEVALIER DE BOUFFLERS (1778-1788),** recueillie et  
publiée par E. de Magnieu et Henri Prat. *Paris, chez  
Léon Techener*; beau volume in-8° cavalier, orné d'un  
portrait de madame de Sabran, gravé à l'eau-forte par  
Rajon, d'après une peinture de Mme Vigée-Lebrun.  
Prix : 8 francs.

Cette correspondance, dont l'authenticité est au-dessus du soupçon, va ajouter un fleuron à la couronne du dix-huitième siècle finissant. La comtesse de Sabran et le chevalier de Boufflers sont les auteurs et s'y montrent, l'une dans tout le charme de son esprit, dans toute l'exaltation de son cœur, l'autre sous un aspect nouveau et, nous osons le dire, imprévu de ceux qui le connaissent par les légèretés de sa jeunesse et par la licence de ses contes. L'aimable personne qui est devenue la marquise de Boufflers à Breslau, dans l'émigration, allait à la cour de Marie Antoinette sans y être attachée à un titre régulier, et y recevait toujours un accueil distingué. Amie de la comtesse Diane de Polignac, de la comtesse Auguste de la Marck, vivant dans la familiarité de Mme Necker et de son illustre fille, elle était à la fois artiste et lettrée : la peinture, la musique, la poésie française, anglaise, italienne, la littérature latine elle-même, n'avaient pas de secrets pour elle ; ceux qui liront ses lettres, sans méconnaître de tels avantages, seront bien plus touchés sans doute de son exquise sensibilité, et de la tendresse maternelle qui anime invinciblement à la pensée un nom plus retentissant que le sien. Quant au chevalier de Boufflers, subjugué par cette aimable femme, mais hésitant à lui faire en l'épousant une destinée modeste, il s'impose de cruels sacrifices pour se créer une grande

position ; il obtient le gouvernement du Sénégal et brava trois ans les feux du tropique, les embarras d'une administration difficile, les obstacles opposés à ses bonnes intentions par des courtisans bordonnés avides et corrompus, et cela pour offrir à son fils ce qu'il aime l'éclat et la fortune qui peuvent faire approuver. Pendant ces années d'exil, Mme de Sabran et le chevalier ont tenu un journal exact de leurs impressions ; ils racontent ce qu'ils s'accomplissent autour d'eux, et l'on sent qu'ils ne trouvent de plus intéressant à se dire que les regrets d'une séparation douloureuse et l'espoir d'une union définitive. Le lecteur trouvera de certaines notes relatives à Mme de la Mothe, à Caumont, au cardinal de Rohan, à l'époque du procès du Collier ; il trouvera les passages qui se rapportent à l'Assemblée de 1788, et il sera ému en lisant l'histoire du mariage de Delphine avec le jeune comte de Custines, fils du général, et cette histoire sera doublée par la connaissance de la fin tragique, et de la fin honorable alors, de cette union. Une eau-forte de M. Rapon, représentant le gracieux portrait de la comtesse de Sabran, peinte par Mme Vigée-Lebrun, et ajoute au mérite d'un livre qui trouve sa place dans toutes les bibliothèques.

---

EXTRAIT DE LA CORRESPONDANCE DE MADAME DE

*Ce 23 avril (1778).* — J'ai véritablement besoin de causer avec vous, mon frère, pour m'égayer, et me distraire d'une certaine visite que je viens de faire, et quelle est cette visite que l'on ne fait que dans un certain temps, aux gens de certain homme, pour avouer de certaines choses que je ne dirai pas. J'en suis encore toutelasse et toute honteuse. Je n'ai pas du tout cette cérémonie-là. On nous la dit très-sérieusement, et je m'y soumetts en femme de bien. J'espère que dorénavant vous aurez foi à mes reliques ; mais vous n'en aurez guère de manachs, quand vous saurez que mes lettres ne vous arrivent jamais que six jours trop tard, que parce qu'elles sont datées six jours trop tôt. Vous accusez la poste, et moi je n'ai jamais découvert, en m'examinant bien, que je ne sais jamais le jour du mois, ni celui de la semaine. C'est aujo

JE C  
endi  
pu'il  
dire  
e nu  
rois  
emi  
t. Je  
et je  
sain  
elle  
ertai  
is oc  
plus

XTR

*wler*  
un  
La  
ite t  
our  
er d  
au  
sue  
mps  
ipée  
soir  
ie q  
ham  
du  
qui  
le  
s à

*note*  
, m  
re r  
1 Pa  
ne l

passait par là, s'amusa à les marchander. « rien, lui dit-il, la bonne mère. Je veux vous de faire fortune en vous débarrassant de toutes qui ne vous produisent rien du tout. Appelez-vous les vendrez douze sols la pièce. » Effect son conseil, et, sans savoir ce qu'elle disait, « « A douze sols les notables ! Qui veut des nota En moins d'une heure son panier fut vidé ; e plaudissait de cette heureuse aventure, et qu recommencer le lendemain, elle fut arrêtée et sans miséricorde. Vraisemblablement on ne l'y temps, car il est bien prouvé qu'elle n'avait : des notables et de leur Assemblée.

---

## NOUVELLES ET VARI

---

CHARLES WEISS, BIBLIOTHÉCAIRE A BESANÇON très-bien faite que M. Honoré Bonhomme a *de France*, sur Charles Weiss, il a recueilli un biographe à Amanton. Cette boutade est un pe fine raillerie et d'indignation spirituelle.

Charles Weiss, comme son ami Nodier, ava et donnait naturellement, sans recherche et une tournure originale et humoristique à sa il venait à Paris, il descendait à l'Arsenal, et l de Nodier goûtaient fort les saillies et les cont que la société parisienne enviait à Besançon.

Cette lettre fut écrite sous l'impression de l vait manquer d'inspirer à un érudit et à un des arts la destruction d'un curieux monu onzième siècle. Il s'agissait de la tour de l'ab le génie militaire fit démolir à Besançon en 11

## NOUVELLES ET VA

« C'est encore sous le prétexte d'écor s'opère cette inutile et sacrilège destruction de l'Académie en corps, tout le monde a r déplorable, mais inutilement.

« L'auteur de cet acte de vandalisme l'un des élèves de notre École polytechnique d'après les journaux, a couvert la France de savants distingués. Il fait démolir ces matériaux à construire un magasin à f avant qui ait pu avoir une idée aussi lumineuse qu'il soit si jeune; j'aurais eu l'jour le poids de son crâne et de savoir plus de capacité que celui de Cuvier.

« Je devrais rire de toutes ces sottises m'en indigner. O nation éclairée et sage le passé fait assez voir combien tu es indignement tous les jours des auteurs bon nation qui te donnes tous les mois le pendant que tu puisses te procurer ces choisis pour tes députés des agitateurs rôles de désordre, tu seras pour l'avenir et, qui sait? peut-être d'admiration! ce pas, et, en croyant faire du nouveau, il les fautes de leurs devanciers. Quand j'avoue que je suis moins effrayé de l'ar

C'est net, c'est fin, c'est léger. Dans spirituelle, Nodier n'eût pas mieux M. H. Bonhomme.

L'ANCIENNE BIBLIOTHÈQUE DE MATHIAS XIÈME SIÈCLE. — Rien n'est plus intéressant de trouver les traces des anciens et précieux manuscrits, dispersés par les guerres et de trésors de science ont été perdus à vilification, dont les épaves pourraient donner d'inappréciables documents!

Au nombre de ces dépôts des productions en est peu de plus importants que la bibliothèque par le roi de Hongrie, Mathias Corvin

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

*Edinburgh Review* donne à ce sujet des détails que nos lecteurs ont ici avec intérêt.

manuscrits de cette collection étaient renommés pour la beauté de leur calligraphie, la richesse de leurs reliures blasonnées, ornements d'or, d'argent, dont ils étaient couverts. On ne comptait pas moins de 50,000 volumes; mais, à dater de cette époque, son histoire devient extrêmement obscure. Sous son successeur Vladislas, beaucoup de livres durent être enlevés ou perdus; mais la bibliothèque continua à être une des merveilles du pays et de la capitale jusqu'au siège des Turcs en 1687. C'est à cette date qu'on perd les traces de la bibliothèque, en tant que formant un ensemble.

Elle avait été mise au pillage et que les ornements d'or et d'argent dont les livres étaient couverts aient été enlevés, c'est ce qui n'a fait l'objet d'aucun doute, de même qu'on sait parfaitement qu'il s'en est tenu au sujet de la destruction par le feu de la bibliothèque qui était logée la collection; mais où les doutes commencent relativement au sort définitif d'une partie considérable de la bibliothèque; est-elle restée inconnue et inexplorée dans les mains de ses ravisseurs?

Dès les premières années, des traditions vagues circulèrent parmi les savants de la Germanie; on se disait mystérieusement à l'oreille que de nombreux ouvrages perdus d'écrivains classiques existaient encore sous forme de trésors dispersés de cette bibliothèque de Mathias Corvin, et qu'il y avait l'espoir de les retrouver un jour cachés dans l'ombre de quelque bibliothèque du sérail, à Constantinople. Cette espérance était entretenue en Hongrie, tant par patriotisme que par amour du savoir. Ce qui servit à la fortifier, ce fut la découverte acciden-

te, cinquante ans environ après le siège, d'un lot de volumes de leur reliure ou du moins de leur ornementation.

Plus curieux, c'étaient les rumeurs contradictoires qui couraient parmi les touristes revenus de Constantinople. Le docteur Carlyle assurait tenir du patriarche grec de Constantinople, en 1801, que pas un seul manuscrit grec n'existait dans le sérail, ni dans aucun autre dépôt turc. Au contraire, Schendorf, d'après une conversation avec le patriarche grec, affirmait l'opinion contraire, ce qui donna une nouvelle impulsion aux recherches.

## NOUVELLES ET VARIÉTÉS.

Aussi, dans les vingt dernières années, un succès ont-ils tâché de résoudre la question par leur intervention personnelle sur les lieux; nous citerons entre autres M. le bibliothécaire actuel de l'Assemblée nationale, chargé par le dernier gouvernement d'aller collationner des manuscrits à Constantinople, M. Newton, du British Museum, M. Nordtmann et autres; parmi les Hongrois : Ipolyi et Henzlmann, délégués ou simplement membres de l'Académie de Pesth. Aucune de ces missions pourtant n'a abouti à un résultat, conforme aux vœux de ceux qui les ont entreprises.

Ce fut seulement en 1863 et 1864 que le docteur Dethier, directeur de l'école autrichienne, lequel, grâce aux recommandations de son ambassadeur, put obtenir la permission de venir à loisir la bibliothèque du sérail. Le rapport du docteur Dethier à l'Académie de Pesth peut être regardé comme la ruine à peu près complète des espérances conçues d'après les premiers renseignements obtenus.

D'après ce rapport, la bibliothèque du sérail compte environ cent manuscrits dont seize seulement proviennent de la collection de Mathias Corvin. Ils sont remarquables par la valeur et la beauté de la calligraphie. Dans ce petit nombre plus appartiennent à la littérature antique, et de nos jours pas un seul ne contient une ligne qui ne soit déjà publiée.

On peut aujourd'hui dénombrer ce qui reste en Orient de découvertes imprévues, — ce qui reste de la bibliothèque si célèbre.

Parmi les manuscrits, un seul existe encore à Pesth; trois se trouvent dans la bibliothèque impériale de Vienne; le sérail en contient seize; Wolfenbüttel en possède douze. Il y en a un à la Bibliothèque nationale de Paris. Le British Museum, si riche en raretés, il n'en a pas un.

**SUR LE VÉRITABLE AUTEUR DE LA CHRONIQUE SCANDALEUSE.**  
*Dictionnaire historique de la France* (1872) attribue le *scandaleux* à coup d'autres auteurs, la *Chronique scandaleuse* de Jean de Troyes. La même année, M. Auguste Vitu

brochure dans laquelle il restitue cette œuvre à Denis Hesselin, maître d'hôtel de Louis XI, devenu depuis prévôt des marchands de la ville de Paris, et il base son opinion à ce sujet sur une assertion de la *Bibliothèque historique*.

Ces deux assertions, mises en présence l'une de l'autre, ont motivé une question adressée à l'*Intermédiaire*, sur le véritable auteur de cette chronique.

M. E.-G. P., correspondant de l'*Intermédiaire*, ne répond pas à la question; mais il communique, à ce sujet, quelques observations intéressantes qui peuvent mettre les érudits sur la voie de nouvelles recherches. C'est à ce titre que nous reproduisons sa réponse.

Dans la 3<sup>e</sup> édit. du Manuel du Libraire, t. I, p. 395, 2<sup>e</sup> col., le savant auteur, en parlant de cette Chronique, dit : « Cet ouvrage, connu sous le nom de *Chronique scandaleuse*, fait suite aux premières éditions des Chroniques de Saint-Denis; on n'est pas d'accord sur son auteur, qui, selon les uns, serait *Jean de Troyes*, et, selon d'autres, *Denys Hesselin*. Il a été réimprimé à Paris en 1557 et 1611, in-8°. La meilleure édition séparée est celle de 1620, in-4°. » — Cette édition, que je possède, est ornée d'un très-beau portrait de Louis XI, gravé en 1620, par *Mathæus* (Jean-Mathieu). Cela n'apprend rien sur la question même; mais je crois intéressant de rappeler que, dans le 88<sup>e</sup> huitain de son *Grand Testament*, François Villon a fait un legs à Denys Hesselin :

Item, donne à sire Denys  
Hesselin, esleu de Paris,  
Quatorze muids de vin d'Aulnys  
Pris chez Turgis, à mes perilz :  
S'il en benuoit tant que periz  
En fust son sens et sa raison,  
Qu'on mette de l'eau es barilz ;  
Vin perd mainte bonne maison.

Dans les collections de mémoires relatifs à l'Histoire de France, de Petitot et de Michaud et Poujoulat, l'ouvrage est attribué à Jean de Troyes, ainsi que dans une édition des mémoires de Commynes, augmentée de la Chronique scandaleuse (Bruxelles, 1714, F. Foppens). Du moins, dans le Catalogue de la bibliothè-

## NOL

que d'Amiens, rédigé  
le donne le bibliothéca

Dans la notice du F  
diverses opinions rela  
renseignement sur la  
Naudé, Jean Godefroy  
buent la Chronique de  
conjectures fort hasar  
d'après le témoignage  
dant les troubles de P  
l'artillerie sous Charles  
les anciennes relations  
ris, qui procurèrent a  
que paraît avoir possé  
*ma très-redoutée dam*  
France, sœur de Lou  
l'année 1482), a fait p  
son de cette princess  
ments relatifs à sa per  
Chronique à d'autres  
buent à *Denis Hesselt*  
Lebeuf, la donnent à  
croit fils de Christine  
Lebeuf pense que le  
n'a fait qu'ajouter un  
*adhuc sub judice lis e*

A l'occasion de ces  
lecteurs à une notice s  
*daleuse imprimée à l*  
d'ailleurs, qu'elle ren  
page 963.)

LES RENVOIS FALLAC  
fois n'arrive-t-il pas,  
trouver ce qu'on cher  
en bon chemin par u  
peur. Ce défaut se re  
Un de nos critiques,

## BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

, dans la Biographie Didot, des détails sur t on vient de reprendre à l'Odéon la jol  
*e Célibataire et l'Homme marié*, qu'il

Restauration, en collaboration avec Waf  
a trouvé : Bua1, voy. Buax; puis Bu  
in, à *Fulgence*.... rien. « Pauvres niais, aj  
oire par le théâtre! Ayez donc de l'espr  
, des pièces applaudies et gardées au r  
des scènes françaises, pour qu'après

on en soit réduit à parcourir inutileme  
biographiques, sans y découvrir autre  
le votre nom! » (*Figaro*, 21 sept. 1874.

pos, M. Vitu, relevant une date erronée,

Quérard, ajoute assez aigrement : « *Le  
marié* fut représenté, pour la première foi  
mbre 1822, et non le 29 juillet 1824, con  
d, toujours *inexact*. » C'est bien dur po

ie, qui, s'il vivait, pourrait dire à ses con  
« Pauvres niais, travaillez donc toute voi  
munération; souffrez le froid et la faim, co

, que vous emporterez un jour de misère  
r qu'après votre mort on charge votre  
s autres! » La vérité est que nous avoi

ans la *France littéraire* et dans les *Aute*  
du 29 juillet 1824, que nous trouvons se  
ie Didot, art. *Wafflard*. Quérard donne

premières représentations et se content  
la publication. Spécialement, dans le cas  
23 la date de la publication du *Célibatair*

qui est exact, puisque la première  
s M. Vitu, est du 16 décembre 1822.

mémoire de Quérard de la bévue qui l

ie nous en sommes au chapitre des renvo  
n un des plus.... singuliers, qui se trouve

Didot. A la page 757 du tome II, vous vo  
*hommes célèbres*, l'illustre ANTARCTIQUE,

IQUE. Curieux de savoir quel a pu être cet  
vous vous reportez à ARCTIQUE.... où, l

il n'y a rien. Il est probable qu'on imprimait en même temps un *Biographie* et un *Dictionnaire géographique* ; un malheureux petit feuillet de ce dernier ouvrage se sera trouvé égaré dans la copie de la *Biographie*, où la mise en pages l'aura reproduite aveuglément. On m'assure que Didot en fut désolé, qu'il fit faire immédiatement un carton, mais les exemplaires envoyés en province comme le mien, au moment de la publication, portent presque tous le singulier renvoi.

Tout dernièrement encore, dans la table de l'excellente *Histoire de la Géographie*, de M. Vivien de Saint-Martin, publiée à la fin de 1873, vous trouvez : *HYLACOMILUS*, voy. *WALDSEEMULLER* ; puis à *WALDSEEMULLER*, voy. *HYLACOMILUS*. La vérité est qu'il est question de ce personnage à double face, à la page 358 du volume, mais le passage qui le concerne n'est point aisé à découvrir.

La moralité de la fable est que, si nous devons nous corriger les uns les autres, nous devons être indulgents pour les fautes d'autrui, afin de mériter qu'on nous pardonne les nôtres. Amen.

M. E.

La note qui précède, communiquée à l'*Intermédiaire*, vient fort à propos, dans ce temps fécond en dictionnaires ; car on n'en pourrait peut-être pas citer un seul exempt de ces renvois qui aboutissent à néant. Ils sont employés avec excès, surtout dans les dictionnaires historiques, toutes les fois qu'il s'agit d'un nom à orthographe multiple ou indéterminée. Pourquoi, dans ce cas, ne pas donner la notice à la première forme du nom, dans l'ordre alphabétique, sauf à indiquer qu'il s'écrit de différentes manières et à ne faire un renvoi à cette première forme qu'au fur et à mesure qu'une nouvelle forme se présente ?

UNE MALICE DE CHARLES NODIER. — A propos de l'emploi grammatical des expressions *de suite* et *tout de suite*, M. Tamisey de Laroque, je crois, avait raconté l'anecdote d'un académicien qui, dînant dans un restaurant de Bercy, avait dit à l'écaillère : « Servez-nous douze douzaines d'huîtres, de suite. » A quoi cette femme, plus puriste qu'on ne l'est d'habitude dans sa profession, aurait répondu : « Je veux bien vous les ouvrir *tout de suite* ; mais, si je vous les sers *de suite*, il faudra donc que je vous les apporte une à une ? » Un correspondant de l'*Intermédiaire* a été curieux de re-

chercher l'origine de cette malice, et, en fin de compte, il l'a trouvée dans un des feuilletons que Nodier faisait paraître dans le *Temps*, et qui porte la date de novembre 1831.

Voici l'anecdote, telle que la rapporte l'agréable conteur qui devait, deux ans plus tard, obtenir un fauteuil dans la docte assemblée qu'il avait si souvent plaisantée :

« Il y avait une fois cinq ou six académiciens qui avaient de l'esprit. Ces messieurs n'étaient pas d'accord sur la signification des quasi-adverbes « de suite » et « tout de suite », contre lesquels la Chambre élective avait failli la veille trébucher si lourdement, et ils étaient convenus de vider la question entre eux, au Rocher de Cancale. J'y déjeunais, tout seul, dans un coin.

« Servez-nous *tout de suite* vingt-cinq douzaines d'huîtres, » dit le classique.

« — Et ouvrez-les *de suite*, dit le néologue, enchanté de sa variante.

« — Expliquez-vous, Messieurs, » répondit l'écaillère, bonne et grosse réjouie, à la figure rubiconde, qui ne s'était jamais informée des finesses du bon français qu'autant qu'on s'en informe à Étretat ou à Granville. « Si je les ouvre *de suite*, nous y mettrons un peu de temps. Si vous les voulez *tout de suite*, » je ferai monter quelqu'un pour m'aider. »

« Les académiciens la regardèrent bouche bée et les bras pendants. Elle ouvrit les huîtres comme il lui plut. Je payai ma carte, et un instant après je retrouvai l'écaillère à la porte : « Digne et respectable femme, m'écriai-je, en lui serrant la main avec cet élan d'affection que produisent quelquefois les sympathies de l'esprit, je vous passe procuration pour soutenir les intérêts de notre belle langue française par-devant la commission du Dictionnaire. N'y manquez pas, je vous prie, car ils sont bien capables de faire quelque sottise ! »

---

## TABLE DES MATIÈRES.

**MÉLANGES HISTORIQUES.** — *Souvenirs d'un homme de lettres*, par M. Jal : *Le Tourville et quelques types de la marine française, de 1811 à 1814*, p. 1. — *Louis XVIII et le rédacteur du Miroir*, p. 97; — *Le chanteur Garat*, p. 108. — *Un professeur de musique de la reine Hortense*, p. 345. — *Mme Vigée Lebrun et les étoiles filantes du dix-huitième siècle*, p. 359. — *Comptes des dépenses de la princesse de Condé, en 1588*, par Éd. de Barthélemy, p. 124. — *Inventory des meubles de Catherine de Médicis, en 1589*, par M. Bonnaffé, par le comte L. Clément de Ris, p. 305. — *La Noblesse de France sur les champs de bataille*, par M. Louis Paris, p. 324. — *La cuisine du vaisseau-école, et la gastronomie pendant ma jeunesse*, p. 537.

**MÉLANGES BIOGRAPHIQUES.** — *Le comte de Lurde (suite)*, par le baron de Ruble, p. 209. — *Jules Janin et sa bibliothèque*, par M. Albert de la Fizelière, p. 249. — *Le Père de Bérulle et l'oratoire de Jésus*, par l'abbé Houssaye, par le comte L. Clément de Ris, p. 269. — *Le vicomte de Beauchesne*, par Prosper Blanchemain, p. 400. — *Notice historique et bibliographique sur Tite Strozzi et son fils Hercule*, par M. Jos. Lavallée, p. 441.

**LETTRES INÉDITES.** — *Lettres inédites de Boileau et de Brossette*,

p. 52. — *Quatre lettres de Nicolas Rapin*, p. 201.

**MÉLANGES LITTÉRAIRES.** — *Sur un poète oublié du dix-septième siècle*, par M. W. O., p. 15. — *La Grange-Chancel repentant*, par Éd. de Barthélemy, p. 26. — *Encore l'abbesse de Fontevault et le banquet de Platon*, par P. Clément, p. 49. — *Le congrès phonographique de Lausanne*, p. 81. — *Les Ouvriers, drame en vers*, par M. E. Manuel, p. 91. — *Vers sur la mort d'Urbain Grandier (1634)*, par Ed. Tricotel, p. 130. — *Un pamphlet ligueur de 1588*, par Ed. Tricotel, p. 137. — *Passelevant à son amy, des nouvelles de court (1588)*, par Ed. Tricotel, p. 139. — *Florian, jacobin*, par M. W. O., p. 171. — *Une chanson sur le mariage d'Élisabeth de France (1559)*, par Ed. Tricotel, p. 454. — *Vers sur la mort du maréchal de Montmorency (1579)*, par Ed. Tricotel, p. 461. — *Pétrone et Charles Nodier*, par Gust. Brunet, p. 470.

**MÉLANGES BIBLIOGRAPHIQUES.** — *Vindicæ bibliographicæ : l'Inconnue, histoire véritable (1785)*, p. 143. — *La Surprise fâcheuse, ou l'aventure incroyable de M. l'abbé Karger (1734)*, p. 149, par M. W. O. — *Bibliothèque du comte de Lurde*, pp. 212 et 472. — *Note bibliographique sur Jean Barré, dit*

*Armand, poète burlesque du dix-huitième siècle*, par W. O., p. 222. — *Les livres cartonnés : Plan de l'histoire générale et particulière de la monarchie française*, par Langlet-Dufresnoy, par M. W. O., p. 275. — *Lettre à l'éditeur du Bulletin*, relative à la notice de M. W. O. sur l'*Inconnue*, p. 284. — *L'Énéide de Publ. Virgile, en vers français (an XI)*, p. 312. — *La Science sanculotisée*, par De-cremps, p. 316; — *Histoire de Madame Ciruela, ou la Victime*, p. 414; — *Galbanum jésuitique*, p. 496; — *Le Dernier Homme*, par de Grainville, p. 508. — Des tirages à part, ou extraits, par Alkan aîné, p. 424.

**BIBLIOGRAPHIE RÉTROSPECTIVE.** — *Notice sur un curieux livre allemand du seizième siècle*, par le baron Ernouf, p. 30. — Note sur les différents tirages des planches du livre intitulé : *Austrasie reges et duces* (1591), par E. Meaume, p. 163. — *Notice bibliographique sur le Missel d'Uzès, imprimé en 1495*, par Desbarreaux-Bernard, p. 465.

**À LA COURANT DES LIVRES ANCIENS : VENTE DE BIBLIOTHÈQUES.** — Vente de la bibliothèque du château d'Héry, p. 174; — de la bibliothèque du marquis de Saint-Clou, p. 178; — de la bibliothèque de M. Adolphe Audenet, p. 179; — de livres du cabinet de M. M<sup>me</sup>, p. 181; — de la bibliothèque du comte de Mornay-Soult, p. 184; — de livres anciens et modernes, provenant de la bibliothèque de M. le comte de Villafranca, p. 185.

**REVUE CRITIQUE DE PUBLICATIONS NOUVELLES.** — *Les Serées de G. Bouchet, avec une notice par C.-E. Roybet*, par W. O., p. 35. — *La*

*Prise de Tournéhan et de Montoyre*, par C. R., p. 36. — *Molière à Fontainebleau*, par Ch. Constant; *l'Envers du théâtre*, par J. Moy-net, par Jules Bonnassies, p. 37. — *Philippe de Remi, sieur de Beaumanoir*, par Henri Bordier, par T., p. 38. — *Texte primitif des lettres provinciales de Pascal*, édition Hachette, par Basse, p. 58. — *Les Diverses Poésies de Jean Vanquelin de la Presnaie*, annotées par Jul. Travers, par Th. Baudement, p. 71. — *Pajol*, par le comte de Pajol, par le baron Ernouf, p. 233. — *Paris et Versailles il y a cent ans*, par J. Janin, par le baron Ernouf, p. 236. — *Les Missions diplomatiques de Pierre Anchemant*, par le baron Kervyn de Volkaersbeke, par Éd. de Barthélemy, p. 237. — *Histoire diplomatique des relations du comté de Flandre et de l'Angleterre au moyen âge*, par M. Varembergh, par Éd. de Barthélemy, p. 238. — *Denis Papin*, par le baron Ernouf, par L. T., p. 239. — *Histoire du Bouddha Sakya-Mouni*, par Mme Mary Summer, par M. E.-J.-B. Rathery, p. 286. — *Histoire du théâtre de Mme de Pompadour*, par Adolphe Jullien; *Foyers et coulisses*, par Georges d'Heilly; par Jules Bonnassies, p. 336. — *Correspondance inédite de Gontaut-Biron, maréchal de France*, publ. par Éd. de Barthélemy, p. 337. — *Catalogue des livres de Mme du Barry, avec les prix*, p. 338. — *Histoire du Boulonnois*, par M. de Rosny, par M. Éd. de Barthélemy, p. 340. — *Documents historiques sur la maison de Galard*, publ. par J. Noulens, par M. Éd. de Barthélemy, p. 341. — *Les Filles du Régent*, par Ed. de Barthélemy,

## TABLE DES MATIÈRES.

par M. L. Clément de Ris, p. 421. — *Histoire du prieuré de la Magdeline-Les-Orléans*, par Ludovic de Fauzelles, par Maxime Beauvilliers, p. 515. — *OEuvres de Rabelais*, publ. par A.-L. Sardou, p. 518. — *Les Ventes de tableaux, dessins et objets d'art, de 1611 à 1800*, par Georges Duplessis, p. 521. — *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, par A.-A. Barbier, revu et augmenté par MM. Olivier Barbier, René et Paul Billard, p. 523. — *Étude sur les actes du pape Calixte II*, par Vl. Robert, par Éd. de Barthélemy, p. 525. — *Manon Lescaut, précédé d'une étude par Arsène Houssaye*, par Éd. de Barthélemy, p. 525. — *Souvenirs militaires du colonel de Gonnevillle*, par Éd. de Barthélemy, p. 527. — *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers*, p. 579.

**NOUVELLES ET VARIÉTÉS.** — M. le comte Alexandre Apponyi, nommé membre de la Société des Bibliophiles français, p. 45. — La bibliothèque de la ville de Niort, p. 45. — Bibliothèque de Naples, p. 46. — Archives vénètes, p. 46. — *Les Souvenirs de Brunschweiler*, traduction française, imprimée à Genève, par Fick, p. 48. — Nombre des volumes que renferment les principales bibliothèques de l'Europe, p. 96. — Bibliothèque de Saintes, p. 188. — *Le Brûlé-Mur*, département des livres imprimés, p. 189. — *Étymologie de la langue basque*, p. 192. — Une revendication de la Bibliothèque nationale, p. 193. — Les livres des bibliothèques publiques sont imprescriptibles, p. 194. — *Bibliographie La Fon-*

*taine*, p. 195. — La bibliothèque de la ville de p. 196. — Bibliothèque municipale de Bordeaux, p. L'Apocalypse d'Angier G p. 197. — Les Préfaces. — La Bibliothèque impériale Saint-Petersbourg, p. 1 Les Archives de l'Anglet 246. — *Collection de pièces relatives pour servir à l'hist France : Prospectus*, p. 1 Le grand Alexandre frustré. — L'École des maris jali 291. — Le Moine secule 292. — *Trois déclamations* quelles l'irrogne, le putia joueur de des débattent leq trois comme le plus vicie privé de la succession de le p. 293. — *Bordeaux vers description topographique*, Dronyn, p. 294. — *Les l une inconnue*, par Pr. Méri 294. — *OEuvres de Munt* p. 295. — *La France listé Quérard*, p. 295. — *Les comte de Caylus, dessin dans la bibliothèque de* p. 293. — *Musée xylogra et typographique national*, p. 304. — *Le 164 électrique en 1772*, p. 425. *Le 164 de Charles 164* 425. — *Éclaircissement de l'usage de la langue des Beaux-Arts*, p. M. L'abbé Lhuillier, ancien maître de la langue grecque, en s adressant de M. Tanchou trait : M. Léon Lavedan est administrateur général p. 425. — M. Ma le 164 de la Tour. : commandeur de la Légion neur; MM. Hachette et B libraires à Paris, nommé vaillers de la Légion d'ho

## TABLE DES MATIÈRES.

- 431 — Conflit académique, 431. — Vente Barker, p. 432. Prix décernés par l'Académie française, p. 433. — Condition des littérateurs avant la découverte de l'imprimerie, p. 434. — bibliothèque de M. Cousin, 436. — Histoires de la censure, p. 437. — Trésors manuscrits des bibliothèques publiques, p. 437. — Appréciation M. Mézières sur les livres, 438. — Walter Scott, bibliophile, p. 439. — Les ventes livres en province, p. 439. — bibliographie est une science exacte, p. 440. — Portrait de Lemercier, p. 440. — Le journal des savants, p. 528. — Esprit des autres, p. 529. — Mémoires inédits du président Mauvout, p. 530. — Deux moules tirées du même sac, p. 530. Prix d'un livre et de sa valeur au dix-septième siècle, p. 531. — Dons faits à la Bibliothèque nationale, p. 533. — La librairie Gay et fils, par G. Brunet, p. 534. — Charles Weiss, bibliothécaire à Besançon, p. 572. — L'ancienne bibliothèque de Mathias Corvin, à Bude, p. 573. — Sur le véritable auteur de la *Chronique scandaleuse*, p. 575. — Les renvois fallacieux dans les dictionnaires, p. 577. — Une malice de Charles Nodier, p. 579.
- NÉCROLOGIE. — M. Jean-Nicolas Beaupré, bibliographe lorrain, p. 94. — M. Léon Curmer, libraire à Paris, p. 95. — M. Ed. Frère, libraire à Rouen, par le baron Ernouf, p. 240. — M. le comte Henri Siméon, par M. L. Teichener, p. 244. — M. Charles Asselineau, par M. L. Teichener, p. 297; discours prononcé aux obsèques de M. Charles Asselineau, par M. Théod. de Banville, p. 300. — M. le baron Anselme de Rothschild, célèbre collectionneur d'objets d'art, p. 430.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.









